Friedrich Nietzsche

Aurore

Réflexions sur les préjugés moraux

Traduction de Henri Albert

Edição Guinefort

Il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui.

Rigveda

Avant-propos

§1

Dans ce livre on trouvera au travail un être «souterrain», qui perce, creuse et ronge. On verra, en admettant que l'on ait des yeux pour un tel travail des profondeurs —, comme il s'avance lentement, avec circonspection et une douce inflexibilité, sans que l'on devine trop la misère qu'apporte avec elle toute longue privation d'air et de lumière; on pourrait presque le croire heureux de son travail obscur. Ne semble-t-il pas que quelque foi le conduise, que quelque consolation le dédommage? Qu'il veuille peut-être avoir une longue obscurité pour lui, des choses qui lui soient propres, des choses incompréhensibles, cachées, énigmatiques, parce qu'il sait ce qu'il aura en retour: son matin à lui, sa propre rédemption, sa propre *aurore*?... Certainement, il reviendra: ne lui demandez pas ce qu'il veut là en bas, il finira bien par vous le dire lui-même, ce Trophonios[1], cet être d'apparence souterraine, dès qu'il se sera de nouveau «fait

[1] Trophonios, divinité béotienne, sans doute identique à l'origine avec Zeus Chthonios (souterrain), détaché ensuite de la personnalité du dieu suprême pour devenir un héros du monde infernal. Il rendait des oracles au sein de la Terre; son sanctuaire était à Lébadée où il formait avec Déméter et Persephoné un groupe dont le culte était administré par Hercyna nymphe du ruisseau qui coulait aux portes de la ville, elle-même divinité chtonienne, identique à Orcina (Orcus = enfer). Pour d'autres, Trophonios ne serait autre qu'un Hermès souterrain, celui qui dispose des trésors enfouis et qui en fait part aux humains. L'oracle de Lébadée passait pour être une émanation de celui d'Apollon à Delphes; il était en grand renom dès les guerres médiques. On le consultait de préférence dans les cas de maladie; ce qui fit que Trophonios et Hercyna furent confondus avec Asclepios et Hygie. Le côté mystérieux de ce culte ne fut pas sans susciter les railleries des comiques et même les censures des philosophes; cependant la croyance fut la plus forte, et la Descente chez Trophonios fit partie des pratiques les plus habituelles de la dévotion jusque sous l'empire romain. On en peut voir le cérémonial détaillé chez Pausanias (IX, 39 et 40). (D'après J.-A. Hild).

homme». On désapprend foncièrement le silence lorsque l'on a été taupe aussi longtemps que lui, seul aussi longtemps que lui.

2.

En effet, mes patients amis, je vais vous dire ce que j'ai cherché là en bas, je vais vous le dire dans cette préface tardive qui aurait facilement pu devenir un dernier adieu, une oraison funèbre: car je suis revenu et — je m'en suis tiré. Ne croyez surtout pas que je vais vous engager à une semblable entreprise chanceuse, ou même seulement à une pareille solitude! Car celui qui suit de tels chemins particuliers ne rencontre personne: cela tient aux «chemins particuliers». Personne ne vient à son aide; il faut qu'il se tire tout seul de tous les dangers, de tous les hasards, de toutes les méchancetés, de tous les mauvais temps qui surviennent. Car il a son chemin à *lui* — et, comme de raison, l'amertume, parfois le dépit, que lui cause cet «à lui»: il faut ranger, parmi ces sujets d'amertume et de dépit, par exemple l'incapacité où se trouvent ses amis de deviner où il est, où il va; au point qu'ils se demanderont parfois: «Comment? est-ce là avancer? a-t-il encore — un *chemin*?» — Alors j'entrepris quelque chose qui ne pouvait être l'affaire de tout le monde: je descendis dans les profondeurs: je me mis à percer le fond, je commençai à examiner et à saper une vieille *confiance*, sur quoi, depuis quelques milliers d'années, nous autres philosophes, nous avons l'habitude de construire, comme sur le terrain le plus solide, — et de reconstruire toujours, quoique jusqu'à présent chaque construction se soit effondrée: je commençai à saper notre *confiance en la morale*. Mais vous ne me comprenez pas?

3.

C'est sur le bien et le mal que l'on a jusqu'à présent le plus pauvrement réfléchi: ce fut là toujours une chose trop dangereuse. La conscience, le bon renom, l'enfer, parfois même la police ne permettaient et ne permettent pas

d'impartialité; c'est qu'en présence de la morale, comme en regard de toute autorité, il n'est pas permis de réfléchir et, encore moins, de parler: là il faut — *obéir*! Depuis que le monde existe, aucune autorité n'a encore voulu se laisser prendre pour objet de la critique; et aller jusqu'à critiquer la morale, la morale en tant que problème, tenir la morale pour problématique: comment? cela n'a-t-il pas été — cela n'*est*-il pas — immoral? — La morale cependant ne dispose pas seulement de toute espèce de moyens d'intimidation, pour tenir à distance les investigations critiques et les instruments de torture: sa sécurité repose davantage encore sur un certain art de séduction à quoi elle s'entend — elle sait «enthousiasmer». Elle réussit parfois avec un seul regard à paralyser la volonté critique, ou encore à attirer celle-ci de son côté, il y a même des cas où elle s'entend à la faire se tourner contre elle-même: en sorte que, pareille au scorpion, elle enfonce l'aiguillon dans son propre corps. Car la morale connaît depuis longtemps toute espèce de diablerie dans l'art de persuader: aujourd'hui encore, il n'y a pas un orateur qui ne s'adresse à elle pour lui demander secours (que l'on écoute, par exemple, jusqu'à nos anarchistes: comme ils parlent moralement pour convaincre! Ils finissent par s'appeler eux-mêmes «les bons et les justes»). C'est que la morale, de tous temps, depuis que l'on parle et persuade sur la terre, s'est affirmée comme la plus grande maîtresse en séduction — et, ce qui nous importe à nous autres philosophes, comme la véritable *Circé des philosophes*. À quoi cela tient-il donc si, depuis Platon, tous les constructeurs philosophiques en Europe ont construit en vain? Si tout menace de s'effondrer ou se trouve déjà perdu dans les décombres — tout ce qu'ils croyaient eux-mêmes, loyalement et sérieusement, être *ære perennius*[2]? Hélas! combien est erronée la réponse qu'aujourd'hui encore on tient prête à une semblable question: «Puisqu'ils ont tous négligé d'admettre l'hypothèse, l'examen du fondement, une critique de toute la raison.» — C'est là cette néfaste réponse de Kant qui ne nous a certainement pas attirés, nous autres philosophes, sur un terrain plus solide et moins trompeur! (— et, soit dit en passant, n'était-il pas un peu singulier de

[2] Horace, *Odes* III, 30, 1.

demander à ce qu'un instrument se mît à critiquer sa propre perfection et sa propre aptitude? que l'intellect lui-même «connût» sa valeur, sa force, ses limites? n'était-ce pas un peu absurde même? —) La véritable réponse eût été, au contraire, que tous les philosophes ont construit leurs édifices sous la séduction de la morale, Kant comme les autres —, que leur intention ne se portait qu'en apparence sur la certitude, sur la «vérité», mais en réalité sur de *majestueux édifices moraux*: pour nous servir encore une fois de l'innocent langage de Kant qui considérait comme sa tâche et son travail, une tâche «moins brillante, mais qui n'est pas sans mérite», «d'aplanir et de rendre solide le terrain où s'édifierait ces majestueux édifices moraux» (*Critique de la raison pure*, II, p. 257[3]). Hélas! il n'y a pas réussi, tout au contraire — il faut le dire aujourd'hui. Avec des intentions aussi exaltées, Kant était le véritable fils de son siècle qui peut être appelé, plus que tout autre, le siècle de l'enthousiasme: comme il l'est demeuré encore, et cela est heureux, par rapport au côté le plus précieux de son siècle (par exemple avec ce bon sensualisme qu'il introduisit dans sa théorie de la connaissance). Lui aussi avait été mordu par cette tarentule morale qu'était Rousseau, lui aussi sentait peser sur son âme le fanatisme moral, dont un autre disciple de Rousseau se croyait et se proclamait l'exécuteur, je veux dire Robespierre, qui voulait «*fonder sur la terre l'empire de la sagesse, de la justice et de la vertu*»[4] (Discours du 7 juin 1794). D'autre part, avec un tel fanatisme français au cœur, on ne pouvait pas s'y prendre d'une façon moins française, plus profonde, plus solide, plus allemande — si de nos jours le mot «allemand» est encore permis dans ce sens — que ne s'y est pris Kant: pour faire de la place à son «empire moral», il se vit forcé d'ajouter un monde indémontrable, un «au-delà» logique, — c'est pourquoi il lui fallut sa critique de la raison pure! Autrement dit: *il n'en aurait pas eu besoin* s'il n'y avait pas eu une chose qui lui importât plus que toute autre — rendre le «monde moral» inattaquable, mieux encore insaisissable à la raison —, car il sentait trop violemment la vulnérabilité

[3] Édition de Rosencranz, 1883.

[4] En français dans le texte. Cité par Nietzsche d'après Edmond Scherer, *Études sur la littérature contemporaine*, Paris, 1885.

d’un ordre moral en face de la raison! En regard de la nature et de l’histoire, en regard de la foncière *immoralité* de la nature et de l’histoire, Kant, comme tout bon Allemand, dès l’origine, était pessimiste; il croyait en la morale, non parce qu’elle est démontrée par la nature et par l’histoire, mais malgré que la nature et l’histoire y contredisent sans cesse. Pour comprendre ce «malgré que», on pourra peut-être se souvenir de quelque chose de voisin chez Luther, chez cet autre grand pessimiste, qui, avec toute l’intrépidité luthérienne, voulut un jour le rendre sensible à ses amis: «Si l’on pouvait comprendre par la raison combien le Dieu qui montre tant de colère et de méchanceté peut être juste et bon, à quoi servirait alors la *foi*?» Car, de tous temps, rien n’a fait une impression plus profonde sur l’âme allemande, rien ne l’a plus «tentée», que cette déduction, la plus dangereuse de toutes, une déduction qui constitue pour tout véritable Latin un péché contre l’esprit: *credo* quia *absurdum est*.[5] Avec lui, la logique allemande entre pour la première fois dans l’histoire du dogme chrétien; mais aujourd’hui encore, mille années plus tard, nous autres Allemands d’aujourd’hui, Allemands tard-venus à tous points de vue — nous pressentons quelque chose de la vérité, une *possibilité* de vérité, derrière le célèbre principe fondamental de la dialectique, par lequel Hegel aida naguère à la victoire de l’esprit allemand sur l’Europe — «la contradiction est le moteur du monde, toutes choses se contredisent elles-mêmes» —: car nous sommes, jusqu’en logique, des pessimistes.

4.

Mais les jugements *logiques* ne sont pas les plus inférieurs et les plus fondamentaux, vers lesquels puisse descendre la bravoure de notre suspicion: la confiance en la raison qui est inséparable de la validité de ces jugements, en tant que confiance, est un phénomène *moral*... Peut-être le pessimiste allemand a-t-il

[5] Phrase attribuée à Tertullien. «Natus est Dei Filius; non pudet, quia pudendum est: et mortuus est Dei Filius; prorsus credible est, quia ineptum est: et sepultus resurrexit; certum est, quia impossibile.» (*De carne Christi*)

encore à faire un dernier pas? Peut-être lui faudra-t-il, encore une fois, d'une façon terrible, mettre l'un en face de l'autre son *credo* et son *absurdum*? Et si ce livre, jusque dans la morale, jusque par-delà la confiance en la morale, est un livre pessimiste, — ne serait-il pas, par cela même, un livre allemand? Car il représente en effet une contradiction et ne craint pas cette contradiction: on s'y dédit de la confiance en la morale — pourquoi donc? *Par moralité*! Ou bien comment devons-nous appeler ce qui se passe dans ce livre, ce qui se passe *en nous*? — car nous préférerions à notre goût des expressions plus modestes. Mais il n'y a aucun doute, à nous aussi parle un «tu dois», nous aussi nous obéissons à une loi sévère au-dessus de nous, — et c'est là la dernière morale qui se rende encore intelligible pour nous, la dernière morale que, nous aussi, nous puissions encore *vivre*; si en quelque chose nous sommes encore *hommes de la conscience*, c'est bien en cela: car nous ne voulons pas revenir à ce que nous regardons comme surmonté et caduc, à quelque chose que nous ne considérons pas comme digne de foi, quel que soit le nom qu'on lui donne: Dieu, vertu, vérité, justice, amour du prochain; nous ne voulons pas nous ouvrir de voie mensongère vers un idéal ancien; nous avons une aversion profonde contre tout ce qui en nous voudrait rapprocher et s'entremettre; nous sommes les ennemis de toute espèce de foi et de christianisme actuels; ennemis des demi-mesures de tout ce qui est romantisme et de tout esprit patriotard; ennemi aussi du raffinement artiste, du manque de conscience artiste qui voudrait nous persuader qu'il faut adorer là où nous ne croyons plus — car nous sommes des artistes; — ennemis, en un mot, de tout le *féminisme* européen (ou idéalisme, si l'on préfère que je dise ainsi) qui éternellement «entraîne vers les hauteurs» et qui, par cela même, «rabaisse» éternellement[6]. Or, en tant qu'hommes de *cette* conscience, nous croyons encore remonter à la droiture et à la piété allemandes millénaires, quoique nous en soyons les descendants incertains et ultimes, nous autres immoralistes et impies

---

[6] Goethe, *Faust* II, Acte V, *Ravins dans la montagne*:
«CHORUS MYSTICUS.
– Tout l'Éphémère n'est qu'un symbole;
L'Imparfait trouve ici son accomplissement;
L'Ineffable ici se réalise.

d’aujourd’hui, nous nous considérons même, en un certain sens, comme les héritiers de cette droiture et de cette piété, comme les exécuteurs de leur volonté intérieure, d’une volonté pessimiste, comme je l’ai indiqué, qui ne craint pas de se nier elle-même, parce qu’elle nie avec *joie*! En nous s’accomplit, pour le cas où vous désireriez une formule, — *l’autodépassement de la morale*.

5.

— En fin de compte cependant: pourquoi nous faut-il dire si haut et avec une telle ardeur, ce que nous sommes, ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas? Regardons cela plus froidement et plus sagement, de plus loin et de plus haut, disons-le comme cela peut être dit entre nous, à voix si basse que le monde entier ne l’entend pas, que le monde entier ne nous entend pas! Avant tout, disons-le *lentement*... Cette préface arrive tardivement, mais non trop tard; qu’importent, en somme, cinq ou six ans! Un tel livre et un tel problème n’ont nulle hâte; et nous sommes, de plus, amis du *lento*, moi tout aussi bien que mon livre. Ce n’est pas en vain que l’on a été philologue, on l’est peut-être encore. Philologue, cela veut dire maître de la lente lecture: on finit même par écrire lentement. Maintenant ce n’est pas seulement conforme à mon habitude, c’est aussi mon goût qui est ainsi fait, — un goût malicieux peut-être? — Ne plus jamais rien écrire qui ne désespère l’espèce des hommes «pressés». Car la philologie est cet art vénérable qui, de ses admirateurs, exige avant tout une chose: se tenir à l’écart, prendre du temps, devenir silencieux, devenir lent, — un art d’orfèvrerie, et une maîtrise d’orfèvre appliquée au *mot*, un art qui demande un travail subtil et délicat, et qui ne réalise rien s’il ne s’applique avec lenteur. Mais c’est justement à cause de cela qu’il est aujourd’hui plus nécessaire que jamais, justement par là qu’il charme et séduit le plus, au milieu d’un âge du «travail»: je veux dire de la précipitation, de la hâte indécente qui s’échauffe et qui veut vite «en finir» de toute chose, même d’un livre, fût-il ancien ou

---

L’Éternel féminin nous attire en haut.»

nouveau. — Cet art lui-même n’en finit pas facilement avec quoi que ce soit, il enseigne à *bien* lire, c’est-à-dire lentement, avec profondeur, égards et précautions, avec des arrière-pensées, des portes ouvertes, avec des doigts et des yeux délicats... Amis patients, ce livre ne souhaite pour lui que des lecteurs et des philologues parfaits: *apprenez* à me bien lire!

Ruta près Gênes, en automne de l’année 1886.

Livre premier

§1

Raison ultérieure. — Toutes les choses qui vivent longtemps sont peu à peu tellement imbibées de raison que l'origine qu'elles tirent de la déraison devient invraisemblable. L'histoire précise d'une origine n'est-elle pas presque toujours ressentie comme paradoxale et sacrilège? Le bon historien n'est-il pas, au fond, sans cesse en *contradiction* avec son milieu?

§2

Préjugé des savants. — Les savants sont dans le vrai lorsqu'ils jugent que les hommes de toutes les époques ont cru *savoir* ce qui était bon et mauvais. Mais c'est un préjugé des savants de croire que *maintenant* nous en soyons mieux informés qu'à aucune autre époque.

§3

Toute chose a son temps. — Lorsque l'homme prêtait un sexe à toute chose, il ne croyait pas se livrer à un jeu, mais élargir son entendement: — il ne

s'est avoué que plus tard, et pas encore entièrement de nos jours, l'énormité de cette erreur. De même l'homme a attribué, à tout ce qui existe, un rapport avec la morale, jetant sur les épaules du monde le manteau d'une *signification* éthique. Tout cela aura un jour autant et pas plus de valeur que n'en a aujourd'hui déjà la croyance au sexe masculin ou féminin du soleil.

§4

Contre le prétendu manque d'harmonie des sphères. — Il nous faut à nouveau faire disparaître du monde l'abondance de *fausse* sublimité, parce qu'elle est contraire à la justice que les choses peuvent revendiquer! Encore faut-il ne pas prétendre à concevoir le monde avec moins d'harmonie qu'il n'en a!

§5

Soyez reconnaissants! — Le grand résultat que l'humanité a obtenu jusqu'à présent, c'est que nous n'avons plus besoin de vivre dans la crainte continuelle des bêtes sauvages, des barbares, des dieux et de nos rêves.

§6

Le prestidigitateur et son contraire. — Ce qui étonne dans la science est le contraire de ce qui étonne dans l'art du prestidigitateur. Car celui-ci veut nous persuader de voir une causalité très simple là où, en réalité, une causalité très compliquée est en jeu. La science, par contre, nous force à abandonner la croyance à la causalité simple, dans les cas où tout paraît extrêmement simple et où nous ne sommes que les victimes de l'apparence. Les choses les plus «simples» sont très compliquées, — on ne peut assez s'en étonner!

§7

Modification du sentiment de l'espace. — Sont-ce les choses réelles ou les choses imaginées qui ont le plus contribué au bonheur humain? Ce qu'il y a de certain, c'est que la distance qui existe entre le plus grand bonheur et le plus profond malheur n'a pris toute son ampleur qu'à l'aide des choses imaginées. Par conséquent, ce genre de sentiment de l'espace, sous l'influence de la science, devient toujours plus petit: de même que la science nous a enseigné et nous enseigne encore à éprouver la terre comme petite et tout le système solaire comme un point.

§8

Transfiguration. — Souffrance sans espoir, rêverie confuse, ravissement supra-terrestre, — voilà les trois seuls degrés qu'établit Raphaël pour diviser l'humanité. Nous ne regardons plus le monde de cette façon — et Raphaël, lui aussi, n'aurait plus le droit de le regarder ainsi: il verrait de ses yeux une nouvelle transfiguration.

§9

Idée de la moralité des mœurs. — Si l'on compare notre façon de vivre à celle de l'humanité pendant des milliers d'années, on constatera que, nous autres, hommes d'aujourd'hui, vivons dans une époque très immorale: le pouvoir des maeurs est affaibli d'une façon surprenante et le sens moral s'est tellement subtilisé et élevé que l'on peut tout aussi bien le considérer comme volatilisé. C'est pourquoi, nous autres, hommes tardifs, pénétrons si difficilement les idées directrices qui ont présidé à la formation de la morale et, si nous arrivons à les découvrir, nous répugnons encore à les publier, tant elles nous paraissent grossières! tant elles ont l'air de calomnier la moralité! Voici déjà, par exemple, la proposition principale: la moralité n'est pas autre chose (donc, avant tout, pas plus) que l'obéissance aux moeurs, quel que soit le genre de celles-ci; or les moeurs, c'est la façon traditionnelle d'agir et d'évaluer. Partout où les coutumes

ne commandent pas il n'y a pas de moralité; et moins l'existence est déterminée par les coutumes, moins est grand le cercle de la moralité. L'homme libre est immoral, puisque, en toutes choses, il veut dépendre de lui-même et non d'un usage établi, d'une tradition: dans tous les états primitifs de l'humanité «mal» est synonyme d'«individuel», «libre», «arbitraire», «inaccoutumé», «imprévu», «imprévisible». Dans ces mêmes états primitifs, toujours selon la même évaluation: si une action est exécutée, non parce que la tradition la commande, mais pour d'autres raisons (par exemple à cause de son utilité individuelle), et même pour les raisons qui autrefois ont établi la coutume, elle est qualifiée d'immorale et considérée comme telle, même par celui qui l'exécute: car celui-ci ne s'est pas inspiré de l'obéissance envers la tradition. Qu'est-ce que la tradition? Une autorité supérieure à laquelle on obéit, non parce qu'elle commande l'utile, mais parce qu'elle commande. — En quoi ce sentiment de la tradition se distingue-t-il d'un sentiment général de crainte? C'est la crainte d'une intelligence supérieure qui ordonne, d'une puissance incompréhensible et indéfinie, de quelque chose qui est plus que personnel, — il y a de la superstition dans cette crainte. — A l'origine, l'éducation tout entière et les soins de la santé, le mariage, l'art médical, l'agriculture, la guerre, la parole et le silence, les rapports entre hommes et les rapports avec les dieux appartenaient au domaine de la moralité: la moralité exigeait que l'on observât des prescriptions, sans penser à soi-même en tant qu'individu. Dans les temps primitifs, tout dépendait donc de l'usage, des moeurs, et celui qui voulait s'élever au-dessus des moeurs devait se faire législateur, guérisseur et quelque chose comme un demi-dieu: c'est-à-dire qu'il lui fallait créer des mcpurs, — chose épouvantable et fort dangereuse! — Quel est l'homme le plus moral? Tout d'abord, celui qui accomplit la loi le plus souvent: qui, donc comme le brahmane, porte la conscience de la loi partout et dans la plus petite division du temps, de sorte que son esprit singeme sans cesse à trouver des occasions pour accomplir la loi. Ensuite, celui qui accomplit aussi la loi dans les cas les plus difficiles. Le plus moral est celui qui sacrifie le plus souvent aux moeurs: mais quels sont les plus grands sacrifices? En répondant à cette question l'on arrive à développer plusieurs morales distinctes: cependant la différence

essentielle reste celle qui sépare la moralité de l'accomplissement plus fréquent de la moralité de l'accomplissement le plus difficile. Que l'on ne se trompe pas sur les motifs de cette morale qui exige, comme signe de la moralité, l'accomplissement d'un usage dans les cas les plus difficiles! La victoire sur soi-même n'est pas demandée à cause des conséquences utiles qu'elle a pour l'individu, mais pour que les moeurs, la tradition apparaissent comme dominantes, malgré toutes les velléités contraires et tous les avantages individuels: l'individu doit se sacrifier — ainsi l'exige la moralité des maeurs. Par contre, ces moralistes qui, pareils aux successeurs de Socrate, recommandent à l'individu la domination de soi et la sobriété, comme ses avantages les plus particuliers, comme la clef de son bonheur le plus personnel, ces moralistes ne sont que l'exception — et s'il nous paraît en être autrement, c'est simplement parce que nous avons été élevés sous leur influence: tous suivent une voie nouvelle qui leur vaut la désapprobation absolue de tous les représentants de la moralité des maeurs, — ils s'excluent de la communauté, étant immoraux, et sont, au sens le plus profond, mauvais. De même, un Romain vertueux de la vieille école considérait comme mauvais tout chrétien qui «aspirait, avant tout, à son propre salut». — Partout où il y a communauté et, par conséquent, moralité des maeurs, domine l'idée que la peine pour la violation des moeurs touche avant tout la communauté elle-même: cette peine est une peine surnaturelle, dont la manifestation et les limites sont si difficiles à saisir pour l'esprit qui les approfondit avec une peur superstitieuse. La communauté peut forcer l'individu à racheter, auprès d'un autre individu ou de la communauté même, le dommage immédiat qui est la conséquence de son acte, elle peut aussi exercer une sorte de vengeance sur l'individu parce que, à cause de lui — comme une prétendue conséquence de son acte — les nuages divins et les explosions de la colère divine se sont accumulés sur la communauté, — mais elle considère pourtant, avant tout, la culpabilité de l'individu comme sa culpabilité à elle, et elle en supporte la punition comme sa punition: «Les maeurs se sont relâchées», ainsi gémit l'âme de chacun, «pour que de pareils actes soient devenus possibles». Toute action individuelle, toute façon de penser individuelle font frémir; il est tout à fait

impossible de déterminer ce que les esprits rares, choisis, primesautiers, ont dû souffrir au cours des temps à être ainsi toujours considérés comme mauvais et dangereux, bien plus, à s'être toujours euxmêmes considérés ainsi. Sous la domination de la moralité des maeurs, toute espèce d'originalité avait mauvaise conscience, l'horizon des meilleurs en est devenu encore plus sombre qu'il n'aurait dû.

§10

Mouvement réciproque entre le sens de la moralité et le sens de la causalité. — A mesure que le sens de la causalité augmente, l'étendue du domaine de la moralité diminue: car chaque fois que l'on a compris les effets nécessaires, que l'on parvient à les imaginer isolés de tous les hasards, de toutes les suites occasionnelles (post hoc), on a, du même coup, détruit un nombre énorme de causalités imaginaires, de ces causalités que, jusque-là, on croyait être les fondements de la morale, — le monde réel est beaucoup plus petit que le monde de l'imagination, — on a chaque fois fait disparaître du monde une partie de la crainte et de la contrainte, chaque fois aussi une partie de la vénération et de l'autorité dont jouissaient les moeurs: la moralité a subi une perte dans son ensemble. Celui qui, par contre, veut augmenter la moralité doit savoir éviter que les succès puissent devenir contrôlables.

§11

Morale populaire et médecine populaire. — Il se fait, sur la morale qui règne dans une communauté, un travail constant auquel chacun participe: la plupart des gens veulent ajouter un exemple après l'autre qui démontre le rapport prétendu entre la cause et l'effet, le crime et la punition; ils contribuent ainsi à confirmer le bien-fondé de ce rapport et augmentent la foi que l'on y ajoute: quelques-uns font de nouvelles observations sur les actes et les suites de ces actes, ils en tirent des conclusions et des lois: le plus petit nombre se formalise çà

et là et affaiblit la croyance sur tel ou tel point. — Mais tous se ressemblent dans la façon grossière et antiscientifique de leur action; qu'il s'agisse d'exemples, d'observations ou de réticences, ou qu'il s'agisse de la démonstration, de l'affirmation, de l'expression ou de la réfutation d'une loi, ce sont toujours des matériaux sans valeur, sous une expression sans valeur, comme les matériaux et l'exprès sion de toute médecine populaire. Médecine populaire et morale populaire sont de même acabit et ne devraient plus, comme c'est toujours l'usage, être appréciées de façon si différente: toutes deux sont des sciences apparentes de la plus dangereuse espèce.

§12

La conséquence comme adjuvant. — Autrefois on considérait le succès d'une action non comme une conséquence de cette action, mais comme un libre adjuvant venant de Dieu. Peut-on imaginer une plus grossière confusion! Il fallait s'efforcer différemment en vue de l'action et en vue du succès, avec des pratiques et des moyens tout différents!

§13

Pour l'éducation nouvelle du genre humain. — Collaborez à une oeuvre, vous qui êtes secourables et bienpensants: aidez à éloigner du monde l'idée de punition qui partout est devenue envahissante! Il n'y a pas mauvaise herbe plus dangereuse! On a introduit cette idée, non seulement dans les conséquences de notre façon d'agir — et qu'y a-t-il de plus néfaste et de plus déraisonnable que d'interpréter la cause et l'effet comme cause et comme punition! — Mais on a fait pis que cela encore, on a privé les événements purement fortuits de leur innocence en se servant de ce maudit art d'interprétation par l'idée de punition. On a même poussé la folie jusqu'à inviter à voir dans l'existence elle-même une punition. — On dirait que c'est l'imagination extravagante de geôliers et de bourreaux qui a dirigé jusqu'à présent l'éducation de l'humanité!

§14

Signification de la folie dans l'histoire de l'humanité. — Si, malgré ce formidable joug de la «moralité des moeurs», sous lequel toutes les sociétés humaines ont vécu, si — durant des milliers d'années avant notre ère, et encore au cours de celle-ci jusqu'à nos jours (nous habitons nous-mêmes, dans un petit monde d'exception et en quelque sorte dans la zone mauvaise) — des idées nouvelles et divergentes, des appréciations et des jugements de valeur contraires n'ont jamais cessé de surgir, ce ne fut cependant que parce qu'ils étaient sous l'égide d'un sauf-conduit terrible: presque partout, c'est la folie qui aplanit le chemin de l'idée nouvelle, qui rompt le ban d'une coutume, d'une superstition vénérée. Comprenezvous pourquoi il fallut l'assistance de la folie? De quelque chose qui fût aussi terrifiant et aussi incalculable, dans la voix et dans l'attitude, que les caprices démoniaques de la tempête et de la mer, et, par conséquent, aussi dignes qu'eux de la crainte et du respect? De quelque chose qui portât, autant que les convulsions et l'écume de l'épileptique, le signe visible d'une manifestation absolument involontaire? De quelque chose qui parût imprimer à l'aliéné le sceau de quelque divinité dont il semblait être le masque et le porte-parole? De quelque chose qui inspirât, même au promoteur d'une idée nouvelle, la vénération et la crainte de lui-même, et non plus des remords, et qui le poussât à être le prophète et le martyr de cette idée? — Tandis que de nos jours on nous donne sans cesse à entendre que le génie possède au lieu d'un grain de bon sens un grain de folie, les hommes d'autrefois étaient bien plus près de l'idée que là où il y a de la folie il y a aussi un grain de génie et de sagesse, — quelque chose de «divin», comme on se murmurait à l'oreille. Ou plutôt, on s'exprimait plus nettement: «Par la folie, les plus grands bienfaits ont été répandus sur la Grèce'», disait Platon avec toute l'humanité antique. Avançons encore d'un pas: à tous ces hommes supérieurs poussés irrésistiblement à briser le joug d'une moralité quelconque et à proclamer des lois nouvelles, il ne resta pas autre chose à faire, lorsqu'ils n'étaient pas véritablement fous, que de le devenir ou de simuler la folie. — Et il en est ainsi de tous les novateurs dans tous les domaines, et non seulement de ceux des institutions sacerdotales et politiques: — même l'inventeur du mètre poétique dut

se faire accréditer par la folie z. (Jusqu'à des époques beaucoup plus tempérées, la folie resta comme une espèce de convention chez les poètes: Solon s'en servit lorsqu'il enflamma les Athéniens à reconquérir Salamine. ') — ,< Comment se rend-on fou lorsqu'on ne l'est pas et lorsqu'on n'a pas le courage de faire semblant de l'être?» Presque tous les hommes éminents de l'ancienne civilisation se sont livrés à cet épouvantable raisonnement; une doctrine secrète, faite d'artifices et d'indications diététiques, s'est conservée à ce sujet, en même temps que le sentiment de l'innocence et même de la sainteté d'une telle intention et d'un tel rêve. Les formules pour devenir «homme-médecine» chez les Indiens, saint chez les chrétiens du Moyen Age, «anguécoque» chez les Groënlandais, «paje» chez les Brésiliens sont, dans leurs lignes générales, les mêmes; le jeûne à outrance, la continuelle abstinence sexuelle, la retraite dans le désert ou sur une montagne ou encore au haut d'une colonne, ou bien aussi «le séjour dans un vieux saule au bord d'un lac» et l'ordonnance de ne pas penser à autre chose qu'à ce qui peut amener le ravissement et le désordre de l'esprit. Qui donc oserait jeter un regard dans l'enfer des angoisses morales, les plus amères et les plus inutiles, où se sont probablement consumés les hommes les plus féconds de toutes les époques! Qui osera écouter les soupirs des solitaires et des égarés: «Hélas! accordez-moi donc la folie, puissances divines! la folie pour que je finisse enfin par croire en moi-même! Donnez-moi des délires et des convulsions, des heures de clarté et d'obscurité soudaines, effrayez-moi avec des frissons et des ardeurs que jamais mortel n'éprouva, entourez-moi de fracas et de fantômes! laissez-moi hurler et gémir et ramper comme une bête: pourvu que j'obtienne la foi en moi-même! Le doute me dévore, j'ai tué la loi et j'ai pour la loi l'horreur des vivants pour un cadavre; à moins d'être au-dessus de la loi, je suis le plus réprouvé d'entre les réprouvés. L'esprit nouveau qui est en moi, d'où me vient-il s'il ne vient pas de vous? Prouvez-moi donc que je vous appartiens! — La folie seule me le démontre.» Et ce n'est que trop souvent que cette ferveur atteignit son but: à l'époque où le christianisme faisait le plus largement preuve de sa fertilité en multipliant les saints et les anachorètes, croyant ainsi s'affirmer soi-même, il y avait à Jérusalem de grands établissements d'aliénés pour les saints naufragés,

pour ceux qui avaient sacrifié leur dernier grain de raison.

§15

Les plus anciens moyens de consolation. — Premier degré: l'homme voit dans tout malaise, dans toute calamité du sort, quelque chose pour quoi il lui faut faire souffrir quelqu'un d'autre, n'importe qui, — c'est ainsi qu'il se rend compte de la puissance qui lui reste encore, et cela le console. Deuxième degré: l'homme voit dans tout malaise et dans toute calamité du sort une punition, c'est-à-dire l'expiation de la faute et le moyen d'échapper à l'envoûtement maléfique d'une partialité réelle ou imaginaire du destin. S'il s'aperçoit de cet avantage que le malheur apporte avec lui, il ne croira plus devoir faire souffrir quelqu'un d'autre pour ce malheur, — il renoncera à ce genre de satisfaction parce qu'il en a maintenant un autre.

§16

Premier principe de la civilisation. — Chez les peuples sauvages il y a une catégorie de moeurs qui semblent viser à être une coutume générale: ce sont des ordonnances pénibles et, au fond, superflues (par exemple la coutume répandue chez les Kamtchadales de ne jamais gratter avec un couteau la neige attachée aux chaussures, de ne jamais embrocher un charbon avec un couteau, de ne jamais mettre un fer au feu — et la mort frappe celui qui contrevient à ces coutumes!) — mais ces ordonnances maintiennent sans cesse dans la conscience l'idée de la coutume, la contrainte ininterrompue de lui obéir: ceci pour renforcer le grand principe par quoi la civilisation commence: toute coutume vaut mieux que l'absence de coutumes.

§17

La nature bonne et mauvaise. — Les hommes ont commencé par

substituer leur propre personne à la nature: ils se voyaient partout eux-mêmes, ils voyaient leurs semblables, c'est-à-dire qu'ils voyaient leur mauvaise et capricieuse humeur, cachée en quelque sorte sous les nuées, les orages, les bêtes fauves, les arbres et les plantes: c'est alors qu'ils inventèrent la «nature mauvaise». Après cela vint un autre temps, où l'on voulut se différencier de la nature, l'époque de Rousseau: on était si las les uns des autres que l'on voulut absolument posséder un coin du monde que l'homme ne pût pas atteindre, avec sa misère: on inventa la «nature bonne».

§18

La morale de la souffrance volontaire. — Quelle est la jouissance la plus élevée pour les hommes en état de guerre, dans cette petite communauté sans cesse en danger, où règne la moralité la plus stricte? Je veux dire, pour les âmes vigoureuses, vindicatives, haineuses, perfides, soupçonneuses, prêtes au pire, endurcies par les privations et la morale? — La jouissance de la cruauté. De même, chez de pareilles âmes, dans de telles situations, c'est une vertu d'être inventif et insatiable dans la cruauté. La communauté se récrée au spectacle des actions de l'homme cruel et elle jette loin d'elle, pour une fois, l'austérité de la crainte et des continuelles précautions. La cruauté est une des plus anciennes réjouissances de l'humanité. On estime, par conséquent, que les dieux, eux aussi, se réconfortent et se réjouissent lorsqu'on leur offre le spectacle de la cruauté, — de telle sorte que l'idée du sens et de la valeur supérieure qu'il y a dans la souffrance volontaire et dans le martyre choisi librement s'introduit dans le monde. Peu à peu, la coutume dans la communauté établit une pratique conforme à cette idée: on se méfie dorénavant de tout bien-être exubérant et l'on reprend confiance chaque fois que l'on est dans un état de grande douleur; on se dit que les dieux pourraient être défavorables à cause du bonheur et favorables à cause du malheur — défavorables et pas du tout pitoyables! Car la pitié est considérée comme méprisable et indigne d'une âme forte et terrible; — mais les dieux sont favorables parce que le spectacle des misères les amuse et les met de bonne

humeur: car la cruauté procure la plus haute volupté du sentiment de puissance. C'est ainsi que s'introduit dans la notion de l'«homme moral», telle qu'elle existe dans la communauté, la vertu de la souffrance fréquente, de la privation, de l'existence pénible, de la mortification cruelle, — non, pour le répéter encore, comme moyen de discipline, de domination de soi, d'aspiration au bonheur personnel, — mais comme une vertu qui dispose favorablement pour la communauté les dieux méchants, parce qu'elle élève sans cesse à eux la fumée d'un sacrifice expiatoire. Tous les conducteurs spirituels des peuples qui s'entendirent à mettre en mouvement la bourbe paresseuse et terrible des moeurs ont eu besoin, outre la folie, du martyre volontaire pour trouver créance, — et, comme toujours, d'abord et surtout auprès d'euxmêmes! Plus leur esprit suivait justement des voies nouvelles, étant, par conséquent, tourmenté par les remords et la crainte, plus ils luttaient cruellement contre leur propre chair, leur propre désir et leur propre santé, — comme pour offrir à la divinité une compensation en joies, pour le cas où elle s'irriterait à cause des coutumes négligées et combattues au profit de buts nouveaux. Il ne faut pas s'imaginer, cependant, avec trop de complaisance, que de nos jours nous nous sommes entièrement débarrassés d'une telle logique du sentiment! Que les âmes les plus héroïques s'interrogent à ce sujet dans leur for intérieur! Le moindre pas fait en avant, dans le domaine de la libre pensée et de la vie individuelle, a été conquis, de tous temps, avec des tortures intellectuelles et physiques: et ce ne fut pas seulement la marche en avant, non! toute espèce de marché, de mouvement, de changement a nécessité des martyrs innombrables, au cours de ces milliers d'années qui cherchaient leurs voies et qui édifiaient des bases, mais auxquelles on ne songe pas lorsque l'on parle de cet espace de temps ridiculement petit, dans l'existence de l'humanité, que l'on appelle «histoire universelle»; et même dans le domaine de cette histoire universelle qui n'est, en somme, que le bruit que l'on fait autour des dernières nouveautés, il n'y a pas de sujet plus essentiel et plus important que l'antique tragédie des martyrs qui voulaient mettre le bourbier en mouvement. Rien n'a été payé plus chèrement que cette petite parcelle de raison humaine et de sentiment de la liberté dont nous sommes si fiers maintenant. Mais c'est à cause de cette

fierté qu'il nous est presque impossible ~iujourd'hui d'avoir le sens de cet énorme laps de temps où régnait la «moralité des moeurs» et qui précède l'«histoire universelle», époque réelle et décisive, de la première importance historique, qui a fixé le caractère de l'humanité, époque où la souffrance était une vertu, la cruauté une vertu, la dissimulation une vertu, la vengeance une vertu, la négation de la raison une vertu, où le bien-être, par contre, était un danger, la soif du savoir un danger, la paix un danger, la compassion un danger, l'excitation à la pitié une honte, le travail une honte, la folie quelque chose de divin, le changement quelque chose d'immoral, gros de danger! — Vous vous imaginez que tout cela est devenu autre et que, par le fait, l'humanité a changé de caractère? Oh! connaisseurs du coeur humain, apprenez à vous mieux connaître!

§19

Moralité et abêtissement. — Les mceurs représentent les expériences des hommes antérieurs sur ce qu'ils considéraient comme utile et nuisible, — mais le sentiment des mcrurs (de la moralité) ne se rapporte pas à ses expériences, mais à l'antiquité, à la sainteté, à l'indiscutabilité des moeurs. Voilà pourquoi ce sentiment s'oppose à ce que l'on fasse des expériences nouvelles et à ce que l'on corrige les moeurs: ce qui veut dire que la moralité s'oppose à la formation des moeurs nouvelles et meilleures: elle abêtit.

§20

Libres agisseurs et libres penseurs. — Les libres agisseurs sont en désavantage sur les libres penseurs parce que les hommes souffrent d'une façon plus visible des conséquences des actes que des conséquences des pensées. Mais si l'on considère que les uns comme les autres cherchent leur satisfaction, et que les libres penseurs la trouvent déjà dans le fait de réfléchir aux choses défendues et de les exprimer, en regard des motifs ils sont tout à fait identiques: et, en regard des résultats, les libres agisseurs l'emporteront même sur les libres

penseurs, en admettant que l'on ne juge pas conformément à la visibilité la plus prochaine et la plus grossière — c'està-dire comme tout le monde. Il faut en revenir sur' bien des calomnies dont les hommes ont comblé tous ceux qui ont brisé par l'action l'autorité d'une coutume, — généralement on appelle ceux-ci des criminels. Tous ceux qui ont renversé la loi morale établie ont toujours été considérés d'abord comme de mauvais hommes: mais lorsque l'on ne parvenait pas à rétablir cette loi et que l'on s'accommodait du changement, l'attribut se transformait peu à peu; — l'histoire traite presque exclusivement de ces mauvais hommes qui, plus tard, ont été appelés bons!

§21

«Accomplissement de la loi.» — Lorsque l'observation d'un précepte moral aboutit à un résultat différent de celui que l'on avait promis et attendu, et n'apporte pas à l'homme moral le bonheur promis, mais, contre toute attente, le malheur et la misère, il reste toujours aux consciencieux et aux inquiets l'excuse de dire:«On a fait une erreur dans l'exécution.» Dans le pire des cas, une humanité opprimée qui souffre profondément finira même par décréter: «Il est impossible de bien exécuter le précepte, nous sommes faibles et pécheurs jusqu'au fond de l'âme et profondément incapables de moralité, par conséquent nous ne pouvons avoir aucune prétention au bonheur et à la réussite. Les promesses et les préceptes moraux sont pour des êtres meilleurs que nous ne sommes.»

§22

Les ceuvres et la foi. — Les docteurs protestants continuent à propager cette erreur fondamentale que seule la foi importe et que les aeuvres sont une conséyucnce naturelle de la foi. Cette doctrine n'est tout bonnement pas vraie, mais elle a l'air si séduisante qu'elle déjà ébloui des intelligences bien autres que celle de Luther (je veux dire celle de Socrate et de Platon): yuoique l'évidence et

l'expérience de tous les jours prouve le contraire. La connaissance et la foi, malgré toutes les promesses qu'elles renferment, ne peuvent donner ni la force ni l'habileté nécessaires à l'action. Elle ne peuvent pas remplacer l'habitude de ce mécanisme subtil et multiple qui a dû être mis en mouvement pour que n'importe quoi puisse passer de la représentation à l'action. Avant tout, et en premier lieu, les oeuvres! C'est-à-dire l'exercice, l'exercice, et encore l'exercice! La «foi» adéquate viendra par surcroît — soyez-en certains!

§23

En quoi nous sommes le plus subtils. — Du fait que, pendant des milliers d'années, on a considéré les choses (la nature, les instruments, la propriété de tout genre) comme vivantes et animées, avec la force de nuire et de se soustraire aux intentions humaines, le sentiment de l'impuissance, parmi les hommes, a été beaucoup plus grand et plus fréquent qu'il n'aurait dû l'être: car il était nécessaire que l'on s'assurât des objets, tout comme des hommes et des animaux, par la force, la contrainte, la flatterie, les traités, les sacrifices, — et c'est là l'origine de la plupart des coutumes superstitieuses, c'est-à-dire d'une partie, peut-être la plus grande, et pourtant la plus inutilement gaspillée, de l'activité humaine. — Mais, puisque le sentiment de l'impuissance et de la crainte se trouvait dans un état d'irritation si violent, si continuel et presque permanent, le sentiment de la puissance s'est développé d'une façon tellement subtile que l'homme peut maintenant, en cette matière, se mesurer avec le trébuchet le plus sensible. Ce sentiment est devenu son inclination la plus violente; les moyens que l'on a découverts pour se le procurer forment presque l'histoire de la culture.

§24

La démonstration du précepte. — D'une façon générale la valeur ou la non-valeur d'un précepte — par exemple celui pour cuire du pain — se démontre par le fait que le résultat promis se présente ou ne se présente pas, en admettant

toutefois qu'on l'exécute minutieusement. Or, il en est autrement des préceptes moraux: car, dans ce cas particulier, il n'est pas possible de se rendre compte des résultats, de les interpréter et de les définir. Ces préceptes reposent sur des hypothèses d'une très faible valeur scientifique, dont la démonstration ou la réfutation par les résultats sont en somme également impossibles: — mais autrefois, du temps où toute science était grossière et primitive et où l'on n'avait que de faibles prétentions à considérer une chose comme démontrée, — autrefois la valeur ou la non-valeur d'un précepte de moralité se déterminaient de la même façon que tout autre précepte: en invoquant les résultats. Chez les indigènes de l'Amérique russe, il y a un précepte qui dit: «Tu ne dois ni jeter au feu les os d'animaux ni les donner aux chiens», — et on démontre ce précepte en ajoutant: «Si tu le fais tu n'auras pas de chance à la chasse.» Or, dans un sens ou dans un autre, il arrive presque toujours que l'on n'a pas de chance à la chasse; il n'est donc pas facile de réfuter de cette manière la valeur du précepte, surtout lorsque c'est la communauté tout entière, et non pas seulement l'individu, qui porte le poids de la faute; il y aura, par conséquent, toujours une circonstance qui semblera démontrer la valeur du précepte.

§25

Mceurs et beauté. — Il ne faut pas passer sous silence cet argument en faveur des moeurs que chez chacun de ceux qui s'y soumettent entièrement, de tout caeur et dès l'origine, les organes d'attaque et de défense — tant physiques qu'intellectuels — s'atrophient: ce qui permet à cet individu de devenir toujours plus beau. Car c'est l'exercice de ces organes, et le sentiment correspondant, qui rendent laid et qui conservent la laideur. C'est pourquoi le vieux babouin est plus laid que le jeune et c'est pourquoi le jeune babouin femelle ressemble le plus à l'homme et se trouve donc être le plus beau. — Que l'on tire de là une conclusion sur l'origine de la beauté chez la femme!

§26

Les animaux et la morale. — Les pratiques que l'on exige dans la société raffinée, éviter avec précaution tout ce qui est ridicule, bizarre, prétentieux, réfréner ses vertus tout aussi bien que ses désirs violents, se montrer semblable aux autres, se soumettre à des règles, s'amoindrir, — tout cela, en tant que morale sociale, se retrouve jusqu'à l'échelle la plus basse de l'espèce animale, — et ce n'est qu'à ce degré inférieur que nous voyons les idées de derrière la tête de toutes ces aimables réglementations: on veut échapper à ses poursuivants et être favorisé dans la recherche de sa proie. C'est pourquoi les animaux apprennent à se dominer et à se déguiser au point que certains d'entre eux parviennent à assimiler leur couleur à celle de leur entourage (en vertu de ce que l'on appelle la «fonction chromatique»), à simuler la mort, à adopter les formes et les couleurs d'autres animaux, ou encore l'aspect du sable, des feuilles, des lichens ou des éponges (ce que les naturalistes anglais appellent mimicry'). C'est ainsi que l'individu se cache sous l'universalité du terme générique «homme» ou parmi la «société», ou bien encore s'adapte et s'assimile aux princes, aux castes, aux partis, aux opinions de son temps ou de son milieu: et à toutes nos façons subtiles de nous faire passer pour heureux, reconnaissants, puissants, amoureux, on trouvera facilement l'équivalent animal. Le sens de la vérité lui aussi, qui, au fond, n'est pas autre chose que le sens de la sécurité, l'homme l'a en commun avec l'animal: on ne veut pas se laisser tromper, se laisser égarer par soimême, on écoute avec méfiance les encouragements de ses propres passions, on se domine et l'on demeure méfiant à l'égard de soi-même; tout cela, l'animal l'entend à l'égal de l'homme; chez lui aussi la domination de soi tire son origine du sens de la réalité (de l'intelligence). De même l'animal observe les effets qu'il exerce sur l'imagination des autres animaux, il apprend à faire ainsi un retour sur lui-même, à se considérer «objectivement», lui aussi, à posséder, en une certaine mesure, la connaissance de soi. L'animal juge des mouvements de ses adversaires et de ses amis, il apprend par coeur leurs particularités: contre les représentants d'une certaine espèce il renonce, une fois pour toutes, à la lutte, et de même il devine, à l'approche de certaines variétés d'animaux, les intentions pacifiques et

conciliantes. Les origines de la justice, comme celles de l'intelligence, de la modération, de la bravoure, — en un mot de tout ce que nous désignons sous le nom de vertus socratiques — sont animales: ces vertus sont une conséquence de ces instincts qui enseignent à chercher la nourriture et à échapper aux ennemis. Si nous considérons donc que l'homme supérieur n'a fait que s'élever et s'affiner dans la qualité de sa nourriture et dans l'idée de ce qu'il considère comme opposé à sa nature, il ne sera pas interdit de qualifier d'animal le phénomène moral tout entier.

§27

Valeur de la croyance aux passions surhumaines. — L'institution du mariage maintient opiniâtrement la croyance que l'amour, bien qu'il soit une passion, est cependant susceptible de durer en tant que passion, la croyance que l'amour durable, l'amour à vie peut être considéré comme la règle. Par cette ténacité d'une noble croyance, maintenue, malgré des réfutations si fréquentes qu'elles sont presque la règle et qui en font par conséquent une pia fraus ', l'institution du mariage a conféré à l'amour une noblesse supérieure. Toutes les institutions qui ont concédé à une passion la croyance en sa durée et la rendent responsable de cette durée, malgré l'essence même de la passion, lui ont procuré un rang nouveau: et celui qui dès lors est pris d'une semblable passion n'y voit plus, comme jadis, une dégradation ou une menace, mais, au contraire se sent élevé par elle devant lui-même et devant ses semblables. Que l'on songe aux institutions et aux coutumes qui ont fait de l'abandon fougueux d'un moment une fidélité éternelle, du plaisir de la colère l'éternelle vengeance, du désespoir le deuil éternel, de la parole soudaine et unique l'éternel engagement. Par de telles transformations, beaucoup d'hypocrisie et de mensonge s'est chaque fois introduit dans le monde: chaque fuis aussi, et à ce prix seulement, une conception surhumaine qui élève l'homme.

§28

La disposition d'esprit comme argument. — D'où vient la joyeuse résolution qui s'empare de nous devant l'action'? — C'est là une question qui a beaucoup préoccupé les hommes. La réponse la plus ancienne, qui demeure toujours courante, c'est qu'il faut en faire remonter la cause à Dieu qui nous donne à entendre par là qu'il approuve notre décision. Lorsque l'on interrogeait autrefois les oracles on voulait rentrer chez soi en rapportant cette joyeuse résolution; et chacun répondait aux doutes qui lui venaient, lorsque se présentaient à son âme plusieurs actions possibles: «Je ferai la chose qui sera accompagnée d'un pareil sentiment.» On ne se décidait donc pas pour ce qu'il y avait de plus raisonnable, mais pour le projet dont l'image rendait l'âme courageuse et pleine d'espérance. La bonne disposition pesait dans la balance comme un argument plus lourd que la raison: puisque la disposition d'esprit était interprétée d'une façon superstitieuse, comme l'effet d'un dieu qui promet la réussite et qui veut ainsi faire parler, à sa raison, le langage de la sagesse supérieure. Or, considérez les conséquences d'un pareil préjugé, lorsque des hommes rusés et avides de puissance s'en servaient — lorsqu'ils s'en servent encore! «Disposer favorablement les esprits!» — avec cela on peut remplacer tous les arguments et vaincre toutes les objections!

§29

Les comédiens de la vertu et du péché. — Parmi les hommes de l'antiquité qui devinrent célèbres par leur vertu il y en eut, semble-t-il, un nombre considérable qui jouaient la comédie devant eux-mêmes: les Grecs surtout, ces comédiens-nés, ont dû simuler ainsi tout à fait involontairement et trouver qu'il était bon de simuler. Du reste, chacun se trouvait en compétition pour sa vertu avec la vertu d'un autre ou de tous les autres: comment n'aurait-on pas rassemblé tous les artifices pour faire montre de ses vertus, avant tout devant soi-même, ne fût-ce que pour en prendre l'habitude! A quoi servait une vertu que l'on ne

pouvait montrer ou qui ne s'entendait pas à se montrer elle-même! — Le christianisme imposa un frein à cette comédie de la vertu: il inventa l'usage d'étaler ses péchés d'une façon répugnante, d'en faire parade, il introduisit dans le monde la culpabilité affectée (considérée jusqu'à nos jours comme de «bon ton» parmi les bons chrétiens).

§30

La cruauté raffinée en tant que vertu. — Voici une moralité qui repose entièrement sur le besoin de se distinguer — n'en pensez pas trop de bien! Quel penchant est-ce donc au fond et quelle est l'arrière-pensée qui le dirige? On aspire à ce que notre vue fasse mal à notre voisin et à son esprit d'envie, éveille en lui un sentiment d'impuissance et de déchéance; on veut lui faire goûter l'amertume de sa destinée, en répandant sur sa langue une goutte de notre miel et, tandis qu'on lui fait goûter ce prétendu bienfait, on le regarde dans le blanc des yeux, fixement et d'un air de triomphe. Le voici devenu humble et parfait maintenant dans son humilité, — cherchez ceux à qui, par son humilité, il préparait depuis longtemps une torture; vous finirc:~ bien par les trouver! Celui-ci témoigne de la pitié à l'égard deq animaux et on l'en admire, — mais il ,. , oulu ainsi donne, '.ibre courç à sa cruauté envers certaines gens. Voici un grand artis-;: la volupté qu'il goûte d'avance, en se figurant l'envie des rivaux terrassés, n'a pas laissé dormir sa vigueur jusqu'à ce qu'il soit devenu un grand homme — combien de moments amers chez d'autres âmes s'est-il fait payer pour atteindre à sa grandeur! La chasteté de la nonne: de quels yeux menaçants dévisage-t-elle les femmes qui vivent autrement qu'elle! Quelle joie vengeresse il y a dans ses yeux! Le thème est court, les variations pourraient en être innombrables, sans risque de susciter l'ennui — car affirnicr que la moralité de la distinction n'est, en dernière instance, que le plaisir que procure la cruauté raffinée, c'est là une nouveauté par trop paradoxale et presque blessante. En dernière instance — je veux dire: chaque fois dans la première génération. Car, lorsque l'habitude d'une action qui distingue devient héréditaire, l'arrièrepensée ne se transmet pas (seuls les sentiments et non

les pensées peuvent s'hériter): et, en supposant que l'on ne l'introduise pas à nouveau par l'éducation, à la seconde génération le plaisir de la cruauté, dans l'action qui distingue, n'existe déjà plus: mais seulement le plaisir que procure l'habitude de cette action. Mais ce plaisir-là est le premier degré du «bien».

§31

La fierté de l'esprit. — La fierté de l'homme qui se rebiffe contre la thèse de son ascendance animale et qui établit entre la nature et l'homme un grand abîme — cette fierté trouve sa raison dans un préjugé sur la nature de l'esprit, et ce préjugé est relativement récent. Durant la longue période préhistorique de l'humanité, on supposait que l'esprit était partout et l'on ne songeait pas du tout à le vénérer comme une prérogative de l'homme. Parce que l'on considérait au contraire le spirituel (ainsi que tous les instincts, les malices, les penchants) comme appartenant à tout le monde, comme étant, par conséquent, d'essence vulgaire, on n'avait pas honte de descendre d'animaux ou d'arbres (les races nobles se croyaient honorées par de pareilles légendes), l'on voyait dans l'esprit ce qui nous unit à la nature et non ce qui nous sépare d'elle. Ainsi on était élevé dans la modestie — et c'était aussi par suite d'un préjugé.

§32

L'entrave. — Souffrir moralement et apprendre, par la suite, que cette espèce de souffrance repose sur une erreur, voilà qui révolte. Car il y a une consolation unique à affirmer, par sa souffrance, «un monde de vérité» plus profond que tout autre monde, et l'on préfère de beaucoup souffrir et se sentir de la sorte supérieur à la réalité (par la conscience de s'approcher ainsi de ce «monde de vérité plus profond»), que de vivre sans souffrance et d'être privé de ce sentiment de supériorité. Par conséquent, c'est la fierté et la façon habituelle de la satisfaire qui s'opposent à la nouvelle conception de la morale. Quelle force faudra-t-il donc employer pour éliminer cette entrave? Plus de fierté? Une

nouvelle fierté?

§33

Le mépris des causes, des conséquences et de la réalité. — Ces hasards néfastes qui frappent une communauté, orages subits, sécheresses ou épidémies, éveillent chez tous ses membres le soupçon que des fautes contre les moeurs ont été commises, ou font croire qu'il faut inventer de nouvelles coutumes, pour apaiser une nouvelle puissance et une nouvelle lubie des démons. Ce genre de suspicion et de raisonnement évite donc justement d'approfondir la véritable cause naturelle et considère la cause démoniaque comme raison première. Il y a là une des sources des travers héréditaires de l'esprit humain: et l'autre source se trouve tout à côté, car, de même et tout aussi systématiquement, on accorde une attention beaucoup moindre aux conséquences véritables et naturelles d'une action qu'à ses conséquences surnaturelles (ce que l'on appelle les punitions et les grâces de la divinité). On prescrit, par exemple, de prendre certains bains à des moments déterminés: on ne se baigne pas pour des raisons de propreté, mais parce que cela est prescrit. On n'apprend pas à fuir les véritables conséquences de la malpropreté, mais le prétendu déplaisir qu'éprouverait la divinité à vous voir négliger un bain. Sous la pression d'une crainte superstitieuse on soupçonne que ces lavages du corps malpropre ont plus d'importance qu'ils en ont l'air, on y introduit des significations de seconde et de troisième main, on se gâte la joie et le sens de la réalité, et l'on finit par n'attacher d'importance à ces lavages qu'en tant qu'ils peuvent être un symbole. De telle sorte que, sous l'empire de la moralité des moeurs, l'homme méprise premièrement les causes, en second lieu les conséquences, cn troisième lieu la réalité, et il relie tous ses sentiments élevés (de vénération, de noblesse, de fierté, de reconnaissance, d'amour) à un monde imaginaire: qu'il appelle un monde supérieur. Et, aujourd'hui encore, nous en voyons les conséquences: dès que les sentiments d'un homme s'élèvent d'une façon ou d'une autre, ce monde imaginaire est en jeu. C'est triste à dire, mais provisoirement tous les sentiments élevés doivent être suspects à l'homme de

science, tant il s'y mêle d'illusions et d'extravagances. Non que ces sentiments dussent être suspects en soi et pour toujours, mais, de toutes les épurations graduelles qui attendent l'humanité, l'épuration des sentiments élevés sera une des plus lentes.

§34

Sentiments moraux et concepts moraux. — Il est évident que les sentiments moraux se transmettent par le fait que les enfants remarquent chez les adultes des prédilections violentes et de fortes antipathies à l'égard de certaines actions, et que, singes de naissance, ils imitent ces prédilections et ces antipathies; plus tard, au cours de leur existence, alors qu'ils sont pleins de ces sentiments bien appris et bien exercés, ils tiennent pour convenable de procéder à un examen tardif, à une espèce d'exposé des motifs qui justifieront ces prédilections et ces antipathies. Mais cet «exposé des motifs» n'a rien à voir chez eux ni avec l'origine, ni avec l'intensité de ces sentiments: on se contente de se mettre en règle avec la convenance, qui veut qu'un être raisonnable connaisse les raisons de ses pour et de ses contre, des raisons avouables et acceptables. En ce sens l'histoire des sentiments moraux est toute différente de l'histoire des concepts moraux. Les premiers sont puissants avant l'action, les seconds surtout après, en face de la nécessité de s'expliquer sur elle.

§35

Les sentiments et l'origine qu'ils tirent des jugements. — «Fie-toi à ton sentiment!» — Mais les sentiments ne sont rien de définitif, rien d'originel; derrière les sentiments il y a les jugements et les appréciations qui nous sont transmis sous forme de sentiments (prédilections, antipathies). L'inspiration qui découle d'un sentiment est petitefille d'un jugement — souvent d'un jugement erroné! — et, en tous les cas, pas d'un jugement qui te soit personnel. Faire confiance à ses sentiments — c'est obéir plus à son grand-père, à sa grand-mère

et aux grands-parents de ceux-ci, qu'aux dieux qui sont en nous, à notre raison et à notre expérience.

§36

Une sottise de la piété pleine d'arrière-pensées. — Comment! les inventeurs des antiques cultures, les premiers constructeurs d'instruments et de cordeaux, de chariots, de canots et de maisons, les premiers observateurs de la conformité des lois du système céleste et de la table de multiplication, — seraient différents des inventeurs et des observateurs de notre temps et supérieurs à ceux-ci? Les premiers pas auraient une valeur que n'égaleraient pas tous nos voyages, toutes nos navigations circulaires dans le domaine des découvertes? Ainsi parle la voix du préjugé; on argumente ainsi pour rabaisser l'importance de l'esprit actuel. Et pourtant il est évident qu'autrefois le hasard fut le plus grand inventeur et le plus grand observateur, le bienveillant inspirateur de cette époque ingénieuse et que, pour les inventions les plus insignifiantes que l'on fait maintenant, on use plus d'esprit, plus d'énergie et d'imagination scientifique qu'il n'y en eut autrefois pendant de longues périodes.

§37

Fausses conclusions que l'on tire de l'utilité. — Lorsque l'on a démontré la plus haute utilité d'une chose on n'a pas encore fait un pas pour expliquer son origine: ce qui veut dire que l'on ne peut jamais expliquer, par l'utilité, la nécessité de l'existence. Mais c'est précisément le jugement contraire qui a dominé jusqu'à présent — et jusque dans le domaine de la science la plus sévère. Les astronomes ne sont-ils pas allés jusqu'à prétendre que l'utilité (supposée) dans l'économie des satellites (suppléer à la lumière affaiblie par une trop grande distance du soleil, pour que les habitants des astres ne manquassent pas de lumière) était le but final de cette économie et en expliquait l'origine? On se souviendra aussi du raisonnement de Christophe Colomb: la terre est faite pour

l'homme, donc, s'il y a des contrées il faut qu'elles soient habitées. «Est-il possible que le soleil répande ses rayons sur le néant et que la veille nocturne des étoiles soit prodiguée en vain à des mers sans voiles et à des régions vides d'hommes?»

§38

Les instincts transformés par les jugements moraux. — Le même instinct devient un sentiment pénible de lâcheté, sous l'impression du blâme que les meeurs ont fait reposer sur lui: ou bien un sentiment agréable d'humilité, si une morale, telle que la morale chrétienne, l'a pris à ceeur et l'a appelé bon. Ce qui signifie que cet instinct jouira soit d'une bonne, soit d'une mauvaise conscience! En soi, comme tout instinct, il est indépendant de la conscience, il ne possède ni un caractère, ni une désignation morale, et n'est pas même accompagné d'un sentiment de plaisir ou de déplaisir déterminé: il ne fait qu'acquérir tout cela, comme une seconde nature, lorsqu'il entre en relation avec d'autres instincts qui ont déjà reçu le baptême du bien et du mal, ou si l'on reconnaît qu'il est l'attribut d'un être que le peuple a déjà déterminé et évalué au point de vue moral. — Ainsi les anciens Grecs avaient d'autres sentiments sur l'envie que nous autres; Hésiode' la nomme parmi les effets de la bonne et bienfaisante Eris et il ne se choquait pas à la pensée que les dieux eussent quelque chose d'envieux: phénomène compréhensible dans un état de choses dont l'émulation était l'âme; l'émulation, elle, était considérée comme bonne et appréciée comme telle. De même les Grecs différaient de nous dans l'évaluation de l'espérance: ils la considéraient comme aveugle et perfide; Hésiode a indiqué dans une fable ce que l'on peut dire de plus violent contre elle, et ce qu'il dit est si étrange qu'aucun interprète nouveau n'y a compris quelque chose, - car c'est contraire à l'esprit moderne qui a appris du christianisme à croire à l'espérance comme à une vertu. Chez les Grecs, par contre, la connaissance de l'avenir ne paraissait pas entièrement fermée, et l'interrogation de l'avenir était devenue, dans des cas innombrables, un devoir religieux; alors que nous nous contentons de l'espérance,

les Grecs, grâce aux prédictions de leurs devins, estimaient fort peu l'espérance et l'abaissaient à la hauteur d'un mal ou d'un danger. — Les juifs, qui considéraient la colère autrement que nous, l'ont sanctifiée: c'est pourquoi ils ont placé la sombre majesté qui l'accompagnait si haut qu'un Européen ne saurait l'imaginer: ils ont façonné la sainteté de leur Jéhovah en colère d'après la sainteté de leurs prophètes en colère. Les grands courroucés parmi les Européens, si on les évalue d'après une telle mesure, ne sont, en quelque sorte, que des créatures de seconde main.

§39

Le préjugé de l' «esprit pur». — Partout où a régné la doctrine de la spiritualité pure, elle a détruit par ses excès la force nerveuse: elle enseignait à mépriser le corps, à le négliger ou à le tourmenter, à tourmenter et à mépriser l'homme lui-même, à cause de tous ses instincts; elle produisait des âmes assombries, raidies et oppressées, — qui en outre, croyaient connaître la cause de leur sentiment de misère et espéraient pouvoir la supprimer! «Il faut qu'elle se trouve dans le corps! il est toujours encore trop florissant!» — ainsi concluaient-ils, tandis qu'en réalité le corps, par ses douleurs, ne cessait de s'élever contre le continuel mépris qu'on lui témoignait. Une extrême nervosité, devenue générale et chronique, finissait par être l'apanage de ces vertueux esprits purs: ils n'apprenaient plus à connaître la joie que sous la forme de l'extase et autres prodromes de la folie — et leur système atteignait son apogée lorsqu'ils considéraient l'extase comme point culminant de la vie et comme étalon pour condamner tout ce qui est terrestre.

§40

L'incessante réflexion sur les usages. — Les nombreux préceptes moraux que l'on tirait, à la hâte, d'un événenrcnt unique et étrange finissaient très vite par devenir incompréhensibles: il était tout aussi difficile d'en déduire des intentions

que de reconnaître la pénalité qui (levait suivre une infraction; on avait même des doutes sur le déroulement des cérémonies; mais, tandis que l'on se concertait tout au long à ce sujet, l'objet d'une pareille investigation grandissait en valeur, et ce qu'il y avait jrjstemcnt d'absurde dans une coutume finissait par devenir sacro-saint. Que l'on ne juge pas à la légère la force que l'humanité a dépensée là pendant des milliers d'années et surtout pas l'effet que produisaient ces incessantes réflexions sur les usages! Nous voici arrivés sur l'immense terrain de manoeuvre de l'intelligence: non;eulement les religions s'y développent et s'y achèvent, mais la science, elle aussi, y trouve ses précurseurs vénérables, quoique terribles encore; c'est là que le poète, le penseur, le médecin, le législateur ont grandi! La peur de l'incompréhensible qui, d'une façon équivoque, exige de nous des cérémonies a revêtu peu à peu l'attrait de l'hermétisme et, lorsque l'on ne parvenait pas à approfondir, on apprenait à créer.

§41

Pour déterminer la valeur de la vie contemplative. N'oublions pas, étant des hommes de la vie contemplative, de quelle sorte furent les malheurs et les malédictions qui atteignirent les hommes de la vie active par les différents contrecoups de la contemplation, — en un mot quel compte la vie active aurait à nous présenter, à nous, si nous nous targuions avec trop d'orgueil de nos bienfaits. Elle nous opposerait en premier lieu: les natures dites religieuses qui, par leur nombre, prédominent parmi les contemplatifs et en fournissent, par conséquent, l'espèce la plus commune; elles ont, de tout temps, agi de façon à rendre la vie difficile aux hommes pratiques, à les en dégoûter si possible: obscurcir le ciel, effacer le soleil, rendre la joie suspecte, déprécier les espérances, paralyser la main active, — c'est ce à quoi elles se sont entendues, tout comme elles ont eu, pour les époques et les sentiments misérables, leurs consolations, leurs aumônes, leurs mains tendues et leurs bénédictions. En deuxième lieu: les artistes, une espèce d'hommes de la vie contemplative plus rare que la religieuse, mais encore assez fréquente; en tant qu'individus ils ont

généralement été insupportables, capricieux, envieux, violents, querelleurs: cette impression est à déduire de l'impression rassérénante et exaltante de leurs ceuvres. En troisième lieu: les philosophes, une espèce où se trouvent réunies des forces religieuses et artistiques, pourtant de façon qu'un troisième élément s'y puisse placer, l'élément dialectique, le plaisir de disputer; ils ont été à l'origine des mêmes maux que les hommes religieux et les artistes, et, de plus, par leur penchant dialectique, ils ont produit de l'ennui chez beaucoup d'hommes; mais leur nombre fut toujours très petit. En quatrième lieu: les penseurs et les ouvriers scientifiques; ils ont rarement cherché à produire des effets, se contentant de creuser en silence leurs trous de taupe, ce qui fait qu'ils ont suscité peu d'ennui et de plaisir; étant des objets d'hilarité et de moquerie, ils ont même, sans le vouloir, allégé l'existence des hommes de la vie active. Enfin, la science a fini par devenir quelque chose de très utile à tous: si, à cause de cette utilité, beaucoup d'hommes prédestinés à la vie active se frayent un chemin vers la science, à la sueur de leur front et non sans malédictions et casse-tête, la foule des penseurs et des ouvriers scientifiques ne porte cependant pas la responsabilité de leurs déboires: c'est là une «souffrance infligée à soi-même'».

§42

Origine de la vie contemplative. — Pendant les époques barbares, lorsque règnent les jugements pessimistes à l'égard des hommes et du monde, l'individu s'applique toujours, confiant dans la plénitude de sa force, à agir conformément à ces jugements, c'est-à-dire à mettre les idées en action, par la chasse, le pillage, la surprise, la brutalité et le meurtre, y compris les formes affaiblies de ces actes, seules tolérées dans le sein de la communauté. Mais si la vigueur de l'individu se relâche, s'il se sent fatigué ou malade, mélancolique ou rassasié, et, par conséquent, d'une façon temporaire, sans désirs et sans appétits, il devient un homme relativement meilleur, c'est-à-dire moins dangereux, et ses idées pessimistes ne se formulent à présent que par des paroles et des réflexions, par exemple sur ses compagnons, sa femme, sa vie ou ses dieux, — et les

jugements qu'il émettra alors seront des jugements défavorables. Dans cet état d'esprit il deviendra penseur et annonciateur, ou bien son imagination développera ses superstitions, inventera des usages nouveaux, raillera ses ennemis -: mais quoi qu'il puisse imaginer, toutes les productions de son esprit refléteront nécessairement son état, donc un accroissement de sa crainte et de sa fatigue, une diminution de son estime pour l'action et la jouissance; il faudra que la teneur de pareilles productions corresponde aux éléments de l'état d'âme poétique, imaginatif et sacerdotal: le jugement défavorable doit y régner. Plus tard, tous ceux qui faisaient d'une façon continue ce qu'autrefois l'individu faisait en cette disposition, ceux donc qui portaient des jugements défavorables, vivaient mélancoliquement et demeuraient pauvres en actions, furent appelés poètes ou penseurs, prêtres ou «médecins»-: parce qu'ils n'agissaient pas suffisamment, on eût volontiers méprisé de pareils hommes ou bien on les eût chassés de la commune; mais il y avait à cela un danger, — ils s'étaient mis sur la piste de la superstition et sur les traces de la puissance divine, on ne doutait pas qu'ils ne disposassent de moyens appartenant à des puissances inconnues. C'est en cette estime qu'étaient tenues les plus anciennes générations de natures contemplatives, — méprisées dans la mesure où elles n'éveillaient pas la crainte. C'est sous cette forme masquée, en ce respect douteux, avec un mauvais coeur et un esprit souvent tourmenté, que la contemplation a fait sa première apparition sur la terre, faible en même temps que terrible, méprisée en secret et couverte publiquement des marques d'un respect superstitieux! Il faut dire ici comme toujours: pudenda origo'!

§43

Combien de forces le penseur doit maintenant réunir en lui. — Devenir étranger aux considérations des sens, s'élever à l'abstraction, — autrefois on éprouvait vraiment cela comme une élévation: nous ne pouvons plus avoir tout à fait les mêmes sentiments. L'ivresse créée par les plus pâles images des mots et des choses, le commerce avec les êtres invisibles, imperceptibles, intangibles,

étaient considérés comme existence dans un autre monde supérieur, une existence née du profond mépris pour le monde perceptible aux sens, ce monde séducteur et mauvais. «Loin de nous séduire, ces abstractions peuvent désormais nous conduire 2!» — à ces paroles on s'élançait comme si l'on voulait gravir des sommets. Ce n'est pas le contenu de ces jeux spirituels, ce sont ces jeux eux-mêmes qui furent «la chose supérieure» dans la préhistoire de la science. De là l'admiration de Platon pour la dialectique, de là sa foi enthousiaste dans le rapport nécessaire de celle-ci avec l'homme bon, délivré des sens. Ce ne sont pas seulement les différentes façons de connaître qui ont été découvertes séparément et peu à peu, mais encore les moyens de la connaissance en général, les conditions et les opérations, qui, dans l'homme, précèdent l'acte de connaître. Et toujours il semblait que l'opération nouvellement découverte, ou les états d'âme nouveaux ne fussent point des moyens pour arriver à toute connaissance, mais le but désiré, la teneur et la somme de ce qu'il faut connaître. Le penseur a besoin de l'imagination, de l'élan, de l'abstraction, de la spiritualisation, du sens inventif, du pressentiment, de l'induction, de la dialectique, de la déduction, de la critique, du groupement des matériaux, de la pensée impersonnelle, de la contemplation et de la synthèse, et non moins de justice et d'amour à l'égard de tout ce qui est, — mais dans l'histoire de la vie contemplative, tous ces moyens ont été considérés, chacun Séparément, comme but et comme but suprême, et ils ont procuré à leurs inventeurs cette félicité qui emplit l'âme humaine lorsqu'elle s'éclaire du rayonnement d'un but suprême.

§44

Origine et signification. — Pourquoi cette pensée revient-elle sans cesse à mon esprit et prend-elle des couleurs de plus en plus vives? — la pensée qu'autrefois les philosophes, lorsqu'ils étaient sur la voie de l'origine des choses, s'imaginaient toujours qu'ils feraient des découvertes d'une signification inappréciable pour toute espèce d'action et de jugement; on présupposait même que le salut des hommes devait dépendre de l'intelligence qu'il avait de l'origine

des choses: maintenant au contraire, plus nous nous livrons à la recherche des origines, moins notre intérêt participe à cette opération, toutes nos évaluations, au contraire, tous les «intérêts» que nous avons placés dans les choses, commencent à perdre leur signification à mesure que nous reculons dans la connaissance pour serrer de près les choses elles-mêmes, avec l'intelligence de l'origine l'insignifiance de l'origine augmente: tandis que ce qui est proche, ce qui est en nous et autour de nous commence peu à peu à s'annoncer riche de couleurs, de beautés, d'énigmes et de significations, dont l'humanité ancienne ne se doutait même pas en rêve. Jadis les penseurs tournaient en rond comme des bêtes enfermées, dévorées d'une rage secrète, l'aeil toujours fixé sur les barreaux de leur cage, bondissant contre ces barreaux pour essayer de les briser; et bienheureux semblait celui qui, par un interstice, croyait voir quelque chose du dehors, de l'au-delà et des lointains.

§45

Un dénouement tragique de la connaissance. — De tous les moyens d'exaltations ce sont les sacrifices humains qui, de tous temps, ont le plus élevé et spiritualisé l'homme. Et peut-être y a-t-il une seule idée prodigieuse qui, maintenant encore, pourrait anéantir toute autre aspiration, en sorte qu'elle remporterait la victoire sur la plus victorieuse, — je veux dire l'idée de l'humanité se sacrifiant elle-même. Mais à qui devrait-elle se sacrifier? On peut déjà jurer que, si jamais la constellation de cette idée apparaît à l'horizon, la connaissance de la vérité demeurera le seul but énorme à quoi un pareil sacrifice serait proportionné, parce que pour la connaissance aucun sacrifice n'est trop grand. En attendant le problème n'a jamais été posé, on ne s'est jamais demandé si l'humanité dans son ensemble était capable d'une démarche propre à faire progresser la connaissance, et moins encore moins quel besoin de connaissance pousserait l'humanité à s'offrir elle-même en holocauste pour mourir avec dans les yeux la lumière d'une sagesse anticipée. Peut-être que lorsque l'on sera parvenu à fraterniser avec les habitants d'autres planètes, dans l'intérêt de la

connaissance, et que, pendant quelques milliers d'années, on se sera communiqué son savoir d'étoile en étoile, peut-être qu'alors le flot d'enthousiasme provoqué par la connaissance aura atteint une pareille hauteur!

§46

Douter que l'on doute. — «Quel mol oreiller que le doute pour une tête bien faite!» — ce mot de Montaigne a toujours exaspéré Pascal, car personne, justement n'avait autant que lui besoin d'un mol oreiller. A quoi cela tenait-il donc'?

§47

Les mots nous barrent la route! — Partout où les anciens des premiers âges plaçaient un mot ils croyaient avoir fait une découverte. Combien en vérité il en était autrement! — ils avaient touché à un problème et, en croyant l'avoir résolu, ils avaient créé un obstacle à la solution. — Maintenant, pour atteindre la connaissance, il faut trébucher sur des mots devenus éternels et durs comme la pierre, et la jambe se cassera plus facilement que le mot.

§48

«Connais-toi toi-même», c'est là toute la science. — Ce n'est que lorsque l'homme aura atteint la connaissance de toute chose qu'il pourra se connaître lui-même. Car les choses ne sont que les frontières de l'homme.

§49

Le nouveau sentiment fondamental: notre nature définitivement périssable. — Autrefois, on cherchait à éveiller le sentiment de la souveraineté de

l'homme en montrant son origine divine: ceci est devenu maintenant un chemin interdit, car à sa porte se dresse le singe, avec quelque autre gent animale effroyable: — il grince des dents, comme si il voulait dire: pas un pas de plus dans cette direction! On fait, par conséquent, des tentatives dans la direction opposée: le chemin que prend l'humanité doit servir à prouver sa souveraineté et sa nature divine. Hélas! de cela aussi il n'en est rien! Au bout de ce chemin se trouve l'urne funéraire du dernier homme qui enterre les morts (avec l'inscription: «nihil humani a me alienum puto»'). Aussi haut que son évolution puisse porter l'humanité — et peut-être sera-t-elle à la fin inférieure à ce qu'elle a été au début! — il n'y a pour elle point de passage dans un ordre supérieur, tout aussi peu que la fourmi et le perce-oreille, à la fin de leur «carrière terrestre», entrent dans l'éternité et le sein de Dieu. Le devenir traîne derrière lui ce qui fut le passé: pourquoi y aurait-il pour une petite étoile quelconque et pour une petite espèce sur cette étoile, une exception à cet éternel spectacle! Éloignons de nous de telles sentimentalités.

§50

La foi en l'ivresse. — Les hommes qui connaissent des moments de sublime ravissement, et qui, en temps ordinaires, à cause du contraste et de l'extrême usure de leurs forces nerveuses, se sentent misérables et désolés, considèrent de pareils moments comme la véritable manifestation d'eux-mêmes, de leur «moi», la misère et la désolation, par contre, comme l'effet du «non-moi»; c'est pourquoi ils pensent à leur entourage, leur époque, leur monde tout entier, avec des sentiments de vengeance. L'ivresse passe à leurs yeux pour être la vie vraie, le moi véritable: ailleurs ils voient des adversaires et des empêcheurs de l'ivresse, quelle que soit l'espèce de cette ivresse, spirituelle, morale, religieuse ou artistique. L'humanité doit une bonne part de ses malheurs à ces ivrognes enthousiastes: car ce sont d'insatiables semeurs de l'ivraie du mécontentement de soi et des autres, du mépris de l'époque et du monde, et surtout de la lassitude. Peut-être tout un enfer de criminels ne saurait-il produire ces suites néfastes et

lointaines, ces effets lourds et inquiétants qui corrompent la terre et l'air, et qui sont l'apanage de cette noble petite communauté d'êtres effrénés, fantasques et à demi-fous, de génies qui ne savent pas se dominer et qui ne parviennent à toutes les jouissances d'eux-mêmes que s'ils se perdent complètement: tandis qu'au contraire le criminel donne souvent encore une preuve d'admirable domination de soi, de sacrifice et de sagesse, et maintient vivantes ces qualités chez ceux qui le craignent. Par lui la voûte céleste qui s'élève au-dessus de la vie devient peut-être dangereuse et obscure, mais l'atmosphère demeure vigoureuse et sévère. — De plus, ces illuminés mettent toutes leurs forces à propager la foi en l'ivresse, comme étant la vie par excellence: redoutable croyance! Tout comme l'on corrompt maintenant à bref délai les sauvages par l'«eau de feu» qui les fait périr, l'humanité a été corrompue dans son ensemble, lentement et foncièrement, par l'eau de feu spirituelles des sentiments enivrants et par ceux qui en maintenaient vivace le désir: peut-être finira-t-elle par en périr.

§51

Tels que nous sommes! — «Soyons indulgents envers les grands borgnes!» — a dit Stuart Mill: comme s'il fallait demander de l'indulgence là où l'on est habitué à accorder de la croyance et même de l'admiration! Je dis: soyons indulgents à l'égard des hommes à deux yeux, les grands et les petits, car, tels que nous sommes, nous n'arriverons pas au-delà de l'indulgence!

§52

Où sont les nouveaux médecins de l'âme? — Ce sont les moyens de consolation qui ont imprimé à la vie ce caractère foncièrement misérable auquel on croit maintenant: la plus grande maladie des hommes est née de la lutte contre les maladies, et les remèdes apparents ont produit à la longue un mal pire que celui qu'ils étaient censés éliminer. Par ignorance, l'on considérait les remèdes stupéfiants et engourdissants qui agissaient immédiatement, ce que l'on appelait

des «consolations», comme (les curatifs proprement dits; on ne remarquait même pas que l'on payait souvent ce soulagement immédiat par une altération de la santé, profonde et générale, que les malades souffraient des effets de l'ivresse, puis de l'absence d'ivresse et enfin d'un sentiment d'inquiétude, d'oppression, de tremblements nerveux et de malaise général. Lorsque l'on était tombé malade jusqu'à un certain degré, on ne guérissait plus, — les médecins de l'âme y veillaient au milieu de la confiance et de la vénération générale. — On dit, avec raison, que Schopenhauer a été le premier à avoir de nouveau pris au sérieux les souffrances de l'humanité: où est celui qui s'avisera enfin de prendre au sérieux les remèdes à ces souffrances et qui mettra au pilori l'inqualifiable charlatanisme avec lequel jusqu'à présent l'humanité a traité les maladies de l'âme sous les noms les plus sublimes?

§53

Abus envers les consciencieux. — Ce sont les gens consciencieux et non pas ceux qui manquaient de conscience qui eurent terriblement à souffrir sous la pression des exhortations à la pénitence et de la crainte de l'enfer, surtout s'ils étaient en même temps des hommes d'imagination. On a donc attristé la vie de ceux justement qui avaient le plus besoin de sérénité et d'images agréables — non seulement pour leur propre réconfort et leur propre guérison, mais pour que l'humanité puisse se réjouir de leur aspect et absorber en elle le rayonnement de leur beauté. Hélas! combien de cruauté superflues, combien de mauvais traitements sont venus des religions qui ont inventé le péché! Et des hommes qui, par ces religions, ont voulu avoir la plus haute jouissance de leur pouvoir!

§54

Les idées sur la maladie. — Tranquilliser l'imagination du malade pour qu'il n'ait plus à souffrir des idées qu'il se fait de sa maladie, plus que de la maladie elle-même, — je pense que c'est déjà quelque chose! Et même ce n'est

pas peu! Comprenez-vous maintenant notre tâche?

§55

Les «chemins». — Les prétendus «raccourcis» ont toujours fait courir à l'humanité les plus grands dangers; lorsqu'elle apprend la bonne nouvelle qu'un chemin plus court a été trouvé, l'humanité quitte toujours son propre chemin — et elle perd le chemin.

§56

L'apostat de l'esprit libre. — Qui donc aurait une aversion contre les hommes pieux et fermes dans leur foi? Ne les regardons-nous pas, au contraire, avec une vénération silencieuse, en nous réjouissant de leur aspect, avec le regret profond que ces hommes excellents n'aient pas les mêmes sentiments que nous? Mais d'où vient cette aversion soudaine et sans raison contre celui qui a possédé toute la liberté d'esprit et qui est devenu «croyant»? Lorsque nous y songeons nous avons l'impression d'avoir vu un spectacle dégoûtant qu'il nous faudrait vite effacer de notre âme! Ne tournerions-nous pas le dos à l'homme le plus vénéré si nous avions à ce sujet quelque soupçon à son égard? Et ce ne serait pas puisque nous le condamnerions au point de vue moral, mais à cause du dégoût et de l'effroi qui nous prendraient soudain! D'où vient cette sévérité de sentiment? Peut-être l'un ou l'autre voudrait-il nous faire entendre qu'au fond nous ne sommes pas tout à lait sûrs de nous-mêmes! Que nous plantons autour de nous, au bon moment, les buissons du mépris le plus épineux, pour qu'au moment décisif où l'âge nous rend f~iibles et oublieux, nous ne puissions plus enjamber notre mépris! — Franchement, cette supposition porte à faux, et celui qui la fait ne sait rien de ce qui agite et détermine l'esprit libre: comme ce dernier est loin de trouver le changement de ses opinions méprisable en soi! Combien il vénère, au contraire, la faculté de changer son opinion, une qualité rare et supérieure, surtout lorsqu'on la garde jusqu'à un âge avancé! Et son orgueil (et non sa

pusillanimité) va jusqu'à cueillir les fruits défendus du spernere se sperni et du spernere se ipsum', loin de s'arrêter à la crainte qu'ils inspirent aux vaniteux et aux timorés. De plus, la doctrine de l'innocence de toutes les opinions lui paraît aussi certaine que la doctrine de l'innocence de toutes les actions: comment pourrait-il se faire le juge et le bourreau des apostats de la liberté intellectuelle? L'aspect d'un tel apostat le touche par contre de la même façon dont l'aspect d'une maladie répugnante touche un médecin: le dégoût physique devant ce qui est spongieux, amolli, envahissant, purulent, surmonte un instant la raison et la volonté d'aider. Ainsi notre bonne volonté est terrassée par l'idée de la monstrueuse déloyauté qui a dû dominer chez l'apostat de l'esprit libre, par l'idée d'une dégénérescence générale rongeant jusqu'à l'ossature du caractère.

§57

Autre crainte, autre certitude. — Le christianisme avait fait planer sur la vie une menace illimitée et toute nouvelle, et créé, de même, des certitudes, des jouissances, des récréations toutes nouvelles et de nouvelles évaluations des choses. Notre siècle nie l'existence de cette menace, et en bonne conscience: et pourtant il traîne encore après lui les vieilles habitudes de la certitude chrétienne, de la jouissance, de la récréation, de l'évaluation chrétiennes! Et jusque dans ses arts et ses philosophies les plus nobles! Comme tout cela doit paraître faible et usé, boiteux et gauche, arbitrairement fanatique et, avant tout, combien incertain tout cela doit paraître, maintenant que le terrible vis-à-vis de tout cela s'est perdu: l'omniprésente crainte du chrétien pour son salut éternel!

§58

Le christianisme et les passions. — On devine dans le christianisme une grande protestation populaire contre la philosophie: la raison des sages anciens avait déconseillé à l'homme les passions, le christianisme veut les lui rendre. A cette fin, il dénie toute valeur morale à la vertu, telle que l'entendaient les

philosophes, — comme une victoire de la raison sur la passion, — condamne d'une façon générale, toute espèce de bon sens et invite les passions à se manifester avec la plus grande mesure de force et de splendeur: comme amour de Dieu, crainte de Dieu, foi fanatique en Dieu, espérance aveugle en Dieu.

§59

L'erreur comme cordial. — On dira ce que l'on voudra, mais il est certain que le christianisme a voulu délivrer l'homme du poids des engagements moraux en croyant montrer le chemin le plus court vers la perfection: tout comme quelques philosophes croyaient pouvoir se soustraire à la dialectique pénible et longue et à la récolte de faits sévèrement contrôlés, en renvoyant à une «voie royale vers la vérité». C'était une erreur dans les deux cas, — mais pourtant un grand cordial pour les désespérés mourant de fatigue dans le désert.

§60

Tout esprit finit par devenir réellement visible. — Le christianisme s'est assimilé tout l'esprit d'un nombre incalculable d'individus qui avaient besoin d'assujettissement, de tous ces subtils ou grossiers enthousiastes de l'humiliation et de la dévotion. Il s'est ainsi débarrassé de lourdeur campagnarde — à quoi l'on pense par exemple vivement en voyant la première image de l'apôtre Pierre — pour devenir une religion très spirituelle, avec un visage marqué de mille rides, de faux-fuyants et d'arrièrepensées; il a donné de l'esprit à l'humanité européenne, et rie s'est pas contenté de la rendre astucieuse au point de vue théologique. Dans cet esprit, allié à la puissance et très souvent à la profonde conviction et à la loyauté de l'abnégation, il a façonné les individualités les plus subtiles qu'il y ait jamais eu dans la société humaine: les figures du plus haut clergé catholique, surtout lorsque celles-ci tiraient leur origine d'une famille noble et apportaient, dès l'origine, la grâce innée des gestes, la force dominatrice du regard, de belles mains et des pieds fins. Là le visage humain atteint cette spiritualisation que

produit le flot continuel de deux espèces de bonheur (le sentiment de puissance et le sentiment de soumission), une fois qu'un style de vie très concerté a dompté l'animal dans l'homme; là une activité qui consiste à bénir, à pardonner les péchés, à représenter la divinité, maintient sans cesse en éveil, dans l'âme, et même dans le corps, le sentiment d'une mission surhumaine; là règne ce mépris noble de la fragilité du corps, du bien-être et du bonheur, propre aux soldats de naissance; on met sa fierté dans l'obéissance, ce qui est le signe distinctif de tous les aristocrates; on trouve son idéalisme et son excuse dans l'énorme impossibilité de sa tâche. La puissante beauté et la finesse des princes de l'Église ont toujours démontré chez le peuple la vérité de l'Église; une brutalisation momentanée du clergé (comme du temps de Luther) amène toujours la croyance au contraire. — Et ce résultat de la beauté et de la finesse humaines, dans l'harmonie de la figure, de l'esprit et de la tâche, serait anéanti en même temps que finissent les religions? Et il n'y aurait pas moyen d'atteindre quelque chose de plus haut, ni même d'y songer?

§61

Le sacrifice nécessaire. — Ces hommes sérieux, solides, loyaux, d'une sensiblité profonde qui sont maintenant encore chrétiens de caeur: ils se doivent à eux-mêmes d'essayer une fois, pendant un certain temps, de vivre sans christianisme; ils doivent à leur foi d'élire ainsi domicile «dans le désert» — afin d'acquérir le droit d'être juges dans la question de savoir si le christianisme est nécessaire. En attendant, ils demeurent attachés à leur glebe et maudissent le monde qui se trouve au-delà: ils s'irritent même lorsque quelqu'un donne à entendre que c'est justement au-delà que se trouve le monde entier, que le christianisme n'est, somme toute, qu'un recoin! Non, votre témoignage n'aura de poids que lorsque vous aurez vécu pendant des années sans christianisme, avec un loyal désir de pouvoir, au contraire, exister sans lui: jusqu'à ce que vous vous en soyez éloigné, loin, bien loin. Si ce n'est pas le mal du pays qui vous ramène au bercail, mais un jugement fondé sur une comparaison sévère, votre retour

signifiera quelque chose! — Les hommes de l'avenir agiront un jour ainsi avec tous les jugements des valeurs du passé; il faut les revivre volontairement encore une fois, et de même leurs contraires, — pour avoir enfin le droit de les passer au crible.

§62

De l'origine des religions. — Comment quelqu'un peutil considérer comme une révélation sa propre opinion sur les choses? C'est là le problème de la formation des religions: un homme entrait chaque fois en jeu chez qui ce phénomène était possible. La condition première c'était qu'il crût déjà précédemment aux révélations. Soudain, une nouvelle idée lui vient un jour, son idée, et ce qu'il y a d'enivrant dans une grande hypothèse personnelle qui embrasse l'existence et le monde tout entier, pénètre avec tant de puissance dans sa conscience, qu'il n'ose pas se croire le créateur d'une telle béatitude, et qu'il en attribue la cause, et aussi la cause qui occasionne cette pensée nouvelle, à son Dieu: en tant que révélation de ce Dieu. Comment un homme pourrait-il être l'auteur d'un si grand bonheur? — interroge son doute pessimiste. En outre d'autres leviers agissent en secret: on fortifie par exemple une opinion devant soi-même en la considérant comme une révélation, on lui enlève ainsi ce qu'elle a d'hypothétique, on la soustrait à la critique et même au doute, on la rend sacrée. Il est vrai que l'on s'abaisse de la sorte au rôle d'organe, mais notre pensée finit par être victorieuse sous le nom de pensée divine, — ce sentiment de demeurer vainqueur avec elle en fin de compte, ce sentiment l'emporte sur le sentiment d'abaissement. Un autre sentiment s'agite encore à l'arrièreplan: lorsque l'on élève son produit au-dessus de soi, faisant, en apparence, abstraction de sa propre valeur, on garde pourtant une espèce d'allégresse de l'amour paternel et de la fierté paternelle qui efface tout, qui fait encore plus qu'effacer.

§63

Haine du prochain. — En admettant que nous considérons notre prochain comme il se considère lui-même — Schopenhauer appelle cela de la compassion, ce serait plus exactement de l'auto-passion', — nous serions forcés de le haïr, si, comme Pascal, il se croit lui-même haïssable. Et c'était bien le sentiment général de Pascal à l'égard des hommes, et aussi celui de l'ancien christianisme que, sous Néron, l'on «convainquit» d'odium generis humani, comme rappporte Tacite.

§64

Les désespérés. — Le christianisme possède le flair du chasseur pour tous ceux que, de quelque façon que ce soit, on peut acculer au désespoir, — seule une partie de l'humanité en est capable. Il est toujours à la poursuite de ceux-ci, toujours à l'affût. Pascal fit l'expérience d'amener chacun au désespoir, au moyen de la connaissance la plus incisive; — la tentative échoua, à son nouveau désespoir.

§65

Brahmanisme et christianisme. — Il y a des recettes pour arriver au sentiment de puissance: d'une part pour ceux qui savent se dominer eux-mêmes et auxquels, par ce fait, le sentiment de puissance est déjà familier; d'autre part, pour ceux qui en sont incapables. Le brahmanisme a eu soin des hommes de la première espèce, le christianisme des hommes de la seconde.

§66

Faculté de vision. — A travers tout le Moyen Age, le signe distinctif et véritable de l'humanité supérieure était la faculté d'avoir des visions — c'est-à-dire d'être possédé d'un profond trouble cérébral! Et, au fond, les règles de vie, de toutes les natures supérieures du Moyen Age (les natures religieuses) visent à rendre l'homme capable de visions. Quoi d'étonnant si l'estime exagérée où l'on

tient les personnes à moitié dérangées, fantasques, fanatiques, soi-disant géniales, ait persisté jusqu'à nos jours? «Elles ont vu des choses que d'autres ne voient pas N- certes! et cela devrait nous mettre en garde contre elles et nullement nous rendre crédules!

§67

Le prix des croyants. — Celui qui tient tellement à ce que l'on ait foi en lui qu'il garantit le ciel en récompense de cette croyance, qu'il le garantit à tout le monde, même au larron sur la croix, — celui-là a dû souffrir d'un doute épouvantable et apprendre à connaître les crucifiements de toute espèce: autrement il ne payerait pas ses croyants un prix aussi élevé.

§68

Le premier chrétien. — Le monde entier croit encore au métier d'auteur chez le «Saint-Esprit», ou subit les contrecoups de cette croyance: si l'on ouvre la Bible c'est pour «s'édifier», pour trouver à sa propre misère, grande ou petite, un mot de consolation, — bref on s'y cherche et un s'y trouve soi-même. Qu'elle rapporte aussi l'histoire d'une âme des plus ambitieuses et des plus importunes, d'un esprit aussi plein de superstition que d'astuce, l'histoire de l'apôtre Paul, — qui le sait en dehors de quelques savants? Pourtant, sans cette histoire singulière, sans les troubles et les orages d'un tel esprit, d'une telle âme, il n'y aurait pas de monde chrétien; à peine aurions-nous entendu parler d'une petite secte juive dont le maître mourut en croix. Il est vrai que, si l'on avait compris à temps cette histoire, si l'on avait lu, véritablement lu, les écrits de saint Paul, non pas comme on lit les révélations du «Saint-Esprit», mais avec la droiture d'un esprit libre et primesautier, sans songer à toute notre détresse personnelle — pendant quinze cents ans il n'y eut pas de pareils lecteurs -, il y a longtemps que c'en serait fait du christianisme: tant il est vrai que ces pages du Pascal juif mettent à nu les origines du christianisme, tout comme les pages du Pascal français nous

dévoilent sa destinée et la raison de son issue fatale. Si le vaisseau du christianisme a jeté par-dessus son bord une bonne part de son lest judaïque, s'il est entré, s'il a pu entrer dans les eaux du paganisme, — c'est à l'histoire d'un seul homme qu'il le doit, de cette nature tourmentée, digne de pitié, de cet homme désagréable aux autres et à lui-même. Il souffrait d'une idée fixe, ou plutôt d'une question fixe, toujours présente et toujours brûlante: qu'en était-il de la Loi juive? de l'accomplissement de cette Loi? Dans sa jeunesse, il avait voulu y satisfaire lui-même, avide de cette suprême distinction que pouvaient imaginer les juifs, — ce peuple qui a poussé l'imagination du sublime moral plus haut que tout autre peuple et qui a seul réuni la création d'un Dieu saint, avec l'idée du péché considéré comme manquement à cette sainteté. Saint Paul était devenu à la fois le défenseur fanatique et le garde d'honneur de ce Dieu et de sa Loi. Sans cesse en lutte et aux aguets contre les transgresseurs de cette Loi et contre ceux qui la mettaient en doute, il était dur et impitoyable pour eux et disposé à les punir de la façon la plus rigoureuse. Et voici qu'il fit l'expérience sur sa propre personne qu'un homme tel que lui — violent, sensuel, mélancolique, comme il l'était, raffinant la haine — ne pouvait pas accomplir cette Loi; bien plus, et ce qui lui parut le plus étrange: il s'aperçut que son ambition effrénée était continuellement provoquée à l'enfreindre et qu'il lui fallait céder à cet aiguillon. Qu'est-ce à dire? Etait-ce bien «l'inclination charnelle» qui, toujours à nouveau, le forçait à transgresser la Loi? N'était-ce pas plutôt, comme il s'en douta plus tard, derrière cette inclination, la Loi elle-même qui devait sans cesse prouver son caractère irréalisable et poussait à la transgression, avec un charme irrésistible? Mais en ce temps-là il ne possédait pas encore cette échappatoire. Peut-être avait-il sur la conscience, ainsi qu'il le fait entrevoir, la haine, le crime, la sorcellerie, l'idolâtrie, la luxure, l'ivrognerie, le plaisir dans la débauche et dans l'orgie — et quoi qu'il pût faire pour soulager cette conscience et, plus encore, son désir de domination, par l'extrême fanatisme qu'il mettait dans la défense et la vénération de la Loi, il avait des moments où il se disait: «Tout est en vain! La torture de l'inaccomplissement de la Loi est insurmontable.» Luther a dû éprouver un sentiment analogue lorsqu'il voulut devenir, dans son cloître, l'homme de l'idéal

ecclésiastique et ce qui arriva à Luther — qui se mit un jour à haïr et l'idéal ecclésiastique, et le pape, et ses saints, et tout le clergé, avec une haine d'autant plus mortelle qu'il ne pouvait se l'avouer — arriva aussi à saint Paul. La Loi devint la croix où il se sentait cloué: combien il la haïssait! combien il lui en voulait! comme il se mit à fureter de tous côtés pour trouver un moyen propre à l'anéantir — et non plus à l'accomplir dans sa propre personne! Mais voici qu'enfin le jour se fit tout à coup dans son esprit, grâce à une vision, comme il ne pouvait en être autrement chez cet épileptique, une idée salvatrice le frappe: lui, le fougueux zélateur de la Loi qui, au fond de son âme, en était fatigué jusqu'à la mort, voit apparaître sur une route solitaire le Christ avec un rayonnement divin sur le visage, et saint Paul entend ces paroles: «Pourquoi me persécutes-tu?» Or, en substance, voici ce qui s'était passé: son esprit s'était tout à coup éclairci, et il s'était dit: «L'absurdité, c'est précisément de persécuter ce Jésus! Le voilà l'expédient que je cherchais, voilà la vengeance complète, là et nulle part ailleurs je n'ai entre les mains le destructeur de la Loi!» Le malade à l'orgueil tourmenté se sent du même coup revenir à la santé, le désespoir moral s'est envolé car la morale elle-même s'est envolée, anéantie — c'est-à-dire accomplie, là-haut, sur la croix! Jusqu'à présent cette mort ignominieuse lui avait tenu lieu d'argument principal contre cette «vocation messianique» dont parlaient les disciples de la nouvelle doctrine: mais qu'adviendrait-il si elle avait été nécessaire, pour abolir la Loi? — Les conséquences énormes de cette idée subite, de cette solution de l'énigme, tourbillonnent devant ses yeux, et il devient tout à coup le plus heureux des hommes, — la destinée des juifs, non, la destinée de l'humanité tout entière, lui semble liée à cette seconde d'illumination soudaine, il tient l'idée des idées, la clef des clefs, la lumière des lumières; autour de lui gravite désormais l'histoire! Dès lors il est l'apôtre de l'anéantissement de la Loi! Mourir au mal — cela veut dire aussi mourir à la Loi; vivre selon la chair — c'est vivre aussi selon la Loi! Être devenu un avec le Christ — cela veut dire être devenu, comme lui, destructeur de la Loi; être mort en Christ — cela veut dire aussi mort à la Loi! Quand même il serait possible de pécher encore, ce ne serait du moins pas contre la Loi; «je suis en dehors d'elle», dit-il, et il ajoute: «Si je voulais maintenant

confesser de nouveau la Loi et m'y soumettre, je rendrais le Christ complice du péché»; car la Loi n'existait que pour engendrer toujours le péché, comme un sang corrompu fait sourdre la maladie; Dieu n'aurait jamais pu décider la mort du Christ si l'accomplissement de la Loi avait été possible sans cette mort; désormais non seulement tous les péchés nous sont remis, mais le péché lui-même est aboli; désormais la Loi est morte, désormais est mort l'esprit charnel où elle habitait — ou bien du moins cet esprit est en train de mourir, de tomber en putréfaction. Quelques jours à vivre encore au sein de cette putréfaction! — tel est le sort du chrétien, avant qu'uni avec le Christ il ne ressuscite avec le Christ, participant avec le Christ à la gloire divine, désormais «fils de Dieu» comme le Christ. — Ici l'exaltation de saint Paul est à son comble et avec elle l'effronterie de son âme, — l'idée de l'union avec le Christ lui a fait perdre toute pudeur, toute mesure, toute soumission, et l'indomptable volonté de domination se révèle dans un enivrement anticipant la gloire divine. — Tel fut le premier chrétien, l'inventeur du christianisme! Avant lui il n'y avait que quelques sectaires juifs. -

§69

Inimitable. — Il y a une énorme tension entre l'envie et l'amitié, entre le mépris de soi et la fierté: les Grecs vivaient dans la première, les chrétiens dans la seconde.

§70

A quoi sert un intellect grossier. — L'église chrétienne est une encyclopédie des cultes d'autrefois, des conceptions d'origines multiples, et c'est pour cela qu'elle a tant de succès avec ses missions: elle pouvait aller jadis et elle peut encore maintenant aller où elle veut, elle se trouvait. et elle se trouve toujours en présence de quelque chose qui lui ressemble, à quoi elle peut s'assimiler, et substituer peu à peu son sens propre. Ce n'est pas ce qu'elle a en elle de chrétien, mais ce qu'il y a d'universellement païen dans ses usages qui est

cause du développement de cette religion universelle; ses idées qui ont leurs racines en même temps dans l'esprit judaïque et dans l'esprit hellénique, ont su s'élever dès l'abord, tant au-dessus des séparations et des subtilités de races et de nations qu'au-dessus des préjugés. Bien que l'on ait le droit d'admirer cette force de marier les choses les plus différentes, il ne faut cependant pas oublier les qualités méprisables de cette force, — cette étonnante grossièreté, cette sobriété de son intellect, au moment où l'Eglise s'est formée, qui lui permettaient de s'accommoder ainsi de tous les régimes et de digérer les contradictions comme les cailloux.

§71

La vengeance chrétienne contre Rome. — Rien ne fatigue peut-être autant que l'aspect d'un perpétuel vainqueur, — on avait vu Rome s'assujettir pendant deux cents ans, un peuple après l'autre, le cercle était accompli, tout avenir semblait arrêté, toute chose était préparée à durer éternellement, — et lorsque l'empire construisait, on construisait avec l'arrière-pensée de l'«aere pereniiiu.c 1»; — nous qui ne connaissons que la «mélancolie des ruines», pouvons à peine comprendre cette mélancolie toute différente des constructions éternelles, contre quoi il fallait tâcher de se défendre comme on pouvait, — par exemple avec la légèreté d'Horace. D'autres cherchèrent d'autres consolations contre la fatigue qui frisait le désespoir, contre la conscience mortelle que dès lors tous mouvements de la pensée et du coeur seraient sans espoir, que partout guettait la grosse araignée qui boirait impitoyablement tout le sang qui pouvait encore couler. — Cette haine muette du spectateur fatigué, longue d'un siècle, cette haine contre Rome partout où dominait Rome, finit par se décharger dans le christianisme qui résuma Rome, le «monde» et le «péché», dans un seul sentiment; on se vengea de Rome en imaginant la fin du monde prochaine et soudaine, on se vengea de Rome en introduisant de nouveau un avenir — Rome avait su tout transformer en histoire de son passé et de son présent — un avenir avec lequel Rome ne supporterait pas la comparaison; on se vengea de Rome en

rêvant du Jugement dernier, — et le juif crucifié, symbole du salut, apparaissait comme la plus profonde dérision, en face des superbes préteurs des provinces romaines, car dès lors ils apparurent comme les symboles de la perdition et du «monde» mûr pour la chute.

§72

L'«outre-tombe». — Le christianisme trouva la conception des peines infernales dans tout l'Empire romain: les nombreux cultes mystiques avaient couvé cette idée avec une complaisance toute particulière, comme si c'était là l'oeuf le plus fécond de leur puissance. Épicure ne croyait rien pouvoir faire de plus grand pour ses semblables que d'extirper cette croyance jusque dans ses racines: son triomphe a trouvé son plus bel écho dans la bouche d'un disciple de sa doctrine, disciple sombre, mais venu à la clarté, le Romain Lucrèce. Hélas! son triomphe vint trop tôt, — le christianisme prit sous sa protection particulière la croyance aux épouvantes du Styx, qui se flétrissait déjà, et il fit bien! Comment, sans ce coup d'audace en plein paganisme, aurait-il pu remporter la victoire sur la popularité des cultes de Mitra et d'Isis? C'est ainsi qu'il mit les gens craintifs de son côté, — les adhérents les plus enthousiastes d'une foi nouvelle! Les juifs, étant un peuple qui tenait et tient à la vie, comme les Grecs et plus encore que les Grecs, avaient peu cultivé cette idée. La mort définitive, comme châtiment du pécheur, la mort sans résurrection, comme menace extrême, — voilà qui impressionnait suffisamment ces hommes singuliers qui ne voulaient pas se débarrasser de leur corps, mais qui, dans leur égypticisme raffiné, espéraient se sauver pour toute éternité. (Un martyr juif dont il est question au deuxième livre des Macchabées ', ne songe pas à renoncer aux entrailles qui lui ont été arrachées; il tient à les avoir lorsque ressusciteront les morts — cela est bien juif!) Les premiers chrétiens étaient bien loin de l'idée des peines éternelles, ils pensaient être délivrés «de la mort» et ils attendaient, de jour en jour, une métamorphose et non plus une mort. (Quelle étrange impression a dû produire le premier décès parmi ces gens qui étaient dans l'attente! Quel mélange

d'étonnement, d'allégresse, de doute, de pudeur et de passion! — c'est là vraiment un sujet digne du génie d'un grand artiste!). Saint Paul ne sut rien dire de mieux à la louange de son Sauveur si ce n'est qu'il avait ouvert à chacun les portes de l'immortalité, — il ne croyait pas encore à la résurrection de ceux qui n'étaient pas sauvés; bien plus, en raison de sa doctrine de la Loi inaccomplissable et de la mort considérée comme conséquence du péché, il soupçonnait même que personne en somme n'était jusqu'alors devenu immortel (sauf un petit nombre, un petit nombre d'élus, par la grâce et sans mérite); ce n'est que maintenant que l'immortalité commençait à ouvrir ses portes, — et peu d'élus y auraient accès: l'orgueil de l'élu ne peut pas manquer d'ajouter cette restriction -. Ailleurs, lorsque l'instinct de vie n'était pas aussi grand que parmi les juifs et les juifs chrétiens, et lorsque la perspective de l'immortalité ne paraissait pas, simplement, plus précieuse que la perspective d'une mort définitive, l'adjonction, païenne il est vrai, mais point totalement anti judaïque de l'enfer devint un instrument propice aux mains des missionnaires: alors naquit cette nouvelle doctrine que le pécheur et le non-sauvé sont, eux aussi, immortels, la doctrine de la damnation éternelle, et cette doctrine fut plus puissante que l'idée de la mort définitive qui se mit à pâlir dès lors. C'est la science qui a dû refaire la conquête de cette idée, en repoussant en même temps toute autre représentation de la mort et toute espèce de vie dans l'au-delà. Nous sommes devenus plus pauvres d'une chose intéressante: la vie «après la mort» ne nous regarde plus! — un indicible bienfait bien qu'encore trop récent pour être considéré comme tel dans le monde entier. — Et voici qu'Epicure triomphe de nouveau!

§73

Pour la «vérité»!-«La vérité du christianisme était démontrée par la conduite vertueuse des chrétiens, leur fermeté dans la souffrance, leur foi inébranlable et avant tout par l'expansion et la croissance du christianisme malgré toutes ses tribulations.» — Vous parlez ainsi aujourd'hui encore! C'est à faire pitié! Apprenez donc que tout cela ne prouve rien, ni pour ni contre la vérité, qu'il

faut démontrer la vérité autrement que la véracité, et que la seconde n'est nullement un argument en faveur de la première.

§74

Arrière-pensée chrétienne. — Les chrétiens des premiers siècles n'auraient-ils pas eu généralement cette arrièrepensée:«Il vaut mieux se persuader que l'on est coupable que de se persuader que l'on est innocent, car on ne sait jamais comment un juge aussi puissant pourra être disposé, — mais il est à craindre qu'il n'espère trouver que des coupables qui ont conscience de leur faute. Avec sa grande puissance il fera plutôt grâce à un coupable que d'avouer que celui-ci est dans son droit.» — C'était là le sentiment des pauvres gens de province devant le préteur romain:«Il est trop fier pour que nous osions être innocents.» Pourquoi ce sentiment n'aurait-il pas reparu lorsque les chrétiens voulurent se représenter le juge suprême!

§75

Ni européen ni noble. — Il y a quelque chose d'oriental et quelque chose de féminin dans le christianisme: c'est ce que révèle, à propos de Dieu, la pensée «qui aime bien châtie bien'»; car les femmes en Orient considèrent le châtiment et la claustration sévère de leur personne, à l'écart du monde, comme un témoignage d'amour de la part de leur mari, et elles se plaignent lorsque ce témoignage fait défaut.

§76

Croire mauvais c'est rendre mauvais. — Les passions deviennent mauvaises et perfides lorsqu'on les considère d'une façon mauvaise et perfide. C'est ainsi que le christianisme a réussi à faire d'Éros et d'Aphrodite — sublimes puissances capables d'idéalité - des génies infernaux et des esprits trompeurs, en

créant dans la conscience des croyants, à chaque excitation sexuelle, des remords qui allaient jusqu'à la torture. N'est-ce pas épouvantable de transformer des sensations nécessaires et régulières en une source de misère intérieure et de rendre ainsi, volontairement, la misère intérieure nécessaire et régulière chez tous les hommes! De plus, cette misère demeure secrète, mais elle n'en a que des racines plus profondes: car tous n'ont pas comme Shakespeare dans ses sonnets le courage de confesser l'assombrissement provoqué dans ce domaine par le christianisme. — Une chose, contre quoi l'on est forcé de lutter, que l'on doit maintenir dans ses limites, ou même, dans certains cas, se sortir complètement de la tête, devra-t-elle donc toujours être appelée mauvaise? N'est-ce pas l'habitude des âmes vulgaires de considérer toujours un ennemi comme mauvais? A-t-on le droit d'appeler Éros un ennemi? Les sensations sexuelles, tout comme les sensations de pitié et d'adoration, ont cela de particulier qu'en les éprouvant l'homme fait du bien à un autre homme par son plaisir — on ne rencontre pas si souvent de ces dispositions bienfaisantes dans la nature! Et c'est justement l'une d'elles que l'on calomnie et que l'on corrompt par la mauvaise conscience! On assimile la procréation de l'homme à la mauvaise conscience! — Mais cette diabolisation d'Éros a fini par avoir un dénouement de comédie: le «diable» Éros est devenu peu à peu plus intéressant pour les hommes que les anges et les saints, grâce aux cachotteries et aux allures mystérieuses de l'Eglise dans toutes les choses érotiques: c'est grâce à elle que les histoires d'amour devinrent le seul intérêt véritable commun à tous les milieux, — avec une exagération qui paraîtrait incompréhensible à l'antiquité — et qui ne manquera pas un jour de provoquer l'hilarité. Toute notre poésie, toute notre pensée, du plus haut au plus bas, est marquée et plus que marquée par l'importance diffuse que l'on donne à l'amour, présenté toujours comme événement principal. Peut-être qu'à cause de ce jugement la postérité trouvera à tout l'héritage de la civilisation chrétienne quelque chose de mesquin et de maniaque.

§77

Des tortures de l'âme. — Pour les moindres tortures que quelqu'un fait subir à un corps étranger, tout le monde pousse maintenant les hauts cris; l'indignation contre un homme capable d'une pareille action éclate spontanément; nous allons même jusqu'à trembler rien qu'en nous figurant la torture que l'on pourrait infliger à un homme ou à un animal, et notre souffrance devient insupportable lorsque nous entendons parler d'un acte de cet ordre. Mais on est encore bien éloigné d'avoir le même sentiment, aussi général et aussi déterminé, pour ce qui en est des tortures de l'âme et de ce qu'elles ont d'épouvantable. Le christianisme les a mises en usage dans une mesure insolite et il prêche encore constamment ce genre de martyre, il va même jusqu'à se plaindre de défections et de tiédeurs lorsqu'il rencontre un état d'âme sans de telles tortures. — De tout cela il résulte que l'humanité se comporte encore aujourd'hui, en face des bûchers spirituels, des tortures et des instruments de torture de l'esprit, avec la même patience et la même incertitude craintives qu'elle avait autrefois à l'égard des cruautés commises sur des corps d'hommes ou d'animaux. Certes, l'enfer n'est pas demeuré une vaine parole; et aux réelles craintes de l'enfer qui venaient d'être créées correspondait une nouvelle espèce de pitié, une horrible et pesante compassion, autrefois inconnue, pour ces êtres «irrévocablement damnés», la pitié que manifeste par exemple l'Hôte de Pierre envers Don Juan et qui, durant les siècles chrétiens, a dû souvent faire gémir les pierres. Plutarque présente une sombre image de l'état de l'homme superstitieux dans le paganisme: cette image devient anodine lorsque l'on met en parallèle le chrétien du Moyen Age qui présume qu'il ne pourra plus échapper aux «tourments éternels». Il voit apparaître devant lui d'épouvantables présages: peut-être une cigogne qui tient un serpent dans son bec et qui hésite à l'avaler. Ou bien il voit la nature tout entière pâlir soudain, ou bien des couleurs enflammées courir sur le sol. Ou bien les fantômes des parents morts apparaissent avec des visages portant les traces de souffrances horribles. Ou bien encore les murs obscurs dans la chambre de l'homme endormi s'illuminent, et, dans de jaunes fumées se dressent des instruments de torture, s'agite un fouillis de serpents et de démons. Quel épouvantable séjour le christianisme a-t-il su faire de cette terre, rien qu'en exigeant partout des crucifix,

désignant ainsi la terre comme un lieu où «le juste est torturé à mort»! Et lorsque l'ardeur d'un grand prédicateur présentait en public les secrètes souffrances de l'individu, les tortures de la «chambre solitaire», lorsque, par exemple, un Whitefield' prêchait «comme un mourant à des mourants», tantôt pleurant à chaudes larmes, tantôt frappant violemment du pied, parlant avec passion, d'un ton brusque et incisif, sans craindre de diriger tout le poids de son attaque sur une seule personne présente, la repoussant de la communauté avec une dureté excessive, ne semblait-il pas que la terre voulût se transformer chaque fois en «prairie du malheur»! On voyait alors des hommes accourus en masses, les uns auprès des autres, comme saisis d'un accès de folie; beaucoup étaient pris de crampes d'angoisse; d'autres gisaient évanouis et sans mouvements; quelques-uns tremblaient violemment, ou bien le bruit strident de leurs cris traversait l'air pendant des heures. Partout c'était la respiration saccadée de gens à moitié étranglés qui aspirent l'air avec bruit. «Et, en vérité, dit un témoin oculaire d'un tel sermon, presque tous les sons que l'on percevait semblaient être provoqués par les amères souffrances des agonisants.» — N'oublions pas que ce fut le christianisme qui fit du lit de mort un lit de torture et que les scènes que l'on y vit depuis lors, les accents terrifiants qui pour la première fois y furent possibles, ont empoisonné les sens et le sang d'innombrables témoins pour leur vie entière et celle de leurs descendants! Que l'on se figure un homme candide qui ne peut effacer le souvenir de paroles comme celles-ci: «O éternité! Puissé-je ne pas avoir d'âme! Puissé-je n'être jamais né! Je suis damné, damné, perdu à jamais! Il y a six jours vous auriez pu m'aider. Mais c'est fini maintenant. J'appartiens au diable, avec lui je veux aller en enfer. Brisez-vous, pauvres coeurs de pierre! Vous ne voulez pas vous briser? Que peut-on faire de plus pour des coeurs de pierre? Je suis damné, afin que vous soyez sauvés! Le voici! Oui, le voici! Viens, bon démon! Viens!» -

§78

La justice vengeresse. — Le malheur et la faute — ces deux choses ont

été mises par le christianisme sur une même balance: en sorte que, lorsque le malheur qui succède à une faute est grand, l'on mesure, maintenant encore, involontairement, la grandeur de la faute ancienne d'après ce malheur. Mais ce n'est pas là une évaluation antique et c'est pourquoi la tragédie grecque, où il est si abondamment question de malheur et de faute, bien que dans un autre sens, fait partie des grandes libératrices de l'esprit, en une mesure que les Anciens mêmes ne pouvaient comprendre. Ceux-ci étaient demeurés assez insouciants pour ne pas fixer de «relation adéquate» entre la faute et le malheur. La faute de leurs héros tragiques est, à vrai dire, le caillou qui les fait trébucher, par quoi il leur arrive bien de se casser un bras ou de perdre un oeil; et le sentiment antique ne manquait pas de dire: «Certes, il aurait dû suivre son chemin avec un peu plus de précaution et moins d'orgueil!» Mais c'est au christianisme qu'il fut réservé de dire: «Il y a là un grand malheur et derrière ce grand malheur il faut qu'une grande faute, une faute tout aussi grande se trouve cachée, bien que nous ne puissions pas la voir distinctement! Si tu ne sens pas cela, malheureux, c'est que ton coeur est endurci. — et il t'arrivera des choses bien pires encore!» Dans l'antiquité, il y avait encore des malheurs véritables, des malheurs purs, innocents; ce n'est qu'avec le christianisme que toute punition devint punition méritée: le christianisme rend encore souffrante l'imagination de celui qui souffre, en sorte que le moindre malaise provoque chez cette victime le sentiment d'être moralement réprouvé et répréhensible. Pauvre humanité! — Les Grecs ont un mot particulier pour désigner le sentiment de révolte qu'inspirait le malheur d'autrui: chez les peuples chrétiens ce sentiment était interdit, c'est pourquoi ils ne donnent point de nom à ce frère plus viril de la pitié.

§79

Une proposition. — Si, d'après Pascal et le christianisme, notre moi est toujours haïssable, comment pouvonsnous autoriser et accepter que d'autres se mettent à l'aimer — fussent-ils Dieu ou hommes? Ce serait contraire à toute bonne convenance de se laisser aimer alors que l'on sait fort bien que l'on ne

mérite que la haine, — pour ne point parler d'autres sentiments de répulsion — «Mais c'est là justement le règne de la grâce.» — Votre amour du prochain est donc une grâce? Votre pitié est une grâce? Eh bien! si cela vous est possible, faites un pas de plus: aimez-vous vous-mêmes par grâce, — alors vous n'aurez plus du tout besoin de votre Dieu, et tout le drame de la chute et de la rédemption se déroulera en vous-mêmes jusqu'à sa fin!

§80

Le chrétien compatissant. — La compassion chrétienne devant la souffrance du prochain a un revers: c'est la profonde suspicion devant toutes les joies du prochain, de la joie que cause au prochain tout ce qu'il veut, tout ce qu'il peut.

§81

Humanité du saint. — Un saint s'était égaré parmi les croyants et ne parvenait pas à supporter leur haine continuelle du péché. Il finit par dire: «Dieu a créé toutes choses, sauf le péché: quoi d'étonnant s'il ne lui veut pas de bien? — Mais l'homme a créé le péché — et il repousserait cet enfant unique, rien que parce qu'il déplaît à Dieu, le grand-père du péché: Est-ce humain? A tout seigneur tout honneur! — mais le caeur et le devoir devraient avant tout parler en faveur de l'enfant — et en second lieu seulement pour l'honneur du grand-père!»

§82

Agression spirituelle. — «Tu dois décider de cela avec toi-même, car c'est ta vie qui est en jeu.» C'est Luther qui nous interpelle ainsi et il croit nous mettre le couteau sur la gorge. Mais nous le repoussons avec les paroles de quelqu'un de plus haut et de plus circonspect: «Il nous appartient de ne point nous former d'opinion sur telle ou telle chose, pour épargner de la sorte

l'inquiétude à notre âme. Car, de par leur nature, les choses ne peuvent nous forcer à avoir une opinion.»

§83

Pauvre humanité! — Une goutte de sang de plus ou de moins dans le cerveau peut rendre notre vie indiciblement misérable et pénible, si bien que nous souffrons plus de cette goutte que Prométhée de son vautour. Mais cela n'est vraiment tout à fait épouvantable que lorsque l'on ne sait même pas que c'est cette goutte qui en est la cause. Et que l'on se figure que c'est «le diable»! Ou «le péché»!

§84

La philologie du christianisme. — On peut assez bien se rendre compte combien peu le christianisme développe le sens de la probité et de la justice en analysant les écrits de ses savants: ceux-ci avancent leurs suppositions avec autant d'audace que si elles étaient des dogmes, et l'interprétation d'un passage de la Bible les plonge rarement dans un embarras loyal. On lit sans cesse: «J'ai raison, car il est écrit»-, et alors c'est une telle impertinence arbitraire dans l'interprétation qu'elle fait s'arrêter un philologue entre la colère et le rire pour se demander toujours à nouveau: Est-il possible! Cela est-il loyal? Est-ce seulement convenable? Les déloyautés que l'on commet à ce sujet du haut des chaires protestantes, la façon grossière dont le prédicateur exploite le fait que personne ne peut lui répondre, déforme et accommode la Bible et inculque ainsi au peuple, de toutes les manières, l'art de mal lire, — tout cela ne sera méconnu que par celui qui ne va jamais ou qui va toujours à l'église. Mais, en fin de compte, que peut-on attendre des effets d'une religion qui, pendant les siècles de sa fondation, a exécuté cette extraordinaire farce philologique autour de l'Ancien Testament? Je veux dire la tentative d'enlever l'Ancien Testament aux juifs avec l'affirmation qu'il ne contenait que des doctrines chrétiennes et qu'il ne devait appartenir

qu'aux chrétiens, le véritable peuple d'Israël, tandis que les juifs n'avaient fait que se l'arroger. Il y eut alors une rage d'interprétation et de substitution qui ne pouvait certainement pas s'allier à la bonne conscience; quelles que fussent les protestations des juifs, partout, dans l'Ancien Testament, il devait être question du Christ, et rien que du Christ, partout notamment de sa croix, et tous les passages où il était question de bois, de verge, d'échelle, de rameau, d'arbre, de roseau, de bâton ne pouvaient être que des prophéties relatives aux bois de la croix: même l'érection de la licorne et du serpent d'airain, Moïse lui-même avec les bras étendus pour la prière, et les lances où rôtissait l'agneau pascal, — tout cela n'était que des allusions et, en quelque sorte, des préludes de la croix! CeVx qui prétendaient ces choses, les ont-ils jamais crues? L'Eglise n'a même pas reculé devant (les interpolations dans le texte de la version des Septanles (par exemple au psaume 96, verset 10), pour donner après coup au passage frauduleusement introduit le sens d'une prophétie chrétienne. C'est que l'on était en guerre et que l'on pensait aux adversaires et non à la loyauté.

§85

Subtilité dans la pénurie. — Gardez-vous surtout de vous moquer de la mythologie des Grecs, sous prétexte qu'elle ressemble si peu à votre profonde métaphysique! Vous devriez admirer un peuple qui, dans ce cas particulier, a imposé un arrêt à sa rigoureuse intelligence et qui a eu longtemps assez de tact pour échapper au danger de la scolastique et de la superstition sophistique.

§86

Les interprètes chrétiens du corps. — Tout ce qui peut provenir de l'estomac, des intestins, des battements du coeur, des nerfs, de la bile, de la semence — toutes ces indispositions, ces affaiblissements, ces irritations, tous les hasards de la machine, qui nous est si peu connue — tout cela un chrétien comme Pascal le considère comme un phénomène moral et religieux, et il se demande si

c'est Dieu ou le diable, le bien ou le mal, le salut ou la damnation qui en sont cause. Hélas! quel interprète malheureux! Comme il lui faut contourner et torturer son système! Comme il lui faut se tourner et se torturer lui-même pour garder raison!

§87

Le miracle moral. — Dans le domaine moral, le chrétien ne connaît que le miracle: le changement soudain de toutes les évaluations, le renoncement soudain à toutes les habitudes, le penchant soudain et irrésistible vers des personnes et des objets nouveaux. Il considère ce phénomène comme l'action de Dieu et l'appelle acte de régénération, il lui prête une valeur unique et incomparable. — Tout ce qui pour le reste s'appelle encore moralité et qui est sans rapport avec ce miracle, devient, de la sorte, indifférent au chrétien, et, en tant que sentiment de bien-être et de fierté, peut-être même un objet de crainte. Le canon de la vertu, de la Loi accomplie, est établi dans le Nouveau Testament, mais de façon que ce soit le canon de la vertu impossible: les hommes qui aspirent encore à une perfection morale doivent apprendre, en regard d'un pareil canon, à se sentir de plus en plus éloignés de leur but, ils doivent désespérer de la vertu et finir par se jeter au ccpur de l'Être compatissant, — seule cette conclusion permettait aux efforts moraux du chrétien de conserver de la valeur, à condition que ces efforts demeurassent toujours stériles, pénibles et mélancoliques; ainsi ils pouvaient encore servir à provoquer cette minute extatique où l'homme assiste au «débordement de la grâce» et au miracle moral: — pourtant, cette lutte pour la moralité n'est pas nécessaire, car il n'est point rare que ce miracle assaille le pécheur, justement au moment où fleurit, en quelque sorte, la lèpre du péché; le saut brutal hors du péché le plus profond et le plus foncier apparaît même plus facile, et aussi, comme preuve évidente du miracle, plus désirable. — Pénétrer le sens d'un tel revirement soudain, déraisonnable et irrésistible, d'un tel passage de la plus profonde misère au plus profond sentiment de bien-être, au point de vue physiologique (peut-être est-ce une épilepsie

masquée?) — c'est l'affaire des médecins aliénistes qui ont abondamment l'occasion d'observer de pareils «miracles» (par exemple sous forme d'obsession du crime ou du suicide). Le «résultat plus agréable», relativement du moins, dans le cas du chrétien, — ne constitue pas une différence essentielle.

§88

Luther, le grand bienfaiteur. — Ce que Luther a fait de plus important, c'est d'avoir éveillé la méfiance à l'égard des saints et de la vie contemplative tout entière: à partir de son époque seulement le chemin qui mène à une vie contemplative non chrétienne a de nouveau été rendu accessible en Europe et un frein a été mis au mépris de l';rrtivité laïque. Luther, qui resta un brave fils de mineur lorsqu'on l'eut enfermé dans un couvent, où, à défaut (1'autres profondeurs et d'autres «filons», il descendit en lui-même pour y creuser de terribles galeries souterraines; Luther s'aperçut enfin qu'une vie sainte et contemplail ve lui était impossible et que l'«activité» qu'il tenait de naissance le minerait corps et âme. Trop longtemps il cssaya de trouver par les mortifications le chemin qui niène à la sainteté, — mais il finit enfin par prendre une résolution et par se dire à part lui: «Il n'existe pas de véritable vie contemplative! Nous nous sommes laissés t romper! Les saints ne valaient pas plus que nous tous.» — ("était là, il est vrai, une façon bien paysanne d'avoir raison, — mais pour des Allemands de cette époque, c'était I~r seule qui fût véritablement appropriée: comme ils étaient édifiés de pouvoir lire dans le catéchisme de I.uther: «En dehors des dix commandements, il n'y a pas d'ccuvre qui puisse plaire à Dieu, — les aeuvres spirituelles, tant vantées des saints, sont purement imaginaires»!

§89

Le doute comme péché. — Le christianisme a fait tout ce qui lui était possible pour fermer un cercle autour de lui: il a déclaré que le doute, à lui seul, constituait un péché. On doit être précipité dans la foi sans l'aide de la raison, par

un miracle, et y nager dès lors comme dans l'élément le plus clair et le moins équivoque: un regard jeté vers la terre ferme, la pensée seule que l'on pourrait peut-être ne pas exister que pour nager, le moindre mouvement de notre nature d'amphibie — suffisent pour nous faire commettre un péché! Il faut remarquer que, de la sorte, les preuves de la foi et toute réflexion sur l'origine de la foi sont condamnables. On exige l'aveuglement et l'ivresse, et un chant éternel au-dessus des vagues où s'est noyée la raison!

§90

Égoïsme contre égoïsme. — Combien y en a-t-il qui tirent encore cette conclusion: «La vie serait intolérable s'il n'y avait point de Dieu!» (Ou comme on dit dans les milieux idéalistes: «La vie serait intolérable si elle n'avait pas au fond sa signification morale!») — Donc il faut qu'il y ait un Dieu (ou bien une signification morale de l'existence)! En vérité, il en est tout autrement. Celui qui s'est habitué à cette idée ne désire pas vivre sans elle: elle est donc nécessaire à sa conservation, — mais quelle présomption de décréter que tout ce qui est nécessaire à ma conservation doit exister en réalité! Comme si ma conservation était quelque chose de nécessaire! Que serait-ce si d'autres avaient le sentiment contraire! s'ils se refusaient justement à vivre sous les conditions de ces deux articles de foi, et si, une fois ces conditions réalisées, la vie ne leur semblait plus digne d'être vécue! — Et il en est maintenant ainsi!

§91

La bonne foi de Dieu. — Un Dieu qui est omniscient et omnipotent et qui ne veillerait même pas à ce que ses intentions fussent comprises par ses créatures — serait-ce là un Dieu de bonté? Un Dieu qui laisse subsister pendant des milliers d'années des doutes et des hésitations innombrables, comme si ces doutes et ces hésitations étaient sans importance pour le salut de l'humanité, et qui pourtant fait prévoir les conséquences les plus épouvantables au cas où l'on se

méprendrait sur la vérité? Ne serait-ce pas un Dieu cruel s'il possédait la vérité et s'il pouvait assister froidement au spectacle de l'humanité se tourmentant pitoyablement à cause d'elle? — Ou peut-être est-ce quand même un Dieu d'amour — mais incapable de s'exprimer plus clairement! Manquerait-il peut-être d'esprit pour cela? ou d'éloquence? Ce serait d'autant plus grave! Car alors il se serait peut-être trompé dans ce qu'il appelle sa «vérité» et il ressemblerait beaucoup au «pauvre diable dupé»! Ne lui faut-il pas alors supporter presque les tourments de l'enfer quand il voit ainsi souffrir ses créatures, et plus encore, souffrir pour toute éternité, à vouloir le connaître, et qu'il ne peut ni conseiller ni secourir, si ce n'est comme un sourd-muet qui fait toutes sortes de signes indistincts lorsque son enfant ou son chien est assailli du danger le plus épouvantable? Un croyant dans la détresse qui raisonnerait ainsi serait vraiment pardonnable si la pitié pour le Dieu souffrant était plus à sa portée que la pitié pour le «prochain», — car il cesse d'être son prochain si le plus solitaire, le plus originel de tous les êtres, est aussi le plus souffrant, celui qui a le plus besoin de consolation. — Toutes les religions portent l'indice qu'elles doivent leur origine à un état d'intellectualité humaine trop jeune et sans maturité, — elles prennent toutes extraordinairement à la légère l'obligation de dire la vérité: elles ne savent encore rien du devoir divin de se manifester aux hommes avec clarté et véracité. — Personne n'a été plus éloquent que Pascal pour parler du «Dieu caché» et des raisons qu'il a de se tenir si caché et de ne dire jamais les choses qu'à demi, signe que Pascal n'a jamais pu se tranquilliser à ce sujet: mais il parle avec tant de confiance que l'on pourrait croire qu'il s'est trouvé par hasard dans les coulisses. Il soupçonnait une immoralité dans le «deus absconditus'», mais il aurait eu honte et il aurait craint de se l'avouer: c'est pourquoi il parlait aussi haut qu'il pouvait, comme quelqu'un qui a peur.

§92

Au lit de mort du christianisme. — Les hommes véritablement actifs se passent maintenant de christianisme, et les hommes plus tempérés et plus

contemplatifs de la moyenne intellectuelle ne possèdent plus qu'un christianisme apprêté, c'est-à-dire singulièrement simplifié. Un Dieu qui, dans son amour, dispose tout pour notre bien final, un Dieu qui nous donne et nous prend notre vertu tout comme notre bonheur, en sorte que tout finit, en somme, par bien se passer, et qu'il ne reste plus de raison pour prendre la vie en mauvaise part ou même pour l'accuser, en un mot la résignation et l'humilité élevées au rang de divinité, — c'est là ce qui est demeuré du christianisme de meilleur et de plus vivant. Mais on devrait s'apercevoir que, de cette manière, le christianisme a évolué vers un doux moralisme: à la place de «Dieu, la liberté et l'immortalité», c'est une façon de bienveillance et de sentiments honnêtes qui est resté, et aussi la croyance que, dans l'univers tout entier, règneront un jour la bienveillance et les sentiments honnêtes: c'est l'euthanasie du christianisme.

§93

Qu'est-ce que la vérité? — Qui ne se plaira à écouter la déduction que font volontiers les croyants: «La science ne peut pas être vraie, car elle nie Dieu. Donc elle ne vient pas de Dieu; donc elle n'est pas vraie, car Dieu est la vérité.» Ce n'est pas la déduction, mais l'hypothèse première qui contient l'erreur. Comment, si Dieu n'était précisément pas la vérité, et si c'était cela qui est maintenant démontré? S'il était la vanité, le désir de puissance, l'impatience, la crainte, la folie ravie et épouvantée des hommes?

§94

Remède contre le déplaisir. — Saint Paul déjà croyait qu'un sacrifice était nécessaire pour dissiper le profond déplaisir que le péché cause à Dieu: et depuis lors les chrétiens n'ont pas cessé d'épancher sur une victime leur mécontentement d'eux-mêmes, — que ce soit le «monde», ou l'«histoire», ou la «raison», ou la joie, ou encore la tranquillité des autres hommes, — il faut que n'importe quoi, mais quelque chose de bon, meure pour leurs péchés (si ce n'est

même qu'en effigie)!

§95

La réfutation historique est la réfutation définitive. — Autrefois, on cherchait à démontrer qu'il n'y a point de Dieu, — aujourd'hui l'on montre comment cette foi en l'existence d'un Dieu a pu se former et par quoi cette foi a pris du poids et de l'importance: c'est ainsi que la contre-preuve qu'il n'y a point de Dieu devient inutile. — Autrefois, lorsque l'on avait réfuté les «preuves de l'existence de Dieu» que l'on vous avançait, un doute continuait encore à subsister, à savoir si l'on ne pourrait pas trouver des preuves meilleures que celles que l'on venait de réfuter: à cette époque-là les athées ne s'entendaient pas à faire table rase.

§96

«In hoc signo vinces!» - Quel que soit le degré de progrès qu'ait atteint l'Europe par ailleurs: en matière religieuse elle n'est pas encore arrivée à la naïveté libérale (les vieux Brahmanes, ce qui prouve qu'en Inde, il y a quatre mille ans, l'on réfléchissait plus et l'on transmettait à ses descendants plus de plaisir à la réflexion que ce n'est le cas de nos jours. Car ces Brahmanes croyaient premièrement que les prêtres étaient plus puissants que les dieux, et en deuxième lieu que c'étaient les usages qui constituaient la puissance des prêtres: c'est pourquoi leurs poètes ne se fatiguaient pas de glorifier les usages (prières, cérémonies, sacrifices, chants, mélopées), qu'ils considéraient comme les véritables dispensateurs de tous les bienfaits. Quel que soit le degré de superstition et de poésie qui se mêlent à tout cela: les principes demeurent vrais! Un pas de plus et l'on jetait les dieux de côté, — ce que l'Europe devra également faire un jour! Encore un pas de plus, et l'on pouvait aussi se passer des prêtres et des intermédiaires; le prophète vint qui enseignait la religion de la rédemption par soi-même, Bouddha: — combien l'Europe est encore éloignée de ce degré de

culture! Quand enfin tous les usages et toutes les coutumes, sur quoi s'appuie la puissance des dieux, des prêtres et des sauveurs, seront détruits, donc, quand la morale, au sens ancien, sera morte, alors adviendra — qu'est-ce qui adviendra alors? Mais ne cherchons pas à deviner, cherchons plutôt à rattraper ce qui, en Inde, au milieu de ce peuple de penseurs, fut considéré, déjà il y a quelques milliers d'années, comme le commandement de la pensée! Il y a maintenant peut-être dix à vingt millions d'hommes, parmi les différents peuples de l'Europe, qui «ne croient plus en Dieu», — est-ce trop demander que de vouloir qu'ils se fassent signe? Dès qu'ils se reconnaîtront de la sorte ils se feront aussi connaître, — immédiatement, ils seront une puissance en Europe, et heureusement une puissance parmi les peuples! parmi les castes! parmi les riches et les pauvres! parmi ceux qui commandent et ceux qui obéissent! parmi les inquiets et les pacifiques, les pacificateurs par excellence!

Livre deuxième

§97

Si l’on agit d’une façon morale — ce n’est pas parce que l’on est moral! — La soumission aux lois de la morale peut être provoquée par l’instinct d’esclavage ou par la vanité, par l’égoïsme ou la résignation, par le fanatisme ou l’irréflexion. Elle peut être un acte de désespoir comme la soumission à l’autorité d’un souverain: en soi elle n’a rien de moral.

§98

Les changements en morale. — Un constant travail de transformation s’opère sur la morale, — les *crimes aux issues heureuses* en sont la cause (j’y compte par exemple toutes les innovations dans les jugements moraux).

§99

En quoi nous sommes tous déraisonnables. — Nous continuons toujours à tirer les conséquences de jugements que nous considérons comme faux, de doctrines auxquelles nous ne croyons plus, — par nos sentiments.

§100

S'éveiller du rêve. — Des hommes nobles et sages ont cru jadis à l'harmonie des sphères: des hommes nobles et sages croient encore à «la valeur morale de l'existence». Mais voici venir le jour où cette harmonie, elle aussi, ne sera plus perceptible à leur oreille! Ils s'éveilleront et s'apercevront que leur oreille a rêvé.

§101

Digne de réflexion. — Accepter une croyance simplement parce qu'il est d'usage de l'accepter — ne serait-ce pas là être de mauvaise foi, être lâche, être paresseux! — La mauvaise foi, la lâcheté, la paresse seraient-elles donc la condition première de la moralité?

§102

Les plus anciens jugements moraux. — Quelle est donc notre attitude vis-à-vis des actes de notre prochain? — Tout d'abord, nous regardons ce qui en résulte *pour nous*, — nous ne les jugeons qu'à ce point de vue. C'est *cet* effet causé sur nous que nous considérons comme l'*intention* de l'acte — et enfin les intentions attribuées à notre prochain deviennent chez lui des qualités *permanentes*, en sorte que nous en faisons, par exemple, «un homme dangereux». Triple erreur! Triple méprise, vieille comme le monde! Peut-être cet héritage nous vient-il des animaux et de leur faculté de jugement. Ne faut-il pas chercher

l’origine de toute morale dans ces horribles petites conclusions: «Ce qui *me* nuit est quelque chose de *mauvais* (qui porte préjudice par soi-même); ce qui m’est utile est *bon* (bienfaisant et profitable en soi); ce qui me nuit *une* ou *plusieurs fois* m’est hostile en soi et foncièrement; ce qui m’est utile *une* ou *plusieurs fois* m’est favorable en soi et foncièrement.» *O pudenda origo!* Cela ne veut-il pas dire: interpréter les *relations* pitoyables, occasionnelles et accidentelles qu’un autre peut avoir avec nous comme si ces relations étaient l’essence et le fond de son être, et prétendre qu’envers tout le monde et envers soi-même il n’est capable que de rapports semblables aux rapports que nous avons eus avec lui une ou plusieurs fois? Et derrière cette véritable folie n’y a-t-il pas la plus immodeste de toutes les arrière pensées: croire qu’il faut que nous soyons nous-mêmes le principe du bien puisque le bien et le mal se déterminent d’après nous?

§103

Il y a deux façons de nier la moralité. — «Nier la moralité» — cela peut vouloir dire d’abord: nier que les motifs éthiques invoqués par les hommes les aient vraiment poussés à leurs actes, — cela équivaut donc à dire que la moralité est affaire de mots et qu’elle fait partie de ces duperies grossières ou subtiles (le plus souvent duperies de soi-même) qui sont le propre de l’homme, surtout peut-être des hommes célèbres par leurs vertus. Et ensuite cela peut signifier: nier que les jugements moraux reposent sur des vérités. Dans ce cas, l’on accorde que ces jugements sont vraiment les motifs des actions, mais que ce sont des erreurs, fondements de tous les jugements moraux, qui poussent les hommes à leurs actions morales. Ce dernier point de vue est le mien: pourtant je ne nie pas que dans beaucoup de cas une subtile méfiance à la façon du premier point de vue, c’est-à-dire, dans l’esprit de La Rochefoucauld, ne soit à sa place et en tous les cas d’une haute utilité générale. — Je nie donc la moralité comme je nie l’alchimie; et si je nie les hypothèses, je ne nie pas qu’il y ait eu des alchimistes qui ont cru en ces hypothèses et se sont fondés sur elles. — Je nie de même l’immoralité: non qu’il y ait une infinité d’hommes qui se sentent immoraux,

mais qu'il y ait en vérité une raison pour qu'ils se sentent ainsi. Je ne nie pas, ainsi qu'il va de soi — en admettant que je ne sois pas insensé —, qu'il faille éviter et combattre beaucoup d'actions que l'on dit immorales; de même qu'il faut exécuter et encourager beaucoup de celles que l'on dit morales; mais je crois qu'il faut faire l'une et l'autre chose pour d'autres raisons qu'on l'a fait jusqu'à présent. Il faut que nous changions notre façon de voir — pour arriver enfin, peut-être très tard, à changer notre façon de sentir.

§104

Nos appréciations. — Il faut ramener toutes nos actions à des façons d'apprécier; toutes nos appréciations de valeur nous sont propres ou bien elles sont acquises. — Ces dernières sont les plus nombreuses. Pourquoi les adoptonsnous? Par crainte: c'est-à-dire que notre prudence nous conseille d'avoir l'air de les prendre pour nôtres — et nous nous habituons à cette idée, en sorte qu'elle finit par devenir notre seconde nature. Avoir une appréciation personnelle: cela ne veut-il pas dire mesurer une chose d'après le plaisir ou le déplaisir qu'elle nous cause, à nous et à personne autre, — mais c'est là quelque chose d'extrêmement rare! Il faudra du moins que l'appréciation que nous portons sur autrui et qui nous pousse à nous servir, dans la plupart des cas, de ses appréciations, parte de nous et soit notre propre motif déterminant. Mais ces déterminations nous les créons pendant notre enfance et rarement nous changeons d'avis à leur sujet; nous demeurons le plus souvent, durant toute notre vie, dupes de jugements enfantins auxquels nous nous sommes habitués, et cela dans la façon dont nous jugeons nos prochains (leur esprit, leur rang, leur moralité, leur caractère, ce qu'ils ont de louable et de blâmable) et nous croyons obligés de rendre hommage à leurs appréciations.

§105

L'égoïsme apparent. — La plupart des gens, quoi qu'ils puissent penser

et dire de leur «égoïsme», ne font rien, leur vie durant, pour leur ego, mais seulement pour le fantôme d'ego qui s'est formé d'eux dans l'esprit de leur entourage avant de se communiquer à eux; — par conséquent, ils vivent tous dans une nuée d'opinions impersonnelles, d'appréciations fortuites et fictives, l'un à l'égard de l'autre, et ainsi de suite toujours l'un dans l'esprit de l'autre. Singulier monde de fantasmes qui sait se donner une apparence si raisonnable! Cette brume d'opinions et d'habitudes grandit et vit presque indépendamment des hommes qu'elle entoure; d'elle dépend la prodigieuse influence des jugements d'ordre général que l'on porte sur «l'homme» — tous ces hommes inconnus l'un à l'autre croient à cette chose abstraite qui s'appelle «l'homme», c'est-à-dire à une fiction; et tout changement tenté sur cette chose abstraite par les jugements d'individualités puissantes (telles que les princes et les philosophes) fait un effet extraordinaire et insensé sur le grand nombre. — Tout cela parce que chaque individu ne sait pas opposer, dans ce grand nombre, un ego véritable, qui lui est propre et qu'il a approfondi, à la pâle fiction universelle qu'il détruirait par là même.

§106

Contre la définition du but moral. — De tous côtés on entend maintenant dire que le but de la morale est quelque chose comme la conservation et l'avancement de l'humanité; mais c'est là vouloir posséder une formule et rien de plus. Conservation de quoi? faut-il demander avant tout, avancement vers quoi? — N'a-t-on pas oublié l'essentiel dans la formule: la réponse à ce «de quoi», à ce «vers quoi»? Qu'en résulte-t-il pour la doctrine des devoirs de l'homme qui n'ait pas été fixé déjà tacitement et sans y penser? Cette formule dit-elle suffisamment s'il faut viser à prolonger le plus l'existence de l'espèce humaine, ou à faire sortir autant que possible l'homme de l'animalité? Combien différents devraient être dans les deux cas les moyens, c'est-à-dire la morale pratique! En admettant que l'on veuille rendre l'humanité aussi raisonnable que possible, cela ne garantirait certes pas sa plus longue durée! Ou bien, en admettant que l'on songe à son «plus

grand bonheur», pour répondre à ce «de quoi», à ce «vers quoi»: songe-t-on alors au plus haut degré de bonheur que quelques individus pourraient atteindre peu à peu? Ou bien à une félicité moyenne, indéfinissable, mais que tous pourraient atteindre? Et pourquoi choisirait-on la moralité pour arriver à ce but? La moralité n'a-t-elle pas, dans son ensemble, créé une telle source de déplaisir que l'on pourrait plutôt prétendre qu'avec chaque affinement de la moralité l'homme est devenu plus mécontent de lui-même, de son prochain et de son sort dans l'existence? L'homme qui jusqu'à présent a été le plus moral n'a-t-il pas cru que le seul état de l'homme qui puisse se justifier vis-à-vis de la morale était la plus profonde misère?

§107

Notre droit à nos folies. — Comment doit-on agir? Pourquoi doit-on agir? — Pour les besoins prochains et quotidiens de l'individu il est facile de répondre à ces questions, mais plus on entre dans un domaine d'actions plus subtiles, plus étendu et plus important, plus le problème devient incertain et soumis à l'arbitraire. Cependant, il faut qu'ici précisément soit écarté l'arbitraire dans la décision! — c'est ce qu'exige l'autorité de la morale: une crainte et un respect obscurs doivent guider l'homme sans retard dans ces actes dont il n'aperçoit pas immédiatement le but et les moyens! Cette autorité de la morale entrave la pensée, dans les choses où il pourrait être dangereux de penser faux:- c'est ainsi du moins que la morale a l'habitude de se justifier devant ses accusateurs. «Faux», cela veut dire ici «dangereux»-, mais dangereux pour qui? Ce n'est généralement pas le danger de l'action que les promoteurs de la morale autoritaire ont en vue, mais leur propre danger, la perte que pourraient subir leur puissance et leur influence, dès que le droit d'agir d'après la raison propre, grande ou petite, serait accordé à tous, follement et arbitrairement: car, pour leur propre compte, ils usent sans hésiter du droit à l'arbitraire et à la folie, — ils commandent, même quand les questions «comment dois-je agir, pourquoi dois-je agir»? ne peuvent être résolues qu'avec peine et difficulté. Et si la raison de

l’humanité croît avec une si extraordinaire lenteur que l’on a pu nier parfois cette croissance dans la progression générale de l’humanité, à qui faut-il s’en prendre, si ce n’est à cette solennelle présence, je dirai même omniprésence, de commandements moraux qui ne permettent même pas à la question individuelle du «pourquoi» et du «comment» de se poser. Notre éducation ne s’est-elle pas faite en vue d’évoquer en nous des sentiments pathétiques, de nous faire fuir dans l’obscurité, lorsque notre raison devrait garder toute sa clarté et tout son sang-froid? Je veux dire dans toutes les circonstances élevées et importantes.

§108

Quelques thèses. — A l’individu, dans la mesure où il recherche son bonheur, il ne faut donner aucun précepte sur le chemin qui mène au bonheur: car le bonheur individuel jaillit selon ses lois propres, inconnues de tous, il ne peut être qu’entravé et arrêté par des préceptes qui viennent du dehors. — Les préceptes que l’on appelle «moraux» sont en vérité dirigés contre les individus et ne veulent absolument pas leur bonheur. Ces préceptes se rapportent tout aussi peu «au bonheur et au bien de l’humanité» — car il est absolument impossible de donner à ces mots une signification précise et moins encore de s’en servir comme d’un fanal sur l’obscur océan des aspirations morales. — C’est un préjugé de croire que la moralité soit plus favorable au développement de la raison que l’immoralité. — C’est une erreur de croire que le but inconscient dans l’évolution de chaque être conscient (animal, homme, humanité, etc.) soit son «plus grand bonheur»: il y a, au contraire, sur toutes les échelles de l’évolution, un bonheur particulier et incomparable à atteindre, ni supérieur ni inférieur, mais précisément individuel. L’évolution ne veut pas le bonheur, elle veut l’évolution et rien de plus. — Ce n’est que si l’humanité avait un but universellement reconnu que l’on pourrait proposer des «impératifs», dans la façon d’agir: provisoirement un pareil but n’existe pas. Donc il ne faut pas mettre les prétentions de la morale en rapport avec l’humanité, c’est là de la déraison et de l’enfantillage. — Tout autre chose serait de recommander un but à l’humanité: ce but serait alors quelque chose qui

dépend de notre gré; en admettant qu'il convienne à l'humanité, elle pourrait alors se donner aussi une loi morale qui lui conviendrait. Mais jusqu'à présent la loi morale devait être placée au-dessus de notre gré: proprement on ne voulait pas se donner cette loi, on voulait la prendre quelque part, la découvrir, se laisser commander par elle de quelque part.

§109

L'empire sur soi-même, la modération et leurs derniers motifs. — Je ne trouve pas moins de six méthodes profondément différentes pour combattre la violence d'un instinct. Premièrement, on peut se dérober aux motifs de satisfaire un instinct, affaiblir et dessécher cet instinct en s'abstenant de le satisfaire pendant des périodes de plus en plus longues. Deuxièmement, on peut se faire une loi d'un ordre sévère et régulier dans l'assouvissement de ses appétits: on les soumet ainsi à une règle, on enferme leur flux et leur reflux dans des limites stables, pour gagner les intervalles où ils ne gênent plus; — en partant de là on pourra peut-être passer à la première méthode. Troisièmement, on peut s'abandonner, avec intention, à la satisfaction d'un instinct sauvage et effréné, jusqu'à en avoir le dégoût pour obtenir, par ce dégoût, une puissance sur l'instinct: en admettant toutefois que l'on ne fasse pas comme le cavalier qui, voulant éreinter son cheval, se casse le cou — ce qui est malheureusement la règle en de pareilles tentatives. Quatrièmement, il existe une pratique intellectuelle qui consiste à associer à l'idée de satisfaction une pensée pénible et cela avec tant d'intensité qu'avec un peu d'habitude l'idée de satisfaction devient chaque fois pénible elle aussi. (Par exemple lorsque le chrétien s'habitue à songer pendant la jouissance sexuelle, à la présence et au ricanement du diable, ou à l'enfer éternel pour un crime par vengeance, ou bien encore au mépris qu'il encourrait aux yeux des hommes qu'il vénère le plus, s'il commettait un vol; de même quelqu'un peut réprimer un violent désir de suicide qui lui est venu cent fois lorsqu'il songe à la désolation de ses parents et de ses amis et aux reproches qu'ils se feront, et c'est ainsi qu'il arrive à se maintenir du côté de la vie: — car

dès lors ces représentations se succèdent dans son esprit comme la cause et l'effet.) Il faut encore mentionner ici la fierté de l'homme qui se révolte, comme firent par exemple Byron et Napoléon, qui ressentirent comme une offense la prépondérance d'une passion sur la tenue et la règle générale de la raison: de là provient alors l'habitude et la joie de tyranniser l'instinct et de le broyer en quelque sorte. («Je ne veux pas être l'esclave d'un appétit quelconque»,- écrivait Byron dans son journal.) Cinquièmement: on entreprend une dislocation de ses forces accumulées en se contraignant à un travail quelconque, difficile et fatigant, ou bien en se soumettant avec intention à des attraits et des plaisirs nouveaux, afin de diriger ainsi, dans des voies nouvelles, les pensées et le jeu des forces physiques. Il en est de même lorsque l'on favorise temporairement un autre instinct, en lui donnant de nombreuses occasions de se satisfaire, pour le rendre dispensateur de cette force que dominerait, dans l'autre cas, l'instinct qui importune, par sa violence, et que l'on veut réfréner. Tel autre saura peut-être aussi contenir la passion qui voudrait agir en maître, en accordant à tous les autres instincts, qu'il connaît, un encouragement et une licence momentanée, pour qu'ils dévorent la nourriture que le tyran voudrait accaparer. Et enfin, sixièmement, celui qui supporte et trouve raisonnable d'affaiblir et de déprimer toute son organisation physique et psychique parvient naturellement du même coup à affaiblir un instinct particulier trop violent: comme fait par exemple celui qui affame sa sensualité et qui détruit, il est vrai, en même temps sa vigueur et souvent aussi sa raison, à la manière de l'ascète. — Donc: éviter les occasions, implanter la règle dans l'instinct, provoquer la satiété et le dégoût de l'instinct, amener l'association d'une idée martyrisante (comme celle de la honte, des suites néfastes ou de la fierté offensée), ensuite la dislocation des forces et enfin l'affaiblissement et l'épuisement général, — ce sont là les six méthodes. Mais la volonté de combattre la violence d'un instinct, elle n'est pas en notre pouvoir, pas plus que la méthode sur laquelle on tombe et le succès que l'on peut avoir en l'appliquant. Dans tout ce procès notre intellect n'est au contraire qu'instrument aveugle d'un autre instinct qui est le rival de l'instinct dont la violence nous tourmente, que ce soit le besoin de repos, ou la crainte de la honte et d'autres

suites néfastes, ou bien encore l'amour. Donc, tandis que nous croyons nous plaindre de la violence d'un instinct, c'est au fond un instinct qui se plaint d'un autre instinct; ce qui veut dire que la perception de la souffrance que nous cause une telle violence a pour condition un autre instinct tout aussi violent, ou plus violent encore et qu'une lutte se prépare où notre intellect est forcé de prendre parti.

§110

Ce qui s'oppose. — On peut observer sur soi le procès suivant et je voudrais qu'il fût observé et confirmé souvent. Il se forme en nous le flair d'une espèce de plaisir que nous ne connaissions pas encore, d'où il naît en nous un nouveau désir. Tout dépend alors de ce qui s'oppose à ce désir: si ce sont des choses et des égards d'espèce commune, et aussi des hommes que nous estimons peu, — le but du nouveau désir prendra l'apparence d'un sentiment «noble, bon, louable, digne de sacrifice», toutes les dispositions morales héréditaires s'y glisseront, et le but deviendra un but moral — et désormais nous ne croyons plus aspirer à un plaisir, mais à une moralité: ce qui augmente beaucoup l'assurance de notre aspiration.

§111

Aux admirateurs de l'objectivité. — Celui qui, comme enfant, a remarqué chez les parents et connaissances au milieu desquels il a grandi des sentiments multiples et forts, mais peu de jugements subtils et de penchants vers la justice intellectuelle, celui donc qui a usé sa meilleure force et son temps le plus précieux à imiter ces sentiments: celui-là remarque sur lui-même, lorsqu'il a atteint l'âge d'homme, que toute chose nouvelle, tout homme nouveau, suscitent immédiatement en lui de la sympathie ou de l'aversion, ou encore de l'envie et du mépris; sous l'empire de cette expérience qu'il est impuissant à secouer, il admire la neutralité des sentiments, l'«objectivité», comme une chose

extraordinaire, presque géniale et d'une rare moralité, et il ne veut pas admettre que cette neutralité, elle aussi, n'est que l'enfant de l'éducation et de l'habitude.

§112

Pour l'histoire naturelle du devoir et du droit. — Nos devoirs — ce sont les droits que les autres ont sur nous. Comment les ont-ils acquis? Par le fait qu'ils nous considérèrent comme capables de conclure des engagements et de les tenir, qu'ils nous tinrent pour leurs égaux et leurs semblables, qu'en conséquence ils nous ont fait confiance, ils nous ont éduqués, instruits et soutenus. Nous remplissons notre devoir — c'est-à-dire que nous justifions cette idée de notre puissance qui nous a valu tout le bien que l'on nous fait, nous rendons dans la mesure où l'on nous a donné. C'est donc notre fierté qui nous ordonne de faire notre devoir, — nous voulons rétablir notre autonomie, en opposant à ce que d'autres firent pour nous quelque chose que nous faisons pour eux, — car les autres ont empiété sur l'étendue de notre puissance et y laisseraient la main d'une façon durable, si par le «devoir» nous n'usions de représailles, c'est-à-dire si nous n'empiétions sur leur puissance à eux. Les droits des autres ne peuvent se rapporter qu'à ce qui est en notre puissance: il serait déraisonnable de leur part de nous demander quelque chose qui ne nous appartînt pas. Il faudrait dire plus exactement: seulement sur ce qu'ils croient être en notre puissance, en admettant que ce soit la même chose que ce que nous considérons nous-mêmes comme étant en notre puissance. La même erreur pourrait facilement se produire des deux côtés. Le sentiment du devoir exige que nous ayons sur l'étendue de notre puissance la même croyance que les autres; c'est-à-dire que nous puissions promettre certaines choses, nous engager à les faire («libre arbitre»). — Mes droits: c'est là cette partie de ma puissance que les autres m'ont non seulement concédée, mais qu'ils veulent aussi maintenir pour moi. Comment y arrivent-ils? D'une part, par leur sagesse, leur crainte et leur circonspection: soit qu'ils attendent de nous quelque chose d'équivalent (la protection de leurs droits), soit qu'ils considèrent une lutte avec nous comme dangereuse et inopportune, soit

qu’ils voient dans chaque amoindrissement de notre force un désavantage pour eux-mêmes, puisque dans ce cas nous serions inaptes à une alliance avec eux contre une troisième puissance ennemie. D’autre part, par des donations et des cessions. Dans ce cas les autres ont suffisamment de puissance pour être à même d’en abandonner et pour pouvoir se porter garants de cette donation: cas où il faut admettre un faible sentiment de puissance chez celui qui se laisse gratifier. C’est ainsi que se forment les droits: des degrés de puissance reconnus et garantis. Si les rapports de puissance se déplacent d’une façon importante, des droits disparaissent et il s’en forme d’autres, — c’est ce que démontre le droit des peuples dans son va-et-vient incessant. Si notre puissance diminue beaucoup, le sentiment de ceux qui garantissaient jusqu’à présent notre droit se transforme: ils pèsent les raisons qu’ils avaient de nous accorder notre ancienne possession. Si cet examen n’est pas en notre faveur, ils nient dorénavant «nos droits». De même, si notre puissance augmente d’une façon considérable, le sentiment de ceux qui la reconnaissaient jusqu’à présent et dont nous n’avons plus besoin se transforme: ils essayeront bien de réduire cette puissance à sa dimension première, ils voudront s’occuper de nos affaires en s’appuyant sur leur devoir, — mais ce ne sont là que paroles inutiles. Partout où règne le droit on maintient un état et un certain degré de puissance, on repousse toute augmentation et toute diminution. Le droit des autres est une concession de notre sentiment de puissance à celui des autres. Quand notre puissance se montre profondément ébranlée et brisée, nos droits cessent: par contre, quand nous sommes devenus beaucoup plus puissants, les droits des autres cessent pour nous d’être ce qu’ils ont été jusqu’alors. — L’«homme équitable» a donc besoin sans cesse du toucher subtil d’une balance pour évaluer les degrés de puissance et de droit qui, avec la vanité des choses humaines, ne resteront en équilibre que très peu de temps et ne feront que descendre ou monter: — être équitable est donc difficile et exige beaucoup d’expérience, de la bonne volonté et énormément d’esprit.

§113

L’aspiration à se distinguer. — Celui qui aspire à se distinguer a sans cesse l’oeil sur le prochain et veut savoir quels sont les sentiments de celui-ci: mais la sympathie et l’abandon dont ce penchant a besoin pour se satisfaire sont bien éloignés d’être inspirés par l’innocence, la compassion ou la bienveillance. On veut au contraire percevoir ou deviner de quelle façon le prochain souffre intérieurement ou extérieurement à notre aspect, comment il perd sa puissance sur lui-même et cède à l’impression que notre main ou notre aspect fait sur lui; et quand même celui qui aspire à la distinction ferait ou voudrait faire une impression joyeuse, exaltante ou rassérénante, ce dont il jouirait dans ce succès, ce n’est pas d’avoir réjoui, exalté ou rasséréné son prochain, mais d’avoir laissé son empreinte dans l’âme de celui-ci, d’en avoir changé la forme et de l’avoir dominée selon sa volonté. L’aspiration à se distinguer, c’est l’aspiration à subjuguer le prochain, ne fût-ce que d’une façon indirecte, rien que par le sentiment ou même seulement en rêve. Il y a une longue série de degrés dans cette secrète volonté d’asservir, et pour en épuiser la nomenclature il faudrait presque écrire une histoire de la civilisation, depuis la première barbarie grimaçante jusqu’à la grimace du raffinement et de l’idéalité maladive. L’aspiration à se distinguer procure successivement au prochain — pour désigner par leurs noms quelques degrés de cette longue échelle —: d’abord la torture, puis des coups, puis de l’épouvante, puis de l’étonnement angoissé, puis de la surprise, puis de l’envie, puis de l’admiration, puis de l’édification, puis du plaisir, puis de la joie, puis des rires, puis des railleries, puis des ricanements, puis des insultes, puis des coups donnés, puis des tortures infligées: — là, au sommet de l’échelle, se trouvent placés l’ascète et le martyr; chacun éprouve la plus grande jouissance, justement par suite de son aspiration à se distinguer, à subir lui-même ce que son opposé sur le premier degré de l’échelle, le barbare, fait souffrir à l’autre, devant qui il veut se distinguer. Le triomphe de l’ascète sur lui-même, son oeil dirigé vers l’intérieur, apercevant l’homme dédoublé en un être souffrant et un spectateur et qui, dès lors, ne regarde plus le monde extérieur que pour y ramasser, en quelque sorte, du bois pour son propre bûcher, cette dernière tragédie du besoin de se distinguer, où il ne reste plus qu’une seule

personne qui se carbonise en elle-même, — c'est là le digne dénouement qui convient à un tel début: dans les deux cas un indicible bonheur au spectacle des tortures! En effet, le bonheur considéré comme sentiment de puissance développé à l'extrême ne s'est peut-être jamais rencontré sur la terre d'une façon aussi intense que dans l'âme des ascètes superstitieux. Les Brahmanes expriment cela dans l'histoire du roi Viçvamitra qui puisa dans les exercices de pénitence de mille années une telle force qu'il entreprit de construire un nouveau ciel. Je crois que, dans toute cette catégorie d'événements intérieurs, nous sommes maintenant de grossiers novices et de tâtonnants devineurs d'énigmes; il y a quatre mille ans on était mieux au fait de cette maudite subtilisation de la jouissance de soi. La création du monde fut peut-être alors figurée par un rêveur hindou comme une opération ascétique qu'un dieu entreprend sur lui-même. Peut-être ce dieu voulut-il s'enfermer dans la nature mobile comme dans un instrument de torture, pour sentir ainsi doublées sa félicité et sa puissance! Et, en admettant que ce fût même un dieu d'amour: quelle jouissance pour lui de créer des hommes souffrants, de souffrir très divinement et surhumainement à l'aspect des continuelles tortures de ceux-ci et de se tyranniser ainsi lui-même! Plus encore, en admettant que ce Dieu soit non seulement un Dieu d'amour, mais encore un Dieu de sainteté et d'innocence: se doute-t-on du délire qu'éprouve cet ascète divin, lorsqu'il crée le péché, et les pécheurs, et la damnation éternelle, et encore sous son ciel, au pied de son trône, une demeure énorme de tortures éternelles, d'éternels gémissements! — Il n'est pas tout à fait impossible que l'âme d'un saint Paul, d'un Dante, d'un Calvin et de leurs semblables, n'ait une fois pénétré dans les terrifiants mystères d'une telle volupté de la puissance; — en regard de semblables états d'âme on peut se demander si le cycle de l'aspiration à se distinguer est véritablement revenu à son point de départ, si, avec l'ascète, il a atteint sa dernière extrémité. Ce cercle ne pourrait-il pas être parcouru pour la seconde fois en maintenant l'idée fondamentale de l'ascète et en même temps du dieu compatissant? Je veux dire: faire mal aux autres pour se faire mal à soi-même et pour triompher ainsi de soi et de sa compassion, pour jouir de l'extrême volupté de la puissance! — Pardonnez ces digressions qui se présentent à mon

esprit tandis que je songe à toutes les possibilités sur le vaste champ des débauches psychiques auxquelles s'est livré le désir de puissance.

§114

La connaissance de celui qui souffre. — La condition des hommes malades que leur souffrance torture longtemps et horriblement et dont, malgré cela, la raison ne se trouble point, n'est pas sans valeur pour la connaissance, — abstraction faite des bienfaits intellectuels que toute profonde solitude, toute libération soudaine et permise des devoirs et des habitudes apportent avec elles. Celui qui souffre profondément, enfermé en quelque sorte dans sa souffrance, jette un regard glacial au-dehors, sur les choses: tous ces petits enchantements mensongers où se meuvent généralement les choses, lorsque le regard de l'homme bien-portant s'y arrête, ont disparu pour lui: il s'aperçoit lui-même couché devant lui, sans éclat et sans couleurs. Pour le cas où il aurait vécu jusque-là dans une espèce de rêverie dangereuse: ce suprême désenchantement par la douleur sera le moyen de l'en tirer, et peut-être est-ce le seul. (I1 est possible qu'il en advint ainsi du fondateur du christianisme suspendu à la croix, car les paroles les plus amères qui furent jamais prononcées «Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné!» contiennent, lorsqu'on les interprète dans toute leur profondeur, comme on en a le droit, le témoignage d'une complète désillusion, de la plus grande clairvoyance sur le mirage de la vie; au moment de la souffrance suprême, le Christ devint clairvoyant sur lui-même, tout comme le fut aussi, ainsi que le conte le poète, ce pauvre Don Quichotte mourant.) La formidable tension de l'intellect qui veut s'opposer à la douleur illumine dès lors tout ce qu'il regarde d'une lumière nouvelle: et l'indicible charme que prêtent tous les nouveaux éclairages est souvent assez puissant pour résister à toutes les séductions du suicide et pour faire paraître très désirable à celui qui souffre la continuation de la vie. Il songe avec mépris au monde vague, chaud et confortable où l'homme bien-portant séjourne sans scrupule; il songe avec mépris aux illusions les plus nobles et les plus chéries, où jadis il se jouait de lui-

même; c’est pour lui une véritable jouissance d’évoquer ce mépris comme s’il venait des profondeurs de l’enfer et d’infliger ainsi à l’âme les plus amères souffrances: c’est par ce contrepoids qu’il tient tête à la souffrance physique, — il sent que maintenant ce contrepoids est nécessaire! Avec une épouvantable clairvoyance sur sa propre nature, il s’écrie: «Sois une fois ton propre accusateur et ton propre bourreau, prends ta souffrance comme une punition que tu t’es infligée à toi-même! Jouis de ta supériorité en tant que juge; mieux encore:jouis de ton bon plaisir, de ton arbitraire tyrannie! Elève-toi au-dessus de ta vie, comme au-dessus de ta souffrance, regarde au fond des raisons et des déraisons!» Notre fierté se révolte comme jamais elle n’a fait: elle éprouve une séduction incomparable à défendre la vie contre un tyran tel que la souffrance et contre toutes les insinuations de ce tyran qui voudrait nous pousser à rendre témoignage contre la vie, — à représenter la vie justement en face du tyran. Dans cet état on se défend avec amertume contre toute espèce de pessimisme, pour que celui-ci n’apparaisse pas comme une conséquence de notre état et qu’il ne nous humilie pas comme des vaincus. Jamais non plus la tentation d’être juste dans nos jugements n’est plus grande que maintenant, car maintenant la justice est un triomphe sur nous-mêmes et sur l’état le plus irritable que l’on puisse imaginer, un état qui excuserait tout jugement injuste; — mais nous ne voulons pas être excusés, nous voulons montrer maintenant que nous pouvons être «sans tache». Nous passons par de véritables crises d’orgueil. — Et maintenant survient la première aurore de l’adoucissement, de la guérison — c’est presque son premier effet que nous nous défendions contre la prépondérance de notre orgueil: — nous nous appelons niais et vaniteux, — comme s’il nous était arrivé quelque chose d’unique! Nous humilions sans reconnaissance la fierté toute-puissante qui nous fit supporter la douleur, et nous réclamons avec violence un antidote contre la fierté: nous voulons devenir étrangers à nousmêmes et être dégagés de notre personne, après que trop longtemps la douleur nous a rendus personnels avec violence. «Loin de nous cette fierté, nous écrions-nous, elle était une maladie et une crise de plus!» Nous regardons de nouveau les hommes et la nature — avec un oeil de désir: nous nous souvenons, en souriant avec tristesse, que nous avons

maintenant, à leur sujet, certaines idées nouvelles et différentes de celles d'autrefois, qu'un voile est tombé. — Mais nous sommes réconfortés de revoir les lumières tempérées de la vie, et de sortir de ce jour terriblement cru, sous lequel, lorsque nous souffrions, nous voyions les choses et à travers les choses. Nous ne nous mettons pas en colère si la magie de la santé recommence son jeu, — nous contemplons ce spectacle comme si nous étions transformés, bienveillants et encore très las. Dans cet état on ne peut entendre de musique sans pleurer. —

§115

Ce que l'on appelle le «moi». — Le langage et les préjugés sur quoi s'édifie le langage forment souvent obstacle à l'approfondissement des phénomènes intérieurs et des instincts: par le fait qu'il n'existe de mots que pour les degrés superlatifs de ces phénomènes et de ces instincts. — Or nous sommes habitués à ne plus observer exactement dès que les mots nous manquent, puisqu'il est alors pénible de penser avec précision; on allait même autrefois jusqu'à décréter involontairement que là où cesse le règne des mots, cesse aussi le règne de l'existence. Colère, haine, amour, pitié, désir, connaissance, joie, douleur, — ce ne sont là que des noms pour des conditions extrêmes; les degrés plus pondérés, plus moyens nous échappent, plus encore les degrés inférieurs, sans cesse en jeu, et c'est pourtant eux qui tissent la toile de notre caractère et de notre destinée. Il arrive souvent que ces explosions extrêmes — et le plaisir ou le déplaisir les plus médiocres, dont nous sommes conscients, soit en mangeant un mets, soit en écoutant un son, constituent peut-être encore, selon une évaluation exacte, des explosions extrêmes — déchirent la toile et forment alors des exceptions violentes, le plus souvent par suite de surrections:- et combien, comme telles, peuvent-elles induire l'observateur en erreur! Tout comme elles trompent, d'ailleurs, l'homme actif. Tous, tant que nous sommes, nous ne sommes pas ce que nous paraissons être d'après les seuls états dont nous ayons conscience et pour lesquels nous ayons des mots — et, par conséquent, le blâme

et la louange; nous nous méconnaissons d'après ces explosions grossières qui nous sont seules connues, nous tirons des conclusions d'après une matière où les exceptions l'emportent sur la règle, nous nous trompons en lisant ce grimoire de notre moi, clair en apparence. Cependant, l'opinion que nous avons de nous-mêmes, cette opinion que nous nous sommes formée par cette voie erronée, ce que l'on appelle le «moi», travaille dès lors à former notre caractère et notre destinée.-

§116

Le monde inconnu du «sujet». — Ce que les hommes ont tant de peine à comprendre, c'est leur ignorance sur eux-mêmes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours! Non seulement au sujet du bien et du mal, mais encore au sujet de choses bien plus importantes. Conformément à une illusion ancienne on se figure toujours que l'on sait exactement comment s'effectue l'action humaine dans chaque cas particulier. Non seulement «Dieu qui voit dans les cceurs», non seulement l'homme qui agit et qui réfléchit à son action, —- mais encore n'importe quelle autre personne ne doute pas qu'elle ne comprenne le phénomène de l'action chez toute autre personne. «Je sais ce que je veux, ce que j'ai fait, je suis libre et responsable de mon acte, je rends les autres responsables de ce qu'ils font, je puis nommer par leur nom toutes les possibilités morales, tous les mouvements intérieurs qui précèdent un acte; quelle que soit la façon dont vous agissez, — je m'y comprends moi-même et je vous y comprends tous!»-C'est ainsi que tout le monde pensait autrefois, c'est ainsi que pense encore presque tout le monde. Socrate et Platon qui, en cette matière, furent de grands sceptiques et d'admirables novateurs, étaient cependant innocemment crédules quant au préjugé néfaste, à cette profonde erreur, qui prétend que «le juste entendement doit être suivi forcément par l'action juste».- Avec ce principe ils étaient toujours les héritiers de la folie et de la présomption universelles qui prétendent que l'on connaît l'essence d'une action. «Ce serait terrible si la compréhension de l'essence de l'acte juste n'était pas suivie par l'acte juste», —

c’est là la seule façon dont ces grands hommes jugèrent nécessaire de démontrer cette idée, le contraire leur semblait inimaginable et fou — et pourtant ce contraire répond à la réalité toute nue, démontrée quotidiennement et à toute heure, de toute éternité. N’est-ce pas là précisément la vérité «terrible» que ce que l’on peut savoir d’un acte ne suffit jamais pour l’accomplir, que le passage qui va de l’entendement à l’acte n’a été établi jusqu’à présent dans aucun cas? Les actions ne sont jamais ce qu’elles nous paraissent être! Nous avons eu tant de peine à apprendre que les choses extérieures ne sont pas telles qu’elles nous paraissent — eh bien! il en est de même du monde intérieur! Les actes sont en réalité «quelque chose d’autre», — nous ne pouvons pas en dire davantage: et tous les actes sont essentiellement inconnus. Le contraire est et demeure la croyance habituelle; nous avons contre nous le plus ancien réalisme; jusqu’à présent l’humanité pensait:«Une action est telle qu’elle nous paraît être.» (En relisant ces paroles il me vient en mémoire un très expressif passage de Schopenhauer que je veux citer pour démontrer que, lui aussi, était encore resté accroché sans aucune espèce de scrupule à ce réalisme moral: «En réalité, chacun de nous est un juge moral, compétent et parfait, connaissant exactement le bien et le mal, sanctifié en aimant le bien et en détestant le mal, — chacun est tout cela, tant que ce ne sont pas ses propres actes, mais des actes étrangers qui sont en cause, et qu’il peut se contenter d’approuver ou de désapprouver, tandis que le poids de l’exécution est porté par des épaules étrangères. Chacun peut, par conséquent, tenir comme professeur la place de Dieu.»)

§117

En prison. — Mon oeil, qu’il soit perçant ou qu’il soit faible, ne voit qu’à une certaine distance. Je vis et j’agis dans cet espace, cette ligne d’horizon est ma plus proche destinée, grande ou petite, à laquelle je ne puis échapper. Autour de chaque être s’étend ainsi un cercle concentrique qui lui est particulier. De même notre oreille nous enferme dans un petit espace, de même notre sens du toucher. C’est d’après ces horizons, où nos sens enferment chacun de nous, comme dans

les murs d’une prison, que nous mesurons le monde, en disant que telle chose est près, telle autre loin, telle chose grande, telle autre petite, telle chose dure et telle autre molle: nous appelons «sensation» cette façon de mesurer, — et tout cela est erreur en soi! D’après le monde d’expériences et d’émotions qui nous sont, en moyenne, possibles, dans un espace de temps donné, on mesure sa vie, on la dit courte ou longue, riche ou pauvre, remplie ou vide: et d’après la moyenne de la vie humaine, on mesure celle de tous les autres êtres, — et cela, tout cela est erreur en soi! Si nous avions un oeil cent fois plus perçant pour les choses proches, l’homme nous semblerait énorme; on pourrait même imaginer des organes au moyen desquels l’homme nous apparaîtrait incommensurable. D’autre part, certains organes pourraient être conformés de façon à réduire et à rétrécir des systèmes solaires tout entiers, pour les rendre pareils à une seule cellule: et pour des êtres de l’ordre inverse une seule cellule du corps humain pourrait apparaître, dans sa construction, son mouvement et son harmonie, tel un système solaire. Les habitudes de nos sens nous ont enveloppés dans un tissu de sensations mensongères qui sont, à leur tour, la base de tous nos jugements et de notre «entendement», — il n’y a absolument pas d’issue, pas d’échappatoire, pas de sentier détourné vers le monde réel! Nous sommes dans notre toile comme des araignées, et quoi que nous puissions y prendre, ce ne sera toujours que ce qui se laissera prendre à notre toile.

§118

Qu’est-ce donc que notre prochain? — Que comprenons nous donc de notre prochain, sinon ses frontières, je veux dire ce par quoi il met en quelque sorte son empreinte sur nous? Tout ce que nous comprenons de lui ce sont les changements qui ont lieu sur notre personne et dont il est la cause — ce que nous savons de lui ressemble à une forme creuse. Nous lui prêtons les sentiments que ses actes provoquent en nous et nous lui donnons ainsi le reflet d’une fausse positivité. Nous le formons d’après la connaissance que nous avons de nous-mêmes, pour en faire un satellite de notre propre système: et lorsqu’il s’éclaire ou

s’obscurcit pour nous et que c’est nous, dans les deux cas, qui sommes la cause dernière, — nous nous figurons cependant le contraire! Monde de fantômes ou nous vivons! Monde renversé, tourné à rebours et vide, et que pourtant nous voyons comme en rêve sous un aspect droit et plein.

§119

Vivre et imaginer. — Quel que soit le degré que quelqu’un puisse atteindre dans la connaissance de soi, rien ne peut être plus incomplet que l’image qu’il se fait des instincts qui constituent son individu. A peine s’il sait nommer par leurs noms les instincts les plus grossiers: leur nombre et leur force, leur flux et leur reflux, leur jeu réciproque, et avant tout les lois de leur nutrition lui demeurent complètement inconnus. Cette nutrition devient donc une aeuvre du hasard: les événements quotidiens de notre vie jettent leur proie tantôt à tel instinct, tantôt à tel autre; il les saisit avidement, mais le va-et-vient de ces événements se trouve en dehors de toute corrélation raisonnable avec les besoins nutritifs de l’ensemble des instincts: en sorte qu’il arrivera toujours deux choses — les uns dépériront et mourront d’inanition, les autres seront gavés de nourriture. Chaque moment de notre vie fait croître quelques bras du polype de notre être et en fait se déssécher quelques autres, selon la nourriture que le moment porte ou ne porte pas en lui. A ce point de vue, toutes nos expériences sont des aliments, mais répandus d’une main aveugle, ignorant celui qui a faim et celui qui est déjà rassasié. Par suite de cette nutrition de chaque partie, laissée au hasard, l’état du polype, dans son développement complet, sera quelque chose d’aussi fortuit que l’a été son développement. Pour parler plus exactement: en admettant qu’un instinct se trouve au point où il demande à être satisfait — ou à exercer sa force, ou à la satisfaire, ou à remplir un vide (tout cela dit au figuré): il examinera chaque événement du jour pour savoir comment il peut l’utiliser, en vue de remplir son but: quelle que soit la condition où se trouve l’homme, qu’il marche ou qu’il se repose, qu’il lise ou qu’il parle, qu’il se fâche ou qu’il lutte, ou qu’il jubile, l’instinct altéré tâte en quelque sorte chacune de ces conditions,

et, dans la plupart des cas, il ne trouvera rien à son goût, il faut alors qu'il attende et qu'il continue à avoir soif: encore un moment et il s'affaiblira, et, au bout du quelques jours ou de quelques mois, s'il n'est pas satisfait, il desséchera comme une plante sans pluie. Peut-être cette cruauté du hasard apparaîtrait-elle sous des couleurs plus vives encore si tous les instincts demandaient à être satisfaits aussi foncièrement que la faim qui ne se contente pas d'aliments rêvés, mais la plupart des instincts, surtout ceux que l'on appelle moraux, en sont précisément là, — s'il est permis de supposer que nos rêves servent à compenser, en une certaine mesure, l'absence accidentelle de «nourritures» pendant le jour. Pourquoi le rêve d'hier était-il plein de tendresses et de larmes, celui d'avant-hier plaisant et présomptueux, tel autre, plus ancien encore, aventureux et plein de recherches inquiètes? D'où vient que dans ce rêve je jouis des indescriptibles beautés de la musique, d'où vient que dans cet autre je plane et je m'élève, avec la volupté de l'aigle, jusqu'aux cimes les plus lointaines? Ces imaginations, où se déchargent et se donnent jeu nos instincts de tendresse, ou de raillerie, ou d'excentricité, nos désirs de musique et de sommets — et chacun aura sous la main des exemples plus frappants encore —, sont les interprétations de nos excitations nerveuses pendant le sommeil, des interprétations très libres, très arbitraires de la circulation du sang, du travail des intestins, de la pression des bras et de la couverture, du son des cloches d'une église, du bruit d'une girouette, des pas des noctambules et d'autres choses du même genre. Si ce texte qui, en général, demeure le même d'une nuit à l'autre, reçoit des commentaires variés au point que la raison créatrice imagine hier ou aujourd'hui des causes si différentes pour les mêmes excitations nerveuses: cela tient au fait que le souffleur de cette raison fut différent aujourd'hui de ce qu'il a été hier, — un autre instinct voulut se satisfaire, se manifester, s'exercer, se soulager, se décharger, — c'est cet instinct-là qui était au plus fort de son flux et hier c'en était un autre. — La vie de veille ne possède pas la même liberté d'interprétation que la vie de rêve, elle est moins poétique, moins effrénée, — mais me faut-il ajouter que nos instincts en état de veille ne font également pas autre chose que d'interpréter les excitations nerveuses et d'en fixer les «causes» selon leurs besoins? qu'entre l'état de veille

et le rêve il n’y a pas de différence essentielle? que, même si l’on compare des degrés de culture très différents, la liberté d’interprétation éveillée sur l’un de ces degrés ne le cède en rien à la liberté d’interprétation en rêve de l’autre? que nos évaluations et nos jugements moraux ne sont que des images et des fantaisies, cachant un processus physiologique inconnu à nous, une espèce de langage convenu pour désigner certaines irritations nerveuses? que tout ce que nous appelons conscience n’est en somme que le commentaire plus ou moins fantaisiste d’un texte inconnu, peutêtre inconnaissable, mais pressenti? Que l’on se remette en mémoire un petit fait quelconque. Admettons que nous nous apercevions un jour, tandis que nous traversons la place publique, que quelqu’un se moque de nous: selon que tel ou tel instinct a atteint en nous son point culminant, cet événement aura pour nous telle ou telle signification, — et selon l’espèce d’homme que nous sommes, ce sera un événement tout différent. Un tel l’accueillera comme une goutte de pluie, tel autre le secouera loin de lui comme un insecte; l’un y cherchera un motif de querelle, l’autre examinera ses vêtements pour voir s’ils prêtent à rire, tel autre encore méditera sur le ridicule en soi; enfin il y en aura peut-être un qui se réjouira d’avoir involontairement contribué à ajouter un rayon de soleil à la joie du monde — et, dans chacun de ces cas, un instinct trouvera à se satisfaire, que ce soit celui du dépit, de la combativité, de la méditation ou de la bienveillance. Cet instinct, quel qu’il soit, s’est emparé de l’incident comme d’un butin; pourquoi justement celuilà? Puisqu’il était à l’affût, avide et affamé. — Dernièrement, à onze heures du matin, un homme s’est affaissé droit devant moi, comme frappé de la foudre; toutes les femmes du voisinage se mirent à pousser des cris; moi-même je le remis sur pied et j’attendis auprès de lui que la parole lui revînt, — pendant ce temps aucun muscle de mon visage ne bougea et je ne fus pris d’aucun sentiment, ni de crainte ni de pitié, je fis simplement ce qu’il y avait à faire de plus pressant et de plus raisonnable, puis je m’en allai froidement. En admettant que l’on m’ait annoncé la veille que le lendemain à onze heures quelqu’un tomberait ainsi devant mes pieds, j’aurais souffert les tortures les plus variées, je n’aurais pas dormi de toute la nuit, et au moment décisif je serais peut-être devenu semblable à cet homme au

lieu de le secourir. Car dans l'intervalle tous les instincts imaginables auraient eu le temps de se figurer et de commenter ce fait divers. — Que sont donc les événements de notre vie? Bien plus ce que nous y mettons que ce qui s'y trouve! Ou bien faudrait-il même dire: ils sont vides par eux-mêmes? Vivre, c'est imaginer?

§120

Pour tranquilliser le sceptique. — «Je ne sais absolument pas ce que je fais! Je ne sais absolument pas ce que je dois faire!» — Tu as raison, mais n'aie à ce sujet aucun doute: c'est toi que l'on fait! Dans chaque moment de ta vie! L'humanité a, de tous temps, confondu l'actif et le passif, ce fut là son éternelle faute de grammaire.

§121

«Effet et cause!». — Sur ce miroir — et notre intellect est un miroir — il se passe quelque chose qui manifeste de la régularité, une chose déterminée suit chaque fois une autre chose déterminée, — c'est ce que nous appelons, lorsque nous nous en apercevons, et que nous voulons lui donner un nom, cause et effet — insensés que nous sommes! Comme si, dans ce cas, nous avions compris quelque chose, pu comprendre quelque chose! Or, nous n'avons rien vu que les images des «effets» et des «causes»! Et c'est précisément cette vision en images qui rend impossible d'apercevoir un rapport plus essentiel que celui de la succession!

§122

Les causes finales dans la nature. — Celui qui, savant impartial, étudie l'histoire de l'oeil et de ses formes chez les êtres inférieurs, pour montrer le lent développement de l'organe visuel, arrivera forcément à la conclusion énorme

que, dans la formation de l'aeil, la vue n'a pas été le but, qu'elle s'est au contraire manifestée lorsque le hasard eut constitué l'appareil. Un seul de ces exemples et les «causes finales» nous tombent des yeux comme des écailles!

§123

Raison. — Comment la raison est-elle venue dans le monde? D'une façon raisonnable, comme de juste — par le hasard. Il faudra déchiffrer ce hasard comme une énigme.

§124

Qu'est-ce que vouloir? — Nous rions de celui qui passe le seuil de sa porte au moment où le soleil passe le seuil de la sienne et qui dit: «Je veux que le soleil se lève»; et de celui qui ne peut pas arrêter une roue et qui dit: «Je veux qu'elle roule»; et de celui qui est terrassé dans une lutte et qui dit: «Me voici couché là, mais je veux être couché là!» Mais, en dépit des plaisanteries, agissons-nous jamais autrement que l'un de ces trois-là lorsque nous employons le mot: «Je veux»?

§125

Du «royaume de la liberté». — Nous pouvons imaginer beaucoup plus de choses que nous ne pouvons en faire et en vivre, — ce qui veut dire que notre pensée est superficielle et satisfaite de la surface, au point de ne même pas la remarquer. Si notre intellect était développé sévèrement, d'après la mesure de notre force, et de l'exercice que nous avons de notre force, nous érigerions en premier principe de notre réflexion que nous ne pouvons comprendre que ce que nous pouvons faire, — à supposer que, d'une façon générale, il existe une compréhension. L'homme qui a soif est privé d'eau, mais son esprit lui présente sans cesse devant les yeux l'image de l'eau, comme si rien n'était plus facile que

de s’en procurer, — la nature superficielle et facile à contenter de l’intellect ne peut pas comprendre l’existence d’un besoin véritable et se sent supérieure: elle est fière de pouvoir davantage, de courir plus vite, d’être en un instant presque au but, — et ainsi le royaume des idées, par contraste avec le royaume de l’action, du vouloir et du «vivre», apparaît comme le royaume de la liberté: tandis que, comme je l’ai dit, il n’est que le royaume du superficiel et de l’absence d’exigences.

§126

L’oubli. — Il n’est pas encore démontré que l’oubli existe; tout ce que nous savons c’est qu’il n’est pas en notre pouvoir de nous ressouvenir. Nous avons placé provisoirement, dans cette lacune de notre pouvoir, le mot oubli: comme si c’était là un pouvoir de plus dans le registre. Mais, en fin de compte, qu’est-ce qui est en notre pouvoir! — Si ce mot se trouve dans une lacune (le notre puissance, les autres mots ne se trouveraient-ils pas dans une autre lacune de la connaissance de notre puissance?

§127

En vue d’un but. — De tous les actes humains on comprend certainement le moins bien ceux qui se font en vue d’un but, parce qu’ils ont toujours été regardés comme les plus intelligibles et que, pour notre entende ment, ils sont les plus habituels. Les grands problèmes sont à la rue.

§128

Le rêve et la responsabilité. — Vous voulez être responsables de toutes choses! Excepté de vos rêves! Quelle misérable faiblesse, quel manque de courage logique! Rien ne vous appartient plus en propre que vos rêves! Rien n’est davantage votre œuvrc! Sujet, forme, durée, acteur, spectateur, —- dans ces

comédies vous êtes tout vous-mêmes! Et c'est là justement que vous avez peur et que vous avez honte de vous-mêmes, (Edipc déjà, le sage (Edipe, s'entendait à puiser une consolation dans l'idée que nous n'y pouvons rien, si nous rêvons telle ou telle chose! J'en conclus que la grande majorité des hommes doit avoir à se reprocher des rêves épouvantables. S'il en était autrement, combien aurait-on exploité ~u poésie nocturne en faveur de l'orgueil de l'homme! —tile faut-il ajouter que le sage (Edipe avait raison, que nous ne sommes vraiment pas responsables de nos rêves, — —irais pas davantage de notre état de veille, et que la doctrine du libre arbitre a son père et sa mère dans la fierté et dans le sentiment de puissance de l'homme? Je dis cela peut-être trop souvent: mais ce n'est pas une raison pour que ce soit un mensonge.

§129

La prétendue lutte des motifs. — On parle de la «lutte des motifs», mais on désigne ainsi une lutte qui n'est pas la lutte des motifs. Je veux dire que, dans notre conscience délibérative, avant une action, se présentent les Conséquences d'actions différentes que nous croyons pouvoir exécuter toutes, et nous comparons ces conséquences. Nous croyons être décidés à une action lorsque nous avons établi que les conséquences de celles-ci seront les plus favorables; avant d'être arrivé à cette conclusion de notre examen, nous nous tourmentons souvent loyalement à cause des grandes difficultés qu'il y a à deviner les conséquences, à les apercevoir dans toute leur force, toutes, sans exception: après quoi il faudrait d'ailleurs encore faire la part du hasard. Mais c'est alors que vient le plus difficile: toutes les conséquences que nous avons déterminées séparément, avec tant de difficulté, doivent être pesées les unes contre les autres sur la même balance; et trop souvent nous manquons, pour cette casuistique de l'avantage, de balance, tout autant que de poids, à cause des différences de qualité de toutes ces conséquences imaginables. En admettant cependant que nous nous tirions de cette opération comme des autres, et que le hasard ait mis sur notre chemin des conséquences réciproquement pesables: il nous restera alors effectivement, dans

l’image des conséquences d’une action déterminée, un motif d’accomplir cette action — oui! Un motif! Mais au moment où nous nous décidons à agir, nous sommes souvent déterminés par une catégorie de motifs différente de celle de la catégorie décrite ici, celle qui fait partie de l’«image des conséquences». Alors intervient la façon dont nos forces ont l’habitude de jouer, ou bien la légère poussée d’une personne que nous craignons, vénérons ou aimons, ou bien encore la nonchalance qui préfère exécuter ce qui est sous la main, ou bien enfin l’éveil de l’imagination provoqué au moment décisif par un petit événement quelconque — alors agit aussi l’élément corporel qui se présente sans que l’on puisse le déterminer, ou encore l’humeur du moment, l’irruption d’une passion quelconque qui est, par hasard, prête à sauter: en un mot, des motifs agissent que nous connaissons mal ou que nous ne connaissons point, et que nous ne pouvons jamais faire entrer d’avance dans notre calcul. Il est propable qu’entre eux aussi il y ait lutte, chassé-croisé, soulèvement et répression — ce serait là la véritable «lutte des motifs»: — quelque chose qui, pour nous, est tout à fait invisible et inconscient. J’ai calculé les conséquences et les résultats et j’ai rangé ainsi un instinct très important dans l’ordre de bataille des motifs, — mais cet ordre de bataille je l’établis tout aussi peu que je le vois: la lutte elle-même est cachée et la victoire, en tant que victoire, également; car j’apprends bien ce que je finis par faire, mais je n’apprends pas quel est le motif qui finalement a été victorieux. Nous sommes, en effet, habitués à ne pas faire entrer en ligne de compte tous ces phénomènes inconscients et à ne nous imaginer la préparation d’un acte que dans la mesure où elle est consciente: et c’est pour quoi nous confondons la lutte des motifs avec la comparaison des conséquences possibles de différentes actions, — une des confusions les plus riches en conséquences et les plus néfastes pour le développement de la morale!

§130

Causes finales? volonté? — Nous nous sommes habitués à croire à deux royaumes, le royaume des causes finales et de la volonté, et le royaume du

hasard. Dans ce dernier royaume, tout est vide de sens, tout s'y passe, va et vient, sans que quelqu'un puisse dire pourquoi, à quoi bon. — Nous craignons ce puissant royaume de la grande bêtise cosmique, car nous apprenons généralement à le connaître lorsqu'il tombe dans l'autre monde, celui des causes finales et des intentions, comme une tuile d'un toit, assommant toujours un quelconque de nos buts sublimes. Cette croyance aux deux royaumes provient d'un vieux romantisme et d'une légende: nous autres nains malins, avec notre volonté et nos causes finales, nous sommes importunés, foulés aux pieds, souvent assommés, par des géants imbéciles, archi-imbéciles: les hasards, — mais magré tout nous n'aimerions pas être privés de l'épouvantable poésie de ce voisinage, car ces monstres surviennent souvent, lorsque l'existence dans la toile d'araignée des causes finales est devenue trop ennuyeuse et trop pusillanime, et ils provoquent une diversion supérieure en déchirant soudain de leurs mains la toile tout entière. — Non que ce soit là l'intention de ces êtres déraisonnables! Il ne s'en aperçoivent même pas. Mais leurs mains grossièrement osseuses passent à travers la toile comme si c'était de l'air pur. — Les Grecs appelaient Moira ce royaume des impondérables et de la sublime et éternelle étroitesse d'esprit et ils le plaçaient comme un horizon autour de leurs dieux, un horizon hors duquel ceux-ci ne pouvaient ni voir, ni agir: avec cette secrète mutinerie contre les dieux que l'on rencontre chez un certain nombre de peuples: on veut bien les adorer, mais on garde contre eux un dernier atout entre les mains; chez les Hindous et les Perses, par exemple, on se les imaginait dépendants du sacrifice des mortels, de sorte que, le cas échéant, les mortels pouvaient laisser mourir les dieux de faim et de soif; chez les Scandinaves, durs et mélancoliques, on se créait, par l'idée d'un futur crépuscule des dieux, la jouissance d'une vengeance silencieuse, en compensation de la crainte perpétuelle qu'inspiraient ces dieux méchants. Il en est autrement du christianisme, dont les idées fondamentales ne sont ni hindoues, ni persanes, ni grecques, ni scandinaves. Le christianisme qui enseigna à adorer, dans la poussière, l'esprit de puissance voulut encore que l'on embrassât la poussière après: il fit comprendre que ce tout-puissant «royaume de la bêtise» n'est pas aussi bête qu'il en a l'air, que c'est au contraire nous qui sommes les

imbéciles, nous qui ne nous apercevons pas que, derrière ce royaume, il y a — le bon Dieu, qui jusqu'à présent fut méconnu sous le nom de race de géants ou de Moira, et qui tisse lui-même la toile des causes finales, cette toile plus fine encore que celle de notre intelligence, — en sorte qu'il fallut que notre intelligence la trouvât incompréhensible et même déraisonnable — cette fable était un renversement si audacieux et un paradoxe si osé que le monde antique, devenu trop fragile, ne put y résister, tant la chose parut folle et contradictoire; — car, soit dit entre nous, il y avait là une contradiction: si notre raison ne peut pas deviner la raison et les fins de Dieu, comment fit-elle pour deviner la conformation de sa raison, la raison de la raison, et la conformation de la raison de Dieu? — Dans les temps les plus récents, on s'est en effet demandé, avec méfiance, si la tuile qui tombe du toit a été jetée par l'«amour divin» — et les hommes commencent à revenir sur les traces anciennes du romantisme des géants et des nains. Apprenons donc, parce qu'il en est grand temps, que dans notre royaume particulier des causes finales et de la raison ce sont aussi les géants qui gouvernent! Et nos propres toiles sont tout aussi souvent déchirées par nous-mêmes et, tout aussi grossièrement, que par la fameuse tuile. Et n'est pas finalité tout ce que l'on appelle ainsi, et moins encore volonté tout ce qui est ainsi nommé. Et, si vous vouliez conclure: «Il n'y a donc qu'un seul royaume, celui de la bêtise et du hasard?» - il faudrait ajouter: oui, peut-être n'y a-t-il qu'un seul royaume, peut-être n'y a-t-il ni volonté, ni causes finales, et peut-être est-ce nous qui nous les sommes imaginées. Ces mains de fer de la nécessité qui secouent le cornet du hasard continuent leur jeu indéfiniment: il arrivera donc forcément que certains coups ressemblent parfaitement à la finalité et à la sagesse. Peut-être nos actes de volonté, nos causes finales ne sont-ils pas autre chose que de tels coups — et nous sommes seulement trop bornés et trop vaniteux pour comprendre notre extrême étroitesse d'esprit qui ne sait pas que c'est nous-mêmes qui secouons, avec des mains de fer, le cornet à dés, que, dans nos actes les plus intentionnels, nous ne faisons pas autre chose que de jouer le jeu de la nécessité. Peut-être! — Pour aller au-delà de ce peutêtre, il faudrait avoir été déjà l'hôte de l'enfer, assis à la table de Perséphone, et avoir parié et joué aux dés avec l'hôtesse elle-même.

§131

Les modes morales. — Comme l'ensemble des jugements moraux a bougé! Ces chefs-d'oeuvre de la moralité antique, les plus grands de tous, par exemple le génie d'Epictète, ne savaient rien de la glorification maintenant coutumière de l'esprit de sacrifice, de la vie pour les autres; d'après nos modes morales, il faudrait littéralement les taxer d'immoralité, car ils ont lutté de toutes leurs forces pour leur ego et contre la compassion que nous inspirent les autres (surtout leurs souffrances et leurs infirmités morales). Peut-être nous répondraient-ils: «Si vous êtes pour vous-mêmes un tel objet d'ennui ou un spectacle si laid, vous faites bien de penser aux autres plutôt qu'à vous!»

§132

Les derniers échos du christianisme dans la morale. —«On n'est bon que par la pitié: il faut donc qu'il y ait quelque pitié dans tous nos sentiments'» — c'est la morale du jour! Et d'où cela vient-il? — Le fait que l'homme qui accomplit des actions sociales sympathiques, désintéressées, d'un intérêt commun, est considéré maintenant comme l'homme moral, — c'est peut-être là l'effet le plus général, la transformation la plus complète que le christianisme ait produit en Europe: bien malgré lui peut-être et sans que ce soit là sa doctrine. Mais ce fut le résidu des sentiments chrétiens qui prévalut lorsque la croyance fondamentale, très opposée et foncièrement égoïste, à la «seule chose nécessaire», à l'importance absolue du salut éternel et personnel, ainsi que les dogmes sur quoi reposait cette croyance se retirèrent peu à peu, et que la croyance accessoire à«l'amour», à«l'amour du prochain», en conformité de vue avec la pratique monstrueuse de la charité ecclésiastique, fut ainsi poussée au premier plan. Plus on se séparait des dogmes, plus on cherchait en quelque sorte à justifier cette séparation dans un culte de l'amour de l'humanité: ne point rester en arrière en cela sur l'idéal chrétien, mais renchérir encore sur lui, si cela est possible, ce fut là le secret aiguillon des libres penseurs français, depuis Voltaire

jusqu’à Auguste Comte: et ce dernier, avec sa célèbre formule morale «vivre pour autrui», a, en effet, surchristianisé le christianisme. Schopenhauer en terre allemande, John Stuart Mill en terre anglaise ont donné la plus grande célébrité à la doctrine des affections sympathiques et de la pitié, ou de l’utilité pour les autres, comme principe d’action: mais ils ne furent eux-mêmes que des échos, — ces doctrines ont surgi partout en même temps, sous des formes subtiles ou grossières, avec une vitalité extraordinaire, depuis l’époque de la Révolution française à peu près, et tous les systèmes socialistes se sont placés comme involontairement sur le terrain commun de ces doctrines. Il n’existe peut-être pas aujourd’hui de préjugé plus répandu que celui de croire que l’on sait ce qui constitue véritablement la chose morale. Chacun semble maintenant entendre avec satisfaction que la société est en train d’adapter l’individu aux besoins généraux, et que c’est en même temps le bonheur et le sacrifice de chacun de se considérer comme membre utile et comme instrument d’un tout: cependant on hésite encore beaucoup en ce moment pour savoir où il faut chercher ce tout, si c’est dans l’ordre établi ou dans un ordre à fonder, si c’est dans la nation ou dans la fraternité des peuples, ou encore dans de nouvelles petites communautés économiques. Il y a maintenant, à ce sujet, beaucoup de réflexions, d’hésitations, de luttes beaucoup d’excitation et de passion: mais singulière et unanime est l’harmonie dans l’exigence que l’ego doit s’effacer jusqu’à ce qu’il reçoive de nouveau, sous forme d’adaptation au tout, son cercle fixe de droits et de devoirs, — jusqu’à ce qu’il soit devenu quelque chose de nouveau et de tout différent. On ne veut rien moins — qu’on se l’avoue ou non — qu’une transformation foncière, qu’un affaiblissement même, qu’une suppression de l’individu: on ne se fatigue point d’énumérer et d’accuser tout ce qu’il y a de mauvais, d’hostile, de prodigue, de dispendieux, de luxueux dans l’existence individuelle, pratiquée jusqu’à ce jour, on espère diriger la société à meilleur compte, avec moins de danger et plus d’unité, lorsqu’il n’y aura plus que de grands corps et leurs membres. On considère comme bon tout ce qui, d’une façon ou d’une autre, correspond à cet instinct de groupement et à ses sous-instincts, c’est là le courant fondamental dans la morale de notre époque; la sympathie et les sentiments

sociaux s’y confondent. (Kant se trouve encore en dehors de ce mouvement: il enseigne expressément que nous devons être insensibles à la souffrance d’autrui, si nos bienfaits doivent avoir une valeur morale, — ce que Schopenhauer appelle, avec une colère très concevable de sa part, les fadaises kantiennes.)

§133

«Ne plus penser à soi». — Il faudrait y réfléchir sérieusement: pourquoi saute-t-on à l’eau pour repêcher quelqu’un que l’on voit se noyer, quoique l’on n’ait pour lui aucune sympathie particulière? Par pitié: l’on ne pense plus qu’à son prochain, — répond l’étourderie. Pourquoi éprouve-t-on la douleur et le malaise de celui qui crache du sang, tandis qu’en réalité on lui veut même du mal? Par pitié: on ne pense plus à soi, — répond la même étourderie. La vérité c’est que dans la pitié, — je veux dire dans ce que l’on a l’habitude d’appeler pitié, d’une façon erronée — nous ne pensons plus à nous consciemment, mais que nous y pensons encore très fortement d’une manière inconsciente, comme quand notre pied glisse, nous faisons, inconsciemment, les mouvements contraires qui rétablissent l’équilibre, en y mettant apparemment tout notre bon sens. L’accident d’une autre personne nous offense, il nous ferait sentir notre impuissance, peut-être notre lâcheté, si nous n’y portions remède. Ou bien il amène déjà, par lui-même, un amoindrissement de notre honneur devant les autres ou devant nous-mêmes. Ou bien encore nous trouvons dans l’accident et la souffrance un avertissement du danger qui nous guette aussi; et ne fût-ce que comme indices de l’incertitude et de la fragilité humaines ils peuvent produire sur nous un effet pénible. Nous repoussons ce genre de misère et d’offense et nous y répondons par un acte de compassion, où il peut y avoir une subtile défense et aussi de la vengeance. On devine que nous pensons au fond beaucoup à nous-mêmes en voyant la décision que nous prenons dans tous les cas où nous pouvons éviter l’aspect de ceux qui souffrent, gémissent et sont dans la misère: nous décidons de ne pas l’éviter lorsque nous pouvons nous approcher en hommes puissants et secourables, certains des approbations, voulant éprouver ce

qui est l'opposé de notre bonheur, ou bien encore espérant nous divertir de notre ennui. Nous prêtons à confusion en appelant compassion (Mittleid) la souffrance (Leid) que nous cause un tel spectacle et qui peut être d'espèce très variée, car en tous les cas, c'est là une souffrance dont est indemne celui qui souffre devant nous: elle nous est propre comme lui est particulière sa souffrance à lui. Nous ne nous délivrons donc que de cette souffrance personnelle, en nous livrant à des actes de compassion. Toutefois, nous n'agissons jamais ainsi pour un seul motif: de même qu'il est certain que nous voulons nous délivrer d'une souffrance, il est certain aussi que, pour la même action, nous cédons à une impulsion de plaisir, — plaisir provoqué par l'aspect d'une situation contraire à la nôtre, à l'idée de pouvoir aider si nous le voulions, à la pensée des louanges et de la reconnaissance que nous récolterions, dans le cas où nous aiderions; par l'activité même d'aider, à condition que l'acte réussisse (et comme il réussit progressivement il fait plaisir par lui-même à l'exécutant), mais surtout par le sentiment que notre intervention met un terme à une injustice révoltante (donner cours à son indignation suffit déjà à soulager). Tout cela, y compris des choses plus subtiles encore, est de la «pitié»:- combien lourdement le langage assaille avec ce mot un organisme aussi complexe! — Que par contre la pitié ne fasse qu'un avec la souffrance dont l'aspect la provoque, ou qu'elle ait pour celle-ci une compréhension particulièrement pénétrante et subtile — cela est en contradiction avec l'expérience, et celui qui a glorifié la pitié sous ces deux rapports manque d'expérience suffisante dans le domaine de la morale. C'est pourquoi j'élève des doutes en lisant les choses incroyables que Schopenhauer rapporte sur la compassion: lui qui voudrait par là nous amener à croire à la grande nouveauté de son invention, que la pitié — cette pitié qu'il observe si imparfaitement et qu'il décrit si mal — est la source de toute action morale présente et future — et justement à cause des attributions qu'il a dû commencer par inventer pour elle. — Qu'est-ce qui distingue, en fin de compte, les hommes sans pitié des hommes compatissants? Avant tout — pour ne donner encore qu'une esquisse à gros traits, — ils n'ont pas l'imagination irritable de la crainte, la subtile faculté de pressentir le danger; aussi leur vanité est-elle blessée moins

vite s’il arrive quelque chose qu’ils auraient pu éviter (la précaution de leur fierté leur ordonne de ne pas se mêler inutilement des affaires des autres, ils aiment même, puisqu’ils agissent ainsi, que chacun s’aide soi-même et joue ses propres cartes). De plus, ils sont généralement plus habitués à supporter les douleurs que les hommes compatissants, et il ne leur semble pas injuste que d’autres souffrent puisqu’ils ont souffert eux-mêmes. Enfin l’aspect des ceeurs sensibles leur fait de la peine, comme l’aspect de la stoïque impassibilité aux hommes compatissants; ils n’ont, pour les coeurs sensibles, que des paroles dédaigneuses et craignent que leur esprit viril et leur froide bravoure ne soient en danger, ils cachent leurs larmes devant les autres et les essuient, irrités contre eux-mêmes. Ils font partie d’une autre espèce d’égoïstes que les compatissants; — mais les appeler mauvais dans un sens distinctif, et, bons les hommes compatissants, ce n’est là qu’une mode morale qui a son temps: tout comme la mode contraire a eu son temps, un temps très long.

§134

Dans quelle mesure il faut se garder de la compassion. — La compassion, pour peu qu’elle crée véritablement de la souffrance — et cela doit être ici notre seul point de vue — est une faiblesse comme tout abandon à une affection préjudiciable. Elle augmente la souffrance dans le monde: si, çà et là, par suite de la compassion, une souffrance est indirectement amoindrie ou supprimée, il ne faut pas se servir de ses conséquences occasionnelles, tout à fait insignifiantes dans leur ensemble, pour justifier les façons de la pitié qui portent dommage. A supposer que ces façons prédominent, ne fût-ce que pendant un seul jour, elles pousseraient immédiatement l’humanité à sa perte. Par elle-même la compassion ne possède pas plus un caractère bienfaisant que tout autre instinct: c’est seulement quand on l’exige et la vante — et cela arrive lorsqu’on ne comprend pas ce qui porte préjudice en elle, mais que l’on y découvre une source de plaisir — qu’elle revêt une sorte de bonne conscience; seulement alors on s’abandonne volontiers à elle et on ne craint pas ses conséquences. Dans d’autres

circonstances, où l'on comprendra facilement qu'elle est dangereuse, elle est considérée comme une faiblesse: ou bien, ainsi que c'était le cas chez les Grecs, comme un périodique accès maladif, auquel on pouvait enlever son caractère nuisible par des décharges momentanées et volontaires. — Celui qui a déjà fait l'expérience de rechercher intentionnellement pendant un certain temps les occasions de pitié dans sa vie pratique et qui se représente, dans son for intérieur, toute la misère dont son entourage peut lui offrir le spectacle, devient inévitablement malade et mélancolique. Mais celui qui, dans un sens ou dans un autre, veut servir de médecin à l'humanité, devra être plein de précautions à l'égard de ce sentiment — qui le paralyse dans tous les moments décisifs, entrave sa science et sa main subtile et secourable.

§135

Exciter la pitié. — Parmi les sauvages, on songe avec un frisson moral que l'on pourrait être plaint: ce serait la preuve que l'on est privé de toute vertu. Compatir équivaut à mépriser: on ne veut pas voir souffrir un être méprisable, cela ne procure aucune jouissance. Voir souffrir par contre un ennemi, que l'on considère comme son égal en fierté, mais que la torture ne fait pas abandonner son attitude, et, en général, voir souffrir tout être qui refuse d'en appeler à la pitié, c'est-à-dire à l'humiliation la plus honteuse et la plus profonde, c'est là la jouissance des jouissances, l'âme du sauvage s'y édifie jusqu'à l'admiration: il finit par tuer un pareil brave, lorsque cela est en son pouvoir, et il lui rend, à lui l'inflexible, les derniers honneurs. S'il avait gémi, si son visage avait perdu son expression de froid dédain, s'il s'était montré digne de mépris, — eh bien! il aurait pu continuer à vivre comme un chien, — il n'aurait plus excité la fierté du spectateur et la pitié aurait remplacé l'admiration.

§136

Le bonheur dans la pitié. — Lorsque, comme les Indiens, on place le but

de toute activité intellectuelle dans la connaissance de la misère humaine, et lorsque, à travers plusieurs générations, on demeure fidèle à cet épouvantable précepte, la pitié finit par avoir, aux yeux de tels hommes du pessimisme héréditaire, une valeur nouvelle en tant que valeur conservatrice de la vie, qui aide à supporter l'existence quand bien même celle-ci mériterait d'être rejetée avec dégoût et effroi. La pitié devient l'antidote du suicide, en tant qu'elle recèle un plaisir et fait goûter par petites doses un sentiment de supériorité: elle nous détourne de nous-mêmes, fait déborder le coeur, chasse la crainte et l'engourdissement, incite aux paroles, aux plaintes et aux actions, — c'est un bonheur relatif, si on la compare à la misère de la connaissance qui met, de tous les côtés, l'individu à l'étroit, le pousse dans l'obscurité, et lui coupe le souffle. Le bonheur, quel qu'il soit, donne de l'air, de la lumière et de libres mouvements.

§137

Pourquoi doubler le «moi». — Regarder les événements de notre propre vie avec les mêmes yeux dont nous regardons les événements de la vie d'un autre, — cela tranquillise beaucoup et est une médecine convenable. Regarder et accueillir par contre les événements de la vie des autres, comme s'ils étaient les nôtres — exigence d'une philosophie de la pitié —, cela nous ruinerait à fond, en très peu de temps; que l'on en fasse donc l'expérience sans divaguer plus longtemps. La première maxime est en outre, certainement, plus conforme à la raison et à une bonne volonté raisonnable, car nous jugeons plus objectivement de la valeur et du sens d'un événement lorsqu'il se présente chez les autres et non pas chez nous: par exemple de la valeur d'un décès, d'une perte d'argent, d'une calomnie. La pitié comme principe de l'action avec ce commandement:«souffre du mal de l'autre autant qu'il en souffre lui-même», amènerait par contre forcément le point de vue du moi, avec son exagération et ses déviations, à devenir aussi le point de vue de l'autre, du compatissant: en sorte que nous aurions à souffrir en même temps de notre moi et du moi de l'autre, et que nous nous accablerions ainsi volontairement d'une double déraison, au lieu de rendre

le poids de la nôtre aussi léger que possible.

§138

Devenir plus tendre. — Lorsque nous aimons, vénérons et admirons quelqu'un et que nous nous apercevons après coup qu'il souffre, — et c'est toujours avec beaucoup d'étonnement, car nous ne pouvons douter que le bonheur qui jaillit de lui sur nous n'ait sa source dans un inépuisable bonheur personnel — notre sentiment d'amour, de vénération et d'admiration se transforme dans son essence: il devient plus tendre, c'est-à-dire que le gouffre qui nous sépare semble se combler, un rapprochement d'égal à égal semble avoir lieu. Maintenant il nous semble possible de lui donner en retour, tandis que nous nous le figurions autrefois supérieur à notre reconnaissance. Cette faculté de donner en retour nous émeut et nous cause un grand plaisir. Nous cherchons à deviner ce qui peut calmer la douleur de notre ami et nous le lui donnons; s'il veut des paroles, des regards, des attentions, des services, des présents consolants, — nous les lui donnons; mais avant tout, s'il nous veut souffrants à l'aspect de sa souffrance, nous nous donnons pour souffrants, car tout cela nous procure avant tout les délices de la reconnaissance active: ce qui n'est, en un mot, qu'une bonne vengeance. S'il ne veut rien accepter et n'accepte rien de nous, nous nous en allons refroidis et tristes, presque blessés: c'est comme si l'on rejetait notre reconnaissance, — et, sur ce point d'honneur, le meilleur homme est chatouilleux. — De tout cela il faut conclure que, même au meilleur cas, il y a quelque chose d'abaissant dans la souffrance et, dans la compassion, quelque chose qui élève et donne de la supériorité; ce qui sépare éternellement ces deux sentiments.

§139

Prétendument supérieure! — Vous dites que la morale de la pitié est une morale supérieure à celle du stoïcisme? Prouvez-le, mais remarquez-bien que sur

ce qui est «supérieur» et «inférieur» en morale, il ne faut pas de nouveau décider selon des évaluations morales: car il n'y a pas de morale absolue. Cherchez donc ailleurs vos étalons et — prenez garde à vous!

§140

Louange et blâme. — Si une guerre finit malheureusement on demande à qui en est la «faute»; si elle se termine victorieusement, on loue son auteur. Partout où il y a insuccès on cherche la faute, car l'insuccès apporte avec lui un mécontentement, contre quoi l'on emploie involontairement le seul remède: une nouvelle excitation du sentiment de puissance — et cette excitation se trouve dans la condamnation du «coupable». Ce coupable n'est pas, comme on pourrait le croire, le bouc émissaire pour la faute des autres: il est la victime des faibles, des humiliés, des abaissés qui veulent se prouver, sur n'importe quoi, qu'ils ont encore de la force. Se condamner soi-même peut aussi être un moyen de recouvrer, après la défaite, un sentiment de force. — Par contre, la glorification de l'auteur est souvent le résultat tout aussi aveugle d'un autre instinct qui veut avoir sa victime — et, dans ce cas, le sacrifice paraît même doux et séduisant pour la victime: — cela arrive lorsque le sentiment de puissance est comblé chez un peuple, dans une société, par un succès si grand et si prestigieux qu'il survient une fatigue de la victoire et que l'on abandonne une partie de sa fierté; il naît alors un sentiment d'abnégation qui cherche un objet. — Que nous soyons loués ou blâmés, nous ne sommes généralement, pour nos voisins, que les occasions, et trop souvent les occasions arbitrairement saisies par les cheveux, pour laisser libre cours aux besoins de blâme ou de louange accumulés en eux: nous leur dispensons dans les deux cas un bienfait pour lequel nous n'avons pas de mérite et eux point de reconnaissance.

§141

Plus beau, mais de valeur moindre. — Moralité pittoresque: c'est la

moralité des affections s'élevant en lignes abruptes, des attitudes et des gestes pathétiques, incisifs, terribles et solennels. C'est là le degré demi-sauvage de la moralité: que l'on ne se laisse pas tenter par son charme esthétique pour lui assigner un rang supérieur.

§142

Sympathie. — Si, pour comprendre notre prochain, c'est-à-dire pour reproduire ses sentiments en nous, nous revenons souvent au fond de ses sentiments, déterminés de telle ou telle façon, nous demandant par exemple: pourquoi est-il triste? — afin de devenir tristes nousmêmes pour la même raison —, il est beaucoup plus fréquent que nous négligions d'agir ainsi et que nous provoquions ces sentiments en nous d'après les effets qui se font sentir et en sont visibles chez notre prochain, en imitant sur notre corps l'expression de ses yeux, de sa voix, de sa démarche, de son attitude (au moins jusqu'à une légère ressemblance du jeu des muscles et de l'innervation —) ou même la figuration de tout cela dans la parole, la peinture, la musique. Alors naît en nous un sentiment analogue, par suite d'une vieille association de mouvements et de sentiments qui est dressée à jouer dans les deux sens. Nous sommes allés très loin dans cette habileté à comprendre les sentiments des autres, et, en présence de quelqu'un, nous exerçons toujours presque involontairement cette habileté: que l'on examine surtout le jeu des traits, sur un visage féminin, comme il frémit et rayonne entièrement sous l'empire d'une constante imitation, reproduisant sans cesse les sentiments qui s'agitent autour de lui. Mais c'est la musique qui nous montre le plus distinctement quels maîtres nous sommes dans la divination rapide et subtile des sentiments et dans la sympathie: du moins si la musique est l'imitation d'une imitation de sentiments et si, malgré ce qu'il y a là d'éloigné et de vague, elle nous fait participer souvent encore de ces sentiments, en sorte que nous devenons tristes sans avoir aucun prétexte à la tristesse, comme font les fous, simplement parce que nous entendons des sons et des rythmes qui rappellent d'une façon quelconque l'intonation et le mouvement de ceux qui sont en deuil ou même

leurs coutumes. On raconte d'un roi danois qu'il fut transporté par la musique d'un ménestrel dans un tel enthousiasme guerrier qu'il se précipita de son trône et qu'il tua cinq personnes de sa cour assemblée autour de lui: il n'y avait là ni guerre ni ennemi, et plutôt le contraire de tout cela, mais la force qui remonte du sentiment à la cause était assez violente pour surmonter l'évidence et la raison. Or, c'est là presque toujours l'effet de la musique (en admettant, bien entendu, qu'elle ait un effet —), et l'on n'a pas besoin de cas aussi paradoxaux pour s'en rendre compte: l'état de sentiments où nous transporte la musique est presque toujours en contradiction avec l'évidence de notre situation réelle et de la raison qui reconnaît cette situation réelle et ses causes. — Si nous demandons comment l'imitation des sentiments des autres nous est devenue si courante, il n'y aura aucun doute sur la réponse: l'homme étant la créature la plus craintive de toutes, grâce à sa nature subtile et fragile, a trouvé dans sa disposition craintive l'initiatrice à cette sympathie, à cette rapide compréhension des sentiments des autres (même des animaux). A travers des milliers d'années, il a vu un danger dans tout ce qui lui était étranger, dans tout ce qui était vivant: dès qu'un semblable spectacle s'offrait à ses yeux il imitait les traits et l'attitude qu'il voyait devant lui, et tirait une conclusion sur la nature des mauvaises intentions cachées derrière ces traits et cette attitude. Cette interprétation de tous les mouvements et de tous les traits en fonction d'intentions, l'homme l'a même appliquée à la nature des choses inanimées — porté comme il l'était par l'illusion qu'il n'existe rien d'inanimé. Je crois que tout ce que nous appelons sentiment de la nature et qui nous saisit à l'aspect du ciel, des prairies, des rochers, des forêts, des orages, des étoiles, des mers, des paysages, du printemps, trouve ici son origine. Sans la vieille pratique de la crainte qui nous forçait à voir tout cela sous un sens secondaire et lointain, nous serions privés maintenant des joies de la nature, tout comme l'homme et les animaux nous laisseraient sans plaisir, si nous n'avions pas eu cette initiatrice de toute compréhension, la crainte. D'autre part, la joie et la surprise agréable, et enfin le sentiment du ridicule, sont les enfants de la sympathie, enfants derniers-nés et frères beaucoup plus jeunes de la crainte. — La faculté de compréhension rapide — qui repose donc sur la faculté de simuler

rapidement — diminue chez les hommes et les peuples fiers et souverains, puisqu'ils sont moins craintifs: par contre toutes les variétés de compréhension et de simulation sont familières aux peuples craintifs; là encore se trouve la véritable patrie des arts imitatifs et de l'intelligence supérieure. — Si, en regard de cette théorie de la sympathie, telle que je la propose ici, je songe à cette théorie d'un processus mystique, aujourd'hui en faveur et consacrée, au moyen de quoi la pitié, de deux êtres, n'en fait qu'un seul et rend ainsi possible à l'un la compréhension immédiate de l'autre: si je me souviens qu'un cerveau aussi clair que celui de Schopenhauer prenait son plaisir à de telles billevesées exaltées et misérables, et qu'il a transmis ce plaisir à d'autres cerveaux lucides et demilucides: mon étonnement et ma tristesse sont sans fin. Combien doit être grand le plaisir que nous font les incompréhensibles sottises! Combien près de l'insensé se trouve encore l'homme lorsqu'il écoute ses secrets désirs intellectuels! — (Qu'est-ce donc qui disposait Schopenhauer à une telle reconnaissance à l'égard de Kant, à de si profondes obligations? Il l'a révélé une fois sans équivoque. Quelqu'un avait parlé de la façon dont la qualitas occulta pouvait être enlevée à l'impératif catégorique pour rendre celui-ci intelligible. Sur ce, Schopenhauer de s'écrier: «Intelligibilité de l'impératif catégorique! Idée profondément erronée! Ténèbres d'Égypte! Plaise au ciel qu'il ne devienne intelligible! Qu'il y ait justement quelque chose d'inintelligible, que notre misérable jugement avec ses concepts soit limité, conditionné, fini, trompeur: c'est cette certitude qui est la grande acquisition de Kant.» — Je laisse à penser, si quelqu'un possède la bonne volonté de connaître les choses morales, lorsque, de prime abord il s'exalte sur la croyance en leur inintelligibilité! Quelqu'un qui croit encore loyalement aux illuminations d'en haut, à la magie et aux apparitions et à la laideur métaphysique du crapeau !).

§143

Malheur à nous si cette tendance se déchaîne! — En admettant que la tendance au dévouement et à la sollicitude pour les autres (I' «affection

sympathique») soit doublement plus forte qu'elle ne l'est, le séjour sur la terre deviendrait intolérable. Que l'on songe seulement aux sottises que commet chacun, tous les jours et à toute heure, par dévouement et par sollicitude pour lui-même, et quel insupportable spectacle il offre alors: que seraitce si nous devenions, pour les autres, l'objet de ces sottises et de ces importunités, dont, jusqu'à présent, ils se sont seulement frappés eux-mêmes! Ne faudrait-il pas alors prendre aveuglément la fuite, dès qu'un «prochain» s'approcherait de nous? Et accabler l'affection sympathique des mêmes paroles injurieuses dont nous couvrons aujourd'hui l'égoïsme?

§144

Nous abstraire de la misère des autres. — Si nous nous laissons assombrir par la misère et les souffrances des autres mortels et si nous couvrons de nuages notre propre ciel, qui donc portera les conséquences d'un tel assombrissement? Certainement les autres mortels, et ce sera un poids à ajouter à leurs autres charges! Nous ne pouvons être pour eux ni secourables, ni réconfortants, si nous voulons être l'écho de leur misère, et aussi si nous voulons sans cesse prêter l'oreille à cette misère, — à moins que nous n'apprenions l'art des Olympiens et que nous ne cherchions dorénavant à nous édifier par le malheur des hommes au lieu d'en être malheureux. Mais cela est un peu trop olympien pour nous: bien que, par la jouissance de la tragédie, nous ayons déjà fait un pas en avant vers ce cannibalisme idéal des dieux.

§145

«Non égoïste!». — Celui-ci est vide et voudrait être plein, et celui-là est comblé et voudrait se vider, — tous deux se sentent poussés à chercher un individu qui puisse les y aider. Et ce phénomène, interprété dans un sens supérieur, porte dans les deux cas le même nom: Amour. — Comment? l'amour serait-il quelque chose de non égoïste?

§146

Regarder au-delà du prochain. — Comment? L'essence de ce qui est véritablement moral consisterait, pour nous, à envisager les conséquences prochaines et immédiates que peuvent avoir nos actions pour les autres, et à nous décider d'après ces conséquences? Ceci n'est qu'une morale étroite de petits bourgeois, bien que cela soit encore une morale: mais il me semble que ce serait d'une pensée supérieure et plus subtile de regarder au-delà de ces conséquences immédiates pour le prochain, afin d'encourager des desseins plus lointains, au risque de faire souffrir les autres, — par exemple d'encourager la connaissance, malgré la certitude que notre liberté d'esprit commencera d'abord par jeter les autres dans le doute, le chagrin et quelque chose de pire encore. N'avons-nous pas le droit de traiter notre prochain au moins de la même façon dont nous nous traitons nous-mêmes? Et, si nous ne pensons pas pour nous-mêmes, d'une façon aussi étroite et petite-bourgeoise, aux conséquences et aux souffrances immédiates, pourquoi serions-nous forcés d'agir ainsi pour notre prochain? En admettant que nous ayons pour nous-mêmes le sens du sacrifice: qu'est-ce qui nous interdirait de sacrifier le prochain avec nous? — comme firent jusqu'à présent l'État et les souverains, en sacrifiant un citoyen aux autres citoyens, «pour l'intérêt général!» comme l'on disait. Mais nous aussi, nous avons des intérêts généraux et peut-être sont-ce des intérêts plus généraux encore: pourquoi n'aurait-on pas le droit de sacrifier quelques individus de la génération actuelle en faveur des générations futures? en sorte que leurs peines, leurs inquiétudes, leurs désespoirs, leurs méprises et leurs hésitations fussent jugés nécessaires, parce qu'un nouveau soc de charrue doit fouiller le sol et le rendre fécond pour tous? — Et finalement nous communiquons au prochain un sentiment qui le fait se considérer comme victime, nous le persuadons d'accepter la tâche à quoi nous l'employons. Sommes-nous donc sans pitié? Si pourtant, par-delà notre pitié, nous voulions remporter une victoire sur nousmêmes, ne serait-ce pas là une attitude morale plus haute et plus libre que celle où l'on se sent à l'abri lorsqu'on a découvert si une action fait du bien ou du mal au prochain? Car, par le sacrifice — où nous sommes compris, nous et notre prochain — nous fortifierions et nous

élèverions le sentiment général de la puissance humaine, en admettant que nous n'atteignions pas davantage. Mais cela serait déjà une augmentation positive du bonheur. — Et en fin de compte, si cela était même... mais pas un mot de plus! Un regard suffit, vous m'avez compris.

§147

Cause de l' «altruisme». — Les hommes ont en somme parlé de l'amour avec tant d'emphase et d'adoration parce qu'ils n'en ont jamais trouvé beaucoup et qu'ils ne pouvaient jamais se rassasier de cette nourriture: c'est ainsi qu'elle finit par devenir pour eux «nourriture divine». Si un poète voulait montrer l'image réalisée de l'utopie de l'universel amour des hommes, certainement il lui faudrait décrire un état atroce et ridicule dont jamais on ne vit l'équivalent sur la terre, — chacun serait harcelé, importuné et désiré, non par un seul homme aimant, comme cela arrive maintenant, mais par des milliers, et même par tout le monde, grâce à une tendance irrésistible que l'on insultera alors, que l'on maudira autant que l'a fait l'humanité ancienne avec l'égoïsme; et les poètes de cet état nouveau, si on leur laisse le temps de composer des oeuvres, ne rêveront que du passé bienheureux et sans amour, du divin égoïsme, de la solitude qui jadis était encore possible sur la terre, de la tranquillité, de l'état d'antipathie, de haine, de mépris, et quels que soient les noms que l'on veuille donner à l'infamie de la chère animalité, où nous vivons.

§148

Regard vers le lointain. — Si seules sont appelées morales, ainsi que le veut une définition, les actions que l'on fait à cause du prochain et rien qu'à cause du prochain, alors il n'y a pas d'actions morales! Si seules sont appelées morales, ainsi que le veut une autre définition, les actions faites sous l'influence de la volonté libre, alors il n'y a encore pas d'actions morales! — Qu'est-ce donc que l'on nomme ainsi, et qui pourtant existe certainement et veut par conséquent

être expliqué? Ce sont les effets de quelques méprises intellectuelles. — Et, en admettant que l'on se délivrât de ces erreurs, que deviendraient les «actions morales»? — Au moyen de ces erreurs, nous avons jusqu'à présent prêté à quelques actions une valeur supérieure à celle qu'elles ont en réalité: nous les avons séparées des actions «égoïstes» et des actions «non libres». Si maintenant nous les adjoignons de nouveau à celles-ci, comme nous devons faire, nous en diminuons certainement la valeur (le sentiment de leur valeur), et cela au-dessous de la mesure raisonnable, puisque les actions «égoïstes» et «non libres» ont été évaluées trop bas jusqu'à présent, à cause de cette prétendue différence intime et profonde. — Seront-elles donc, dès lors, exécutées moins souvent, puisque, dès lors on les estimera de moindre valeur? — Inévitablement! Du moins pour un certain temps, aussi longtemps que la balance du sentiment de valeur subira la réaction des fautes anciennes! Mais en contrepartie nous rendons aux hommes le bon courage pour les actions décriées comme égoïstes et nous en rétablissons ainsi la valeur, — nous leur enlevons la mauvaise conscience! Et puisque, jusqu'à présent, les actions égoïstes furent les plus fréquentes et qu'elles le seront encore pour toute éternité, nous enlevons à l'image des actions et de la vie son apparence mauvaise.

Livre troisième

§149

De petites actions divergentes sont nécessaires! - Sur le chapitre des moeurs, agir même une seule fois à l'encontre de ce qu'on juge préférable; céder ici, en pratique, tout en réservant sa liberté intellectuelle; se comporter comme tout le monde et faire ainsi, à tout le monde, une amabilité et un bienfait, pour les dédommager en quelque sorte des écarts de nos opinions: - tout cela est considéré, chez les hommes quelque peu indépendants, non seulement comme

admissible, mais encore comme «honnête», «humain», «tolérant», «point pédant», et quels que soient les termes dont on se sert pour endormir la conscience intellectuelle: et c'est ainsi qu'un tel fait baptiser chrétiennement son enfant et n'en est pas moins athée, tel autre fait son service militaire, comme tout le monde, bien qu'il condamne sévèrement la haine entre les peuples, et un troisième se présente à l'église avec une femme parce qu'il a une parenté pieuse, et il fait des promesses devant un prêtre sans avoir honte de son inconséquence. «Cela n'a pas d'importance si quelqu'un de nous fait ce que tout le monde fait et a toujours fait» - ainsi parle le préjugé grossier! Et l'erreur grossière! Car rien n'est plus important que de confirmer encore une fois ce qui est déjà puissant, traditionnel et reconnu sans raison, par l'acte de quelqu'un de notoirement raisonnable: c'est ainsi que l'on donne à cette chose, aux yeux de tous ceux qui en entendent parler, la sanction de la raison même! Respect à vos opinions! Mais de petites actions divergentes ont plus de valeur!

§150

Le hasard des mariages. - Si j'étais un dieu et un dieu bienveillant, les mariages des hommes m'impatienteraient plus que toute autre chose. Un individu peut aller très, très loin pendant les soixante-dix, et même pendant les trente années de sa vie, - cela est très surprenant, même pour des dieux! Mais, si l'on voit alors comment il accroche l'héritage et le legs de cette lutte et de cette victoire, les lauriers de son humanité, au premier endroit venu, où une petite femme peut les cueillir; si l'on voit comme il s'entend bien à acquérir et mal à garder, et qu'il ne songe même pas que, par la procréation, il peut préparer une vie plus victorieuse encore: on finit par devenir impatient et par se dire: «A la longue, il ne peut rien résulter de l'humanité, les individus sont gaspillés, le hasard des mariages rend impossible toute raison d'une grande progression de l'humanité; - cessons d'être les spectateurs assidus et les fous de ce spectacle sans but!»- Dans cette disposition d'esprit, les dieux d'Épicure se retirèrent jadis dans leur silence et leur béatitude divine: ils étaient fatigués des hommes et de leurs

affaires d'amour.

§151

Il y a ici un nouvel idéal à inventer. - Il ne devrait pas être permis, lorsque l'on est amoureux, de prendre une décision qui engage pour la vie, et de fixer une fois pour toutes, à cause d'un caprice violent, le caractère de sa société: on devrait, publiquement, déclarer sans valeur les serments des amoureux et leur refuser le mariage: - et cela parce que l'on devrait attacher au mariage une importance beaucoup plus grande! en sorte que, dans les cas où il se concluait jusqu'à présent, il ne se conclurait justement pas! La plupart des mariages ne sont-ils pas faits de telle sorte que l'on ne désire pas avoir pour témoin une troisième personne? Et cette troisième personne ne manque généralement pas - c'est l'enfant - elle est plus que témoin, elle est bouc émissaire!

§152

Formule de serment. - «Si je mens maintenant, je ne suis plus un honnête homme et chacun doit avoir le droit de me le dire en plein visage.» - Je recommande cette formule en lieu et place du serment juridique et de l'usuelle invocation de Dieu: elle est plus forte. L'homme pieux, lui-même, n'a pas de raison de s'y soustraire: car dès que le serment habituel ne sert plus suffisamment, il faut que l'homme pieux écoute son catéchisme qui lui prescrit:«Tu n'invoqueras pas en vain le nom du Seigneur, ton Dieu!»

§153

Un mécontent. - C'est un de ces vieux braves: il se fâche contre la civilisation, parce qu'il croit que celle-ci vise à rendre accessibles toutes les bonnes choses, - honneurs, trésors, belles femmes - aux lâches comme aux braves.

§154

Consolations dans le péril. - Les Grecs, dans une vie où les grands dangers et les cataclysmes étaient toujours proches, cherchaient dans la méditation et dans la connaissance une sorte de sûreté du sentiment et un dernier refuge. Nous qui vivons dans une quiétude incomparablement plus grande, nous avons porté le danger dans la méditation et la connaissance, et c'est dans la vie que nous nous reposons et que nous nous calmons de ce danger.

§155

Scepticisme éteint. - Les entreprises périlleuses sont plus rares dans les temps modernes que dans l'antiquité et pendant le Moyen Age, - probablement parce que les temps modernes n'ont plus la croyance aux signes, aux oracles, aux constellations et aux devins. C'est-à-dire que nous sommes devenus incapables de croire à un avenir qui nous est réservé, comme faisaient les Anciens qui - à l'inverse de nous - étaient beaucoup moins sceptiques à l'égard de ce qui arrivait que de ce qui existait.

§156

Méchant par orgueil... -«Pourvu que nous ne nous sentions pas trop à notre aise!» - c'était là la crainte secrète des Grecs de la bonne époque. Voilà pourquoi ils se prêchaient la mesure. Et nous!

§157

Le culte de la «voix de la nature». - Que signifie le fait que notre culture est non seulement patiente à l'égard des manifestations de la douleur, à l'égard des larmes, des plaintes, des reproches, des attitudes de rage ou d'humilité, mais qu'elle les approuve encore et qu'elle les compte parmi les choses nobles et

inévitables? - tandis que l'esprit de la philosophie antique s'abaissait avec mépris vers elles et ne leur reconnaissait absolument pas de nécessité. Que l'on se souvienne donc de la façon dont Platon - qui n'était pas un des philosophes les plus inhumains - parle du Philoctète de la scène tragique. Notre civilisation moderne manquerait-elle peut-être de «philosophie»? Selon l'appréciation de ces anciens philosophes, ferions-nous peut-être tous partie de la «populace»?

§158

Climat du flatteur. - Il ne faut plus chercher maintenant les flatteurs, qui font les chiens couchants, dans le voisinage des princes, - ceux-ci ont tous le goût militaire qui répugne au flatteur. Mais cette fleur s'épanouit maintenant encore dans le voisinage des banquiers et des artistes.

§159

Les évocateurs des morts. - Certains hommes vaniteux apprécient plus haut un fragment du passé à partir du Livre troisième moment où ils peuvent le revivre sentimentalement (surtout si cela est difficile), ils voudraient même, au besoin, le faire ressusciter d'entre les morts. Puisque le nombre des vaniteux est toujours considérable, le danger que présentent les études historiques, dès que toute une époque leur est soumise, n'est pas mince: on gaspille alors trop de force pour toutes les résurrections imaginables. Peut-être comprendra-t-on mieux tout le mouvement du romantisme en partant de ce point de vue.

§160

Vaniteux, avide et peu sage. - Vos désirs sont plus grands que votre raison, et votre vanité est encore plus grande que vos désirs, - à des hommes de votre espèce il faut recommander foncièrement beaucoup de pratique chrétienne, et, de plus, un peu de théorie schopenhauérienne.

§161

Beauté conforme à l'époque. - Si nos sculpteurs, nos peintres et nos musiciens voulaient saisir le sens de l'époque, il leur faudrait montrer la beauté bouffie, gigantesque et nerveuse: tout comme les Grecs, sous la contrainte de leur morale de la mesure, voyaient et figuraient la beauté dans l'Apollon du Belvédère. Nous devrions, en somme, le trouver laid! Mais les «classicistes» pédants nous ont enlevé toute loyauté!

§162

L'ironie des hommes actuels. - Actuellement c'est la façon des Européens de traiter tous les grands intérêts avec ironie, parce que, à force de s'affairer à leur service, on n'a pas le temps de les prendre au sérieux.

§163

Contre Rousseau. - S'il est vrai que notre civilisation est, par elle-même, quelque chose de déplorable: vous avez le choix de poursuivre dans vos conclusions avec Rousseau:«Cette civilisation déplorable est cause de notre mauvaise moralité», ou de conclure en renversant la formule de Rousseau:«Notre bonne moralité est cause de cette déplorable civilisation. Nos conceptions sociales du bien et du mal, faibles et efféminées, leur énorme prépondérance sur le corps et l'âme, ont fini par affaiblir tous les corps et toutes les âmes et par briser les hommes indépendants, autonomes, sans préjugés, les véritables piliers d'une civilisation forte: partout où l'on rencontre aujourd'hui encore la mauvaise moralité, on voit les dernières ruines de ces piliers.» Il y a donc paradoxe contre paradoxe! La vérité ne peut, à aucun prix, être des deux côtés: est-elle en général de l'un ou de l'autre? Qu'on examine!

§164

Peut-être prématuré. - Il semble qu'actuellement, sous différents noms erronés qui induisent en erreur et le plus souvent avec un grand manque de netteté, ceux qui ne se sentent pas attachés aux moeurs et aux lois établies fassent les premières tentatives pour s'organiser et pour se créer ainsi un droit: tandis que jusqu'à présent tous les criminels, les libres penseurs, tous les hommes immoraux et scélérats vivaient décriés et hors la loi, dépérissant sous le poids de la mauvaise conscience. On devrait, somme toute, approuver cela et le trouver bien, quoique le siècle à venir y perde en sécurité et qu'il faudra peut-être que chacun prenne son fusil sur l'épaule: - ne fût-ce que pour qu'il y ait une puissance d'opposition qui rappelle toujours qu'il n'y a pas de morale absolue et exclusive, et que toute moralité qui s'affirme à l'exclusion de toute autre détruit trop de force vive et coûte trop cher à l'humanité. Les divergents qui sont si souvent les inventifs et les créateurs ne doivent plus être sacrifiés; il ne faut plus qu'il soit considéré comme honteux de s'écarter de la morale, en actions et en pensées; il faut que l'on fasse de nombreuses tentatives nouvelles d'existence et de communauté; il faut qu'un poids énorme de mauvaise conscience soit supprimé du monde, - il faut que ces buts généraux soient reconnus et encouragés par tous les gens loyaux qui cherchent la vérité!

§165

La morale qui n'ennuie pas. - Les commandements principaux qu'un peuple se laisse constamment enseigner ci prêcher sont en rapport avec ses défauts principaux et c'est pourquoi il ne les trouve point ennuyeux. Les Grecs, (lui perdaient si souvent la modération, le sang-froid, le sens de la justice et en général la sagesse, prêtaient l'oreille aux quatre vertus socratiques, - car on avait tant besoin de ces vertus et on était justement si peu doué pour elles!

§166

Au carrefour. - Honte à vous! vous voulez entrer dans un système où il faut être un rouage, pleinement et entièrement, sous peine d'être écrasé par ce rouage! Où il va de soi que chacun est ce que ses supérieurs font de lui! Où la chasse aux «relations» fait partie des devoirs naturels! Où personne ne se sent offensé lorsqu'on le rend attentif à un homme en remarquant «qu'il peut lui être utile»! Où l'on n'a pas honte de faire des visites pour quémander l'intercession de quelqu'un! Où l'on ne se doute même pas que, par une subordination aussi intentionnelle à de pareilles moeurs, on s'est, une fois pour toutes, classé parmi les viles poteries de la nature, que les autres peuvent user et briser à leur gré, sans en éprouver un grave sentiment de responsabilité; comme si l'on voulait dire: «Des gens de mon espèce il n'en manquera jamais: usez donc de moi, sans vous gêner!»

§167

Les hommages absolus. - Lorsque je songe au philosophe allemand le plus lu, au musicien allemand que l'on écoute le plus, à l'homme d'État allemand le plus considéré, il faut que je m'avoue à moi-même: si l'on rend maintenant la vie très dure aux Allemands, ce peuple des sentiments absolus, cela tient à leurs propres grands hommes. Dans les trois cas le spectacle est magnifique à contempler: c'est chaque fois un fleuve, si puissamment agité dans le lit qu'il s'est creusé lui-même que l'on pourrait croire souvent qu'il veut monter la montagne. Et pourtant, aussi loin que l'on pousse son admiration, qui n'aimerait pas être, somme toute, d'une autre opinion que Schopenhauer! Et qui aimerait partager maintenant, dans les grandes et dans les petites choses, les opinions de Richard Wagner? aussi juste que puisse être la remarque de celui qui a dit que partout où Wagner donne et prend une impulsion un problème est caché, - passons, ce n'est pas lui qui le tire à la lumière. - Et enfin combien y en aurait-il qui aimeraient, de tout coeur, être d'accord avec Bismarck, à condition qu'il fût d'accord avec lui-même ou qu'il prît du moins l'air de l'être dorénavant! Certes: pas de principes, mais des instincts, un esprit mobile, au service de violents instincts dominants et

pour cela sans principes, - cela ne devrait rien avoir de surprenant chez un homme d'État, mais être plutôt considéré comme juste et conforme à la nature. Hélas! ce fut jusqu'à présent si peu allemand! aussi peu que le bruit autour de la musique, les dissonances et la mauvaise humeur autour du musicien! aussi peu que la position nouvelle et extraordinaire que choisit Schopenhauer: ni au-dessus des choses ni à genoux devant elles - dans les deux cas cela eût encore été allemand, - mais contre les choses! Incroyable et désagréable! Se placer sur le même rang que les choses et être quand même leur adversaire et, en fin de compte, l'adversaire de soi-même! - que doit faire l'admirateur absolu avec un pareil modèle? Et surtout de trois de ces modèles qui n'ont même pas le désir d'être en paix entre eux! Voici Schopenhauer adversaire de la musique de Wagner et Wagner adversaire de la politique de Bismarck et Bismarck adversaire de tout wagnérisme, de tout schopenhauérisme! Que reste-t-il à faire? Où se réfugier avec sa soif de «vénération en bloc»? Pourraiton peut-être choisir, dans la musique du musicien, quelques centaines de bonnes mesures qui vous tiennent à coeur et que l'on aime à prendre à coeur, parce qu'elles ont un coeur - pourrait-on se mettre à l'écart avec ce petit butin et oublier tout le reste? Et rechercher pareille combinaison avec le philosophe et l'homme d'État - choisir, prendre à coeur, et surtout oublier le reste? Oui s'il n'était pas si difficile d'oublier! Il y avait une fois un homme très fier qui, à aucun prix, ne voulait rien accepter que de lui-même, en bien et en mal: mais lorsqu'il eut besoin d'oubli il ne put se le donner et il fut forcé de conjurer les esprits, trois fois; ils vinrent, ils entendirent `un désir et ils finirent par dire: «Cela seul n'est pas en notre pouvoir!» Les Allemands ne devraient-ils pas proliter de l'expérience de Manfred? Pourquoi d'abord conjurer les esprits? Cela ne sert de rien, on n'oublie pas lorsque l'on veut oublier. Et combien grand serait «le reste» qu'il faudrait oublier, chez ces trois grands hommes de notre époque, pour pouvoir demeurer leur admirateur en bloc! Il serait donc préférable de profiter de l'occasion pour essayer quelque chose de nouveau: je veux dire, progresser dans la probité vis-à-vis de soimême et devenir, au lieu d'un peuple qui répète d'une façon crédule et qui hait méchamment et aveuglément, un peuple d'approbation conditionnelle et d'opposition

bienveillante; mais apprendre avant tout que les hommages absolus envers les personnes sont quelque chose de ridicule, que changer d'avis là-dessus ne serait pas déshonorant, même pour les Allemands, et qu'il existe un mot profond, digne d'être pris à coeur:«Ce qui importe, ce ne sont point les personnes, mais les choses'» Ce mot est, comme celui qui l'a prononcé, grand, brave, simple et silencieux, - tout comme Carnot, soldat et républicain. - Mais peut-on parler maintenant ainsi d'un Français à des Allemands, et de plus d'un républicain? Peut-être point, et peut-être n'a-t-on même pas le droit de rappeler ce que Niebuhr put dire jadis aux Allemands: que personne autant que Carnot ne lui avait fait l'impression de la véritable grandeur.

§168

Un modèle. - Qu'est-ce que j'aime en Thucydide, qu'est-ce qui fait que je l'estime plus que Platon'? Il prend le plaisir le plus étendu et le plus libre de préjugés à tout ce qui est typique chez l'homme et dans les événements, et il trouve qu'à chaque type appartient une certaine quantité de bon sens: c'est ce bon sens qu'il cherche à découvrir. Il possède une plus grande justice pratique que Platon; il ne calomnie et ne rapetisse pas les hommes qui ne lui plaisent pas ou bien qui lui ont fait mal dans la vie. Au contraire: il ajoute et introduit quelque chose de grand en toute chose et en toute personne, en ne voyant partout que des types; qu'importe en effet à la postérité, à laquelle il voue son oeuvre, ce qui n'est pas typique! C'est ainsi que cette culture de la plus libre connaissance du monde arrive en lui, le penseur-homme, à une floraison merveilleuse, cette culture qui a son poète en Sophocle, son homme d'État en Périclès, son médecin en Hippocrate, son savant naturaliste en Démocrite: cette culture qui mérite d'être baptisée du nom de ses maîtres, les sophistes, et qui malheureusement, dès le moment de son baptême, commence à devenir soudain pâle et insaisissable pour nous, - car dès lors nous soupçonnons que cette culture pour avoir été combattue par Platon et par toutes les écoles socratiques, devait être bien immorale! La vérité est si compliquée et si enchevêtrée que l'on répugne à la démêler: que la

vieille erreur (error veritate simplicior) suive donc son vieux chemin!

§169

Le génie grec nous est très étranger. - Oriental ou moderne, asiatique ou européen: comparé au grec, tout cela se caractérise par l'énormité et le goût des grandes masses, comme langage du sublime, tandis qu'à Pxstum, à Pompéi et à Athènes on s'étonne, devant toute l'architecture grecque, de voir avec quelles petites masses les Grecs savaient exprimer quelque chose de sublime et aimaient à l'exprimer. - De même: combien en Grèce les hommes étaient simples dans l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes! Combien nous les dépassons dans la connaissance des hommes! Combien pleines de labyrinthes aussi, apparaissent nos âmes et nos représentations de l'âme, en comparaison des leurs! Si nous voulions tenter une architecture conforme à la nature de notre âme (nous sommes trop lâches pour cela): - le labyrinthe devrait être notre modèle! La musique qui nous est propre et qui nous exprime véritablement laisse déjà deviner le labyrinthe (car en musique les hommes se laissent aller parce qu'ils se figurent qu'il n'y a personne qui soit capable de les voir eux-mêmes sous leur musique).

§170

Autres perspectives du sentiment. - Que signifie notre bavardage sur les Grecs! Qu'entendons-nous donc à leur art, dont l'âme est la passion pour la beauté virile nue! - Ce n'est qu'en partant de là qu'ils avaient le sentiment de la beauté féminine. Ils avaient donc, pour celle-ci, une tout autre perspective que nous. Et il en était de même de leur amour de la femme: ils vénéraient autrement, ils méprisaient autrement.

§171

L'alimentation de l'homme moderne. - L'homme moderne s'entend à

digérer beaucoup de choses et même à digérer presque tout, - c'est là sa vanité à lui: mais il serait d'une espèce supérieure justement s'il ne s'y entendait pas: homo pamphagus, ce n'est pas ce qu'il y a de plus fin. Nous vivons entre un passé qui avait un goût plus délirant et bizarre que nous et un avenir qui en aura peut-être un plus choisi, - nous vivons trop dans la moyenne.

§172

Tragédie et musique. - Les hommes d'une disposition d'esprit guerrière, comme par exemple les Grecs du temps d'Eschyle, sont difficiles à émouvoir, et lorsque la pitié triomphe une fois de leur dureté, une espèce de vertige s'empare d'eux, semblable à une force «démoniaque», - ils se sentent alors contraints et secoués par une émotion religieuse. Après coup, ils font leurs réserves sur cet état; tant qu'ils y sont pris, ils jouissent du ravissement que leur procurent l'ivresse et le merveilleux, mêlé à l'absinthe la plus amère de la souffrance: c'est là véritablement une boisson pour les guerriers, quelque chose de rare, de dangereux, de doux et d'amer que l'on n'a pas facilement en partage. - La tragédie s'adresse aux âmes qui ressentent ainsi la pitié, aux âmes dures et guerrières que l'on terrasse difficilement, soit par la crainte, soit par la pitié, mais auxquelles il est utile d'être amollies de temps en temps. Mais que peut donner la tragédie à ceux qui sont ouverts aux «affections sympathiques» comme la voile au vent! Lorsque les Athéniens furent devenus plus doux et plus sensibles, du temps de Platon, - hélas! combien ils étaient encore loin de la sensiblerie des habitants de nos grandes et de nos petites villes! - les philosophes se plaignaient pourtant déjà du caractère nuisible de la tragédie. Une époque pleine de danger, comme celle qui commence en ce moment, où la bravoure et la virilité augmentent de prix, rendra peutêtre lentement les âmes assez dures, pour que des poètes tragiques leur soient nécessaires: mais en attendant, ceux-ci sont plutôt superflus, - pour employer le mot le plus bénin. - C'est ainsi que viendra peut-être encore pour la musique une époque meilleure (elle sera certainement plus méchante!), celle où les artistes musiciens auront à s'adresser à des hommes rigoureusement

personnels, durs en eux-mêmes, dominés par le sombre sérieux de leur passion propre: mais que peut apporter la musique aux âmelettes d'aujourd'hui, nées d'un âge révolu, excessivement agitées, d'une croissance imparfaite, mi-personnelles, curieuses et désireuses de tout?

§173

Les louangeurs du travail. - Dans la glorification du «travail», dans les infatigables discours sur la «bénédiction du travail», je vois la même arrière-pensée que dans les louanges des actes impersonnels et d'un intérêt général: la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l'aspect du travail - c'est-à-dire de cette dure activité du matin au soir - que c'est là la meilleure police, qu'elle tient chacun en bride et qu'elle s'entend vigoureusement à entraver le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, et la soustrait à la réflexion, à la méditation, aux rêves, aux soucis, à l'amour et à la haine, il place toujours devant les yeux un but minime et accorde des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société, où l'on travaille sans cesse durement, jouira d'une plus grande sécurité: et c'est la sécurité que l'on adore Inaintenant comme divinité suprême. - Et voici (ô épouvante!) que c'est justement le «travailleur» qui est devenu dangereux! Les «individus dangereux» fourmillent! Et derrière eux il y a le danger des dangers - l'individuum!

§174

Mode morale d'une société commerçante. - Derrière ce principe de l'actuelle mode morale: «les actions morales sont les actions de la sympathie pour les autres», je vois dominer l'instinct social de la crainte qui prend ainsi un déguisement intellectuel: cet instinct pose comme principe supérieur, le plus important et le plus prochain, qu'il faut enlever à la vie le caractère dangereux qu'elle avait autrefois, et que chacun doit aider à cela de toutes ses forces. C'est

pourquoi seules les actions qui visent à la sécurité générale et au sentiment de sécurité de la société peuvent recevoir l'attribut «bon»! - Combien peu de plaisirs les hommes doivent-ils avoir dès lors à leur propre aspect, pour qu'une telle tyrannie de la crainte leur prescrive la loi morale supérieure, pour qu'ils se laissent ainsi recommander sans objection de lever ou de détourner le regard de leur propre personne, mais d'avoir des yeux de lynx pour toute misère, pour toute souffrance étrangères! Avec notre intention, poussée jusqu'à l'énormité, de vouloir raboter toutes les aspérités et tous les angles de la vie, ne sommes-nous pas en bonne voie de réduire l'humanité jusqu'à en faire du sable? Du sable! Du sable fin, mou, granuleux, infini! Est-ce là votre idéal, ô héros des affections sympathiques? - En attendant, reste à savoir si l'on sert davantage son prochain en courant immédiatement et sans cesse à son secours et en l'aidant, - ce qui ne peut se faire que très superficiellement à moins de devenir une mainmise tyrannique -, ou en faisant de soi-même quelque chose que le prochain voit avec plaisir, par exemple un beau jardin tranquille et fermé qui possède de hautes murailles contre la tempête et la poussière des grandes routes, mais aussi une porte hospitalière.

§175

Pensée fondamentale d'une culture de commerçants. - On voit maintenant se former, de différents côtés, la culture d'une société dont le commerce est l'âme tout aussi bien que le combat singulier était l'âme de la culture chez les anciens Grecs, la guerre, la victoire et le droit chez les Romains. Celui qui s'adonne au commerce s'entend à tout taxer sans le produire, à taxer d'après le besoin du consommateur et non d'après son besoin personnel; chez lui la question des questions c'est de savoir «quelles personnes et combien de personnes consomment cela?» Il emploie donc dès lors, instinctivement et sans cesse, ce type de taxation: à tout, donc aussi aux productions des arts et des sciences, des penseurs, des savants, des artistes, des hommes d'État, des peuples, des partis et même d'époques tout entières: il s'informe à propos de tout ce qui se

crée, de l'offre et de la demande, afin de fixer, pour lui-même, la valeur d'une chose. Ceci, érigé en principe de toute une culture, étudié depuis l'illimité jusqu'au plus subtil et imposé à toute espèce de vouloir et de savoir, sera la fierté de vous autres hommes du prochain siècle: si les prophètes de la classe commerçante ont raison de le mettre en votre possession! Mais j'ai peu de foi en ces prophètes. Credat JudceusApella, - pour parler avec Horace.

§176

La critique des pères. - Pourquoi supporte-t-on maintenant déjà la vérité sur le passé le plus récent? Parce qu'il existe toujours une nouvelle génération qui se sent en contradiction avec ce passé, et qui jouit, dans cette critique, des prémices du sentiment de puissance. Autrefois, la génération nouvelle voulait, au contraire, se fonder sur l'ancienne et elle commençait à avoir conscience d'elle-même, non seulement en acceptant les opinions des pères, mais en les défendant plus sévèrement encore, si cela était possible. Critiquer l'autorité paternelle était autrefois un vice: maintenant les jeunes idéalistes commencent par là.

§177

Apprendre la solitude. - Oh! pauvres hères, vous qui habitez les grandes villes de la politique mondiale, jeunes gens très doués, martyrisés par la vanité, vous considérez que c'est votre devoir de dire votre mot dans tous les événements (- car il se passe toujours quelque chose)! Vous croyez que, lorsque vous avez fait ainsi de la poussière et du bruit, vous êtes le carrosse de l'histoire! Vous épiez toujours et attendez sans cesse le moment où vous pourrez jeter votre parole au public, et vous perdez ainsi toute productivité véritable! Quel que soit votre désir de grandes oeuvres, le profond silence de la maturation ne vient pas jusqu'à vous! L'événement du jour vous chasse devant lui comme de la paille légère, tandis que vous avez l'illusion de chasser l'événement, - pauvres diables! - Lorsque l'on veut être un héros sur la scène, il ne faut pas songer à jouer le chaeur, on ne doit même

pas savoir comment on fait chorus.

§178

Ceux qui s'usent quotidiennement. - Ces jeunes gens ne manquent ni de caractère, ni de dispositions, ni de zèle: mais on ne leur a jamais laissé le temps de se donner une direction à eux-mêmes, les habituant, au contraire, dès leur plus jeune âge, à en recevoir une. Lorsqu'ils étaient mûrs pour être «envoyés dans le désert», on agissait autrement, - on les utilisa, on les déroba à eux-mêmes, on les éleva à être usés quotidiennement, on leur fit de cela un devoir et un principe - et maintenant ils ne peuvent plus s'en passer, ils ne veulent pas qu'il en soit autrement. Mais, à ces pauvres bêtes de trait, il ne faut pas refuser leurs «vacances» - ainsi nomme-t-on cet idéal forcé d'un siècle surmené: des vacances où l'on peut une fois paresser à coeur joie, être stupide et enfantin.

§179

Aussi peu d'«État» que possible! - Toutes les situations politiques et sociales ne méritent pas que ce soient justement les esprits les plus doués qui aient le droit de s'en occuper et qui y soient forcés: un tel gaspillage des esprits est en somme plus grave qu'un état de misère. La politique est le champ de travail pour des cerveaux plus médiocres, et ce champ de travail ne devrait pas être ouvert à d'autres: que la machine s'en aille plutôt en morceaux une fois de plus! Mais telles que les choses se présentent aujourd'hui, où non seulement tous croient devoir savoir chaque jour ce qui se passe, mais où chacun veut encore y être actif à tout instant, et abandonne pour cela son propre travail, elles sont une grande et ridicule folie. On paye la «sécurité publique» beaucoup trop cher à ce prix: et, ce qu'il y a de plus fou, on aboutit de la sorte au contraire de la sécurite publique, ainsi que notre excellent siècle est en train de le démontrer: comme si cela n'avait jamais été fait! Donner à la société la sécurité contre les voleurs et contre le feu, la rendre infiniment commode pour toute espèce de commerce et de

relations, et transformer l'État en providence, au bon et au mauvais sens, - ce sont là des buts inférieurs, médiocres et nullement indispensables, à quoi l'on ne devrait pas viser avec les moyens et les instruments les plus élevés qu'il y ait, - les moyens que l'on devrait réserver justement aux fins supérieures et les plus rares! Notre époque, bien qu'elle parle beaucoup d'économie, est gaspilleuse: elle gaspille ce qu'il y a de plus précieux, l'esprit.

§180

Les guerres. - Les grandes guerres contemporaines sont le résultat des études historiques.

§181

Gouverner. - Les uns gouvernent pour le plaisir de gouverner, les autres pour ne pas être eux-mêmes gouvernés: - Entre deux maux ils ont choisi le moindre.

§182

La logique grossière. - On dit d'un homme, avec le plus profond respect: «C'est un caractère!» - Oui! s'il étale une logique grossière, une logique qui saute aux veux les moins clairvoyants! Mais dès qu'il s'agit d'un esprit plus subtil et plus profond, conséquent à sa manière, la manière supérieure, les- spectateurs nient l'existence du caractère. C'est pourquoi les hommes d'État rusés jouent généralement leur comédie sous le couvert de la logique grossière.

§183

Les vieux et les jeunes. - «Il y a quelque chose d'immoral dans

l'existence des parlements - ainsi pense encore tel ou tel -, car on a le droit d'y exprimer des opinions contre le gouvernement!» - «Il faut toujours avoir sur les choses l'opinion que notre maître et seigneur commande!» - c'est là le onzième commandement de certaines braves vieilles cervelles, surtout dans l'Allemagne du Nord. On en rit comme d'une mode désuète: mais autrefois c'était la morale! Peut-être rira-t-on aussi un jour de ce qui, dans la jeune génération, à éducation parlementaire, passe maintenant pour moral: je veux dire de placer la politique des partis au-dessus de la sagesse personnelle, et de répondre à chaque question qui concerne le bien public, selon le vent dont il faut gonfler les voiles du parti. «Il faut avoir à ce sujet l'opinion qu'exige la situation du parti» - tels seraient les termes du canon. On fait maintenant, au service d'une pareille morale, toute espèce de sacrifices, jusqu'à la victoire sur soi-même et le martyre.

§184

L'État, un produit des anarchistes. - Dans les pays où les hommes sont disciplinés, il reste toujours assez de retardataires non disciplinés: immédiatement ils se joignent aux camps socialistes, plus que partout ailleurs. Si ceux-ci venaient une fois à faire des lois, on peut compter qu'ils s'imposeront des chaînes de fer et qu'ils exerceront une discipline terrible: - ils se connaissent! Et ils supporteront ces lois avec la conscience qu'ils se les sont données eux-mêmes, - le sentiment de puissance, et de celle puissance est trop récent chez eux et trop séduisant pour qu'ils ne souffrent pas tout à cause de lui.

§185

Mendiants. - Il faut supprimer les mendiants, car on s'irrite de leur donner, et de ne pas leur donner.

§186

Hommes d'affaires. - Vos affaires - ce sont là vos plus grands préjugés, car elles vous lient à l'endroit où vous êtes, à votre société, à vos goûts. Appliqués aux affaires, - mais paresseux pour ce qui est de l'esprit, satisfaits de votre insuffisance, le tablier du devoir accroché sur cette satisfaction: c'est ainsi que vous vivez, c'est ainsi que vous voulez que soient vos enfants!

§187

Un avenir possible. - Ne pourrait-on pas imaginer un état social où le malfaiteur se déclarerait lui-même coupable, se dicterait publiquement, à lui-même, sa peine, avec le sentiment orgueilleux qu'il honore la loi qu'il a faite lui-même, qu'il exerce sa puissance en se punissant, la puissance du législateur? Il peut une fois faillir, mais par sa punition volontaire il s'élève au-dessus de son délit, non seulement il l'efface, par sa franchise, sa grandeur et sa tranquillité, il y ajoute encore un bienfait public. - Ce serait là le criminel d'un avenir possible, qui suppose, il est vrai, l'existence d'une législation de l'avenir, avec l'idée fondamentale: «Je me soumets seulement à la loi que j'ai promulguée moi-même, dans les grandes et dans les petites choses.» Bien des tentatives doivent encore être faites! Bien des avenirs doivent encore voir le jour!

§188

Ivresse et nutrition. - Les peuples ne sont tellement trompés que parce qu'ils cherchent toujours un trompeur, c'est-à-dire un vin excitant pour leurs sens. Pourvu qu'ils puissent avoir ce vin-là, ils se contenteront de pain médiocre. L'ivresse leur importe plus que la nourriture, - milà l'amorce où ils se laisseront toujours prendre! Que ,ont pour eux des hommes choisis dans leurs rangs - hissent-ils les spécialistes les plus autorisés - à côté de conquérants brillants, de vieilles et somptueuses maisons princières? A tout le moins faudrait-il que l'homme du peuple, pour réussir, leur ouvrît la perspective de conquêtes et d'apparat: cela lui ferait peut-être trouver créance. 1,es peuples obéissent toujours

et vont plus loin encore, à condition de pouvoir s'enivrer! On n'a pas même le droit de leur offrir le plaisir sans la couronne de lauriers dont la force rend fou. Mais ce goût populacier qui tient l'ivresse pour plus importante que la nutrition n'est nullement né dans les profondeurs de la populace: il y a, au contraire, été porté et transplanté pour y croître tardivement avec plus d'abondance, bien qu'il tienne son origine des intelligences les plus hautes, où il s'est épanoui durant des milliers d'années. Le peuple est le dernier terrain inculte où puisse encore prospérer cette éclatante ivraie. - Comment! et c'est justement au peuple que l'on voudrait confier la politique? Pour qu'il y puise son ivresse quotidienne?

§189

De la grande politique. - Quelle que soit la part que prennent, dans la grande politique, l'intérêt et la vanité des individus comme des peuples: la force la plus vivace qui les pousse en avant est le besoin de puissance, qui, non seulement dans l'âme des princes et des puissants, mais encore, et non pour la moindre part, dans les couches inférieures du peuple, jaillit, de temps en temps, de sources inépuisables. L'heure revient toujours où les masses sont prêtes à sacrifier leur vie, leur fortune, leur conscience, leur vertu pour se procurer cette jouissance supérieure et pour régner, en nation victorieuse et tyranniquement arbitraire, sur d'autres nations (ou du moins pour se figurer qu'elles règnent). Alors les sentiments de prodigalité, de sacrifice, d'espérance, de confiance, d'audace extraordinaire, d'enthousiasme jaillissent si abondamment que le souverain ambitieux ou prévoyant avec sagesse, peut saisir le premier prétexte à une guerre et substituer à son injustice la bonne conscience du peuple. Les grands conquérants ont toujours tenu le langage pathétique de la vertu: ils avaient toujours autour d'eux des masses qui se trouvaient en état d'exaltation et ne voulaient entendre que des discours exaltés. Singulière folie des jugements moraux! Lorsque l'homme éprouve un sentiment de puissance, il se croit et s'appelle bon: et c'est alors justement que les autres, sur lesquels il lui faut épancher sa puissance, l'appellent méchant! Hésiode, dans sa fable des âges de

l'homme, a peint deux fois de suite la même époque, celle des héros d'Homère, et c'est ainsi que d'une seule époque il en a fait deux: vue par l'esprit de ceux qui se trouvaient soumis à la domination épouvantable, à la contrainte d'airain de ces héros aventureux de la force ou qui en avaient entendu parler par leurs ancêtres, cette époque apparaissait comme mauvaise: mais les descendants de ces générations chevaleresques vénéraient en elle un bon vieux temps, presque bienheureux. C'est pourquoi le poète ne sut point s'en tirer autrement que comme il fit, - car il avait probablement autour de lui des auditeurs des deux espèces!

§190

L'ancienne culture allemande. - Lorsque les Allemands commencèrent à devenir intéressants pour les autres peuples de l'Europe - il n'y a pas si longtemps de cela, - ce fut grâce à une culture qu'ils ne possèdent pas aujourd'hui, qu'ils ont secouée avec une ardeur aveugle, comme si ç'avait été une maladie: et pourtant ils ne surent rien mettre de mieux à sa place que la folie politique et nationale. Il est vrai qu'ils ont abouti par là à devenir encore beaucoup plus intéressants pour les autres peuples qu'ils ne l'étaient autrefois pour leur culture: qu'on leur laisse donc cette satisfaction! Il est cependant indéniable que cette culture allemande a dupé les Européens et 9u'elle n'était digne ni d'être imitée ni de l'intérêt qu on lui a porté, et moins encore des emprunts qu'on rivalisait à lui faire. Que l'on se renseigne donc aujourd'hui sur Schiller, Guillaume de Humboldt, Schleiermacher, Hegel, Schelling, qu'on lise leurs correspondances et qu'on se fasse introduire dans le grand cercle de leurs adhérents: qu'est-ce qui leur est commun, qu'est-ce qui, chez eux, nous impressionne, tels que nous sommes maintenant, tantôt d'une façon si insupportable, tantôt d'une façon si touchante et si pitoyable? D'une part la rage de paraître, à tout prix, moralement ému; d'autre part le désir d'une universalité brillante et sans consistance, ainsi que l'intention arrêtée de voir tout en beau (caractères, passions, époques, moeurs), - malheureusement ce «beau» répondait à un mauvais goût vague qui néanmoins se vantait d'être de provenance grecque. C'est un idéalisme, doux, bonasse, avec

des reflets argentés, qui veut avant tout avoir des attitudes et des accents noblement travestis, quelque chose de prétentieux autant qu'inoffensif, animé d'une cordiale aversion contre la réalité «froide» ou «sèche», contre l'anatomie, contre les passions complètes, contre toute espèce de continence et de scepticisme philosophique, mais surtout contre la connaissance de la nature, pour peu qu'elle ne puisse pas servir à un symbolisme religieux. Goethe assistait à sa façon à ces agitations de la culture allemande: se plaçant en dehors, résistant doucement, silencieux, s'affermissant toujours davantage sur son propre chemin meilleur. Un peu plus tard Schopenhauer lui aussi y assista, - selon lui une bonne part du monde véritable et des diableries du monde étaient de nouveau devenus visibles, et il en parlait avec autant de grossièreté que d'enthousiasme: car dans cette diablerie il y avait de la beauté! - Et qu'est-ce qui séduisit au fond les étrangers, qu'est-ce qui les fit ne point se comporter comme Goethe et Schopenhauer, ou simplement regarder ailleurs? C'était cet éclat mat, cette énigmatique lumière de voie lactée qui brillait autour de cette culture: cela faisait dire aux étrangers: «Voilà quelque chose qui est très, très lointain de nous; nous y perdons la vue, l'ouïe, l'entendement, le sens de la jouissance et de l'évaluation; mais, malgré tout, cela pourrait bien être des astres! Les Allemands auraient-ils découvert en douceur un coin du ciel et s'y seraient-ils installés? Il faut essayer de s'approcher des Allemands.» Et l'on s'approcha d'eux; tandis que, peu de temps après, ces mêmes Allemands commencèrent à se donner de la peine pour se débarrasser de cet éclat de voie lactée: ils savaient trop bien qu'ils n'avaient pas été au ciel, - mais dans un nuage!

§191

Hommes meilleurs. - On me dit que notre art s'adresse aux hommes du présent, avides, insatiables, indomptés, dégoûtés, tourmentés, et qu'il leur montre une image de la béatitude, de l'élévation, de la sublimité, à côté de l'image de leur laideur: afin qu'il leur soit possible d'oublier une fois et de respirer librement, peut-être même de rapporter de cet oubli une incitation à la fuite et à la

conversion. Pauvres artistes, qui ont un pareil public! Avec de telles arrière-pensées qui tiennent du prêtre et du médecin aliéniste! Combien plus heureux était Corneille - «le grand Corneille», comme s'exclamait Mme de Sévigné, avec l'accent de la femme devant un homme complet, - combien supérieur son public auquel il pouvait faire du bien avec les images de la vertu chevaleresque, du devoir sévère, du sacrifice généreux, de l'héroïque discipline de soi-même! Combien différemment l'un et l'autre aimaient l'existence, non pas créée par une «volonté» aveugle et inculte, que l'on maudit parce qu'on ne sait pas la détruire, mais comme un lieu où la grandeur et l'humanité sont possibles en même temps, et où même la contrainte la plus sévère des formes, la soumission au bon plaisir princier ou ecclésiastique, ne peuvent étouffer ni la fierté, ni le sentiment chevaleresque, ni la grâce, ni l'esprit de chaque individu, mais sont plutôt considérés comme un charme de plus et un aiguillon dont le contraste renforce, la maîtrise de soi et la noblesse innée, la puissance héréditaire du vouloir et de la passion!

§192

Désirer des adversaires parfaits. - On ne saurait contester aux Français qu'ils ont été le peuple le plus chrétien de la terre: non point qu'en France la dévotion des masses ait été plus grande qu'ailleurs, mais les formes les plus difficiles à réaliser de l'idéal chrétien s'y sont incarnées en de hommes et n'y sont point demeurées à l'état de conception, d'intention, d'ébauche imparfaite. Voici Pascal, dans l'union de la ferveur, de l'esprit et de la loyauté, le plus grand de tous les chrétiens, - et que l'on songe à tout ce qu'il s'agissait d'allier ici! Voici Fénelon, l'expression la plus parfaite et la plus séduisante de la culture ecclésiastique, sous toutes ses formes: un équilibre sublime, dont, comme historien, on serait tenté de démontrer l'impossibilité, tandis qu'en réalité il ne fut qu'une perfection d'une difficulté et d'une invraisemblance infinies. Voici Madame de Guyon, parmi ses semblables, les quiétistes français: et tout ce que l'éloquence et l'ardeur de l'apôtre Paul ont essayé de deviner de l'état le plus

sublime, le plus aimant, le plus silencieux, le plus extasié et, pour tout dire semi-divin du chrétien, s'est ici fait vérité, en se dépouillant de cette importunité juive dont saint Paul fait preuve à l'endroit de Dieu, en la rejetant grâce à une naïveté de la parole et du geste, vraiment toute féminine, subtile et distinguée telle que la connaissait l'ancienne France. Voici le fondateur de l'ordre des Trappistes, le dernier qui ait pris au sérieux l'idéal ascétique du christianisme, non pas qu'il fût une exception parmi les Français, mais, au contraire, en vrai Français: car jusqu'à présent sa sombre création ne put s'acclimater et prospérer que chez les Français, elle les a suivis en Alsace et en Algérie. N'oublions pas les Huguenots: depuis eux il n'y a pas encore eu de plus bel alliage d'esprit guerrier et d'amour du travail, de mceurs raffinées et de rigueur chrétienne. Voici encore Port-Royal, où l'on assiste à la dernière floraison de la haute érudition chrétienne: et pour ce qui est de la floraison, en France les grands hommes s'y entendent mieux qu'ailleurs. Loin d'être superficiel, un grand Français n'en conserve pas moins sa surface, une enveloppe naturelle qui entoure son fond et sa profondeur, - tandis que la profondeur d'un grand Allemand est généralement tenue renfermée dans une fiole étrangement contournée, comme un élixir qui cherche à se garantir, par son enveloppe dure et singulière, de la clarté du jour et des mains étourdies. - Et que l'on devine après cela pourquoi ce peuple, qui possède les types les plus accomplis de la chrétienté, engendra nécessairement aussi les types contraires les plus accomplis de la libre pensée anti-chrétienne! Le libertin français a, dans son for intérieur, toujours livré bataille à de vrais grands hommes, et non pas seulement à des dogmes et à de sublimes avortons, comme les libertins des autres peuples.

§193

Esprit et morale. - L'Allemand, qui possède le secret d'être ennuyeux avec de l'esprit (Geist), du savoir et du sentiment et qui s'est habitué à considérer l'ennui comme moral,- l'Allemand éprouve dans l'esprit' français la peur que celui-ci n'arrache les yeux à la morale - et cette peur est semblable pourtant à la

crainte et au plaisir du petit oiseau devant le serpent à sonnettes. Parmi les Allemands célèbres, nul n'a peut-être eu plus d'esprit que Hegel - mais il en avait une si grosse peur allemande que cette peur a créé un style particulièrement défectueux. Le propre de ce mauvais style c'est d'envelopper un noyau, de l'envelopper encore et toujours, jusqu'à ce qu'il transperce à peine, hasardant un regard honteux et curieux - comme «le regard d'une jeune femme à travers son voile», pour parler avec Eschyle, ce vieil ennemi des femmes -: mais ce noyau est une saillie spirituelle, souvent impertinente, sur un sujet des plus intellectuels, une combinaison de mots, subtile et osée, telle qu'il en faut dans une société de penseurs, comme hors-d'oeuvre de la science, - mais présenté dans ce fouillis, c'est la science abstruse elle-même et le plus complet ennui moral! Les Allemands trouvèrent là une forme d'esprit qui leur était permise et ils en jouirent avec un ravissement si manifeste que l'entendement pénétrant de Schopenhauer en fut stupéfait d'étonnement, - toute sa vie il tonna contre le spectacle que lui offraient les Allemands, mais il ne sut jamais se l'expliquer.

§194

Vanité des maîtres de morale. - Le succès, en somme assez médiocre, que remportèrent les maîtres de morale s'explique par le fait qu'ils voulaient trop de choses à la fois, c'est-à-dire qu'ils étaient trop ambitieux: ils aimaient trop à donner des préceptes pour tout le monde. Mais c'est là errer dans le vague et tenir des discours aux animaux pour en faire des hommes: quoi d'étonnant si les animaux trouvent cela ennuyeux! Il faudrait se choisir des cercles restreints, chercher et encourager chez eux une certaine morale, tenir par exemple des discours devant les loups pour en faire des chiens. Cependant, le grand succès reste généralement réservé à celui qui ne veut éduquer ni tout le monde, ni des cercles restreints, mais un seul individu et qui ne regarde pas à droite et à gauche. Le siècle passé est précisément supérieur au nôtre parce qu'il possédait tant d'hommes éduqués individuellement, ainsi que d'éducateurs dans la même proportion, qui avaient trouvé là la tâche de leur vie, - et avec la tâche aussi la

dignité devant eux-mêmes et devant toute autre «bonne compagnie».

§195

Ce que l'on appelle l'éducation classique. - Découvrir que notre vie est vouée à la connaissance; que nous la gaspillerions, non! que nous l'aurions gaspillée, si cette consécration ne nous protégeait pas de nous-mêmes; se répéter ces vers, souvent et avec émotion:

Destinée, je te suis! Si je ne le voulais point,

Il me faudrait le faire, même parmi les larmes!

- Et maintenant, en faisant un retour sur le chemin de la vie, découvrir également qu'il est une chose irréparable: la dissipation de notre jeunesse, lorsque nos éducateurs n'ont point employé ces années ardentes et avides de savoir, pour nous mener au-devant de la connaissance des choses, mais qu'ils les ont usées à l' «éducation classique»! La dissipation de notre jeunesse, lorsque l'on nous inculquait, avec autant de maladresse que de barbarie, un savoir imparfait, concernant les Grecs et les Romains, ainsi que leurs langues, agissant à l'encontre du principe supérieur de toute culture, qu'il ne faut donner un aliment qu'à celui qui en est affamé! Lorsqu'on nous imposait, par la force, les mathématiques, au lieu de nous amener d'abord au désespoir de l'ignorance et de réduire notre petite vie quotidienne, nos occupations, et tout ce qui se passe du matin au soir à la maison, dans l'atelier, au ciel et dans la nature, à des milliers de problèmes, - des problèmes suppliciants, humiliants, irritants, - pour montrer alors à notre désir que nous avons avant tout besoin d'un savoir mathématique et mécanique, et nous enseigner ensuite le premier enthousiasme scientifique que procure la logique absolue de ce savoir! Que ne nous a-t-on enseigné, ne fût-ce que le respect devant ces sciences; que n'a-t-on fait trembler d'émotion notre âme, rien qu'une seule fois, devant les luttes, les défaites, les retours au combat des grands hommes, devant le martyrologe qu'est l'histoire de la science pure! Au contraire, nous étions saisis d'un certain mépris en face des sciences véritables, en faveur des études «historiques», de l' «instruction propre à développer l'esprit» et du

«classicisme»! Et nous nous sommes laissés tromper si facilement! Instruction propre à développer l'esprit! N'aurions-nous pas pu montrer du doigt les meilleurs professeurs de nos lycées et demander en riant: «Où est donc là l'instruction propre à développer l'esprit? Et si elle manque, comment sauraient-ils l'enseigner?» Et le classicisme! Avons-nous appris quelque chose de ce que justement les Grecs enseignaient à leur jeunesse? Avons-nous appris à parler comme eux, à écrire comme eux? Nous sommes-nous exercés, sans trêve, à l'escrime de la conversation, à la dialectique? Avons-nous appris à nous mouvoir avec beauté et fierté, à exceller dans la lutte, au jeu, au pugilat, comme eux? Avons-nous appris quelque chose de l'ascétisme pratique de tous les philosophes grecs? Avonsnous été exercés dans une seule vertu antique, et à la façon dont les Anciens s'y exerçaient? Notre éducation tout entière ne manquait-elle pas de toute méditation sur la morale, et combien davantage de ce qui en constitue la seule critique possible, ces tentatives sévères et courageuses de vivre selon telle ou telle morale? Provoquait-on en nous un sentiment quelconque que les Anciens estimaient plus que les modernes? Nous montrait-on la division du jour et de la vie et les fins qu'un esprit antique plaçait au-dessus de la vie? Avons-nous appris les langues anciennes comme nous apprenons celles des peuples vivants, -, c'est-à-dire pour parler, pour parler couramment et bien? Nulle part un savoir-faire véritable, une faculté nouvelle, pour résultat de ces années pénibles! Mais des renseignennents sur ce que les hommes savaient et pouvaient faire autrefois! Et quels renseignements! Rien ne m'apparaît d'année en année plus distinctement, que le monde grec et antique, malgré la simplicité et la notoriété où il semble s'étaler devant nous, est très difficile à comprendre et à peine accessible, et que la facilité habituelle dont on parle des Anciens est, ou bien de la légèreté, ou bien la vieille vanité héréditaire de l'étourderie. La similitude des mots et des idées nous trompe: mais derrière eux se cache toujours un sentiment qui devrait paraître étrange et incompréhensible au sentiment moderne. Voilà des domaines où des enfants avaient le droit de s'ébattre! Il suffit que nous l'ayons fait quand nous étions des enfants, et nous y avons presque gagné une antipathie définitive contre l'antiquité, l'antipathie née d'une familiarité en apparence trop grande! Car la

fatuité de nos éducateurs classiques, qui prétendent être en quelque sorte en possession des Anciens, est telle qu'elle rejaillit sur ceux qu'ils éduquent avec l'idée que, bien qu'elle ne soit pas faite pour rendre bienheureux, cette possession peut du moins suffire à de pauvres vieux rats de bibliothèque, braves et niais. «Qu'ils gardent leur trésor, il est certainement digne d'eux!» - sur cette silencieuse arrièrepensée s'acheva notre éducation classique. - Tout cela est irréparable - du moins pour nous! Mais ne pensons pas seulement à nous!

§196

Les questions les plus personnelles de la vérité. - «Qu'est-ce au fond ce que je fais? Et à quoi veux-je en venir, moi?» - telle est la question de la vérité, que l'on n'enseigne pas dans l'état actuel de notre culture et que, par conséquent, l'on ne pose point, car on n'en trouverait pas le temps. Par contre, dire des bêtises aux enfants et non point leur parler de la vérité, dire des amabilités aux femmes qui seront plus tard des mères, et non point leur parler de la vérité, parler aux jeunes gens de leur avenir et de leurs plaisirs, et non point de la vérité, - à cela on trouve toujours du temps et du plaisir! - Mais qu'est-ce que soixante-dix ans à passer! - cela finit bientôt; il importe si peu que la vague sache où la porte la mer! Il pourrait même y avoir de la sagesse à ne pas le savoir. - «Admettons: mais c'est un manque de fierté de ne pas même s'en informer; notre civilisation ne rend pas les hommes fiers.» - Tant mieux! - «Est-ce vraiment tant mieux?»

§197

L'hostilité des Allemands aux Lumières. - Passons en revue les contributions que, par leur travail intellectuel, les Allemands de la première moitié de ce siècle ont apportées à la culture générale, et en premier lieu les philosophes allemands: ils sont revenus au degré primitif de la spéculation, car ils se satisfaisaient de concepts au lieu d'explications, pareils aux penseurs des époques rêveuses - ils ranimèrent une espèce de philosophie préscientifique. En

deuxième lieu les historiens et les romantiques allemands: leurs efforts généraux visèrent à remettre en honneur des sentiments anciens et primitifs, surtout le christianisme, l'âme populaire, les légendes populaires, les idiomes populaires, le Moyen Age, l'ascétisme oriental, l'hindouisme. En troisième lieu les savants: ils luttèrent contre l'esprit de Newton et de Voltaire, ils essayèrent de redresser, comme Goethe et Schopenhauer, l'idée d'une nature divinisée ou diabolisée, et la signification toute morale et symbolique de cette idée. La grande tendance des Allemands s'opposait dans son ensemble aux Lumières et aussi à la révolution de la société qui, par un grossier malentendu, passait pour en être la conséquence: la piété pour les choses établies cherchait à se transformer en piété pour tout ce qui avait été établi autrefois, rien que pour permettre au caeur et à l'esprit de se gonfler de nouveau et de ne plus laisser d'espace aux vues à venir et novatrices. Le culte du sentiment fut dressé en place du culte de la raison, et les musiciens allemands, étant les artistes de l'invisible, de l'exaltation, de la légende, du désir infini, aidèrent à construire le temple nouveau, avec plus de succès que tous les artistes du verbe et de la pensée. Même en tenant compte que, dans le détail, il a été dit et découvert beaucoup de bonnes choses et que certaines depuis lors ont été jugées plus équitablement que jadis, il faut cependant conclure que l'ensemble constituait un danger public et non des moindres, le danger d'abaisser, sous l'apparence d'une connaissance entière et définitive du passé, la connaissance en général au-dessous du sentiment, et - pour parler avec Kant qui définit ainsi sa propre tâche - «d'ouvrir de nouveau le chemin à la foi, en fixant ses limites au savoir». Respirons de nouveau le grand air: l'heure de ce danger est passée! Et, chose singulière: les esprits que les Allemands évoquaient justement avec tant d'éloquence sont devenus, à la longue, les adversaires les plus dangereux des intentions de leurs évocateurs, - l'histoire, la compréhension de l'origine et de l'évolution, la sympathie pour le passé, la passion ressuscitée du sentiment et de la connaissance, tout cela, après s'être mis pendant un certain temps au service de l'esprit obscurci, exalté, rétrograde, a revêtu un jour une autre nature, et s'élève maintenant, avec de plus larges ailes, sous les yeux de ses anciens évocateurs, et devient le génie fort et nouveau, justement de ces «Lumières», contre quoi on

l'avait évoqué. Ces Lumières, c'est à nous maintenant de les faire progresser, - sans nous soucier de ce qu'il y a eu une «grande révolution» et aussi une «grande réaction» contre celle-ci et que tant la révolution que la réaction existent toujours: ce n'est là en somme que jeu de vagues, en comparaison du flot véritablement grand où nous sommes emportés, où nous voulons l'être!

§198

Assigner un rang à son peuple. - Avoir beaucoup de grandes expériences intérieures et reposer sur elles et au-dessus d'elles le regard de l'esprit - cela fait les hommes de culture qui assignent un rang à leur peuple. En France et en Italie, c'était l'affaire de la noblesse, en Allemagne, où jusqu'à présent la noblesse faisait en somme partie des pauvres d'esprit (peut-être n'est-ce plus pour longtemps), c'était l'affaire des prêtres, des professeurs et de leurs descendants.

§199

Nous sommes plus nobles. - Fidélité, générosité, pudeur de la bonne réputation: ces trois choses réunies en un seul sentiment - c'est ce que nous appelons noble, distingué, et par là nous dépassons les Grecs. A aucun prix nous ne voudrions y renoncer, sous prétexte que les objets anciens de ces vertus ont baissé dans notre estime (et avec raison), mais nous voudrions substituer, avec précaution, des objets nouveaux à cet héritage, le plus précieux de tous. Pour comprendre que les sentiments des Grecs les plus nobles, au milieu de notre noblesse toujours chevaleresque et féodale, devraient passer pour médiocres et à peine convenables, il faut se souvenir de ces paroles de consolation qui sortent de la bouche d'Ulysse dans les situations ignominieuses: «Supporte cela, cher cceur! tu en as supporté bien d'autres, plus détestables encore! Comme un chien '!» On peut mettre en parallèle, comme exemple d'application du modèle mythique, l'histoire de cet officier athénien qui, devant l'état-major tout entier, menacé du bâton par un autre officier, secoua la honte avec ces paroles: «Bats-moi! mais

écoute-moi aussi!» (C'est ce que fit Thémistocle, ce très habile Ulysse de la période classique, qui était bien l'homme à adresser à «son cher cceur», dans ce moment ignominieux, ces paroles de consolation dans la détresse.) Les Grecs étaient bien loin de prendre à la légère la vie et la mort à cause d'un outrage, comme nous faisons sous l'influence d'un esprit d'aventure, chevaleresque et héréditaire, et d'un certain besoin de sacrifice; bien loin aussi de chercher des occasions où l'on pouvait risquer honorablement la vie et la mort comme dans les duels; ou bien d'estimer la conservation d'un nom sans tache (honneur) plus que le mauvais renom, quand celui-ci est compatible avec la gloire et le sentiment de puissance; ou encore d'être fidèle aux préjugés et aux articles de foi d'une caste, s'ils risquaient d'empêcher la venue d'un tyran. Car ceci est le secret peu noble de tout bon aristocrate grec: une profonde jalousie lui fait traiter sur un pied d'égalité chacun des membres de sa caste, mais il est prêt, à chaque instant, à fondre comme un tigre sur sa proie - sur le pouvoir despotique: que lui importe alors le mensonge, le crime, la trahison, la perte volontaire de sa ville natale! I,a justice était extrêmement difficile aux yeux de cette espèce d'hommes, elle passait presque pour quelque chose d'incroyable; «le juste», ce mot sonnait aux oreilles des Grecs, comme «le saint» aux oreilles des chrétiens. Mais lorsque Socrate se hasardait à dire: «L'homme vertueux est le plus heureux», on n'en croyait pas ses oreilles, on pensait avoir entendu quelque chose de fou. Car, l'image de l'homme le plus heureux évoquait chez chaque citoyen d'extraction noble l'absence totale d'égard, le diabolisme du tyran qui sacrifie tout et tous à son orgueil et à son plaisir. Chez des hommes dont l'imagination s'agitait en secret à la poursuite sauvage d'un pareil bonheur, la vénération de l'État ne pouvait pas être implantée assez profondément, - mais je veux dire: que pour les hommes dont le désir de puissance n'est plus aussi aveugle que celui de ces nobles Grecs, cette idolâtrie de la conception de l'État, au moyen de quoi ce désir fut jadis tenu en bride, n'est plus aussi nécessaire.

§200

Supporter la pauvreté. - La grande supériorité de l'origine noble, c'est qu'elle permet de supporter mieux la pauvreté.

§201

Avenir de la noblesse. - L'attitude du monde aristocratique exprime que dans tous ses membres le sentiment de la puissance joue sans cesse son jeu charmant. C'est ainsi que l'individu de mceurs nobles, qu'il soit homme ou femme, ne se laisse pas aller à des gestes d'abandon, il évite de se mettre à son aise devant tout le monde, par exemple de s'adosser en chemin de fer aux coussins du wagon, il ne semble pas se fatiguer de rester sur pied pendant des heures à la cour, il installe sa maison, non selon son agrément, mais pour qu'elle produise l'impression de quelque chose de vaste et d'imposant, comme si elle devait servir de séjour à des êtres plus grands (qui vivent plus longtemps), il répond à un discours provocant par de la retenue, avec un esprit clair, non comme s'il était scandalisé, anéanti, honteux, hors d'haleine, à la façon des plébéiens. Tout comme il sait garder l'apparence d'une force physique supérieure, toujours présente, il désire aussi maintenir, par une sécurité continuelle et beaucoup d'aménité, même dans les situations les plus pénibles, l'impression que son âme et son esprit sont à la hauteur des dangers et des surprises. Une culture noble peut ressembler, quant aux passions, soit à un cavalier qui éprouve du plaisir à faire marcher une bête ardente et fière au pas espagnol - que l'on se représente l'époque de Louis XIV - soit encore à un cavalier qui sent que sa monture s'élance sous lui comme une force de la nature, et qu'ils ne sont pas loin, tous deux, de perdre la tête, mais qu'ils se redressent avec fierté, jouissant de leur allure: dans les deux cas la culture noble respire la puissance et si très souvent, dans ses moeurs, elle n'exige que l'apparence du sentiment de puissance, le véritable sentiment de la supériorité grandit pourtant sans cesse par l'impression que ce jeu fait sur ceux qui ne sont point nobles et par le spectacle de cette impression. - Cet incontestable bonheur de la culture noble, qui s'édifie sur le sentiment de la supériorité, commence maintenant à monter à un degré supérieur

encore, parce que, grâce à tous les esprits libres, il est dès lors permis à ceux qui sont nés et ont été élevés dans la noblesse, de pénétrer sans déchoir dans l'ordre de la connaissance pour y chercher des consécrations plus intellectuelles, y apprendre une courtoisie supérieure; permis de regarder vers cet-idéal de la sagesse victorieuse que nulle époque ne put encore dresser devant elle, avec une si bonne conscience que l'époque qui veut s'ouvrir. Et, en fin de compte, de quoi s'occuperait dès lors la noblesse, s'il apparaît de jour en jour plus clairement qu'il est indécent de s'occuper de politique?

§202

Soins à donner à la santé. - On a à peine commencé à réfléchir à la physiologie des criminels et cependant on se trouve déjà devant l'impérieuse certitude qu'entre les criminels et les aliénés il n'y a pas de différence essentielle: à condition que l'on tienne la façon de penser courante en morale pour la façon de penser propre à la ,~anté intellectuelle. Nulle croyance n'est aujourd'hui si bien admise que celle-ci. Il ne faudrait donc pas craindre d'en tirer les conséquences et de traiter le criminel comme un aliéné: surtout de ne pas le traiter avec une charité hautaine, mais avec une sagesse et une bonne volonté de médecin. Il a besoin de changement d'air et de société, d'un éloignement momentané, peut-être de solitude et d'occupations nouvelles, - parfait! Peut-être trouve-t-il lui-même que c'est son avantage de vivre pendant un certain temps sous surveillance, pour trouver ainsi une protection contre lui-même et son fâcheux instinct tyrannique, - parfait! Il faut lui présenter clairement la possibilité et les moyens de la guérison (d'extirper, de transformer, de sublimer cet instinct) et aussi, au pisaller, l'invraisemblance de celle-ci; il faut offrir au criminel incurable qui se fait horreur à lui-même l'occasion de se suicider. Ceci réservé, comme moyen suprême d'allègement, il ne faut rien négliger pour rendre avant tout au criminel le bon courage et la liberté d'esprit; il faut effacer de son âme tous les remords, comme si c'était là une affaire de propreté, et lui indiquer comment il peut compenser le tort qu'il a peut-être fait à quelqu'un par un bienfait exercé auprès

de quelqu'un d'autre, bienfait qui surpassera peut-être le tort. Tout cela, avec d'extrêmes ménagements et surtout d'une façon anonyme ou sous des noms nouveaux, avec de fréquents changements du lieu de résidence, afin que l'intégrité de la réputation et la vie future du criminel y courent aussi peu de dangers que possible. Il est vrai qu'aujourd'hui encore celui à qui un dommage a été causé, abstraction faite de la façon dont ce dommage pourrait être réparé, veut toujours se venger et s'adresse pour cela aux tribunaux - c'est pourquoi, provisoirement, notre horrible code pénal subsiste encore, avec sa balance d'épicier et sa volonté de compenser la faute par la peine. Mais n'y aurait-il pas moyen d'aller au-delà de tout cela? Combien serait allégé le sentiment général de la vie si, avec la croyance à la faute, on pouvait se débarrasser aussi du vieil instinct de vengeance et si l'on considérait que c'est une subtile sagesse des hommes heureux de bénir ses ennemis, comme fait le christianisme, et de faire du bien à ceux qui nous ont offensés! Eloignons du monde l'idée du péché - et ne manquons pas d'envoyer à sa suite l'idée de punition! Que ces démons en exil aillent vivre dorénavant ailleurs que parmi les hommes, s'ils tiennent absolument à vivre et à ne pas mourir de leur propre dégoût! - Mais que l'on considère en attendant que le dommage causé à la société et à l'individu par le criminel est de même espèce que celui que leur causent les malades; les malades répandent les soucis, la mauvaise humeur, ils ne produisent rien et dévorent le revenu des autres, ils ont besoin de gardiens, de médecins, d'entretien, et ils vivent du temps et des forces des hommes bien-portants. Néanmoins, on considérerait maintenant comme inhumain celui qui voudrait se venger de tout cela sur le malade. Il est vrai qu'autrefois on agissait ainsi; dans les conditions grossières de la civilisation et maintenant encore, chez certains peuples sauvages, le malade est considéré comme criminel, comme danger pour la communauté et comme siège d'un être démoniaque quelconque, qui, par la suite de sa faute, s'est incarné en lui; - c'est alors que l'on dit: tout malade est un coupable! Et nous, ne serions-nous pas encore mûrs pour la conception contraire? N'aurions-nous pas encore le droit de dire: tout «coupable» est un malade? - Non, l'heure n'est pas encore venue. Ce sont les médecins qui manquent encore avant tout, les médecins pour qui ce que

nous avons appelé jusqu'ici morale pratique devra se transformer en un chapitre de l'art de guérir, de la science de guérir; l'intérêt avide que devraient provoquer ces choses manque encore généralement, un intérêt qui ne paraîtra peut-être pas un jour sans ressemblance avec le Sturm und Drang que provoquait autrefois la religion; les églises ne sont pas encore entre les mains de ceux qui soignent les malades; l'étude du corps et du régime sanitaire n'appartient pas encore à l'enseignement obligatoire de toutes les écoles primaires ou supérieures; il n'y a pas encore d'associations silencieuses d'hommes qui se seraient engagés à renoncer à l'aide des tribunaux, à punir ceux qui leur ont fait du mal et à se venger sur eux; nul penseur n'a encore eu le courage de mesurer la santé d'une société et des individus qui la composent d'après le nombre des parasites qu'elle peut supporter; nul homme d'État ne s'est encore trouvé qui menât sa charrue dans l'esprit de ces discours généreux et doux: • Si tu veux cultiver la terre, cultive-la avec la charrue: alors tu feras la joie de l'oiseau et du loup qui vont derrière ta charrue - tu feras la joie de toutes les Créatures.»

§203

Contre le mauvais régime. - Fi des repas que font maintenant les hommes, tant dans les restaurants que dans tous les endroits où vit la classe aisée de la société! Lors même que se réunissent des savants considérés ce sont des coutumes semblables qui chargent leur table, tout comme celle des banquiers: selon le principe de la trop grande abondance et de la multiplicité, - d'où il suit que les mets sont préparés en vue de l'effet et non en vue des conséquences et qu'il faut que des boissons excitantes aident à chasser la lourdeur de l'estomac et du cerveau. Fi de la dissolution et de la sensibilité exagérée que tout cela doit amener à la suite! Fi des rêves qui viendront à ces gens-là! Fi des arts et des livres qui seront le dessert de pareils repas! Et qu'ils agissent comme ils voudront, leurs actes seront régis par le poivre et par la contradiction, ou par la lassitude du monde! (Les classes riches, en Angleterre, ont besoin de leur christianisme pour pouvoir supporter leur mauvaise digestion et leurs maux de

tête.) En fin de compte, pour dire non seulement tout ce que cela a de dégoûtant, mais encore d'amusant, ces hommes ne sont nullement des viveurs; notre siècle et sa façon d'activité sont plus puissants sur les extrémités que sur le ventre. Que signifient donc alors ces repas? - Ils représentent! Quoi donc, bon Dieu? Le rang? - Non, l'argent: on n'a plus de rang! On est «individu»! Mais, l'argent c'est la puissance, la gloire, la prééminence, la dignité, l'influence; l'argent crée maintenant pour un homme le grand ou le petit préjugé, selon qu'il en a! Personne ne voudrait le mettre sous un boisseau, personne ne voudrait l'étaler sur la table; il faut donc que l'argent ait un représentant que l'on puisse mettre sur la table: voyez nos repas! -

§204

Danaé et le dieu en or. - D'où vient cette excessive impatience qui fait maintenant de l'homme un criminel, dans des situations qui expliqueraient plutôt des penchants opposés? Car, si celui-ci pèse avec de faux poids, si cet autre met le feu à sa maison après l'avoir assurée au-dessus de sa valeur, si cet autre encore contribue à frapper de la fausse monnaie, si les trois quarts de la haute société s'adonnent à une fraude permise et se chargent la conscience d'opérations de bourse et de spéculations: qu'est-ce qui les pousse? Ce n'est pas la misère véritable, leur existence n'est pas tout à fait précaire, peut-être même mangent-ils et boivent-ils sans soucis, - mais c'est une terrible impatience de voir que l'argent s'amasse si lentement et une joie et un amour tout aussi terribles pour l'argent amassé, qui les poussent nuit et jour. Dans cette impatience et dans cet amour, cependant, reparaît ce fanatisme du désir de puissance qu'enflamma autrefois la croyance d'être en possession de la vérité, ce fanatisme qui portait de si beaux noms que l'on pouvait se hasarder à être inhumain avec bonne conscience (à brûler des juifs, des hérétiques et de bons livres, et à exterminer des civilisations supérieures tout entières, comme celles du Pérou et du Mexique). Les moyens dont se sert le désir de puissance se sont transformés, mais le même volcan bouillonne toujours, l'impatience et l'amour démesuré réclament leurs victimes:

et ce que l'on faisait autrefois «pour l'amour de Dieu», on le fait maintenant pour l'amour de l'argent, c'est-à-dire de ce qui donne maintenant le sentiment de puissance le plus élevé et la bonne conscience.

§205

Du peuple d'Israël. - Parmi les spectacles à quoi nous invite le prochain siècle, il faut compter le règlement définitif de la destinée des juifs européens. Il est de toute évidence maintenant qu'ils ont jeté leurs dés, qu'ils ont passé leur Rubicon: il ne leur reste plus qu'à devenir les maîtres de l'Europe ou à perdre l'Europe, comme au temps jadis ils ont perdu l'Égypte, où ils s'étaient placés devant une semblable alternative. En Europe, cependant, ils ont suivi une école de dix-huit siècles, comme il n'a été donné à aucun autre peuple de la subir, et cela de telle sorte que ce n'est non pas tant la communauté, mais surtout les individus qui ont profité des expériences de cet épouvantable temps d'épreuves. La conséquence de cela c'est que chez les juifs actuels les ressources de l'âme et de l'esprit sont extraordinaires; parmi tous les habitants de l'Europe ce sont eux qui, dans la détresse, ont le plus rarement recours à la boisson et au suicide pour se tirer d'un embarras profond, - ce qui est tellement à la portée des gens de moindre capacité. Tout juif trouve dans l'histoire de ses pères et de ses ancêtres une source d'exemples de froid raisonnement et de persévérance dans des situations terribles, de la plus subtile utilisation du malheur et du hasard par la ruse; leur bravoure sous le couvert d'une soumission pitoyable, leur héroïsme dans le spernere se sperni ' dépassent les vertus de tous les saints. On a voulu les rendre méprisables en les traitant avec mépris pendant deux mille ans, en leur interdisant l'accès à tous les honneurs, à tout ce qui est honorable, en les poussant par contre d'autant plus profondément dans les métiers malpropres, - à dire vrai, ce procédé ne les a pas rendus moins sales. Méprisables peut-être? Ils n'ont jamais cessé eux-mêmes de se croire appelés aux plus grandes choses et les vertus de tous ceux qui souffrent n'ont pas cessé de les parer. La façon dont ils honorent leurs pères et leurs enfants, la raison qui préside à leurs mariages et à

leurs moeurs conjugales les distinguent parmi tous les Européens. Et encore s'entendaient-ils à tirer un sentiment de puissance et de vengeance éternelle avec les professions qu'on leur abandonnait (ou à quoi on les abandonnait); il faut le dire à l'honneur même de leur usure, que sans cette torture de leurs contempteurs, agréable et utile à l'occasion, ils seraient difficilement parvenus à s'estimer eux-mêmes si longtemps. Car notre estime de nous-mêmes est liée à la possibilité de rendre le bien et le mal. Avec cela les juifs ne se sont pas laissés pousser trop loin par leur vengeance: car ils ont tous la liberté de l'esprit, et aussi celle de l'âme, que produisent chez l'homme le changement fréquent de lieu, de climat, le contact des moeurs des voisins et des oppresseurs; ils possèdent la plus grande expérience de toutes les relations avec les hommes et, même dans la passion, ils conservent la circonspection née de cette expérience. Ils sont si sûrs de leur souplesse intellectuelle et de leur savoir-faire que jamais, même dans les situations les plus pénibles, ils n'ont besoin de gagner leur pain avec la force physique, comme travailleurs grossiers, portefaix, esclaves agricoles. On voit encore à leurs manières qu'on ne leur a jamais mis dans l'âme des sentiments chevaleresques et nobles, et de belles armures autour du corps: quelque chose d'indiscret alterne avec une obséquiosité souvent tendre, presque toujours pénible. Mais maintenant qu'ils s'apparentent nécessairement, d'année en année davantage, avec la meilleure noblesse de l'Europe, ils auront bientôt fait un héritage considérable dans les bonnes manières de l'esprit et du corps: en sorte que dans cent ans ils auront un aspect assez noble pour ne pas provoquer la honte, en tant que maîtres, chez ceux qui leur seront soumis. Et c'est là ce qui importe! C'est pourquoi un règlement de leur cause est maintenant encore prématuré! Ils sont les premiers à savoir qu'il n'est pas question pour eux d'une conquête de l'Europe ni d'une quelconque violence: mais ils savent bien aussi que, comme un fruit mûr, l'Europe pourrait, un jour, tomber dans leur main qui n'aurait qu'à se tendre. En attendant il leur faut, pour cela, se distinguer dans tous les domaines de la distinction européenne, il leur faut partout être parmi les premiers, jusqu'à ce qu'ils en arrivent eux-mêmes à déterminer ce qui distingue. Alors ils seront les inventeurs et les guides des Européens et ils n'offenseront plus

la pudeur de ceux-ci. Et où donc s'écoulerait cette abondance de grandes impressions accumulées que l'histoire juive laisse dans chaque famille juive, cette abondance de passions, de décisions, de renoncements, de luttes, de victoires de toute espèce, - si ce n'est, en fin de compte, dans de grandes oeuvres et de grands hommes intellectuels! C'est alors, quand les juifs pourront montrer comme leur eeuvre des joyaux et vases dorés, tels que les peuples européens d'expérience plus courte et moins profonde ne peuvent ni ne purent jamais cri produire -, quand Israël aura changé sa vengeance éternelle en bénédiction éternelle pour l'Europe: alors sera revenu de nouveau ce septième jour où le Dieu ancien des juifs pourra se réjouir de lui-même, de sa création et de son peuple élu, - et nous tous, tous, nous voulons nous réjouir avec lui!

§206

L'impossible classe. - Pauvre, joyeux et indépendant! - ces qualités peuvent se trouver réunies chez une seule personne; pauvre, joyeux et esclave! - cela se trouve aussi, - et je ne saurais rien dire de mieux aux ouvriers esclaves des fabriques: en admettant que cela ne leur apparaisse pas en général comme une honte d'être utilisés, ainsi que cela arrive, comme la vis d'une machine et en quelque sorte comme bouche-trou de l'esprit inventif des hommes. Fi de croire que, par un salaire plus élevé, ce qu'il y a d'essentiel dans leur détresse, je veux dire leur asservissement impersonnel, pourrait être supprimé! Fi de se laisser convaincre que, par une augmentation de cette impersonnalité, au milieu des rouages de machine d'une nouvelle société, la honte de l'esclavage pourrait être transformée en vertu! Fi d'avoir un prix pour lequel on cesse d'être une personne pour devenir un rouage! Êtesvous complices de la folie actuelle des nations, ces nations qui veulent avant tout produire beaucoup et être aussi riches que possible? Votre tâche serait de leur présenter un autre décompte, de leur montrer quelles grandes sommes de valeur intérieure sont gaspillées pour un but aussi extérieur! Mais où est votre valeur intérieure si vous ne savez plus ce que c'est que respirer librement'? si vous savez à peine vous posséder vous-mêmes? si

vous êtes trop souvent fatigués de vous-mêmes, comme d'une boisson qui a perdu sa fraîcheur? si vous prêtez l'oreille à la voix des journaux et regardez de travers votre voisin riche, dévorés d'envie en voyant la montée et la chute rapide du pouvoir, de l'argent et des opinions? si vous n'avez plus foi en la philosophie qui va en haillons, en la liberté d'esprit de l'homme sans besoins? si la pauvreté volontaire et idyllique, l'absence de profession et le célibat, tels qu'ils devraient convenir parfaitement aux plus intellectuels d'entre vous, sont devenus pour vous un objet de risée? Par contre, le fifre socialiste des attrapeurs de rats vous résonne toujours à l'oreille, - ces attrapeurs de rats qui veulent vous enflammer d'espoirs absurdes! qui vous disent d'être prêts et rien de plus, prêts d'aujourd'hui à demain, en sorte que vous attendez quelque chose du dehors, que vous attendez sans cesse, vivant pour le reste comme d'habitude - jusqu'à ce que cette attente se change en faim et en soif, en fièvre et en folie, et que se lève enfin, dans toute sa splendeur, le jour de la bête triomphante! - Au contraire chacun devrait penser à part soi: «Plutôt émigrer, pour chercher à devenir maître dans des contrées du monde sauvages et intactes et, avant tout, pour devenir maître de moi-même; changer de lieu de résidence, tant qu'il restera pour moi une menace quelconque d'esclavage; ne pas éviter l'aventure et la guerre et, pour les pires hasards, me tenir prêt à la mort: pourvu que cette inconvenante servilité ne se prolonge pas, pourvu que cesse cette tendance à s'aigrir, à devenir venimeux, conspirateur!» Voici l'état d'esprit qu'il conviendrait d'avoir: les travailleurs en Europe devraient dorénavant se considérer comme une véritable impossibilité en tant que classe, et non pas comme quelque chose de durement conditionné et d'improprement organisé; ils devraient susciter un âge de grand essaimage hors de la ruche européenne, tel que l'on n'en a pas encore vu jusqu'ici, et protester par cet acte de liberté d'établissement, un acte de grand style, contre la machine, le capital et l'alternative qui les menace maintenant: devoir être soit l'esclave de l'État, soit l'esclave d'un parti révolutionnaire. Que l'Europe s'allège du quart de ses habitants! Ce sera là un allègement pour elle et pour eux. Ce n'est que dans les entreprises lointaines des colons, qui émigreront en essaims, que l'on reconnaîtra combien de bon sens et d'équité, combien de saine méfiance la mère Europe a

inculqué à ses fils, - à ces fils qui ne pouvaient plus supporter de vivre à côté d'elle, la vieille femme hébétée, et qui couraient le danger de devenir moroses, irritables et jouisseurs tout comme elle. En dehors de l'Europe ce seraient les vertus de l'Europe qui voyageraient avec ces travailleurs et ce qui, sur la terre natale, commençait à dégénérer en malaise dangereux et en penchant criminel, p,~tgnerait au-dehors un naturel sauvage et beau et `'appellerait héroïsme. - C'est ainsi qu'un air plus pur reviendrait sur la vieille Europe maintenant trop peuplée ct repliée sur elle-même! Qu'importe si l'on manque un pcu de «bras» pour le travail! Peut-être se souviendrat-on alors que l'on ne s'est habitué à beaucoup de besoins que depuis qu'il devint facile de les satisfaire, - il suffira (le désapprendre quelques besoins! Peut-être aussi introduira-t-on alors des Chinois: et ceux-ci amèneraient la façon de vivre et de penser qui convient à des fourmis travailleuses. Ils pourraient même, en somme, contribuer â infuser au sang de l'Europe turbulente et qui se consume, un peu de calme et de contemplations asiatiques et - ce qui certes est le plus nécessaire - d'endurance asiatique.

§207

Comment se comportent les Allemands vis-à-vis de la morale. - Un Allemand est capable de grandes choses, mais il est peu probable qu'il les accomplisse, car il obéit où il le peut, comme il convient aux esprits paresseux par essence. S'il est placé dans la situation périlleuse de demeurer seul et de secouer sa paresse, s'il ne lui est plus possible de se tapir comme un chiffre dans un nombre (en cette qualité, il a infiniment moins de valeur qu'un Français ou un Anglais) - il découvrira ses forces: alors il devient dangereux, méchant, profond, audacieux et il apporte à la lumière le trésor d'énergie latente qu'il porte en lui, un trésor auquel, par ailleurs, personne ne croit (ni lui, ni un autre). Lorsque, dans un cas pareil, un Allemand s'obéit à lui-même - c'est la grande exception - il le fait avec la même lourdeur, la même inflexibilité, la même endurance qu'il met généralement à obéir à son souverain et à ses devoirs professionnels: il est alors à la hauteur de grandes choses, qui ne sont nullement en proportion avec la

«faiblesse de caractère» qu'il se prête lui-même. En temps habituels, cependant, il craint de dépendre de lui tout seul, il craint d'improviser (c'est pourquoi l'Allemagne use tant de fonctionnaires, tant d'encre). - La légèreté de caractère lui est étrangère, il est trop craintif pour s'y abandonner; mais dans des situations toutes nouvelles qui le tirent de sa torpeur il est presque d'esprit frivole; il jouit alors de la rareté de sa nouvelle situation comme d'une ivresse, et il s'entend à l'ivresse! C'est ainsi que l'Allemand est maintenant presque frivole en politique; si, là aussi, il a pour lui le préjugé de la profondeur et du sérieux, et s'il s'en sert en abondance dans ses rapports avec les autres puissances politiques, il est cependant secrètement plein de présomption pour avoir eu le droit de s'exalter une fois, d'être une fois fantasque et novateur, et de changer de personnes, de partis et d'espérances comme de masques. - Les savants allemands, qui semblaient être jusqu'à présent les plus Allemands parmi les Allemands, étaient, et sont peut-être encore, aussi bons que les soldats allemands, à cause de leur penchant à obéir, profond et presque enfantin, dans toutes les choses extérieures, grâce aussi à l'obligation d'être très isolés dans la science et de répondre de beaucoup de choses; s'ils savent protéger leur attitude fière, simple et patiente, et leur indépendance des folies politiques, en des temps où le vent souffle autrement, on peut encore attendre d'eux de grandes choses; tels qu'ils sont (ou tels qu'ils étaient), ils représentent, à l'état embryonnaire, quelque chose de supérieur. - L'avantage et le désavantage des Allemands, même chez leurs savants, c'est qu'ils se trouvaient jusqu'à présent plus près de la superstition et du besoin de croire que les autres peuples; leurs vices demeurent, aujourd'hui comme hier, l'ivrognerie et le penchant au suicide (ce dernier est un signe de la lourdeur d'un esprit qui se laisse facilement pousser à abandonner les rênes); le danger pour eux se trouve dans tout ce qui lie les forces de la raison et déchaîne les passions (comme, par exemple, l'usage excessif de la musique et des boissons spiritueuses): car la passion allemande se retourne contre ce qui lui est personnellement utile, elle est destructive d'elle-même, comme celle de l'ivrogne. L'enthousiasme lui-même a moins de valeur en Allemagne qu'ailleurs, car il est stérile. Si jamais un Allemand a accompli quelque chose de grand, cela a été dans

le danger, en état de bravoure, avec les dents serrées, l'esprit tendu et souvent avec un penchant à la générosité. - Il serait à conseiller de se mettre en rapports suivis avec les Allemands, - car chacun a quelque chose à donner, si l'on sait le pousser à le trouver, à le retrouver (car il est foncièrement désordonné). - Mais si un peuple de cette espèce s'occupe de morale: quelle sera la morale qui justement le satisfera? II voudra certainement avant tout que son penchant cordial à l'obéissance y paraisse idéalisé. «Il faut que l'homme ait quelque chose à quoi il puisse obéir d'une façon absolue» - c'est là un sentiment allemand, une déduction allemande: on le rencontre au fond de toutes les doctrines morales allemandes. Combien différente est l'impression que l'on ressent en face de toute la morale antique! Tous les penseurs grecs, quelle que soit la multiplicité sous laquelle nous apparaisse leur image, semblent ressembler, en tant que moralistes, au maître de gymnastique qui apostrophe un jeune homme: «Viens! Suis-moi! Abandonne-toi à ma discipline! Tu arriveras peut-être alors à remporter un prix sur tous les Hellènes.» La distinction personnelle - voilà la vertu antique. Se soumettre, obéir publiquement ou en secret, - voilà la vertu allemande. - Longtemps avant Kant et son impératif catégorique, Luther avait dit, guidé par le même sentiment, qu'il fallait qu'il y eût un être en qui l'homme pût avoir confiance d'une façon absolue, - c'était là sa preuve de l'existence de Dieu; il voulait, plus grossier et plus plébéien que Kant, que l'on obéisse aveuglément, non à une idée, mais à une personne, et, en fin de compte, Kant n'a pris son détour par la morale que pour en arriver à l'obéissance envers la personne: car c'est là le culte de l'Allemand, quelle que soit la trace imperceptible de culte qui soit restée dans sa religion. Les Grecs et les Romains avaient d'autres sentiments et se seraient moqués d'un tel «il faut qu'il y ait un être»: il appartenait à leur liberté de sentiment toute méridionale de se défendre contre la «confiance absolue» et de retenir dans le dernier repli de leur coeur un petit scepticisme contre tout et chacun, fût-il dieu, homme, ou idée. Le philosophe antique va plus loin encore! Nil admirari' - dans ce mot il voit toute philosophie. Et un Allemand c'est-à-dire Schopenhauer, va jusqu'à dire au contraire: Admirari, id est philosophari. - Que sera-ce donc, si l'Allemand, comme cela arrive parfois, se

trouve dans les conditions où il est capable de grandes choses? Si l'heure de l'exception arrive, l'heure de la désobéissance? - Je ne crois pas que Schopenhauer dise avec raison que le seul avantage des Allemands sur les autres peuples soit qu'il y ait parmi eux plus d'athées qu'ailleurs, - mais je sais une chose: lorsque l'Allemand est placé dans la condition où il est capable de grandes choses, il s'élève chaque fois au-dessus de la morale! Et pourquoi ne le ferait-il pas? Maintenant il est dans le cas de faire quelque chose de nouveau, c'est-à-dire commander - à soi ou bien aux autres! Mais c'est commander que sa morale allemande ne lui a pas appris! L'art de commander y a été oublié!

Livre quatrième

§208

Question de conscience. - «Et, en résumé, que voulez-vous au fond de nouveau?» - Nous ne voulons plus que les causes soient des péchés et les effets des bourreaux.

§209

L'utilité des théories les plus sévères. - On est indulgent à l'égard des faiblesses morales d'un homme et si on le passe au crible, c'est à travers de grosses mailles, à condition qu'il confesse toujours sa foi en une morale sévère. Par contre, on a toujours regardé au microscope la vie des moralistes d'esprit libre: avec l'arrière-pensée qu'un faux pas dans la vie serait le meilleur argument contre une connaissance indésirable.

§210

Ce qui est «en soi». - Autrefois l'on demandait: qu'est-ce qui fait rire? comme s'il y avait, en dehors de nous-mêmes, des choses dont c'est la propriété de faire rire et l'on s'épuisait à en imaginer (un théologien prétendit même que c'était la «naïveté du péché»). Maintenant l'on demande: Qu'est-ce que le rire? Comment se produit-il'? On a réfléchi et l'on a enfin déterminé qu'en soi il n'y a rien de bon, rien de beau, rien de sublime, rien de mauvais, mais plutôt des états d'âme qui nous font attribuer aux choses en dehors de nous-mêmes de tels qualificatifs. Nous avons de nouveau retiré leurs attributs aux choses, ou, du moins, nous nous sommes souvenus que nous n'avions fait que les leur prêter: - veillons à ce que cette conviction ne nous fasse pas perdre la faculté de prêter et mettons-nous en garde pour ne pas devenir, en même temps, plus riches et plus avares.

§211

A ceux qui rêvent l'immortalité. - Vous souhaitez donc la durée éternelle de cette belle conscience de vousmêmes? N'est-ce pas honteux? Oubliez-vous toutes les autres choses qui, à leur tour, auraient à vous supporter, pour toute éternité, comme elles vous ont supporté jusqu'à présent, avec une patience plus que chrétienne? Ou bien croyez-vous que votre aspect puisse leur procurer un sentiment de bien-être éternel? Un seul homme immortel sur la terre suffirait déjà pour inspirer, à tout ce qui l'entourerait, un tel dégoût qu'il en résulterait une véritable épidémie de suicide. Et vous, pauvres habitants de la terre que vous êtes, avec vos petites conceptions de quelques milliers de minutes dans le temps, vous voudriez éternellement être à charge à l'éternelle existence universelle! Y a-t-il quelque chose de plus importun? - Mais, en fin de compte, soyons indulgents à l'égard d'un être de soixante-dix ans! - Il n'a pas pu exercer son imagination à dépeindre son propre «ennui éternel», - le temps lui a manqué!

§212

En quoi l'on se connaît. - Dès qu'un animal en voit un autre il se mesure en esprit avec lui, et les hommes des époques sauvages font de même. Il s'ensuit que presque chaque homme n'apprend à se connaître que par rapport à sa force d'attaque et de défense.

§213

Les hommes de la vie manquée. - Les uns sont pétris d'une telle matière qu'il est permis à la société de faire d'eux ceci ou cela: à tous égards ils s'en trouveront bien rt n'auront pas à se plaindre d'une vie manquée. Les mitres sont pétris d'une matière trop spéciale - point n'est besoin qu'elle soit particulièrement noble, seulement plus rare - pour qu'ils puissent ne pas se sentir mal à l'aise, sauf dans un seul cas, celui où ils pourraient vivre conformément aux seules fins qu'il leur est possible d'avoir: - dans tous les autres cas, la société en subit le préjudice. Car tout ce qui apparaît à l'individu comme une vie manquée, mal réussie, tout son fardeau de découragement, d'impuissance, de maladie, d'irritabilité, de convoitise, il le rejette sur la société - et c'est ainsi que se forme autour d'elle une atmosphère viciée et lourde, ou, dans le cas le plus favorable, une nuée d'orage.

§214

A quoi bon des égards! - Vous souffrez et vous exigez que nous soyons indulgents pour vous lorsque votre souffrance vous fait être injuste envers les choses et les hommes! Mais qu'importent les égards que nous avons! Vous, cependant, vous devriez être plus circonspects' dans votre propre intérêt! Quelle belle façon de se dédommager de sa souffrance en portant de surcroît dommage à son jugement! C'est sur vous-mêmes que retombe votre propre vengeance, lorsque vous décriez quelque chose; vous troublez ainsi votre aeil et non pas celui des autres: vous vous habituez à voir faux et de travers!

§215

La morale des victimes. - «Se sacrifier avec enthousiasme», «s'immoler soi-même» - ce sont là les clichés de votre morale, et je crois volontiers que, comme vous le dites, vous êtes «de bonne foi»: mais je vous connais mieux que vous ne vous connaissez, si votre «bonne foi» est capable d'aller de pair avec une pareille morale. Vous regardez de toute sa hauteur cette autre morale sobre qui exige la domination de soi, la sévérité, l'obéissance, vous allez jusqu'à l'appeler égoïste, et certes! - vous êtes sincères avec vous-mêmes en disant qu'elle vous déplaît, - il faut qu'elle vous déplaise! Car, en vous sacrifiant avec enthousiasme, en vous immolant vous-mêmes, vous jouissez avec ivresse de l'idée de ne plus faire qu'un avec le puissant, fût-il dieu ou homme, à qui vous vous consacrez: vous savourez le sentiment de sa puissance qui vient de s'affirmer de nouveau par un sacrifice. En réalité, vous ne vous sacrifiez qu'en apparence, votre imagination fait de vous des dieux et vous jouissez de vous-mêmes comme si vous étiez des dieux. Évaluée au point de vue de cette jouissance, combien vous semble faible et pauvre cette morale «égoïste» de l'obéissance, du devoir, de la raison: elle vous déplaît parce que là il faut véritablement sacrifier et immoler sans que le sacrificateur ait comme vous l'illusion d'être métamorphosé en dieu. En un mot, vous voulez l'ivresse et l'excès, et cette morale que vous méprisez s'élève contre l'ivresse et contre l'excès, - je crois volontiers qu'elle vous cause du déplaisir!

§216

Les méchants et la musique. - La parfaite félicité de l'amour qu'il y a dans la confiance absolue aurait-elle jamais pu échoir en partage à des personnes qui ne fussent profondément méfiantes, méchantes et bilieuses? Car celles-ci jouissent dans cette béatitude d'un formidable état d'exception de leur âme, qui leur paraît incroyable et à quoi elles n'ont jamais cru. Un jour survient où, pareil à une vision, ce sentiment sans borne les submerge, contrastant avec tout le reste de leur vie secrète et visible: telle une délicieuse énigme, une merveille aux

scintillements d'or, dépassant toutes les paroles et toutes les images. La confiance absolue rend muet; il y a même une espèce de souffrance et de lourdeur dans ce bienheureux mutisme, c'est pourquoi de telles âmes, oppressées par le bonheur, éprouvent généralement plus de reconnaissance envers la musique que toutes les autres pourtant meilleures: car, au travers de la musique, elles voient et elles entendent, comme dans une nuée coloriée, leur amour devenu en quelque sorte plus lointain, plus touchant et moins lourd; la musique est pour elles le seul moyen d'être spectatrice de leur état d'exception et de participer de son aspect, avec une espèce d'éloignement et d'allégement. Tout homme qui aime pense en écoutant la musique: «Elle parle de moi, elle parle à ma place, elle sait tout!» -

§217

L'artiste. - Les Allemands veulent être transportés par l'artiste dans une espèce de passion rêvée; les Italiens veulent, grâce à lui, se reposer de leurs passions véritables; les Français, qu'il leur donne l'occasion de démontrer leur jugement et un prétexte à discourir. Soyons donc équitables!

§218

Agir en artiste avec ses faiblesses! - S'il faut absolu ment que nous ayons des faiblesses et aussi que nous les reconnaissions comme des lois au-dessus de nous, je souhaite à chacun assez de capacités artistiques pour savoir donner du relief à ses vertus au moyen de ses faiblesses, de façon à nous rendre, par ses faiblesses, avides de ses vertus: c'est ce que les grands musiciens ont su faire à un degré si exceptionnel. Il y a souvent, dans la musique de Beethoven, un ton grossier, ergoteur, impatient, chez Mozart une jovialité d'honnête homme dont le cceur et l'esprit doivent se contenter, chez Richard Wagner une inquiétude fuyante et insinuante, où le plus patient est sur le point de perdre sa bonne humeur: mais c'est alors que le compositeur reprend sa force, comme les premiers. Tous, ils ont créé en nous, par leur faiblesse, une faim dévorante de

leurs vertus, et ont rendu notre palais dix fois plus sensible à chaque goutte d'esprit sonore, de beauté sonore, de bonté sonore.

§219

La supercherie dans l'humiliation. - Tu as causé, par ta déraison, une peine infinie à ton prochain, et tu as détruit un bonheur sans retour, maintenant tu surmontes ta vanité, tu vas t'humilier auprès de lui, tu voues, devant lui, ta déraison au mépris et tu t'imagines qu'après cette scène difficile, extrêmement pénible pour toi, tout est arrangé, que le dommage volontaire de ton honneur compense le dommage involontaire du bonheur de l'autre: rempli de ce sentiment, tu t'éloignes, réconforté, avec ta vertu reconquise. Mais l'autre a gardé la profonde douleur qu'il avait précédemment, il n'y a rien du tout de consolant pour lui dans le fait que tu sois déraisonnable et que tu le lui aies dit, il se souvient même du spectacle pénible que tu lui as offert en te méprisant devant lui, comme d'une nouvelle blessure qu'il te devrait, il ne songe cependant pas à la vengeance et ne comprend pas comment, entre toi et lui, quelque chose pourrait être réparé. Au fond, tu as joué cette scène devant toi-même, pour toi-même: tu y avais invité un témoin, encore à cause de toi et non à cause de lui, - ne sois pas ta propre dupe!

§220

La dignité et la crainte. - Les cérémonies, les costumes d'apparat et de dignité, les visages sérieux, les airs solennels, les discours contournés et tout ce qui, en général, s'appelle dignité: c'est la manière de dissimuler propre à ceux qui portent la crainte au fond d'eux-mêmes, ils veulent ainsi inspirer la crainte (d'eux-mêmes ou de ce qu'ils représentent). Ceux qui sont sans crainte - c'està-dire primitivement ceux qui sont toujours et indubitablement terribles - n'ont besoin ni de dignité ni de cérémonies, par leurs paroles et leurs attitudes ils soutiennent le bon et davantage encore le mauvais renom de l'honnêteté et de la loyauté, pour

indiquer qu'ils ont conscience de leur caractère redoutable.

§221

Moralité du sacrifice. - La moralité qui se mesure d'après l'esprit de sacrifice est celle de la demi-sauvagerie. La raison doit remporter une victoire difficile et sanglante à l'intérieur de l'âme, il y a à terrasser de terribles instincts contraires; cela n'est pas possible sans une espèce de cruauté, comme dans les sacrifices qu'exigent les dieux cannibales.

§222

Où il faut désirer le fanatisme. - On ne peut enthousiasmer les natures flegmatiques qu'en les fanatisant.

§223

L'ceil que l'on craint. - Il n'y a rien que les artistes, les poètes et les écrivains craignent plus que l'aeil qui s'aperçoit de leur petite supercherie, qui se rend compte après coup qu'ils se sont souvent arrêtés à la limite, avant de s'adonner à l'innocente joie de se glorifier eux-mêmes, ou de tomber dans les effets faciles; l'oeil qui vérifie s'il n'y a pas des choses minimes qu'ils ont voulu vendre trop cher, s'ils n'ont pas essayé d'exalter et d'embellir, sans être exaltés eux-mêmes; l'oeil qui, à travers tous les artifices de leur art, voit la pensée telle qu'elle se présentait primitivement devant eux, peut-être comme une ravissante vision de lumière, mais peut-être aussi comme un emprunt à tout le monde, comme une pensée banale qu'il leur fallut délayer, raccourcir, colorier, développer, épicer, pour en faire quelque chose, au lieu que ce soit la pensée qui fait d'eux quelque chose. - Oh! cet aeil qui remarque dans votre ouvrage toute votre inquiétude, votre espionnage et votre convoitise, votre imitation et votre exagération (qui n'est qu'une imitation envieuse), qui connaît la rougeur de votre

honte aussi bien que votre art de cacher cette rougeur et de lui donner un autre sens devant vous-mêmes!

§224

Ce qu'il y a d' «édifiant» dans le malheur du prochain. - Il est dans le malheur et voici qu'arrivent les gens «apitoyés», «compatissants», qui lui dépeignent son malheur. - Lorsqu'ils s'en vont enfin, satisfaits et édifiés, ils se sont repus de l'épouvante du malheureux, comme de leur propre épouvante et ils ont passé une bonne aprèsmidi.

§225

Moyen d'être méprisé vite. - Un homme qui parle vite et beaucoup tombe extraordinairement bas dans notre estime après les relations les plus brèves, et c'est même le cas lorsqu'il parle raisonnablement, - et non seulement dans la mesure où il nous est importun, mais bien plus bas. Car nous devinons qu'il est déjà devenu importun à bien des gens et nous ajoutons au déplaisir qu'il nous cause tous les autres déplaisirs que nous lui supposons avoir causés.

§226

Du rapport avec les célébrités. - A: Mais pourquoi évites-tu ce grand homme? - B: Je ne voudrais pas apprendre à le méconnaître! Nos défauts ne s'accordent pas ensemble: je suis myope et méfiant et il porte aussi volontiers ses diamants faux que ses diamants vrais.

§227

Porteurs de chaînes. - Gardez-vous de tous les esprits enchaînés! Par

exemple des femmes intelligentes que leur destinée a bannies dans un entourage mesquin et borné, et qui y vieillissent. Elles sont couchées là au soleil, en apparence paresseuses et à moitié aveugles: mais chaque pas étranger, toute espèce d'imprévu les fait sursauter et montrer les dents; elles se vengent de tout ce qui a su s'échapper de leur chenil.

§228

Vengeance dans la louange. - Voici une page pleine de louanges et vous dites qu'elle est plate: mais, si vous devinez qu'il y a de la vengeance cachée dans ces louanges, vous trouverez cette page presque trop subtile et vous vous amuserez beaucoup de sa richesse en petits traits et en figures audacieuses. Ce n'est pas l'homme lui-même, c'est sa vengeance qui est subtile, si riche et si inventive; lui-même s'en aperçoit à peine.

§229

Fierté. - Hélas! aucun de nous ne connaît le sentiment qu'éprouve le torturé après l'application de la torture, lorsqu'on l'a ramené dans sa cellule et son secret avec lui! il le tient encore entre ses dents. Comment voulez-vous connaître la jubilation de la fierté humaine!

§230

«Utilitaire». - Maintenant, les sentiments s'entrecroisent dans les choses de la morale, au point que, pour tel homme, on démontre une morale par son utilité et que, pour tel autre, on la réfute précisément par son utilité.

§231

De la vertu allemande. - Combien un peuple doit être dégénéré dans son goût, servile devant les dignités, les rangs sociaux, les costumes, la pompe et l'apparat, pour considérer ce qui est simple comme mauvais, l'homme simple - schlicht - comme homme mauvais - schlecht! Il faut opposer toujours à l'orgueil moral des Allemands ce petit mot «mauvais» et rien de plus!

§232

D'une discussion. - A: Ami, vous vous êtes enroué à force de parler! - B; Je suis donc réfuté. N'en parlons plus!

§233

Les «consciencieux». - Avez-vous remarqué quels étaient les hommes qui attachaient la plus grande importance à la conscience la plus sévère? Ceux qui se connaissent beaucoup de sentiments misérables, qui pensent à eux-mêmes avec crainte et ont peur des autres, ceux qui veulent cacher leur intérieur autant que cela est possible, - ils cherchent à s'en imposer à eux-mêmes, par cette sévérité consciencieuse et cette rigueur du devoir, grâce à l'impression sévère et rigide que les autres (surtout les subordonnés) doivent en ressentir.

§234

Crainte de la célébrité. - A: Que quelqu'un évite sa propre célébrité, qu'il blesse volontairement ses louangeurs, qu'il craigne d'entendre les jugements que l'on porte contre lui, par crainte de la louange, - cela se trouve, cela existe, - croyez-le ou ne le croyez pas! - B: Cela se trouve, cela existe! Juste un peu de patience, jeune arrogant!

§235

Repousser un remerciement. - On peut bien refuser une requête, mais on n'a jamais le droit de refuser des remerciements (ou, ce qui revient au même, de les accepter froidement et d'une façon conventionnelle). Cela blesserait profondément - et pourquoi?

§236

Punition. - Quelle singulière chose que notre façon de punir! Elle ne purifie pas le criminel, elle n'est pas une expiation: au contraire, elle souille davantage que le crime lui-même.

§237

Danger dans un parti. - Il y a presque dans chaque parti une affliction ridicule, mais qui n'est pas sans danger: tous ceux-là en souffrent qui furent pendant de longues années les défenseurs fidèles et vénérables de l'opinion du parti, et qui s'aperçoivent soudain un jour que quelqu'un de beaucoup plus puissant s'est emparé de la trompette. Comment supporteraient-ils d'être réduits au silence? Et c'est pourquoi ils haussent le ton, et parfois même en changent.

§238

L'aspiration à l'élégance. - Lorsqu'une nature vigoureuse ne possède pas de penchant à la cruauté, et n'est pas toujours occupée d'elle-même, elle aspire involontairement à l'élégance - c'est là son signe distinctif. Les caractères faibles, par contre, aiment les jugements rudes, - ils s'associent aux héros du mépris de l'humanité, aux calomniateurs de l'existence, religieux ou philosophiques, ou bien ils se garent derrière des moeurs sévères, et une stricte «vocation»: c'est ainsi qu'ils cherchent à se créer un caractère et une espèce de vigueur. Et, cela aussi, ils le font involontairement.

§239

Avertissement pour les moralistes. - Nos musiciens ont fait une grande découverte: ils ont trouvé que la laideur intéressante, elle aussi, était possible dans leur art! C'est pourquoi ils se jettent avec ivresse dans l'océan de la laideur et jamais encore il n'a été aussi facile de faire de la musique. Maintenant on a conquis l'arrière-plan général ténébreux sur lequel la moindre lueur de musique prend l'éclat de l'or et de l'émeraude, maintenant on ose provoquer chez l'auditeur le trouble et la révolte, le mettre hors d'haleine, pour lui donner ensuite, dans un moment d'affaissement et d'apaisement, un sentiment de béatitude qui dispose à goûter de la musique. On a découvert le contraste: c'est maintenant que les effets les plus puissants sont possibles, et à bon compte: personne ne s'inquiète plus de la bonne musique. Mais il faut vous dépêcher! A tout art qui en est arrivé à cette découverte il ne reste plus à vivre qu'un court espace de temps. - Ah! si nos penseurs avaient des oreilles pour écouter, à travers leur musique, ce qui se passe dans l'âme de nos musiciens! Combien de temps faudra-t-il attendre avant que se représente une pareille occasion de surprendre l'homme intérieur en flagrant délit de méchanceté commise en toute innocence! Car nos musiciens sont bien loin de se douter qu'ils mettent en musique leur propre histoire, histoire de l'enlaidissement de l'âme. Autrefois, un bon musicien était presque forcé par son art de devenir un homme bon. - Et maintenant!

§240

De la moralité du tréteau. - Celui-là se trompe qui s imagine que l'effet produit par le théâtre de Shakespeare est moral et que la vue de Macbeth éloigne sans retour du mal de l'ambition: et il se trompe une seconde fois lorsqu'il se figure que Shakespeare a eu le même sentiment que lui. Celui qui est véritablement possédé par une ambition furieuse contemple avec joie cette image de lui-même; et lorsque le héros périt par sa passion, c'est précisément là l'épice la plus mordante dans l'ardent breuvage de cette joie. Le poète l'a-t-il donc senti

autrement? Son ambitieux court à son but, royalement et sans avoir rien du fripon, dès que le grand crime est accompli. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'il attire «diaboliquement» et qu'il pousse à l'imitation les natures semblables; - diaboliquement, cela veut dire ici: en révolte contre l'intérêt et la vie, au bénéfice d'une idée et d'un instinct. Croyez-vous donc que Tristan et Isolde témoignent contre l'adultère parce qu'ils en meurent tous les deux? Ce serait là placer les poètes sur la tête, les poètes qui, surtout comme Shakespeare, sont amoureux de la passion en soi, et pas du tout de la disposition à!a mort qu'elle engendre: lorsque le coeur ne tient pas plus à la vie qu'une goutte au bord d'un verre. Ce n'est pas la faute et ses conséquences fâcheuses qui les intéressent, Shakespeare tout aussi peu que Sophocle (dans Ajax, Philoctète, Œdipe): bien qu'il eût été facile, dans les cas indiqués, de faire de la faute le levier du drame, on l'évite expressément. De même le poète tragique, par ses images de la vie, ne veut pas prévenir contre la vie! Il s'écrie au contraire: «C'est le charme de tous les charmes, cette existence agitée, changeante, dangereuse, sombre et souvent ardemment ensoleillée! Vivre est une aventure, prenez dans la vie tel parti ou tel autre, toujours elle gardera ce caractère!» C'est ainsi qu'il parle en une époque inquiète et vigoureuse qu'enivre et étourdit à demi sa surabondance de sang et d'énergie, en une époque plus méchante que la nôtre: voilà pourquoi nous avons besoin de modifier et d'adapter le but d'un drame de Shakespeare, c'est-à-dire de ne le point comprendre.

§241

Crainte et intelligence. - Si ce que l'on affirme maintenant expressément est vrai, qu'il ne faut pas chercher dans la lumière la cause du pigment noir de la peau: ce phénomène pourrait peut-être rester le dernier effet de fréquents accès de rage accumulés pendant des siècles (et d'afflux de sang sous la peau)? Tandis que, chez d'autres races plus intelligentes, le phénomène de pâleur et de frayeur, tout aussi fréquent, aurait fini par produire la couleur blanche de la peau? - Car le degré de crainte est une mesure de l'intelligence: et le fait de s'abandonner

souvent à une colère aveugle est le signe que l'animalité est encore toute proche et voudrait de nouveau prévaloir, - gris-brun, ce serait peut-être là la couleur primitive de l'homme, - quelque chose qui tient du singe et de l'ours, comme de juste.

§242

Indépendance. - L'indépendance (appelée «liberté de pensée» dans sa dose la plus faible) est la forme de renoncement que l'esprit dominateur finit par accepter, - lui qui a longtemps cherché ce qu'il pourrait dominer et n'a rien trouvé que lui-même.

§243

Les deux directions. - Si nous essayons de contempler le miroir en soi, nous ne finissons par y trouver que les objets qui s'y reflètent. Si nous voulons saisir ces objets nous revenons à ne voir que le miroir. - Telle est l'histoire générale de la connaissance.

§244

Le plaisir que cause la réalité. - Notre penchant actuel à trouver du plaisir dans la réalité - nous l'avons presque tous - ne peut se comprendre autrement qu'en admettant que nous avons longtemps, et jusqu'à la satiété, trouvé notre plaisir dans l'irréalité. Ce penchant, tel qu'il se présente maintenant, sans choix et sans finesse, n'est pas dépourvu de danger: - son moindre danger, c'est le manque de goût.

§245

Subtilité du sentiment de puissance. - Napoléon enrageait de parler mal et sur ce chapitre ne se mentait pas à lui-même: mais son désir de dominer qui ne méprisait aucune occasion de se manifester et qui était plus subtil que son esprit subtil, l'amena à parler encore plus mal qu'il ne le pouvait. C'est ainsi qu'il se vengeait de sa propre colère (il était jaloux de toutes ses passions, parce qu'elles avaient de la puissance) pour jouir de son bon plaisir autocratique. Puis il jouissait une seconde fois de ce bon plaisir, par rapport aux oreilles et au jugement des auditeurs: comme si c'était assez bon pour eux de leur parler ainsi. Il jubilait même secrètement à la pensée d'assourdir le jugement et d'égarer le goût par l'éclair et le tonnerre de la plus haute autorité - qui réside dans l'union de la puissance à la génialité -; tandis que, tant son jugement que son goût gardaient en lui-même la conviction qu'il parlait mal. - Napoléon, comme type complet, entièrement voulu et réalisé d'un seul instinct, appartient à l'humanité antique, dont on reconnaît assez facilement le signe - la construction simple et le développement ingénieux d'un seul ou d'un petit nombre de motifs.

§246

Aristote et le mariage. - Chez les enfants des grands génies éclate la folie, chez les enfants des grands vertueux l'idiotie - remarque Aristote. Voulait-il ainsi inviter au mariage les hommes d'exception'?

§247

Origine du mauvais tempérament. - L'injustice et l'instabilité émotionnelle de certains hommes, leur désordre et leur manque de mesure, sont les dernières conséquences d'innombrables inexactitudes logiques, de mari(lues de profondeur, de conclusions hâtives dont leurs ancêtres se sont rendus coupables. Les hommes à bon tempérament, en revanche, descendent de races réfléchies et solides, qui ont placé bien haut la raison, - que ce soit à (les fins louables ou mauvaises, cela a moins d'importance.

§248

Simulation par devoir. - La bonté a été surtout développée par une simulation persistante qui voulait paraître bonne: partout où existait une grande puissance on se rendait compte de la nécessité particulière de cette espèce de simulation, - elle inspire la sécurité et la confiance, et centuple la somme réelle de puissance physique. Le mensonge est, sinon la mère, du moins la nourrice de la bonté. De même l'honnêteté a été formée surtout par l'exigence d'un semblant d'honnêteté et de probité: dans l'aristocratie héréditaire. De l'exercice persistant d'une simulation finit par naître la nature: la simulation, à la longue, se supprime elle-même, des organes et des instincts sont les fruits inattendus du jardin de l'hypocrisie.

§249

Qui donc est jamais seul! - L'homme craintif ne sait pas ce que c'est que d'être seul; derrière sa chaise il y a toujours un ennemi. - Ah! qui donc saurait nous raconter l'histoire de ce sentiment subtil qui s'appelle la solitude!

§250

Nuit et musique. - Ce n'est que dans la nuit et dans la demi-obscurité des sombres forêts et des cavernes que l'oreille, organe de la crainte, a pu se développer aussi abondamment qu'elle l'a fait grâce à la façon de vivre de l'âge de la peur, c'est-à-dire de la plus longue époque humaine qu'il y ait eu: lorsqu'il fait clair, l'oreille est beaucoup moins nécessaire. De là le caractère de la musique, art de la nuit et de la pénombre.

§251

D'une façon stoïque. - Il y a une sérénité particulière chez le stoïcien

lorsqu'il se sent à l'étroit dans le cérémonial qu'il a lui-même prescrit à ses actions; il jouit alors de lui-même en dominateur.

§252

Pensons-y! - Celui que l'on punit n'est plus celui qui a commis l'action. Il est toujours le bouc émissaire.

§253

Évidence. - C'est triste à dire, mais il y a une chose qu'il faut démontrer avec le plus de rigueur et d'opiniâtreté, c'est l'évidence. Car la plupart des gens manquent d'yeux pour la voir. Mais cette démonstration est si ennuyeuse!

§254

Ceux qui anticipent. - Ce qui distingue les natures poétiques, mais est aussi un danger pour elles, c'est leur imagination qui épuise d'avance: l'imagination qui anticipe ce qui arrivera ou pourrait arriver, qui en jouit et en souffre d'avance, et qui, au moment final de l'événement ou de l'action, se trouve déjà fatiguée. Lord Byron, qui connaissait trop bien tout cela, écrivit dans son journal: «Si jamais j'ai un fils il devra devenir quelque chose de tout à fait prosaïque - juriste ou pirate.»

§255

Conversation sur la musique. - A: Que dites-vous de cette musique? - B: Elle m'a subjugué, je n'ai rien à dire du tout. Écoutez! La voici qui reprend! - A: Tant mieux! Veillons à ce que soit cette fois nous qui la subjuguions. l'uis je ajouter quelques paroles à cette musique? Et aussi vous montrer un drame que

vous ne vouliez peut-être pas voir à la première audition? - B: Je vous écoute! J'ai deux oreilles et davantage si cela est nécessaire. Approchez-vous tout près de moi! - A: Ce n'est pas encore cela qu'il veut nous dire, jusqu'à présent, il promet seulement qu'il veut dire quelque chose, quelque chose d'inouï, ainsi qu'il le donne à entendre par ces gestes. Car ce sont des gestes. Comme il fait signe! comme il se redresse! comme il gesticule! Et voilà que le moment de tension suprême lui semble arrivé: encore deux fanfares et il présentera son thème superbe et paré, comme ruisselant de pierres précieuses. Est-ce une belle femme? Ou bien un beau cheval? Bref, il regarde autour de lui, ravi, car il a des regards de ravissement à recueillir; - ce n'est qu'à présent que son thème lui plaît entièrement, maintenant seulement il devient inventif, il ose des traits nouveaux et audacieux. Comme il fait ressortir son thème! Ah! prenez garde! - il ne s'entend pas seulement à orner, mais aussi à farder! Il sait bien quelle est la couleur de la santé, il s'entend à la faire apparaître, - il est plus fin dans sa connaissance de soi que je ne le pensais. Et maintenant il est persuadé qu'il a convaincu ses auditeurs, il présente ses inventions comme si elles étaient les choses les plus importantes sous le soleil, il indique son thème d'un doigt insolent, comme s'il était trop bon pour ce monde. - Ah! comme il est méfiant! I1 a peur que nous ne nous fatiguions! C'est pourquoi il enrobe ses mélodies de sucrerie, - le voici qui fait même appel à nos sens les plus grossiers, pour nous émouvoir et nous tenir de nouveau sous sa puissance. Ecoutez comme il évoque la force élémentaire des rythmes, de la tempête et de l'orage! Et maintenant qu'il s'aperçoit que ceux-ci nous saisissent, nous étranglent et sont prêts à nous écraser, il ose mêler de nouveau son thème au jeu des éléments, pour nous convaincre, nous qui sommes à moitié assourdis et ébranlés, que notre assourdissement et notre émotion sont les effets de son thème miraculeux. Et désormais les auditeurs lui prêtent foi: dès que le thème retentit un souvenir de ces émouvants effets élémentaires naît dans leur mémoire, - et le thème profite maintenant de ce souvenir, - le voici devenu «démoniaque»! Quel connaisseur de l'âme humaine, ce musicien! II nous domine avec les artifices d'un orateur populaire. - Mais la musique se tait! - B: Et elle fait joliment bien! car je ne puis

plus supporter de vous entendre! Je préfère dix fois me laisser tromper que de connaître une fois la vérité à votre façon! - A: Voilà ce que je voulais entendre de vous. Les meilleurs sont maintenant faits à votre image: vous êtes satisfaits de vous laisser tromper! Vous venez ici avec des oreilles grossières et pleines de convoitise, vous n'apportez pas la conscience de l'art d'écouter. En route, vous avez jeté loin de vous votre plus subtile bonne foi. Et ainsi vous corrompez l'art et les artistes. Toujours, lorsque vous applaudissez et jubilez, vous avez, entre les mains, la conscience des artistes - et malheur à eux, s'ils s'aperçoivent que vous ne savez pas discerner la musique innocente de la musique coupable! Je ne veux vraiment pas parler de «bonne» et de «mauvaise» musique, - il y en a de celle-ci et de celle-là dans les deux espèces! Mais j'appelle musique innocente celle qui ne pense absolument qu'à soi, ne croit qu'à soi et qui, à cause d'elle-même, aura oublié le monde, - la résonance spontanée de la plus profonde solitude, qui se parle d'elle-même à elle-même, et qui ne sait plus qu'il y a là dehors des auditeurs qui prêtent l'oreille, des effets, des malentendus et des insuccès. - En fin de compte: la musique que nous venons d'entendre est précisément de cette espèce noble et rare, et tout ce que j'ai dit d'elle était mensonger, - excusez ma méchanceté, si l'envie vous en prend! - B: Ah! vous aimez donc aussi cette musique? Alors beaucoup de péchés vous sont pardonnés.

§256

Bonheur des méchants. - Ces hommes silencieux, sombres et méchants ont quelque chose que vous ne pouvez pas leur disputer, une jouissance rare et singulière dans le *dolce farniente*, une tranquillité de crépuscule et de soleil couchant, comme seul le connaît un cceur qui a été trop souvent dévoré, déchiré, empoisonné par les passions.

§257

Mots présents à notre esprit. - Nous savons seulement exprimer nos

pensées avec les mots que nous avons sous la main. Ou plutôt, pour exprimer tous mes soupçons: nous n'avons à chaque moment que la pensée pour laquelle nous sont présents à la mémoire les mots qui peuvent l'exprimer approximativement.

§258

Flatter le chien. - Il suffit de caresser une fois le poil du chien: de suite il se met à vibrer et à lancer des étincelles comme ferait tout autre flatteur - et il est spirituel à sa façon. Pourquoi ne le supporterions-nous pas?

§259

L'ancien laudateur. - «Il se tait sur mon compte quoiqu'il sache maintenant la vérité et qu'il pourrait la dire. Mais elle sonnerait comme de la vengeance - et il estime si haut la vérité, cet homme estimable!»

§260

Amulette des hommes dépendants. - Celui qui dépend inévitablement d'un maître doit posséder quelque chose qui inspire la crainte et tient le maître en bride, par exemple la probité, ou la franchise, ou bien une mauvaise langue.

§261

Pourquoi si sublime! - Hélas, vous connaissez cette gent animale! Il est vrai qu'elle se plaît mieux à ellemême lorsqu'elle s'avance sur deux jambes «comme un Dieu», - mais quand elle est retombée sur ses quatre pattes, c'est à moi qu'elle plaît mieux: cela lui est si incomparablement plus naturel!

§262

Le démon de la puissance. - Ce n'est pas le besoin, ce n'est pas le désir - non, c'est l'amour de la puissance qui est le démon des hommes. Qu'on leur donne tout, la santé, la nourriture, le logement, l'entretien, - ils demeureront malheureux et capricieux, car le démon attend et attend toujours, il veut être satisfait. Qu'on leur prenne tout et qu'on satisfasse le démon et ils seront presque heureux, - aussi heureux que peuvent l'être des hommes et des démons. Mais pourquoi répéterais-je cela? Luther l'a déjà dit, et mieux que moi, dans les vers: «S'ils nous prennent corps et bien, honneur, femme et enfants: laissez-les faire, - le Royaume nous restera quand même!» Oui! oui! le «Royaume»!

§263

La contradiction devenue corps et âme. - Dans ce que l'on appelle génie il y a une contradiction physiologique le génie possède d'une part beaucoup de mouvement sauvage, désordonné, involontaire, et d'autre part une grande finalité supérieure dans ce mouvement, - avec cela il a en propre un miroir qui montre les deux mouvements l'un à côté de l'autre, emmêlés, mais assez souvent aussi opposés l'un à l'autre. La conséquence de cet aspect, c'est que le génie est souvent malheureux, et s'il se sent le plus heureux dans la création, c'est parce qu'il oublie que justement alors, dans son activité supérieure, il fait quelque chose de fantastique et de déraisonnable (tout art est ainsi) - et il faut qu'il le fasse.

§264

Vouloir se tromper. - Les hommes envieux qui ont un flair subtil ne cherchent pas à connaître de près leur rival, afin de pouvoir se sentir supérieurs à lui.

§265

Le théâtre a son temps. - Lorsque l'imagination d'un peuple décline, un penchant naît en lui de se faire représenter ses légendes sur la scène, il supporte les grossiers remplaçants de l'imagination, - mais pour l'époyuc à laquelle appartient le rhapsode épique, le théâtre et le comédien déguisé en héros sont une entrave au lieu d'une aile de l'imagination: ils sont trop près, trop définis, trop lourds, trop peu rêve et vol d'oiseau.

§266

Sans grâce. - Il manque de grâce et il le sait: Oh! comme il s'entend à masquer cela! Par une vertu sévère, par le sérieux du regard, par une méfiance acquise à l'égard des hommes et de l'existence, par des tours grossiers, par le mépris d'un genre de vie raffiné, par le pathos et les exigences, par une philosophie cynique, - oui il a même su devenir un caractère dans la conscience continuelle de ce qui lui manquait.

§267

Pourquoi si fier! - Un caractère noble se distingue d'un caractère vulgaire par le fait qu'il n'a pas à sa portée, comme celui-ci, un certain nombre d'habitudes et de points de vue: le hasard veut qu'ils ne lui soient venus ni par héritage, ni par éducation.

§268

Charybde et Scylla de l'orateur. - Combien il était difficile, à Athènes, de parler de façon à gagner les auditeurs à une cause, sans les repousser par la forme, ou sans les éloigner de la cause avec la forme! Combien il est encore difficile en France d'écrire de la même façon.

§269

Les malades et l'art. - Contre toute espèce de tristesse et de misère de l'âme il faut avant tout essayer un changement de régime et un dur travail corporel. Mais les hommes ont l'habitude dans ce cas de recourir à des procédés d'enivrement: par exemple à l'art, - pour leur malheur et aussi pour celui de l'art! Ne remarquez-vous pas que si vous recourez à l'art, en tant que malades, vous rendez l'art malade?

§270

Tolérance apparente. - Voilà de bonnes paroles, bienveillantes et compréhensibles, sur la science et en faveur de la science, mais! mais! je regarde derrière votre tolérance à l'égard de la science! Dans un coin de votre coeur vous pensez, malgré tout, qu'elle ne vous est pas nécessaire, que c'est de votre part de la grandeur d'âme de l'admettre et d'être même son avocat, d'autant plus que la science n'a pas, de son côté, cette magnanimité à l'égard de votre opinion! Savez-vous que vous n'avez aucun droit à exercer cette tolérance? que ce geste de condescendance est une plus grossière atteinte à l'honneur de la science que le franc dédain que se permettent à son égard quelque prêtre ou quelque artiste impétueux? Il vous manque cette conscience sévère pour ce qui est vrai et véritable, vous n'êtes pas tourmenté et martyrisé de trouver la science en contradiction avec vos sentiments, vous ignorez le désir avide de la connaissance qui vous gouvernerait comme une loi, vous ne sentez pas un devoir dans le besoin d'être présent avec les yeux partout où l'on «connaît», de ne rien laisser échapper de ce qui est «connu». Vous ignorez ce que vous traitez avec tant de tolérance! Et c'est seulement parce que vous l'ignorez que vous réussissez à prendre une mine aussi bienveillante! Vous, vous surtout, vous auriez un regard de haine et de fanatisme si la science voulait une fois vous éclairer le visage de ses yeux! - Que nous importe donc que vous usiez de tolérance - à l'égard d'un fantôme! et pas même à notre égard! - Et qu'importe de nous!

§271

L'humeur de fête. - C'est justement pour ces hommes qui aspirent le plus impétueusement à la puissance qu'il est infiniment agréable de se sentir subjugués! S'enfoncer soudain profondément dans un sentiment comme en un tourbillon! Se laisser arracher les guides de la main et être spectateur d'un mouvement qui conduira on ne sait où! Quelle que soit la personne, quelle que soit la chose yui nous rend ce service, - c'est un grand service: nous sommes si heureux et haletants, et nous sentons autour de nous un silence exceptionnel, comme au plus profond centre de la terre. Être une fois entièrement sans puissance! Jouet de forces primordiales! Il y a un repos dans ce bonheur, un allègement du grand fardeau, une descente sans fatigue, comme si l'on était abandonné à une pesanteur aveugle. C'est le rêve de l'homme qui gravit les montagnes et qui, s'étant fixé la cime pour but, s'endort une fois en route recru de fatigue et rêve du bonheur contraire - de rouler sans peine au bas de la montagne. - Je décris le bonheur comme je me le figure dans notre société actuelle, d'Europe et d'Amérique, à la fois exténuée et altérée de puissance. De-ci, de-là, ils veulent retomber dans l'impuissance, - les guerres, les arts, les religions, les génies leur offrent cette jouissance. Lorsque l'on s'est une fois abandonné à une impression momentanée qui dévore et étouffe tout - c'est l'humeur de la fête moderne! - on redevient après plus libre, plus reposé, plus froid, plus sévère et l'on aspire alors, sans repos, à atteindre le contraire: la puissance. -

§272

La purification de la race. - Il n'y a probablement pas de races pures, mais seulement des races épurées, et celles-ci sont extrêmement rares. Ce qu'il y a de plus répandu ce sont les races mélangées chez lesquelles, à côté des défauts d'harmonie dans les formes corporelles (par exemple quand les yeux et la bouche ne s'accordent pas) on rencontre nécessairement toujours des défauts d'harmonie dans les habitudes et les jugements de valeur. (Livingstone entendit une fois dire:

«Dieu créa les blancs et les noirs, mais le diable créa les métis.») Les races mélangées produisent toujours, en même temps que des cultures mélangées, des moralités mélangées: elle sont généralement plus méchantes, plus cruelles, plus inquiètes. La pureté est le dernier résultat d'innombrables assimilations, d'absorptions et d'éliminations, et le progrès vers la pureté se montre en cela que la force présente dans une race se restreint, de plus en plus, à quelques fonctions choisies, tandis que précédemment elle avait à accomplir, trop souvent, trop de choses contradictoires: une telle restriction aura toujours des apparences d'appauvrissement et il ne faut la juger qu'avec prudence et modération. Mais enfin, lorsque le processus d'épuration a réussi, toutes les forces qui autrefois se perdaient dans la lutte entre les qualités sans harmonie se trouvent à la disposition de l'ensemble de l'organisme: c'est pourquoi les races épurées sont toujours devenues plus fortes et plus belles. - Les Grecs nous présentent le modèle d'une race et d'une culture ainsi épurées: et il faut espérer que la création d'une race et d'une culture européennes pures réussira également un jour.

§273

Les louanges. - Tu t'aperçois chez quelqu'un qu'il veut te louer: tu te mords les lèvres, ton coeur se serre, hélas! que ce calice s'éloigne de toi! Mais il ne s'éloigne pas, il s approche! Buvons donc la douce impertinence du louangeur, surmontons le dégoût et le profond mépris que nous inspire le fond de ses louanges, donnons à notre visage les plis de la joie reconnaissante! - il voulait nous être agréable! Et maintenant que cela est fait, nous savons qu'il se sent très exalté, il a remporté une victoire sur nous, - et aussi sur lui-même, l'animal! - car cela ne lui a pas été facile de s'extorquer ces louanges.

§274

Droit et privilège de l'homme. - Nous autres hommes, nous sommes la seule créature qui, lorsqu'elle ne réussit pas, peut se supprimer elle-même,

comme une phrase mal venue, - soit que nous agissions ainsi pour l'honneur de l'humanité, ou par pitié pour elle, soit encore par aversion envers nous-mêmes.

§275

L'homme transformé. - Maintenant il devient vertueux, uniquement pour blesser les autres. Ne regardez pas tant de son côté!

§276

Souvent! sans que l'on s'y attende! - Combien d'hommes mariés ont vu venir le matin où ils s'apercevaient que leur jeune femme était ennuyeuse et se figurait le contraire! Pour ne point parler de ces femmes dont la chair est prompte, mais l'esprit faible!

§277

Vertus chaudes et froides. - Le courage, en tant que résolution froide et inébranlable, et le courage, en tant que bravoure fougueuse et demi-aveugle - pour ces deux courages il n'y a qu'un mot! Combien différentes sont pourtant les vertus froides des vertus chaudes! Et fou serait celui qui s'imaginerait que la «qualité» de la vertu n'est ajoutée que par la chaleur, plus fou encore celui qui ne l'attribuerait qu'à la froideur! A vrai dire, l'humanité a jugé très utile le courage de sang-froid ou fougueux, et de plus, trop peu fréquent pour ne pas le faire briller parmi ses joyaux sous deux couleurs différentes.

§278

La mémoire complaisante. - Celui qui occupe un rang élevé fera bien de se procurer une mémoire complaisante, c'est-à-dire de retenir sur les gens tout le

bien possible et d'arrêter ensuite le compte: on les tient ainsi en une agréable dépendance. L'homme peut aussi procéder ainsi avec lui-même: a-t-il une mémoire complaisante ou non, c'est le point décisif pour juger de son attitude vis-à-vis de lui-même, de la noblesse, de la bonté ou de la méfiance dans l'observation de ses penchants et de ses intentions, et finalement de la qualité même de ses penchants et de ses intentions.

§279

En quoi nous devenons des artistes. - Celui qui fait de quelqu'un son idole essaie de se justifier devant lui-même en l'élevant dans l'idéal; il se fait artiste, sur la personne de son idole, pour avoir bonne conscience. S'il souffre il ne souffre pas de son ignorance, mais du mensonge qu'il se fait à soi-même en affectant l'ignorance. - La misère et la joie intérieures d'un pareil homme - et tous ceux qui aiment avec passion son ainsi faits - ne peuvent s'épuiser avec des seaux de dimension normale.

§280

Infantile. - Celui qui vit comme les enfants - celui donc qui ne lutte pas pour gagner son pain et ne croit pas que ses actions aient une signification finale - celui-là reste infantile.

§281

Le «moi» veut tout avoir. - Il semble que l'homme n'agisse en général que pour posséder: du moins les langues qui ne considèrent toute action passée que comme aboutissant à une possession permettent-elles cette supposition («j'ai parlé, lutté, vaincu», cela veut dire: je suis maintenant en possession de ma parole, de ma lutte, de ma victoire). Comme l'homme apparaît avide! Ne pas même laisser échapper le passé, désirer l'avoir encore, lui aussi!

§282

Danger dans la beauté. - Cette femme est belle et intelligente; hélas! combien elle serait devenue plus intelligente si elle n'était pas belle!

§283

Paix de la maison et paix de l'âme. - Notre état d'esprit habituel dépend de l'état d'esprit où nous savons maintenir notre entourage.

§284

Présenter une nouvelle comme si elle était ancienne. - Beaucoup de gens paraissent irrités lorsqu'on leur apprend une nouvelle, ils ressentent la prépondérance que donne la nouvelle à celui qui la sait le premier.

§285

Où cesse le «moi»? - La plupart des gens prennent sous leur protection une chose qu'ils savent, comme si le fait de la savoir en faisait déjà leur propriété. Le besoin d'accaparement du sentiment du moi n'a pas de limites: les grands hommes parlent comme s'ils avaient derrière eux l'ensemble du temps et s'ils étaient la tête de ce corps énorme, et ces chères femmes se font un mérite de la beauté de leurs enfants, de leurs vêtements, de leur chien, de leur médecin, de leur ville, mais elles n'osent pas dire «Je suis tout cela». - Chi non ha, no e - comme on dit en Italie.

§286

Animaux domestiques et d'appartement. - Y a-t-il quelque chose de plus répugnant que la sentimentalité à l'égard des plantes et des animaux, de la part

d'êtres qui, dès l'origine, ont fait des ravages parmi ceux-ci, comme s'ils étaient leurs ennemis les plus féroces et qui finissent par vouloir prétendre même à des sentiments tendres de la part de leurs victimes affaiblies et mutilées! Devant ce genre de «nature» il importe que l'homme soit avant tout sérieux, s'il est un homme pensant.

§287

Deux amis. - Ils étaient amis, mais ils ont cessé de l'être, et ils ont en même temps dégagé leur amitié des deux côtés, l'un parce qu'il se croyait trop méconnu, l'autre parce qu'il se croyait trop reconnu - et en cela ils se sont trompés tous deux! - car chacun ne se connaissait pas assez lui-même.

§288

Comédie des hommes nobles. - Ceux à qui ne réussit pas la familiarité noble et cordiale essayent de laisser deviner la noblesse de leur nature par de la réserve et de la sévérité et un certain mépris de la familiarité: comme si le sentiment violent de leur confiance avait honte de se montrer.

§289

Où l'on ne peut rien dire contre une vertu. - Entre lâches il est de mauvais ton de dire quelque chose contre la bravoure, on provoque ainsi le mépris; et les hommes sans égards se montrent courroucés lorsque l'on dit quelque chose contre la pitié.

§290

Un gaspillage. - Chez les natures irritables et imprévues, les premières

paroles et les premiers actes ne signifient généralement rien quant à leur caractère véritable (ils sont inspirés par les circonstances et sont en quelque sorte des imitations de l'esprit de circonstance), mais une fois ces paroles dites et ces actes exécutés, les paroles et les actes qui suivent, et véritablement conformes au caractère, sont souvent sacrifiés à atténuer et à faire oublier les premiers.

§291

Présomption. - La présomption est une fierté jouée et feinte; mais c'est précisément le propre de la fierté qu'elle ne peut ni ne veut jouer, simuler ou feindre, - en ce sens la présomption est l'hypocrisie de l'incapacité de feindre, quelque chose de très difficile qui échoue le plus souvent. En admettant cependant que, ce qui arrive généralement, il se trahit à son jeu, un triple désagrément attend le présomptueux: on lui en veut parce qu'il veut vous tromper, on lui en veut parce qu'il a voulu se montrer supérieur à nous, - et finalement on rit de lui, parce qu'il a échoué dans les deux cas. On ne peut donc assez déconseiller la présomption.

§292

Une espèce de méconnaissance. - Lorsque nous entencions parler quelqu'un, il suffit quelquefois du son d'une seule consonne (par exemple d'un r) pour nous inspirer des doutes sur la loyauté de son sentiment: nous ne sommes pas habitués à ce son et nous serions forcés de mettre de l'intention à le reproduire, - il nous paraît «factice». Là est le domaine de la plus grossière méconnaissance: et il en est de même du style d'un écrivain qui a des habitudes qui ne sont pas les habitudes de tout le monde. Il est seul à sentir son «naturel» comme tel, et c'est justement avec ce qu'il considère lui-même comme «factice» - parce qu'une fois il a cédé là à la mode et au «bon goût» - qu'il plaira peut-être et qu'il éveillera la confiance.

§293

Reconnaissant. - Un rien de reconnaissance et de piété de trop: - et l'on en souffre comme d'un vice, malgré toute son indépendance et sa volonté on se met à avoir mauvaise conscience.

§294

Saints. - Ce sont les hommes les plus sensuels qui fuient devant les femmes et sont forcés de torturer leur corps.

§295

Servir avec subtilité. - Dans le grand art de servir une des tâches les plus subtiles c'est de servir un ambitieux effréné qui, s'il est en toutes choses l'égoïste le plus fieffé, ne veut à aucun prix passer pour tel (c'est là justement une partie de son ambition), qui exige que tout soit fait selon sa volonté et son humeur, et pourtant toujours de façon qu'il ait l'air de se sacrifier et de vouloir rarement quelque chose pour lui-même.

§296

Le duel. - Je considère comme un avantage, disait quelqu'un, de pouvoir provoquer un duel quand j'en ai un besoin impérieux; car il y a toujours de braves camarades autour de moi. Le duel est le seul moyen de suicide absolument honorable qui nous soit resté, c'est malheureusement un moyen détourné et encore n'est-il pas tout à fait sûr.

§297

Néfaste. - On gâte le plus sûrement un jeune homme en l'instruisant à

estimer plus haut quelqu'un qui pense comme lui que quelqu'un qui pense autrement.

§298

Le culte des héros et ses fanatiques. - Le fanatique d'un idéal fait de chair et de sang a généralement raison tant qu'il nie - et, dans sa négation, il est terrible: il connaît ce qu'il nie aussi bien que lui-même, par la raison bien simple qu'il en vient, qu'il y est chez lui et qu'il craint toujours secrètement d'être forcé d'y retourner, il veut se rendre le retour impossible par la façon dont il nie. Mais dès qu'il affirme, il ferme à moitié les yeux et se met à idéaliser (ce n'est souvent que pour faire mal à ceux qui sont restés dans la maison qu'il a quittée); on appellera peut-être artistique la forme de son affirmation, - fort bien, mais elle a aussi quelque chose de déloyal. L'idéaliste d'une personne place cette personne tellement loin de lui qu'il ne peut plus la voir distinctement, et maintenant il interprète en «beau» ce qu'il peut encore apercevoir, c'est-à-dire qu'il en considère la symétrie, les lignes indécises, le manque de précision. Puisque, dès lors, il voudra adorer cet idéal qui flotte dans le lointain et dans les hauteurs, il lui faut construire, pour le protéger contre le profanum vulgus, un temple à son adoration. Il y apporte tous les objets vénérables et sanctifiés qu'il possède encore, pour que l'idéal bénéficie de leur magie et que cette nourriture le fasse grandir et devenir toujours plus divin. En fin de compte, il a véritablement réussi à imrachever son dieu, mais malheur à lui! il y a quelqu'un qui sait comment tout cela s'est passé, c'est sa conscience intellectuelle, et il y a aussi quelqu'un qui, tout à fait inconsciemment, se met à protester, c'est le divinisé lui-même, qui, sous l'effet du culte, des louanges et de l'cncens, devient maintenant complètement insupportable ci trahit, de la façon la plus évidente et la plus horrible, sa non-divinité et ses qualités beaucoup trop humaines. Alors il ne reste plus à notre fanatique qu'une seule issue: il se laisse patiemment maltraiter, lui et ses semblables, et il se remet à interpréter toute cette misère, encore in majorem dri gloriam ', par une nouvelle espèce de duperie de soi et (le noble mensonge; il

prend parti contre lui-même, et il ressent, ainsi maltraité et en interprète de ce mauvais traitement, quelque chose comme un martyre, - de cette façon il arrive au sommet de sa présomption. - Des hommes de cette espèce vécurent par exemple dans l'entourage de Napoléon: oui, c'est peut-être justement lui qui a jeté dans l'âme de ce siècle cette prostration romanesque devant le «génie» et le «héros» si étrangère à l'esprit rationaliste du siècle dernier, lui devant qui un Byron n'avait pas honte de dire qu'il n'était qu'un «ver à côté d'un pareil être». (Les formules d'une semblable prostration ont été trouvées par Thomas Carlyle,ce vieux grognon embrouillé et prétentieux qui s'est employé, sa longue vie durant, à rendre romantique la raison de ses Anglais: en vain!)

§299

Apparence d'héroïsme. - Se jeter au milieu de ses ennemis peut être un signe de lâcheté.

§300

Bienveillant à l'égard du flatteur. - La dernière sagesse des ambitieux insatiables c'est de ne pas laisser voir le mépris des hommes que l'aspect des flatteurs leur inspire: mais de paraître bienveillants même à l'égard de ceux- ci, comme un dieu qui ne saurait être que bienveillant.

§301

«Plein de caractère». - «Ce que j'ai une fois dit, je le fais» - cette façon de penser semble pleine de caractère. Combien d'actions n'accomplit-on pas, non parce qu'on les a choisies à cause de ce qu'elles ont de raisonnable, mais parce que, au moment où l'on en a eu l'idée, elles ont excité, d'une façon ou d'une autre, l'ambition et la vanité, en sorte que l'on s'y arrête en les exécutant aveuglément. Ainsi elles augmentent en nous la croyance en notre caractère et notre bonne

conscience, donc, en somme, notre force: tandis que le choix de ce qu'il y a de plus raisonnable entretient un certain scepticisme vis-à-vis de nous-mêmes et dans la même mesure, un sentiment de faiblesse en nous.

§302

Une fois, deux fois et trois fois vrai. - Les hommes mentent indiciblement beaucoup, mais ils n'y pensent plus après coup et n'y croient pas en général.

§303

Passe-temps du connaisseur d'hommes. - Il croit me connaître et il se croit subtil et important lorsqu'il agit de telle ou telle façon dans ses rapports avec moi: je me garde bien de le détromper. Car il me revaudrait cela en mal, tandis que maintenant il me veut du bien, parce que je lui procure un sentiment de supériorité consciente. - En voici un autre qui craint que je ne me figure le connaître et cela lui fait éprouver un sentiment d'infériorité. C'est pourquoi il se comporte à mon égard avec brusquerie et inconséquence et cherche à m'égarer sur son compte, - pour s'élever de nouveau au-dessus de moi.

§304

Les destructeurs du monde. - Celui-ci est incapable d'accomplir telle chose et finit par s'écrier plein de volte: «Que le monde entier périsse!» Ce sentiment odieux est le comble de l'envie qui voudrait déduire: Puisque je ne puis pas avoir une chose, le monde entier ne peut rien avoir! le monde entier ne doit pas être!

§305

L’avarice. - Notre avarice, lorsque nous faisons un achat, augmente avec le bon marché de l'objet, - pourquoi? C’est-ce parce que ce sont les mesquines différences de prix qui suscitent le regard mesquin de l'avarice?

§306

L’idéal grec. - Qu'est-ce que les Grecs admiraient en Ulysse? Avant tout la faculté de mentir et de répondre par des représailles rusées et terribles; puis d'être à la hauteur des circonstances; paraître, si cela est nécessaire, plus noble que le plus noble; savoir être tout ce que l'on veut; la ténacité héroïque; mettre tous les moyens à son service; avoir de l'esprit - l'esprit d'Ulysse fait l'admiration des dieux, ils sourient en y songeant: - tout cela constitue l'idéal grec! Ce qu'il y a de curieux dans tout cela, c'est que l'on ne sent pas du tout la contradiction cntre être et paraître et que par conséquent on n'y attache aucune valeur morale. Y eut-il jamais des comédiens aussi accomplis?

§307

Facta! oui Facta Ficta! - L'historien n'a pas à s'occuper des événements tels qu'ils se sont passés en réalité, mais seulement tels qu'on les suppose s'être passés: car c'est ainsi qu'ils ont produit leur effet. De même n'a-t-il affaire qu'aux héros présumés. Son objet, ce que l'on appelle l'histoire universelle: qu'est-ce, sinon des opinions présumées sur des actions présumées qui, à leur tour, ont donné lieu à des opinions et des actions dont la réalité cependant s'est immédiatement évaporée et n'agit plus que comme une vapeur, - c'est un continuel enfantement de fantômes sur les profondes nuées de la réalité impénétrable. Tous les historiens racontent des choses qui n'ont jamais existé, si ce n'est dans la représentation.

§308

Ne pas s'entendre au commerce est distingué. - Ne vendre sa vertu qu'au plus haut prix ou même se livrer à l'usure avec elle, comme professeur, fonctionnaire ou artiste - c'est ce qui fait du talent et du génie une question d'épicier. Il faut veiller à ne pas vouloir être habile avec sa sagesse!

§309

Crainte et amour. - La crainte a fait progresser la connaissance générale des hommes plus que l'amour, car la crainte veut deviner qui est l'autre, ce qu'il sait, ce qu'il veut: en se trompant on créerait un danger ou un préjudice. Inversement, l'amour est porté secrètement à voir dans l'autre des choses aussi belles que possible, ou bien à élever l'autre autant qu'il se peut: ce serait pour lui une joie et un avantage de s'y tromper, - c'est pourquoi il le fait.

§310

Les débonnaires. - Les débonnaires ont acquis leur caractère par la crainte perpétuelle qu'inspiraient à leurs ancêtres les empiétements étrangers, - ils atténuaient, tranquillisaient, demandaient pardon, prévenaient, distrayaient, flattaient, s'humiliaient, cachaient la douleur et le dépit, lissaient les traits de leur visage - et finalement tout ce mécanisme, fin et bien conformé, s'est transmis à leurs enfants et petits-enfants. Un sort plus favorable n'expose pas ceux-ci à une crainte perpétuelle: ils n'en jouent pas moins continuellement sur leur instrument.

§311

Ce que l'on appelle l'âme. - La somme des mouvements intérieurs qui sont faciles à l'homme, et qu'il fait par conséquent volontiers et avec grâce, cette somme est appelée âme; - l'homme passe pour être dépourvu d'âme lorsqu'il laisse voir que ses mouvements intérieurs lui sont pénibles et durs.

§312

Les oublieux. - Dans les explosions de la passion et dans les délires du rêve et de la folie, l'homme reconnaît son histoire primitive et celle de l'humanité: l'animalité et ses grimaces sauvages; alors sa mémoire retourne assez loin en arrière, tandis qu'au contraire son état civilisé s'était développé grâce à l'oubli de ces expériences originelles, c'est-à-dire au relâchement de cette mémoire. Celui qui, homme oublieux d'espèce supérieure, est toujours resté très loin de ces choses, ne comprend pas les hommes, - mais c'est un avantage si, de temps en temps, il y a des individus qui «ne les comprennent pas», des individus engendrés en quelque sorte par la semence divine et mis au monde par la raison.

§313

L'ami que l'on ne désire plus. - On souhaite plutôt avoir pour ennemi l'ami dont on ne peut pas satisfaire les espérances.

§314

Dans la société des penseurs. - Au milieu de l'océan du devenir nous nous réveillons sur un îlot qui n'est pas plus grand qu'une nacelle, nous autres aventuriers et oiseaux voyageurs, et là nous regardons un moment autour de nous: avec autant de hâte et de curiosité que possible, car un vent peut nous chasser à tout instant, ou une vague nous balayer de l'îlot, en sorte qu'il ne demeurerait plus rien de nous! Mais ici, sur ce petit espace, nous rencontrons d'autres oiseaux voyageurs et nous entendons parler d'oiseaux plus anciens encore, - et ainsi nous avons une minute délicieuse de connaissance et de divination, gazouillant ensemble en battant joyeusement des ailes, tandis que notre esprit vagabonde sur l'océan, non moins fier que l'océan lui-même!

§315

Se dessaisir. - Abandonner quelque chose de sa propriété, renoncer à un doit - cela fait plaisir lorsque c'est l'indice de grandes richesses. La générosité est de cet ordre.

§316

Sectes faibles. - Les sectes qui sentent qu'elles demeureront faibles en nombre se mettent en chasse pour découvrir quelques adhérents intelligents, et veulent remplacer par la qualité ce qui leur manque en quantité. Il y a là, pour l'intelligence, un danger qu'il ne faudrait pas négliger.

§317

Le jugement du soir. - Celui qui réfléchit à sa tâche de la journée ou de la vie, lorsqu'il est arrivé au bout et qu'il est fatigué, se livre généralement à des considérations mélancoliques: mais il ne faut s'en prendre ni au jour ni à la vie, mais à la fatigue. - Au milieu du travail fécond nous ne prenons généralement pas le temps de juger la vie et l'existence, et pas davantage au milieu du plaisir: mais si d'aventure nous nous y arrêtons quand même, nous ne donnons plus raison à celui qui attendit le septième jour et le repos, pour trouver bien tout ce qui est, - il a laissé passer le moment le meilleur.

§318

Gardez-vous des systématiques! - Il y a une comédie des systématiques: en voulant remplir un système et en arrondissant l'horizon tout autour de celui-ci, il faut qu'ils tentent de présenter leurs qualités faibles dans le même style que leurs qualités fortes, - ils veulent apparaître comme des natures complètement et uniment fortes.

§319

Hospitalité. - Le sens qu'il faut prêter aux usages de l'hospitalité, c'est de paralyser l'inimitié chez l'étranger; dès que, chez lui, on ne sent plus avant tout l'ennemi, l'hospitalité diminue; elle fleurit tant que fleurissent les mauvaises suppositions.

§320

Danger dans l'innocence. - Les hommes innocents sont d'éternelles victimes, puisque leur innocence les empêche de distinguer entre la mesure et l'exagération, d'être, en temps voulus, sur leurs gardes vis-à-vis d'eux-mêmes. C'est ainsi que les jeunes femmes innocentes, c'est-à-dire ignorantes, s'habituent à des jouissances aphrodisiaques fréquentes, et, plus tard, ces jouissances leur manquent beaucoup, quand leurs maris tombent malades ou vieillissent avant l'âge; c'est justement parce que, candides et confiantes, elles s'imaginent que les rapports fréquents sont la règle et un droit qu'elles sont amenées à un besoin qui les expose plus tard aux tentations les plus violentes et à pis que cela. Mais, pour se placer à un point de vue plus général et plus élevé: celui qui aime un homme ou une chose, sans les connaître, devient la proie de quelque chose qu'il n'aimerait pas s'il pouvait la voir. Partout où l'expérience, les précautions et les démarches prudentes sont nécessaires, l'innocent pâtit le plus cruellement, car il faut qu'il boive aveuglément la lie et le poison le plus secret d'une chose. Que l'on considère les procédés de tous les princes, des églises, des sectes, des partis, des corporations: n'emploie-t-on pas toujours l'innocent comme amorce désignée, dans les cas les plus difficiles et les plus décriés? - comme Ulysse se servit de cet innocent Néoptolème pour dérober son arc et ses flèches au vieil ermite malade de Lemnos. - Le christianisme, avec son mépris du monde, a fait de l'ignorance une vertu, peut-être parce que le résultat le plus fréquent de cette innocence se trouve être, comme je l'ai indiqué, la faute, le sentiment de la faute, le désespoir, donc une vertu qui mène au ciel par le détour de l'enfer: car maintenant

seulement les sombres propylées du salut chrétien peuvent s'ouvrir, maintenant seulement agit la promesse d'une seconde innocence posthume:- c'est une des plus belles inventions du christianisme!

§321

Du beau et du mauvais temps. - Un temps très exceptionnel et incertain rend aussi les hommes méfiants les uns à l'égard des autres; ils deviennent avides d'innovations, car il faut qu'ils changent leurs habitudes. C'est pourquoi les despotes aiment toutes les contrées où le mps est moral.

§322

Vivre si possible sans médecin. - Il me semble qu'un malade vit plus à la légère lorsqu'il a un médecin que lorsqu'il s'occupe lui-même de sa santé. Dans le premier cas il lui suffit d'être sévère pour tout ce qui lui est prescrit; dans le second, nous observons avec plus de conscience ce à quoi s'adressent ces prescriptions, je veux dire à notre santé, nous remarquons plus de choses, nous nous en ordonnons et nous en interdisons plus que ne le ferait l'intervention du médecin. - Toutes les règles ont cet effet: elles détournent du but qui se trouve derrière la règle et rendent plus insouciant. - Mais l'insouciance de l'humanité se serait élevée jusqu'au déchaînement et à la destruction, si elle avait jamais tout abandonné, complètement et loyalement, au bras de la divinité, son médecin, conformément à la formule «selon la volonté de Dieu»!

§323

Obscurcissement du ciel. - Connaissez-vous la vengeance des êtres timides qui se comportent en société comme s'ils avaient volé leurs membres? La vengeance des âmes humbles, à la manière chrétienne, qui, partout sur la terre, ne font que se glisser furtivement? La vengeance de ceux qui jugent toujours

immédiatement et qui, toujours, immédiatement, reçoivent un démenti? La vengeance des ivrognes de tout genre pour qui le matin est ce qu'il y a de plus néfaste dans la journée? De même celle des infirmes de toute espèce, des malades et des abattus qui n'ont plus le courage de guérir? Le nombre de ces petites gens avides de vengeance et, à plus forte raison, le nombre de leurs petits actes de vengeance, est incalculable; l'atmosphère tout entière est sillonnée sans cesse des flèches et des fléchettes tirées par leur méchanceté, en sorte que le soleil et le ciel de la vie en sont obscurcis - non seulement pour eux, mais aussi pour nous, pour les autres: ce qui est plus grave que s'ils nous égratignaient trop souvent la peau et le coeur. Ne nionsnous pas quelquefois le soleil et le ciel, uniquement parce qu'il y a longtemps que nous ne les avons vus? - Donc: solitude! A cause de cela aussi, solitude!

§324

Philosophie des comédiens. - Une illusion qui fait le bonheur des grands comédiens, c'est celle de croire que les personnages historiques qu'ils interprètent étaient véritablement dans le même état d'esprit que celui où ils se trouvent pendant leur interprétation; - mais en cela ils se trompent grandement: leur force imitatrice et divinatrice qu'ils aimeraient bien faire passer pour une puissance extra-lucide, pénètre tout juste assez loin pour expliquer les gestes, les intonations, les regards et, en général, tout ce qui est extérieur; ce qui veut dire qu'ils saisissent l'ombre de l'âme d'un grand héros, d'un homme d'État, d'un guerrier, d'un ambitieux, d'un jaloux, d'un désespéré, ils pénètrent jusque tout près de l'âme, mais non pas jusque dans l'esprit de leur sujet. Ce serait là vraiment une belle découverte, s'il suffisait du comédien clairvoyant, au lieu du penseur, du connaisseur, du spécialiste, pour éclairer l'essence même d'un état moral quelconque! N'oublions donc jamais, chaque fois que de pareilles prétentions se font entendre, que le comédien n'est qu'un singe idéal et tellement singe qu'il n'est même pas capable de croire à l'«essence» et à l'«essentiel»: tout devient pour lui jeu, intonation, attitude, scène, coulisse et public.

§325

Vivre et croire à l'écart. - Le moyen de devenir le prophète et le thaumaturge de son temps est aujourd'hui encore le même qu'autrefois: il faut vivre à l'écart, avec peu de connaissances, quelques idées et beaucoup de présomption, - nous finissons alors par nous imaginer que l'humanité ne peut pas se passer de nous parce qu'il est absolument clair que nous pouvons nous passer d'elle. Dès que l'on est rempli de cette croyance on trouve aussi créance. Pour finir, un conseil à celui qui pourrait en avoir besoin (il a été donné à Wesley par Boehler, son maître spirituel): «Prêche la foi jusqu'à ce que tu l'aies trouvée, alors tu la prêcheras parce que tu l'as!» -

§326

Connaître ses circonstances. - Nous pouvons évaluer nos forces, mais non pas notre force. Non seulement ce sont les circonstances qui nous la montrent et nous la dérobent tour à tour, mais encore les mêmes circonstances qui l'agrandissent ou la rapetissent. Il faut se considérer comme une grandeur variable dont la capacité productrice peut, dans des circonstances favorables, atteindre ce qu'il y a de plus élevé: il faut donc réfléchir sur les circonstances et être plein d'ardeur à les observer.

§327

Une fable. - Le don Juan de la connaissance: aucun philosophe, aucun poète ne l'a encore découvert. Il lui manque l'amour des choses qu'il découvre, mais il a de l'esprit et de la volupté et il jouit des chasses et des intrigues de la connaissance - qu'il poursuit jusqu'aux étoiles les plus hautes et les plus lointaines! - jusqu'à ce qu'enfin il ne lui reste plus rien à chasser, si ce n'est ce qu'il y a d'absolument douloureux dans la connaissance, comme l'ivrogne qui finit par boire de l'absinthe et de l'eau-forte. C'est pourquoi il finit par désirer

l'enfer, - c'est la dernière connaissance qui le séduise. Peut-être qu'elle aussi le désappointera comme tout ce qui lui est connu! Alors il lui faudrait s'arrêter pour toute éternité, cloué à la déception et devenu lui-même l'hôte de pierre, aspirant à un souper de la connaissance, qui jamais plus ne lui tombera en partage! - Car le monde des choses tout entier ne trouvera plus une bouchée à donner à cet affamé.

§328

Ce que les théories idéalistes laissent deviner. - On rencontre les théories idéalistes le plus sûrement chez les hommes résolument pratiques; car ceux-ci ont besoin du rayonnement de ces théories pour leur réputation. Ils s'en emparent d'instinct et sans éprouver le moindre sentiment d'hypocrisie: tout aussi peu qu'un Anglais se sent hypocrite avec son christianisme et sa sanctification du dimanche. Inversement: les natures contemplatives qui ont à se tenir en garde contre toute espèce d'improvisation et qui craignent la réputation d'exaltation se satisfont uniquement des dures théories réalistes: elles s'en emparent avec la même nécessité instinctive et sans y perdre leur probité.

§329

Les calomniateurs de la gaieté. - Les hommes qui ont reçu de la vie une blessure profonde ont mis en suspicion toute gaieté, comme si elle était toujours enfantine et puérile, et si elle révélait une déraison dont l'aspect ne pourrait provoquer que la pitié et l'attendrissement, tel le sentiment que l'on éprouve lorsqu'un enfant tout près de la mort caresse encore ses jouets sur son lit. De tels hommes voient, sous toutes les roses des tombes cachées et dissimulées; les réjouissances, le bruit, la musique joyeuse leur apparaissent comme les illusions volontaires d'un homme dangereusement malade qui veut encore savourer, pendant une minute, l'ivresse de la vie. Mais ce jugement sur la gaieté n'est pas autre chose que la réfraction de celle-ci sur le fond obscur de la fatigue et de la maladie: il est lui-même quelque chose de touchant, de déraisonnablee qui incite

à la pitié, quelque chose d'enfantin, de puéril même, mais qui vient de cette seconde confiance qui suit la vieillesse et précède la mort.

§330

Pas encore assez! - Il ne suffit pas de démontrer une chose, il faut encore y induire les hommes ou les élever jusqu'à elle. C'est pourquoi l'initié doit apprendre à dire sa sagesse: et souvent de façon à ce qu'elle sonne comme une folie!

§331

Droit et limite. - L'ascétisme est la vraie façon de penser pour ceux qui doivent détruire leurs instincts charnels, parce que ces instincts sont des bêtes féroces. Mais pour ceux-là seulement!

§332

Le style redondant. - Un artiste qui ne peut pas mettre ses sentiments sublimes dans une oeuvre, pour s'en alléger ainsi, mais qui veut au contraire communiquer son sentiment d'élévation devient boursouflé et son style redondant.

§333

«Humanité». - Nous ne considérons pas les animaux comme des êtres moraux. Mais pensez-vous donc que les animaux nous tiennent pour des êtres moraux? - Un animal qui savait parler a dit: «L'humanité est un préjugé dont nous autres animaux, au moins, nous ne souffrons pas.»

§334

L'homme charitable. - L'homme charitable satisfait un besoin de son esprit en faisant le bien. Plus ce besoin est violent, moins il se met à la place de celui à qui il est secourable et qui lui sert à satisfaire ce besoin; il devient dur et même blessant dans certains cas. (La bienfaisance et la charité juives ont cette réputation: on sait qu'elles sont un peu plus violentes que celles des autres peuples.)

§335

Pour que l'on considère l'amour comme de l'amour. - Nous avons besoin d'être francs à l'égard de nousmêmes et de bien nous connaître pour pouvoir exercer à l'égard des autres cette simulation bienveillante que l'on appelle amour et bonté.

§336

De quoi sommes-nous capables? - Quelqu'un avait été tourmenté toute la journée par son fils méchant et indiscipliné, au point qu'il le tua le soir et qu'il dit au reste de la famille, en poussant un soupir de délivrance: «Enfin, nous allons pouvoir dormir tranquillement!» Savons-nous où les circonstances pourraient nous pousser!

§337

«Naturel». - Être naturel, au moins dans ses défauts, - c'est peut-être le dernier éloge que l'on puisse faire à un artiste artificiel, comédien et factice en toute autre chose. C'est pourquoi un tel être laissera toujours effrontément libre cours à ses défauts.

§338

Conscience de rechange. - Tel homme peut être la conscience de tel autre homme, et cela est surtout important quand l'autre n'en a pas.

§339

Transformation des devoirs. - Lorsque les devoirs cessent d'être d'un accomplissement difficile, lorsqu'ils se transforment, après un long exercice, en goûts agréables et en besoins, les droits des autres, à quoi se rapportent nos devoirs, maintenant nos goûts, deviennent autre chose: je veux dire qu'ils deviennent l'occasion de sentiments agréables pour nous. Dès lors, l' «autre», grâce à ses droits, devient digne d'être aimé (au lieu de n'être que vénérable ou terrible, comme précédemment). Nous cherchons notre agrément, lorsque nous reconnaissons et entretenons maintenant le domaine de sa puissance. Quand les quiétistes ne sentirent plus le poids de leur christianisme et ne trouvèrent plus que de la joie en Dieu, ils prirent pour devise:«Tout à la gloire de Dieu!» Quoi qu'ils fissent d'ailleurs dans ce sens, ce n'était plus un sacrifice; cela revenait à dire: «Tout pour notre plaisir!» Exiger que le devoir soit toujours quelque peu incommode, comme le fait Kant, c'est exiger qu'il n'entre jamais dans les habitudes et les mceurs: dans cette exigence, il y a un petit reste de cruauté ascétique.

§340

L'évidence est contre l'historien. - C'est une chose bien démontrée que les hommes sortent du ventre de leur mère: malgré cela les enfants devenus grands qui se trouvent à côté de leur mère font paraître très absurde cette hypothèse: elle a l'évidence contre elle.

§341

Avantage de la méconnaissance. - Quelqu'un disait qu'il avait eu dans son enfance un tel mépris des lubies et des coquetteries du tempérament mélancolique qu'il ignora jusqu'au milieu de sa vie quel était son tempérament: c'était justement le tempérament mélancolique. II déclarait que c'était là la meilleure de toutes les ignorances possibles.

§342

Ne pas confondre. - Oui! Il examine la chose de tous les côtés et vous croyez que c'est là un véritable chercheur de la connaissance. Mais il veut seulement en rabaisser le prix - il veut l'acheter!

§343

Prétendument moral. - Vous voulez ne jamais être mécontents de vous-mêmes, ne jamais souffrir de vousmêmes, - et vous appelez cela votre penchant moral! Eh bien! un autre dira que c'est là votre lâcheté. Mais il y a une chose certaine, c'est que vous ne ferez jamais le voyage autour du monde (que vous êtes vous-mêmes) et vous resterez, en vous-mêmes, un hasard, une motte de terre sur une motte de terre. Croyez-vous donc que nous qui sommes d'un autre avis, nous nous exposions par pure folie au voyage à travers nos propres déserts, nos marécages et nos sommets de glace, que nous avons choisi volontairement les douleurs et le dégoût comme les anachorètes stylites?

§344

Subtilité dans la méprise. - Si Homère, comme on le dit, a dormi quelquefois, il était plus sage que tous les artistes de l'ambition sans sommeil. Il faut laisser reprendre haleine aux admirateurs en les transformant de temps en

temps en censeurs; car personne ne supporte une bonté ininterrompue, brillante et éveillée; et au lieu d'être bienfaisant un maître de ce genre devient un bourreau que l'on hait, tandis qu'il marche devant nous.

§345

Notre bonheur n'est pas un argument pour ou contre. - Beaucoup d'hommes ne sont capables que d'un bonheur minime: ce n'est pas un argument contre leur sagesse si celle-ci ne peut pas leur donner plus de bonheur, tout aussi peu que c'est un argument contre la médecine si certains hommes sont inguérissables et d'autres toujours maladifs. Puisse chacun avoir la chance de trouver la conception de l'existence qui lui fasse réaliser sa plus haute mesure de bonheur: cela ne pourrait pas empêcher sa vie d'être pitoyable et peu enviable.

§346

Ennemis des femmes. - «La femme est notre ennemie» - celui qui, en tant qu'homme, parle ainsi à des hommes, celui-là fait parler l'instinct indompté qui, non seulement se hait lui-même, mais encore ses moyens.

§347

L'école de l'orateur. - Lorsque l'on se tait pendant un an on désapprend le bavardage et l'on apprend la parole. Les Pythagoriciens étaient les meilleurs hommes d'État de leur temps.

§348

Sentiment de puissance. - Que l'on veuille bien distinguer: Celui qui veut acquérir le sentiment de puissance s empare de tous les moyens et ne méprise

rien de ce qui peut nourrir ce sentiment. Mais celui qui le possède est devenu très difficile et noble dans son goût; il est rare que quelque chose le satisfasse encore.

§349

Pas si important que cela. - Lorsque l'on assiste à un décès, il vous vient régulièrement une idée que l'on étouffe en soi par un faux sentiment de convenance: on songe que l'acte de la mort est moins important que ne le prétend l'habituelle vénération, et que le mourant a probablement perdu dans sa vie des choses plus essentielles que ce qu'il est en train de perdre ici. La fin, ici, n'est certainement pas le but.

§350

Comment on promet le mieux. - Lorsque l'on fait une promesse, ce n'est pas la parole qui promet, mais ce qu'il y a d'inexprimé derrière la parole. Les mots affaiblissent même une promesse en déchargeant et en usant une force qui est une partie de cette force qui promet. Faites-vous donc donner la main en mettant un doigt sur la bouche, - c'est ainsi que vous faites les vceux les plus sûrs.

§351

Généralement méconnu. - Dans la conversation on remarque que l'un s'applique à tendre un piège où l'autre se jette, non par méchanceté, comme l'on pourrait penser, mais à cause du plaisir que lui procure sa propre finesse; d'autres encore préparent le mot d'esprit pour que quelqu'un le fasse ou bien disposent la boucle pour qu'en tirant on fasse le noeud: non par bienveillance, comme l'on pourrait penser, mais par méchanceté et par mépris de l'intelligence grossière.

§352

Centre. - Ce sentiment:«je suis le centre du monde!» se présente avec beaucoup d'intensité, lorsque l'on est soudain accablé de honte; on est alors comme abasourdi au milieu des brisants et l'on se sent comme aveuglé par un seul ceil énorme qui regarde de tous les côtés, sur nous et au fond de nous-mêmes.

§353

Liberté oratoire. - «Il faut que la vérité soit dite, le monde dût-il se briser en mille morceaux!» - ainsi s'écrie de sa grande voix le grand Fichte! - Très bien! encore faudrait-il la posséder, cette vérité! - Mais il prétend que chacun devrait dire son opinion, même si tout devait être mis sens dessus dessous. Ceci me paraît au moins discutable.

§354

Courage de souffrir. - Tels que nous sommes faits maintenant, nous sommes capables de supporter une certaine dose de déplaisir et notre estomac est habitué à ces nourritures indigestes. Peut-être que sans elles nous trouverions fade le repas de la vie: et sans la bonne volonté de souffrir nous serions forcés de laisser échapper beaucoup trop de joies.

§355

Admirateur. - Celui qui admire au point de crucifier celui qui n'admire pas compte parmi les bourreaux de son parti, - on se garde bien de lui donner la main, même lorsque l'on est de son parti.

§356

Effet du bonheur. - Le premier effet du bonheur est le sentiment de puissance: cet effet veut se manifester, soit vis-à-vis de nous-mêmes, soit vis-à-vis d'autres hommes, soit encore vis-à-vis de représentations ou d'êtres imaginaires. Les façons les plus habituelles de se manifester sont: faire des présents, se moquer, détruire, - toutes trois découlant d'un commun instinct fondamental.

§357

Taons moraux. - Ces moralistes dépourvus d'amour de la connaissance et qui ne connaissent que la joie de faire mal - ces moralistes ont l'esprit et l'ennui des petites villes; leur plaisir, aussi cruel que lamentable, c'est d'observer les doigts de son voisin et de lui présenter inopinément une aiguille de façon qu'il s'y pique. Ils ont gardé quelque chose de la méchanceté des petits garçons qui ne peuvent pas s'amuser sans pourchasser et maltraiter quelque chose de vivant ou de mort.

§358

Les raisons et leur déraison. - Tu éprouves de l'aver sion à son égard et tu présentes des raisons abondantes à cette aversion, - mais je n'ajoute foi qu'à ton aversion et non à tes raisons! Tu fais des belles manières devant toi-même, en te présentant et en me présentant comme une déduction logique ce qui se fait instinctivement.

§359

Approuver quelque chose. - On approuve le mariage, premièrement parce qu'on ne le connaît pas encore, en deuxième lieu parce que l'on s'est

habitué à lui, en troisième lieu parce qu'on l'a conclu, - c'est-à-dire qu'il en est ainsi dans presque tous les cas. Et pourtant rien n'est ainsi démontré pour la valeur du mariage en général.

§360

Point utilitaires. - «La puissance dont on dit beaucoup de mal vaut plus que l'impuissance à laquelle il n'arrive que du bien», - tel était le sentiment des Grecs. Ce qui veut dire que chez eux le sentiment de la puissance était estimé supérieur à toute espèce d'utilité ou de bon renom.

§361

Paraître laid. - La tempérance se voit elle-même en beau; elle n'y peut rien si, aux yeux des intempérants, elle paraît grossière et insipide, par conséquent laide.

§362

Différents dans la haine. - Certains ne commencent à haïr que lorsqu'ils se sentent faibles et fatigués; autrement ils sont équitables et supérieurs. D'autres ne commencent à haïr que lorsqu'ils entrevoient la possibilité de la vengeance: autrement ils se gardent de toute colère rentrée ou publique, et ils passent outre lorsqu'ils en ont l'occasion.

§363

Hommes du hasard. - Dans toute invention, c'est au hasard que revient la plus grosse part, mais la plupart des hommes ne rencontrent pas ce hasard.

§364

Choix de l'entourage. - Que l'on se garde bien de vivre dans un entourage où l'on ne peut ni se taire dignement ni faire connaître ses pensées supérieures, en sorte qu'il ne nous reste pas autre chose à communiquer que nos plaintes et nos besoins et toute l'histoire de nos misères. On devient ainsi mécontent de soi-même et mécontent de cet entourage, et l'on ajoute encore à la misère qui porte à se plaindre, le dépit que l'on ressent à être toujours dans la posture de l'homme qui se plaint. Au contraire, il faut vivre là où l'on a honte de parler de soi et où l'on n'en a pas besoin. - Mais qui donc songe à de pareilles choses, à un choix dans de pareilles choses! On parle de sa «destinée», on fait le gros dos et l'on soupire:«Malheureux Atlas que je suis!»

§365

Vanité. - La vanité est la crainte de paraître original, elle est donc un manque de fierté, mais point nécessairement un manque d'originalité.

§366

Misère du criminel. - Un criminel dont le crime a été découvert ne souffre pas de son crime, mais soit de la honte et du dépit que lui cause une bêtise qu'il a faite, soit de la privation de l'élément qui lui est habituel, et il faut être d'une rare subtilité pour savoir discerner dans ce cas. Tous ceux qui ont eu souvent affaire dans les prisons et les maisons de correction s'étonnent combien rarement il s'y rencontre un «remords» sans équivoque: mais d'autant plus souvent la nostalgie du cher vieux crime mauvais et adoré.

§367

Paraître toujours heureux. - Lorsque la philosophie était affaire

d'émulation publique, dans la Grèce du troisième siècle, il y avait un certain nombre de philosophes que rendait heureux l'arrière-pensée du dépit que devait exciter leur bonheur, chez ceux qui vivaient selon d'autres principes et y trouvaient leur tourment: ils pensaient réfuter ceux-ci avec le bonheur, mieux qu'avec tout autre chose et ils croyaient que, pour atteindre ce but, il leur suffisait de paraître toujours heureux; mais cette attitude devait, à la longue, les rendre véritablement heureux! Ce fut par exemple le sort des cyniques.

§368

La raison qui nous fait souvent méconnaître. - La moralité de la force nerveuse qui va en augmentant est joyeuse et agitée; la moralité de la force nerveuse qui décline, le soir ou chez les malades et les vieillards, pousse à la passivité, au calme, à l'attente et à la mélancolie, parfois aux idées noires. Selon que l'on possède l'une ou l'autre de ces moralités, on ne comprend pas celle qui vous manque et on l'interprète chez d'autres comme de l'immoralité ou de la faiblesse.

§369

Pour s'élever au-dessus de sa nullité. - Voilà de fiers individus qui, pour établir le sentiment de leur dignité et de leur importance, ont toujours besoin d'autres hommes qu'ils puissent rabrouer et violenter: de ceux dont l'impuissance et la lâcheté permettent que quelqu'un fasse impunément, devant eux, des gestes sublimes et furieux! - Il faut que leur entourage soit pitoyable pour qu'ils puissent s'élever un moment au-dessus de leur nullité! - Il y en a qui pour cela ont besoin d'un chien, d'autres d'un ami, d'autres encore d'une femme ou d'un parti, et enfin, dans des cas très rares, de toute une époque.

§370

En quelle mesure le penseur aime son ennemi. - Ne jamais rien retenir ou taire, devant toi-même, de ce que l'on pourrait opposer à tes pensées! Fais-en le vceu! Cela fait partie de la loyauté première. Il faut que chaque jour tu fasses aussi campagne contre toi-même. Une victoire ou la prise d'une redoute ne sont plus ton affaire à toi, mais l'affaire de la vérité, - cependant ta défaite elle aussi n'est plus ton affaire!

§371

La méchanceté de la force. - Il faut entendre la violence résultant de la passion, par exemple de la colère, au point de vue physiologique, comme une tentative pour éviter un accès d'étouffement qui menace. D'innombrables actes d'une arrogance qui se déchaîne sur d'autres personnes ont été les dérivatifs de congestions subites, par une violente action musculaire: et peut-être faut-il considérer sous ce point de vue toute la «méchanceté de la force». (La méchanceté de la force blesse les autres, sans que l'on y songe, - il faut qu'elle se fasse jour; la méchanceté de la faiblesse veut faire mal et contempler les marques de la souffrance.)

§372

A l'honneur des connaisseurs. - Dès que quelqu'un, sans être connaisseur, joue cependant au juge, il faut immédiatement protester, qu'il soit homme ou femme. L'enthousiasme ou le ravissement, devant une chose ou un homme, ne sont pas des arguments: la répugnance et la haine n'en sont pas davantage.

§373

Blâme révélateur. - «Il ne connaît pas les hommes» - cela veut dire dans la bouche des uns: «Il ne connaît pas la bassesse», et dans la bouche des autres: «Il ne connaît pas ce qui est exceptionnel et il connaît trop bien la bassesse.»

§374

Valeur de sacrifice. - Plus on conteste aux Etats et aux princes le droit de sacrifier l'individu (dans la façon de rendre la justice, de lever les armées, etc.) plus grandira la valeur du sacrifice de soi.

§375

Parler trop distinctement. - Il y a plusieurs raisons pour articuler distinctement en parlant: d'une part la méfiance à l'égard de soi-même dans l'usage d'une langue nouvelle qui ne vous est pas courante, d'autre part aussi la méfiance à l'égard des autres à cause de leur bêtise ou de leur lenteur de compréhension. Et il en est de même des choses spirituelles: notre communication est parfois trop appuyée, trop pénible, parce que, s'il en était autrement, ceux à qui nous nous communiquons ne nous entendraient pas. Par conséquent le style parfait et léger n'est permis que devant un auditoire parfait.

§376

Dormir beaucoup. - Que faire pour se stimuler lorsque l'on est fatigué et que l'on a assez de soi-même? L'un recommande la table de jeu, l'autre le christianisme, un troisième l'électricité. Mais ce qu'il y a de meilleur, mon cher mélancolique, c'est encore de beaucoup dormir, au sens propre et au figuré! C'est ainsi que l'on finira par retrouver son matin! Le tour d'adresse de l'art de vivre, c'est de savoir intercaler à temps le sommeil sous toutes ses formes.

§377

Ce qu'il faut conclure d'un idéal fantasque. - Là où se trouvent nos manques vont s'égarer nos exaltations. Le principe fantasque «aimez vos ennemis!» a dû être inventé par des juifs, les meilleurs hai'sseurs qu'il y ait

jamais eu, et la plus belle glorification de la chasteté à été écrite par ceux qui, dans leur jeunesse, ont mené l'existence la plus libertine et la plus abominable.

§378

Main propre et mur propre. - Il ne faut peindre sur le mur ni Dieu ni diable. On gâterait ainsi son mur et son voisinage.

§379

Vraisemblable et invraisemblable. - Une femme aimait secrètement un homme, l'élevait bien au-dessus d'elle et se disait cent fois en secret: «Si un pareil homme m'aimait ce serait comme une grâce devant laquelle il faudrait que je me prosterne dans la poussière!» Et il en était de même pour l'homme, précisément pour la même femme, et à part lui, dans le secret de son être, il se répétait des paroles semblables. Lorsque enfin il se trouva que la langue de tous deux fut déliée et qu'ils purent se dire ce que tous deux avaient sur le caeur de profondément secret, il y eut un silence et une certaine hésitation. Puis la femme reprit d'une voix refroidie: «Mais il est tout à fait clair que nous ne sommes pas tous deux pareils à ce que nous avons aimé! Si tu es ce que tu dis, et si tu n'es pas davantage je me suis abaissée en vain pour t'aimer; le démon m'a égarée tout comme toi.» - Cette histoire très vraisemblable n'arrive jamais, - pourquoi?

§380

Conseil éprouvé. - De tous les moyens de consolation aucun ne fait autant de bien à celui qui en a besoin que l'affirmation que dans son cas, il n'y a pas de consolation. Il y trouve une telle distinction que, sans tarder, il redresse la tête.

§381

Connaître sa «particularité». - Nous oublions trop souvent qu'aux yeux des étrangers qui nous voient pour la première fois nous sommes tout autre chose que ce que nous pensons être nous-mêmes: on ne voit généralement pas autre chose qu'une particularité qui saute aux yeux et qui détermine l'impression. C'est ainsi que l'homme le plus paisible et le plus raisonnable, pour le cas où il aurait une grande moustache, pourrait s'asseoir en quelque sorte à l'ombre de cette moustache et s'y asseoir en toute sécurité, - les yeux ordinaires voient en lui les accessoires d'une grande moustache, je veux dire: un caractère militaire qui s'emporte facilement et peut même aller jusqu'à la violence - et devant lui on se comporte en conséquence.

§382

Jardinier et jardin. - Les jours humides et sombres, la solitude, les paroles sans amour que l'on nous adresse, engendrent des conclusions semblables à des champignons: nous les voyons apparaître devant nous, un matin, sans que nous sachions d'où elles viennent et elles nous regardent, grises et moroses. Malheur au penseur qui n'est pas le jardinier, mais seulement le terrain de ses plantes!

§383

La comédie de la pitié. - Quelle que soit la part que nous prenions au sort d'un malheureux, en sa présence nous jouons toujours un peu la comédie, nous ne disons pas beaucoup de choses que nous pensons et telles que nous les pensons, avec la circonspection d'un médecin au chevet d'un malade en danger de mort.

§384

Hommes singuliers. - Il y a des gens pusillanimes qui ont mauvaise

opinion de ce qu'il y a de meilleur dans leur oeuvre et qui parviennent mal à en faire comprendre la portée: mais, par une sorte de vengeance, ils ont aussi mauvaise opinion de la sympathie des autres et même ne croient pas à la sympathie; ils ont honte de paraître trop contents d'eux-mêmes et semblent se complaire, avec entêtement, à devenir ridicules. - Ces états d'âme se rencontrent chez les artistes mélancoliques.

§385

Les vaniteux. - Nous sommes comme des étalages de magasins, où nous passons notre temps à disposer, à cacher, à mettre en évidence les prétendues qualités que les autres nous prêtent - pour nous tromper nous mêmes.

§386

Les pathétiques et les naifs. - C'est peut-être une habitude très vulgaire de ne pas laisser passer une occasion de se montrer pathétique: à cause de la jouissance qu'il y a à se figurer le spectateur qui se frappe la poitrine et se sent lui-même petit et misérable. Par conséquent, c'est peut-être aussi un signe de noblesse de s'amuser des situations pathétiques et de s'y conduire d'une façon indigne. La vieille noblesse guerrière en France possédait ce genre de distinction et de subtilité.

§387

Comment on réfléchit avant le mariage. - En admettant qu'elle m'aime, comme elle m'importunerait à la longue! Et, en admettant qu'elle ne m'aime pas, comme il y aurait des raisons plus grandes encore pour qu'à la longue elle me devienne importune! - Il n'y a là en présence que deux façons d'être importun - marions-nous donc!

§388

La fourberie en bonne conscience. - Il est extrêmement désagréable d'être dupé pour ses petites emplettes dans certains pays, par exemple dans le Tyrol, parce que, en plus du mauvais marché, on est encore forcé de s'accommoder de la mauvaise figure et de la cupidité brutale du marchand coquin, ainsi que de la mauvaise conscience et de la grossière inimitié qui lui viennent à notre égard. A Venise, par contre, le dupeur se réjouit de tout ceeur du tour de fripon qui lui a réussi et n'en veut nullement au berné, il est même tout disposé à lui faire des amabilités et surtout à rire avec lui, pour le cas où celui-ci y serait disposé. - En un mot, il faut aussi avoir l'esprit et la bonne conscience de sa fourberie: cela réconcilie presque l'homme trompé avec la tromperie.

§389

Un peu trop lourds. - De très braves gens, qui sont un peu trop lourds pour être polis et aimables, cherchent immédiatement à répondre à une gentillesse par un service sérieux ou en apportant l'appui de leur force. Il est touchant de voir comme ils apportent timidement leurs pièces d'or, lorsqu'un autre leur a offert ses sous dorés.

§390

Cacher son esprit. - Lorsque nous surprenons quelqu'un à cacher son esprit devant nous, nous le traitons de méchant: à plus forte raison, si nous soupçonnons que c'est l'amabilité et la bienveillance qui l'y ont poussé.

§391

Le mauvais moment. - Les natures vives ne mentent que pendant un moment: elles se sont alors menti à elles-mêmes, et elles restent convaincues et

probes.

§392

Conditions de la politesse. - La politesse est une très bonne chose et, véritablement, une des quatre vertus cardinales (bien qu'elle soit la dernière): mais pour que nous ne nous importunions pas les uns les autres avec elle, il faut que celui avec qui j'ai justement affaire ait une nuance de politesse de plus ou de moins que moi, - autrement nous finirons par prendre racine, car le baume n'embaume pas seulement, il nous colle aussi sur place.

§393

Vertus dangereuses. - «Il n'oublie rien, mais il pardonne tout.» - Alors il sera doublement haï, car il fait doublement honte, avec sa mémoire et avec sa générosité.

§394

Sans vanité. - Les hommes passionnés pensent peu à ce à quoi pensent les autres, leur état les élève au-dessus de la vanité.

§395

La contemplation. - Chez tel penseur l'état contemplatif propre aux penseurs suit toujours l'état de crainte, chez tel autre toujours l'état de désir. Chez le premier la contemplation s'allie donc au sentiment de sécurité, chez le second au sentiment de satiété - ce qui veut dire que celui-là éprouve un sentiment de courage, celui-ci de dégoût et de neutralité.

§396

A la chasse. - L'un est à la chasse pour prendre des vérités agréables, l'autre des vérités - désagréables. Aussi le premier a-t-il plus de plaisir à la chasse qu'au butin.

§397

Éducation. - L'éducation est une continuation de la procréation et souvent une espèce de palliation ultérieure de celle-ci.

§398

A quoi l'on reconnaît le plus fougueux. - De deux personnes qui luttent ensemble ou bien qui s'aiment ou s'admirent, celle qui est la plus fougueuse prend toujours la situation la moins commode. Il en est de même de deux peuples.

§399

Se défendre. - Certains hommes ont plein droit d'agir de telle ou telle façon; mais lorsqu'ils veulent défendre leurs actes on ne croit plus qu'il en est ainsi - et l'on a tort.

§400

Amollissement moral. - Il y a des natures morales tendres qui ont honte de chacun de leurs succès et des remords de chaque insuccès.

§401

Oubli dangereux. - On commence par désapprendre d'aimer les autres et l'on finit par ne plus rien trouver chez soi-même qui soit digne d'être aimé.

§402

Une tolérance comme une autre. - «Rester une minute de trop sur les charbons ardents et s'y brûler un peu, - cela ne fait de mal ni aux hommes ni aux châtaignes! Cette petite amertume et cette petite dureté permettent de sentir enfin combien le caeur est doux et moelleux.» - Oui! C'est ainsi que vous jugez, vous autres jouisseurs! Sublimes anthropophages!

§403

Fiertés différentes. - Ce sont les femmes qui pâlissent à l'idée que leur amant pourrait ne pas être digne d'elles; ce sont les hommes qui pâlissent à l'idée qu'ils pourraient ne pas être dignes de leur maîtresse. Il s'agit ici de femmes complètes, d'hommes complets. De tels hommes qui possèdent, en temps ordinaire, la confiance en eux-mêmes et le sentiment de la puissance, éprouvent, en état de passion, de la timidité et une sorte de doute au sujet d'eux-mêmes; de telles femmes cependant se considèrent toujours comme des êtres faibles, prêts à l'abandon, mais dans l'exception sublime de la passion, elles trouvent leur fierté et leur sentiment de puissance, - lesquels interrogent: qui donc est digne de moi?

§404

A qui l'on rend rarement justice. - Certains hommes ne peuvent s'enthousiasmer pour quelque chose de bien et de grand sans commettre, d'un côté ou d'un autre, une lourde injustice: c'est leur genre de moralité.

§405

Luxe. - Le goût du luxe est enraciné dans les profondeurs d'un homme: il révèle que c'est dans les flots de l'abondance et de l'excessif que son âme nage le plus volontiers.

§406

Rendre immortel. - Que celui qui veut tuer son adversaire considère si ce ne serait pas là une façon de l'éterniser en lui-même.

§407

Contre notre caractère. - Lorsque la vérité que nous avons à dire va contre notre caractère - comme cela arrive souvent -, nous nous comportons en la disant comme si nous savions mal mentir, et nous éveillons la méfiance.

§408

Où il faut beaucoup de douceur. - Certaines natures n'ont que le choix d'être ou bien des malfaiteurs publics ou bien de secrets porteurs de croix.

§409

Maladie. - Il faut par maladie entendre: l'approche d'une vieillesse précoce, de la laideur et des jugements pessimistes: trois choses qui vont ensemble.

§410

Les êtres craintifs. - Ce sont justement les êtres maladroits et craintifs qui deviennent facilement des criminels: ils ne s'entendent pas à la petite défense,

conforme au but ou à la vengeance; à force de manquer d'esprit et de présence d'esprit, leur haine ne connaît d'autre issue que l'anéantissement.

§411

Sans haine. - Tu veux prendre congé de ta passion! Fais-le, mais fais-le sans haine contre elle! Autrement il te viendra une seconde passion. - L'âme du chrétien qui s'est libéré du péché se ruine généralement après coup par la haine du péché. Voyez les visages des grands chrétiens! Ce sont les visages de grands haïsseurs.

§412

Spirituel et borné. - Il ne sait rien apprécier en dehors de lui-même; et lorsqu'il veut estimer d'autres gens, il faut toujours qu'il commence par les transformer en lui-même. Mais pour ce faire il est spirituel.

§413

Les accusateurs privés et publics. - Regardez de près chacun de ceux qui accusent et interrogent, - il y révèle son caractère: or il n'est point rare que ce caractère soit plus mauvais que celui de la victime dont il poursuit le crime. L'accusateur se figure innocemment que l'adversaire d'un forfait et d'un malfaiteur doit être, de par sa nature, de bon caractère ou du moins passer pour bon, - si bien qu'il se laisse aller, ou plutôt: qu'il se déverse.

§414

Les aveugles volontaires. - Il y a une sorte de dévouement exalté, poussé jusqu'à l'extrême, à une personne ou à un parti, qui révèle que nous nous sentons

secrètement supérieurs à cette personne ou à ce parti, et qu'à cause de cela nous nous en voulons à nous-mêmes. Nous nous aveuglons en quelque sorte volontairement pour punir nos yeux d'en avoir trop vu.

§415

Remedium amoris. - Il n'y a encore d'efficace contre l'amour, dans la plupart des cas, que ce vieux remède radical: l'amour en retour.

§416

Où est le pire ennemi? - Celui qui sait bien défendre sa cause et en a conscience éprouve généralement des sentiments conciliants à l'égard de ses adversaires. Mais s'imaginer qu'on lutte pour la bonne cause et savoir que l'on n'est pas habile à la défendre, - c'est cela qui vous fait poursuivre vos adversaires d'une haine secrète et implacable. - Que chacun calcule d'après cela où il doit chercher ses pires ennemis!

§417

Limites de toute humilité. - Plus d'un est déjà parvenu à l'humilité qui dit: credo quia absurdum est, et qui offre sa raison en sacrifice: mais, autant que je puis en juger, personne n'est encore parvenu à cette humilité qui pourtant n'est éloignée de l'autre que d'un pas et qui dit: credo quia absurdus sum.

§418

Comédie du vrai. - Il y en a qui sont véridiques, - non parce qu'ils détestent simuler des sentiments, mais parce qu'ils réussiraient mal à le faire de façon convaincante. Bref ils n'ont pas confiance en leur talent de comédien et ils

préfèrent la probité, la «comédie du vrai».

§419

Le courage dans le parti. - Les pauvres brebis disent à leur conducteur:«Va toujours devant, et nous ne manquerons jamais de courage pour te suivre.» Mais le pauvre conducteur pense à part soi:«Suivez-moi toujours, et je ne manquerai jamais de courage pour vous conduire.»

§420

Astuce de la victime. - Il y a une triste astuce à vouloir se tromper sur quelqu'un à qui l'on s'est sacrifié, en lui fournissant l'occasion de nous apparaître tel que nous désirons qu'il fût.

§421

A travers d'autres. - Il y a des hommes qui ne veulent pas du tout être vus autrement que projetant leurs rayons à travers d'autres. C'est une marque de grande sagesse.

§422

Faire plaisir aux autres. - Pourquoi faire plaisir est-il supérieur à tous les autres plaisirs? - Parce que de cette manière on peut faire plaisir en une fois aux cinquante instincts qui vous sont propres. Ce seront peut-être quelques très petites joies: mais si on les réunit toutes dans une seule main, on aura la main plus pleine que jamais, - et le coeur aussi! -

Livre cinquième

§423

Dans le grand silence. - Voici la mer, ici nous pouvons oublier la ville. Il est vrai que les cloches sonnent encore l'Ave Maria - c'est ce bruit funèbre et insensé, mais doux, au carrefour du jour et de la nuit - attendez un moment encore! Maintenant tout se tait! La mer s'étend pâle et brillante, elle ne peut pas parler. Le ciel joue avec des couleurs rouges, jaunes et vertes son éternel et muet jeu du soir, il ne peut pas parler. Les petites falaises et les récifs qui courent dans la mer, comme pour y trouver l'endroit le plus solitaire, tous ils ne peuvent pas parler. Cet énorme mutisme qui nous surprend soudain, comme il est beau, et cruel à dilater l'âme! - Hélas! quelle duplicité il y a dans cette muette beauté! Comme elle saurait bien parler, et mal parler aussi, si elle le voulait! Sa langue liée et le bonheur souffrant empreint sur son visage, tout cela n'est que malice pour se moquer de ta compassion! - Qu'il en soit ainsi! Je n'ai pas honte d'être la risée de pareilles puissances. Mais j'ai pitié de toi, nature, parce qu'il faut que tu te taises, quand même ce ne serait que ta malice qui te lie la langue: oui, j'ai pitié de toi à cause de ta malice! - Hélas! voici que le silence grandit encore, et mon coeur se gonfle derechef: il s'effraye d'une nouvelle vérité, lui aussi ne peut pas parler, il se met de concert avec la nature pour narguer, lorsque la bouche veut jeter des paroles au milieu de cette beauté, il jouit lui-même de la douce malice du silence. La parole, la pensée même me deviennent odieuses: est-ce que je n'entends pas, derrière chaque parole, rire et l'erreur, et l'imagination, et l'esprit d'illusion? Ne faut-il pas que je me moque de ma pitié? que je me moque de ma moquerie? - O mer! O soir! Vous êtes des maîtres malicieux! Vous apprenez à l'homme à cesser d'être homme! Doit-il s'abandonner à vous? Doit-il devenir comme vous êtes maintenant, pâle, brillant, muet, immense, se reposant en soi-même? Élevé au-dessus de lui-même?

§424

Pour qui la vérité? - Jusqu'à présent, les erreurs ont été les puissances les plus riches en consolations: maintenant on attend les mêmes services des vérités reconnues et l'on attend un peu longtemps. Comment, les vérités ne seraient-elles peut-être justement pas à même de consoler? - Serait-ce donc là un argument contre les vérités? Qu'ont-elles de commun avec l'état maladif des hommes souffrants et dégénérés, pour que l'on puisse exiger qu'elles leur soient utiles? On ne prouve rien contre la vérité d'une plante si l'on établit qu'elle ne saurait contribuer, en aucune façon, à la guérison des hommes malades. Mais jadis on était convaincu que l'homme était le but de la nature, au point que l'on admettait, sans plus, que la connaissance ne pouvait rien révéler qui ne fût salutaire et utile à l'homme, et même qu'il ne saurait, à aucun prix, y avoir autre chose au monde. - Peut-être pourra-t-on conclure de tout cela que la vérité, comme entité et ensemble, n'existe que pour les âmes à la fois puissantes et désintéressées, joyeuses et apaisées (telle qu'était celle d'Aristote), de même que ces âmes aussi seront seules à même de la chercher: car les autres cherchent des remèdes à leur usage, quel que soit d'ailleurs l'orgueil qu'ils mettent à vanter leur intellect et la liberté de cet intellect, - ils ne cherchent pas la vérité. Voilà pourquoi la science procure si peu de joie véritable à ces autres hommes qui lui font un reproche de sa froideur, de sa sécheresse et de son inhumanité: c'est là le jugement des malades sur les jeux de ceux qui se portent bien. - Les dieux de la Grèce, eux aussi, ne s'entendaient pas à consoler; lorsque l'humanité grecque finit par tomber malade, elle aussi, ce fut une raison pour que périssent de pareils dieux.

§425

Nous autres dieux en exil! - Par des erreurs sur son origine, sa situation unique, sa destinée, et par des exigences qui reposaient sur ces erreurs, l'humanité s'est élevée très haut et elle s'est sans cesse «surpassée elle-même»: mais, par ces mêmes erreurs, des souffrances indicibles, des persécutions, des suspicions et des

méconnaissances réciproques, et un plus grand nombre encore de misères de l'individu, en soi et sur soi, sont entrées dans le monde. Les hommes sont devenus des créatures souffrantes, par suite de leurs morales: ce qu'ils y ont gagné ce fut, somme toute, le sentiment qu'ils étaient foncièrement trop bons et trop éminents pour la terre et qu'ils n'y séjournaient que passagèrement. «L'orgueilleux qui souffre», c'est là, pour le moment encore, le type supérieur de l'humanité.

§426

Cécité des penseurs aux couleurs. - Les Grecs voyaient la nature d'une autre façon que nous, car il faut admettre que leur oeil était aveugle au bleu et au vert et qu'ils voyaient, au lieu du bleu, un brun plus profond, au lieu du vert un jaune (ils désignaient donc, par le même mot, la couleur d'une chevelure sombre, celle du bluet et celle des mers méridionales, et encore, par le même mot, la couleur des plantes vertes et de la peau humaine, du miel et des résines jaunes: en sorte que leurs plus grands peintres, ainsi qu'il a été démontré, n'ont pu reproduire le monde qui les entourait que par le noir, le blanc, le rouge et le jaune). - Comme la nature a dû leur paraître différente et plus près de l'homme, puisque à leurs yeux les couleurs de l'homme prédominaient aussi dans la nature et que celle-ci nageait en quelque sorte dans l'éther colorié de l'humanité! (Le bleu et le vert dépouillent la nature de son humanité plus que toute autre couleur.) C'est par ce défaut que s'est développée la facilité enfantine, particulière aux Grecs, de considérer les phénomènes de la nature comme des dieux et des demi-dieux, c'est-à-dire de les voir sous forme humaine. - Mais que ceci serve de symbole à une autre supposition. Tout penseur peint son monde à lui et les choses qui l'entourent avec moins de couleurs qu'il n'en existe, et il est aveugle à certaines couleurs. Ce n'est pas là uniquement un défaut. Grâce à ce rapprochement et à cette simplification, il prête aux choses des harmonies de couleurs qui ont un grand charme et qui peuvent produire un enrichissement de la nature. Peut-être est-ce par cette voie seulement que l'humanité a appris à jouir

du spectacle de la vie: grâce au fait que l'existence lui fut d'abord présentée avec un ou deux tons, et, par conséquent, d'une façon plus harmonieuse: elle s'habitua, en quelque sorte, à ces tons simples, avant de passer à des nuances plus variées. Et maintenant encore, certains individus s'efforcent de sortir d'une cécité partielle pour parvenir à une vie plus riche et une plus grande différenciation; à quoi non seulement ils trouvent des jouissances nouvelles, mais encore sont forcés d'en abandonner et d'en perdre quelques anciennes.

§427

L'embellissement de la science. - De même que l'art des jardins rococo naquit du sentiment: «la nature est laide, sauvage, ennuyeuse, - eh bien! embellissons-la (embellir la nature'!)» - de même le sentiment: «la science est laide, sèche, désespérée, difficile, ennuyeuse, - eh bien! embellissons-la!» provoque toujours à nouveau quelque chose qui s'appelle la philosophie. Celle-ci veut ce que veulent tous les arts et tous les poèmes: divertir, avant toute chose. Mais elle veut cela, conformément à une fierté héréditaire, d'une façon supérieure et plus sublime, devant des esprits d'élite. Créer pour elle un art des jardins, dont le charme principal serait, comme pour le plus «vulgaire», de créer une illusion visuelle (par des temples, des points de vue, des grottes, des labyrinthes, des cascades, pour parler en images), présenter la science en résumé avec toutes sortes d'éclairages merveilleux et soudains, y mêler assez de vague, de déraison et de rêverie pour que l'on puisse s'y promener «comme dans la nature sauvage», et pourtant sans peine et sans ennui, - ce n'est pas là une mince ambition: celui qui en est possédé rêve même de rendre ainsi la religion superflue, la religion qui, chez les hommes d'autrefois, présentait la forme la plus haute de l'art d'agrément. - Cela va ainsi son train pour atteindre un jour son point culminant: maintenant déjà, des voix d'opposition contre la philosophie se font entendre, des voix qui s'écrient: «Retour à la science, à la nature et au naturel de la science!» - annonçant peut-être une époque qui découvrira la beauté la plus puissante, justement dans les parties «sauvages et horribles» de la science, tout comme ce

n'est que depuis Rousseau que l'on a découvert le sens de la beauté des sites alpestres et des déserts.

§428

Deux espèces de moralistes. - Voir et voir complètement, pour la première fois, une loi de la nature, c'est-à-dire démontrer cette loi (par exemple, celle de la chute des corps, de la réflexion de la lumière et du son), c'est là tout autre chose que de l'expliquer, et aussi l'affaire de tout autres esprits. C'est ainsi que se distinguent aussi ces moralistes qui voient et notent les lois et les habitudes humaines - les moralistes à l'oreille, au nez et à l'oeil subtils - de ceux qui expliquent ce qu'ils ont observé. Il faut que ces derniers soient avant tout inventifs et qu'ils possèdent une imagination déliée par la sagacité et le savoir.

§429

La nouvelle passion. - Pourquoi craignons et haïssons-nous la possibilité d'un retour à la barbarie? Serait-ce peut-être parce que la barbarie rendrait les hommes plus malheureux qu'ils ne le sont? Pas du tout! Les barbares de tous temps avaient plus de bonheur: ne nous y trompons pas. - Mais notre instinct de connaissance est trop développé pour que nous puissions encore apprécier le bonheur sans connaissance, ou bien le bonheur d'une illusion solide et vigoureuse; nous souffrons rien qu'à nous représenter un pareil état de choses! L'inquiétude de la découverte et de la divination a pris pour nous autant de charme et nous est devenue tout aussi indispensable que l'est, pour l'amoureux, l'amour malheureux: à aucun prix il n'aimerait l'abandonner pour l'état d'indifférence; - oui, peut-être sommes-nous, nous aussi, des amants malheureux! La connaissance s'est transformée chez nous en passion qui ne s'effraye d'aucun sacrifice et n'a, au fond, qu'une seule crainte, celle de s'éteindre elle-même; nous croyons sincèrement que l'humanité tout entière, accablée sous le poids de cette passion, doit se croire plus altière et mieux consolée qu'auparavant, alors qu'elle

n'avait pas encore surmonté la satisfaction plus grossière qui accompagne la barbarie. La passion de la connaissance fera peut-être même périr l'humanité! - cette pensée, elle aussi, est sans puissance sur nous. Le christianisme s'est-il donc effrayé d'idées semblables? La passion et la mort ne sont-elles pas soeurs? Oui, nous haïssons la barbarie, - nous préférons tous voir l'humanité périr plutôt que de voir la connaissance revenir sur ses pas! Et, en fin de compte: si la passion ne fait pas périr l'humanité, elle périra de faiblesse: que préfère-t-on? C'est là la question principale. Voulons-nous que l'humanité finisse dans le feu et dans la lumière ou bien dans le sable?

§430

Cela aussi est héroïque. - Faire les choses les plus malodorantes dont on ose à peine parler, mais qui sont utiles et nécessaires, - cela aussi est héroïque. Les Grecs n'ont pas eu honte de compter parmi les grands travaux d'Hercule le nettoyage d'une écurie.

§431

Les opinions des adversaires. - Pour mesurer combien se montrent naturellement subtils ou faibles les cerveaux même les plus intelligents, il faut regarder à la façon dont ils conçoivent et rendent les opinions de leurs adversaires: la mesure naturelle de tout intellect s'y révèle. - Le sage parfait élève, sans le vouloir, son adversaire dans l'idéal où il dégage ses objections de toute tache et de toute contingence: ce n'est que lorsque son adversaire est devenu un dieu aux armes lumineuses qu'il lutte contre lui.

§432

Chercheur et tentateur. - Aucune méthode scientifique n'est la seule à pouvoir donner accès à la connaissance! Il faut que nous procédions vis-à-vis des

choses comme à l'essai, que nous soyons tantôt bons, tantôt méchants à leur égard, agissant tour à tour avec justice, passion et froideur. Un tel s'entretient avec les choses en policier, tel autre en confesseur, un troisième en voyageur et en curieux. On parviendra à leur arracher une parcelle d'elles-mêmes soit avec la sympathie, soit avec la violence; l'un est poussé en avant, poussé à voir clair, par la vénération que lui inspirent leurs secrets, l'autre au contraire par l'indiscrétion et la malice dans l'interprétation des mystères. Nous autres chercheurs, comme tous les conquérants, tous les explorateurs, tous les navigateurs, tous les aventuriers, nous sommes d'une moralité audacieuse et il nous faut trouver bon de passer, somme toute, pour méchants.

§433

Voir avec des yeux nouveaux. - En admettant que par beauté dans l'art on entende toujours la figuration de l'homme heureux - et c'est là ce que je tiens pour vrai - selon l'idée qu'une époque, un peuple, un grand individu qui se fixe ses lois par lui-même, se fait de l'homme heureux: quelles indications l'art des artistes actuels, appelé réalisme, donnera-t-il sur le bonheur de notre temps? Il est certain que c'est là le genre de beauté que nous saisissons maintenant le plus facilement et dont nous jouissons le mieux. Par conséquent, il faut bien penser que le bonheur actuel, ce bonheur qui nous est propre, trouve à se satisfaire dans le réalisme, avec des sens aussi aigus que possible et une conception aussi fidèle que possible de ce qui est réel, donc nullement dans la réalité, mais dans le savoir de la réalité. Les résultats de la science ont déjà tellement gagné en profondeur et en ampleur que les artistes du siècle sont devenus, sans le vouloir, les glorificateurs du «suprême bonheur» scientifique!

§434

Intercéder. - Les contrées sans prétentions sont là pour les grands paysagistes, les contrées singulières et rares pour les petits. C'est-à-dire que les

grandes choses de la nature et de l'humanité doivent intercéder en faveur de ceux qui, parmi leurs admirateurs, sont petits, médiocres et vaniteux, - alors que le grand artiste intercède en faveur des choses simples.

§435

Ne pas périr imperceptiblement. - Ce n'est pas en une seule fois, mais sans cesse que notre capacité et notre grandeur s'effritent; la petite végétation qui pousse partout, qui s'introduit parmi les choses et parvient à s'y accrocher ruine ce qu'il y a de grand en nous, - la petitesse de notre entourage, ce que nous avons sous les yeux tous les jours à toute heure, les mille petites racines de tel sentiment mesquin qui poussent autour de nous dans nos fonctions, nos fréquentations, notre emploi du temps. Si nous ne prêtons pas attention à cette petite mauvaise herbe, elle nous fera périr imperceptiblement! - Et si vous voulez absolument vous perdre faites-le plutôt d'un seul coup et subitement: alors il restera peut-être de vous des ruines altières! Et non, comme c'est à craindre maintenant, des taupinières! Avec sur elles, du gazon et de la mauvaise herbe, vainqueurs minuscules aussi humbles que ceux de naguère et trop misérables même pour triompher.

§436

Casuistique. - Il y a une alternative amère que la bravoure et le caractère ne permettent pas à tout homme d'affronter: découvrir, lorsque l'on est passager d'un bateau, que le capitaine et le pilote font des fautes dangereuses et qu'on leur est supérieur en art nautique - et se demander dès lors: Eh quoi! si tu excitais une mutinerie contre eux et si tu les faisais faire prisonniers tous deux'? "Ta supériorité ne t'y engage-t-elle pas? Et n'ont-ils pas de leur côté le droit de t'enfermer parce que tu mines l'obéissance? - C'est là un symbole pour des situations plus hautes et plus difficiles: et, en fin de compte, une question demeure toujours ouverte, savoir ce qui garantit, en de pareils cas, notre

supériorité, notre foi en nous-mêmes. Le succès? Mais alors il faut déjà accomplir l'action qui porte en elle tous les dangers, - et non seulement des dangers pour nous, mais encore pour le bateau.

§437

Privilèges. - Celui qui se possède véritablement, c'est-à-dire celui qui s'est définitivement conquis, considère dorénavant comme son propre privilège de se punir, de se faire grâce, de s'apitoyer sur lui-même: il n'a besoin de concéder cela à personne, mais il peut aussi librement s'en remettre à un autre, par exemple à un ami, - il sait cependant qu'ainsi il confère un droit et que seule la possession de la puissance permet de conférer des droits.

§438

L'homme et les choses. - Pourquoi l'homme ne voit-il pas les choses? Il barre la route: il cache les choses.

§439

Signes distinctifs du bonheur. - Toutes les sensations de bonheur ont deux choses en commun, la plénitude du sentiment et la pétulance qui en résulte; en sorte que l'on se sent dans son élément comme un poisson dans l'eau et que l'on s'y agite. De bons chrétiens comprendront ce qu'est l'exubérance chrétienne.

§440

Ne point abdiquer! - Renoncer au monde sans le connaître, comme une nonne, - c'est aboutir à une solitude stérile, peut-être mélancolique. Cela n'a rien de commun avec la solitude de la vie contemplative chez le penseur: lorsqu'il

choisit cette solitude il ne veut nullement renoncer; ce serait tout au contraire pour lui du renoncement, de la mélancolie, la destruction de soi-même, de devoir persister dans la vie pratique - il renonce à celle-ci, puisqu'il la connaît, puisqu'il se connaît. C'est ainsi qu'il fait un bond dans son eau, c'est ainsi qu'il gagne sa sérénité.

§441

Pourquoi le prochain devient pour nous de plus en plus lointain. - Plus nous songeons à tout ce qui était, à tout ce qui sera, plus nous apparaît atténué ce qui fortuitement se trouve dans le présent. Si nous vivons avec des morts et si nous mourons de leur agonie, que sont encore pour nous les «prochains»? Nous devenons plus solitaires, - et cela parce que le flot de l'humanité tout entière bruit autour de nous. L'ardeur qui brûle en nous, pour tout ce qui est humain, augmente sans cesse - c'est pourquoi nous regardons tout ce qui nous entoure comme si c'était devenu plus indifférent, plus semblable à un fantôme. - Mais la froideur de notre regard offense!

§442

La règle. - «La règle est toujours plus intéressante pour moi que l'exception» - celui qui pense ainsi est allé de l'avant dans la connaissance et fait partie des initiés.

§443

Pour l'éducation. - J'ai vu clair peu à peu sur le défaut le plus général de notre façon d'enseigner et d'éduquer. Personne n'apprend, personne n'aspire, personne n'enseigne - à supporter la solitude.

§444

L'étonnement que cause la résistance. - Parce qu'une chose a fini par nous paraître transparente nous nous figurons que dès lors elle ne pourra plus nous résister - et nous nous étonnons alors de voir au travers sans pouvoir la traverser! C'est la même folie et le même étonnement qui s'empare d'une mouche lorsqu'elle est en présence d'une vitre.

§445

En quoi les plus nobles se trompent. - On finit par donner à quelqu'un ce que l'on a de meilleur, son trésor, - et maintenant l'amour n'a plus rien à donner: mais celui qui accepte cela n'y trouve certainement pas ce qu'il a, lui, de meilleur, et par conséquent il lui manque cette pleine et dernière reconnaissance, sur quoi compte celui qui donne.

§446

Classification. - Il y a en premier lieu des penseurs superficiels, en deuxième lieu des penseurs profonds - de ceux qui vont dans les profondeurs d'une chose -, en troisième lieu des penseurs fondamentaux, qui veulent descendre jusqu'au dernier fond d'une chose, - ce qui a bien plus de valeur que de ne descendre que dans sa profondeur! - Enfin il y a les penseurs qui enfoncent leur tête dans le marécage: ce qui ne devait être signe ni de profondeur, ni de pensée approfondie! Ce sont nos chers penseurs des bas-fonds.

§447

Maître et élève. - Il faut qu'un maître mette ses disciples en garde contre lui-même, cela fait partie de son humanité.

§448

Honorer la réalité. - Comment peut-on regarder cette foule populaire en jubilation sans larmes et sans applaudissements! Nous songions autrefois avec mépris à l'objet de leur joie et il en serait encore ainsi, si nous n'avions pas vécu nous-mêmes ces joies! A quoi les événements peuvent-ils donc nous entraîner! Que sont nos opinions! Pour ne pas se perdre, pour ne pas perdre la raison, il faut fuir devant les expériences. C'est ainsi que Platon s'enfuit devant la réalité et ne voulut plus contempler des choses que les pâles images idéales; il était plein de sensibilité et il savait combien facilement les vagues de la sensibilité déferlaient sur sa raison. - Le sage devrait par conséquent se dire: «Je veux honorer la réalité, mais lui tourner le dos, parce que je la connais et que je la crains?» - il devrait agir comme certaines peuplades africaines devant leur souverain: elles ne s'en approchent qu'à reculons et savent montrer leur vénération en même temps que leur crainte?

§449

Où sont les indigents en esprit? - Hélas! comme il me répugne d'imposer à un autre mes propres pensées! Je veux me réjouir de chaque pensée qui me vient, de chaque retour secret qui s'opère en moi, où les idées des autres se font valoir contre les miennes propres! Mais, de temps en temps, survient une fête plus grande encore, lorsqu'il est permis de répandre son bien spirituel, semblable au confesseur assis dans un coin, avide de voir arriver quelqu'un qui ait besoin de consolation, qui parle de la misère de ses pensées, afin de lui remplir, à nouveau, le cœur et la main, et d'alléger son âme inquiète! Non seulement le confesseur ne veut point en avoir de gloire: il voudrait aussi échapper à la reconnaissance, car elle est indiscrète et sans pudeur devant la solitude et le silence. Mais vivre sans nom ou doucement raillé, trop obscurément pour éveiller l'envie ou l'inimitié, armé d'un cerveau sans fièvre, d'une poignée de connaissances, et d'une poche pleine d'expériences, être pour l'esprit une sorte de médecin des pauvres et aider

l'un ou l'autre, quand sa tête est troublée par des opinions, sans qu'il s'aperçoive au juste qui l'a aidé! Ne point chercher à avoir raison devant lui et à célébrer une victoire, mais lui parler de façon que, après une petite indication imperceptible, ou une objection, il trouve lui-même ce qui est vrai et qu'il s'en aille fièrement à cause de cela! Etre comme une humble auberge qui ne repousse aucune personne dans le besoin, mais que l'on oublie après coup et dont on se moque! N'avoir d'avantage en rien, ni meilleure nourriture, ni air plus pur, ni esprit plus joyeux, - mais toujours donner, rendre, communiquer, devenir plus pauvre! Savoir être petit pour être accessible à beaucoup de monde et n'humilier personne! Prendre sur soi beaucoup d'injustice et avoir rampé comme des vers à travers toute espèce d'erreurs, pour pouvoir pénétrer, sur des chemins secrets, auprès de beaucoup d'âmes cachées! Toujours dans une même sorte d'amour et toujours dans un même égoïsme et une même jouissance de soi! Être en possession d'un pouvoir et demeurer cependant caché, renonciateur! Être sans cesse couché au soleil de la douceur et de la grâce et savoir cependant que l'accès du sublime est à portée de la main! - Voilà qui serait une vie! Voilà qui serait une raison de vivre longtemps!

§450

La séduction de la connaissance. - Sur les esprits passionnés un regard jeté par la porte de la science agit comme la séduction des séductions; il est à prévoir que ces esprits deviendront ainsi des imaginatifs et, dans le cas le plus favorable, des poètes: tant est grand leur désir du bonheur de la connaissance. Ne vous saisit-il pas par tous les sens, - ce ton de douce séduction que prend la science pour annoncer sa bonne nouvelle, avec cent paroles et le plus merveilleusement avec la cent unième: «Délivrez-vous de l'illusion, et le " malheur à moi! " disparaîtra en même temps; et avec le " malheur à moi " s'en ira aussi la douleur» (Marc Aurèle).

§451

Ceux qui ont besoin d'un fou de cour. - Les êtres très beaux, très bons, très puissants, n'apprennent presque jamais, quel que soit le sujet, la vérité entière et vulgaire, - car, en leur présence on ment involontairement un peu, parce que l'on est sous leur impression, et que, conformément à cette impression, on présente ce que l'on pourrait dire de vérité sous forme d'adaptation (on fausse donc la couleur et le degré des faits, on omet ou l'on ajoute des détails et l'on garde à part soi ce qui ne se laisse point adapter). Si des hommes de cette espèce veulent malgré tout apprendre à tout prix la vérité, il faut qu'ils entretiennent un fou de cour, - un être qui possède le privilège de la folie de ne point pouvoir s'adapter.

§452

Impatience. - Il y a un degré d'impatience chez les hommes de pensée et d'action, qui, au moindre insuccès, les fait passer de suite dans le camp adverse, les pousse à s'y passionner et à s'y lancer dans des entreprises, - jusqu'à ce que, là aussi, ils soient chassés par une hésitation du succès: c'est ainsi qu'ils errent, aventureux et violents, à travers la pratique de beaucoup de royaumes et de natures variées, et il se peut qu'ils finissent par devenir, par la connaissance universelle des hommes et des choses, que laisse en eux l'expérience prodigieuse de leurs aventures, et en adoucissant un peu leur instinct, - des praticiens puissants. C'est ainsi qu'un défaut de caractère devient une école de génie.

§453

Interrègne moral. - Qui serait capable de décrire maintenant déjà ce qui remplacera un jour les sentiments et les jugements moraux? - bien que l'on soit à même de se rendre compte que ceux-ci reposent sur des fondations entièrement défectueuses, et que leur édifice est irréparable: leur sanction diminue forcément

de jour en jour, dans la mesure où la sanction de la raison ne diminue pas. Edifier à nouveau les lois de la vie et de l'action, - pour accomplir cette tâche, nos sciences de la physiologie, de la médecine, de la société et de la solitude ne sont pas encore assez sûres d'elles-mêmes: et pourtant, ce n'est qu'à ces sciences que l'on peut emprunter les pierres fondamentales d'un idéal nouveau (si ce n'est cet idéal lui-même). Nous vivons donc d'une existence préliminaire ou retardataire, selon notre goût et selon nos talents, et ce que nous faisons de mieux, dans cet interrègne, c'est d'être, autant que possible, nos propres reges' et de fonder de petits Etats expérimentaux. Nous sommes des expériences: soyons-le de bon gré!

§454

Interruption. - Un livre comme celui-ci n'est pas fait pour être lu hâtivement d'un bout à l'autre, ni pour en faire la lecture à haute voix; il faut l'ouvrir souvent, surtout en se promenant ou en voyage; il faut pouvoir s'y plonger, puis regarder ailleurs et ne plus rien trouver d'habituel autour de soi.

§455

La première nature. - Tel que l'on nous élève maintenant, il nous vient d'abord une seconde nature: et nous la possédons lorsque le monde nous dit arrivés à maturité, émancipés, utilisables. Seul un petit nombre est assez serpent pour repousser un jour cette peau, alors que, sous son enveloppe, la première nature est arrivée à maturité. Mais chez la plupart des gens le germe en est étouffé.

§456

Une vertu en devenir. - Des affirmations et des promesses, comme celles que nous fait le philosophe antique sur l'harmonie entre la vertu et la béatitude, ou bien celles que nous fait le christianisme en disant: «Aspirez avant tout au

royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît!'» - n'ont jamais été formulées avec une sincérité absolue, mais toujours sans mauvaise conscience: on présentait audacieusement de telles propositions que l'on désirait tenir pour vraies, comme si elles étaient la vérité même, bien qu'elles fussent en opposition avec l'apparence, et cela sans avoir de remords de conscience religieux ou moral - car, in honorem majorem de la vertu ou de Dieu, on avait transgressé la vérité, sans aucune intention égoïste! Un grand nombre de très braves gens s'en tiennent encore à ce degré de véracité: lorsqu'ils se sentent désintéressés, ils se croient autorisés à prendre la vérité plus à la légère. Que l'on considère que, ni parmi les vertus chrétiennes, ni parmi les vertus socratiques ne figure la loyauté; c'est là une des vertus les plus jeunes, elle est encore peu mûrie, on la confond et on la méconnaît souvent; à peine consciente d'elle-même, elle est quelque chose qui se développe, que nous pouvons accélérer ou entraver, selon les tendances de notre esprit.

§457

Dernière discrétion. - Il y a des hommes à qui arrive l'aventure des chercheurs de trésors: ils découvrent par hasard, dans une âme étrangère, les choses gardées cachées et ils en tirent un savoir qui est souvent difficile à porter! On peut, dans certaines circonstances, connaître les vivants et les morts, avoir la révélation de leur âme au point qu'il nous devient pénible de s'en expliquer vis-à-vis des autres: chaque parole vous fait craindre d'être indiscret. - Je m'imaginerais facilement l'historien le plus sage devenant soudain muet.

§458

Le gros lot. - I1 existe quelque chose d'excessivement rare et qui vous plonge dans le ravissement: je veux dire l'homme à l'esprit admirablement formé qui possède aussi le caractère, les penchants et fait dans sa vie les expériences personnelles qui y correspondent.

§459

La générosité du penseur. - Rousseau et Schopenhauer - tous deux furent assez fiers pour inscrire sur leur existence la devise: vitam impendere vero. Et combien encore ils ont dû souffrir tous deux dans leur fierté, de ne pas réussir verum impendere vitcr'! - verum, tel que l'entendait chacun d'eux - de voir leur vie courir à côté de leur connaissance, comme une basse capricieuse qui ne veut pas s'accorder avec la mélodie. - Mais la connaissance se trouverait en fâcheuse posture si elle n'était mesurée au penseur qu'autant qu'elle s'adapte à son corps! Et le penseur serait en fâcheuse posture, lui aussi, si sa vanité était tellement grande qu'un tel ajustage serait le seul qu'il pût supporter. C'est en cela surtout que brille la plus belle vertu du grand penseur: la générosité qu'il met à s'offrir lui-même, à offrir sa propre vie en sacrifice, lorsqu'il cherche la connaissance, souvent humilié, souvent avec une suprême ironie et - en souriant.

§460

Utiliser ses heures dangereuses. - On apprend à connaître tout autrement un homme et une situation lorsque chaque mouvement risque de mettre en danger, pour nous ou nos proches, l'honneur, la vie ou la mort: Tibère, par exemple, a dû réfléchir plus profondément sur l'âme de l'empereur Auguste et le règne de celui-ci, il a dû les connaître mieux qu'il ne serait possible à l'historien le plus sage. Or nous vivons tous, comparativement, dans un état de sécurité beaucoup trop grand pour pouvoir devenir bons connaisseurs de l'âme humaine: l'un connaît par dilettantisme, l'autre par désceuvrement, un troisième par habitude; jamais ils ne se disent: «Connais ou tu périras!» Tant que les vérités ne s'inscrivent pas dans notre chair à coups de couteau, nous gardons vis-à-vis d'elles, à part nous, une certaine réserve qui ressemble à du mépris: elles nous apparaissent encore trop semblables à des «rêves emplumés», comme si nous pouvions les atteindre ou ne pas les atteindre, selon notre gré, - comme si nous pouvions nous réveiller de ces vérités ainsi que d'un rêve!

§461

Hic Rhodus, hic salta. - Notre musique qui peut prendre toutes les formes et qui doit se transformer, parce que, pareille au démon de la mer, en soi elle n'a point de caractère propre: cette musique a hanté jadis l'esprit de l'érudit chrétien, traduisant en harmonies l'idéal de celuici: pourquoi ne trouverait-elle pas enfin ces harmonies plus claires, plus joyeuses, plus universelles qui correspondent au penseur idéal? - une musique qui saurait enfin se bercer familièrement sous les vastes voûtes flottantes de son âme? - Notre musique fut jusqu'à présent si grande, si bonne: chez elle nulle chose n'était impossible. Qu'elle montre donc qu'il est possible de sentir, en même temps, ces trois choses: la grandeur, la lumière profonde et chaude, et la joie de la suprême logique!

§462

Cures lentes. - Les maladies chroniques du corps se forment, comme celles de l'âme, très rarement à la suite d'un seul manquement grossier à la raison du corps et de l'âme, mais généralement par d'innombrables petites négligences imperceptibles. - Celui qui, par exemple, jour après jour, à un degré insignifiant, respire trop faiblement, et aspire trop peu d'air dans les poumons, en sorte que, dans leur ensemble, il ne leur demande pas un effort suffisant et ne les exerce pas assez, finit par s'attirer une pneumonie chronique: dans un cas pareil, la guérison ne peut être atteinte autrement qu'en corrigeant, insensiblement, les mauvaises habitudes par des habitudes contraires et des petits exercices, en se faisant, par exemple, pour règle d'aspirer une fois tous les quarts d'heure, fortement et profondément (si possible en se couchant par terre à plat; il faudrait alors se servir d'une montre à secondes qui sonne les quarts d'heure). Toutes ces cures sont lentes et minutieuses, et celui qui veut guérir son âme doit, lui aussi, songer à changer les plus petites habitudes. Certain adresse dix fois par jour une parole froide et mauvaise à son entourage et il s'en préoccupe fort peu, ne songeant surtout pas qu'au bout de quelques années il a créé, au-dessus de lui, une loi de

l'habitude qui le force dès lors à indisposer son entourage dix fois par jour. Mais il peut aussi s'habituer à lui faire dix fois du bien! -

§463

Le septième jour. - «Vous louez ceci comme ma création? Je n'ai fait qu'expulser de moi ce qui m'importunait! Mon âme est au-dessus de la vanité des créateurs. - Vous louez cela comme ma résignation? Je n'ai fait qu'expulser de moi ce qui m'importunait! Mon âme est au-dessus de la vanité des résignés.»

§464

Pudeur de celui qui donne. - Il y a un tel manque de générosité dans le fait de jouer sans cesse à celui qui donne et répand des bienfaits en se montrant partout! Mais donner et répandre des bienfaits et cacher et son nom et sa faveur! Ou bien ne pas avoir de nom du tout, comme la nature aveugle, qui nous réconforte avant tout parce que nous n'y rencontrons plus, enfin! quelqu'un qui donne et répand ses bienfaits, quelqu'un au «visage bienveillant»! - Il est vrai que vous nous gâtez aussi ce réconfort, car vous avez mis un dieu dans cette nature - et voici que tout redevient sans liberté et plein de contrainte! Comment? Ne jamais avoir le droit d'être seul avec soi-même? Toujours surveillé, gardé, tiraillé, gratifié? S'il y a toujours quelqu'un d'autre autour de nous, le meilleur du courage et de la bonté est rendu impossible dans le monde. Ne serait-on pas tenté d'aller à tous les diables devant cette indiscrétion du ciel, en face de cet inévitable voisin surnaturel! - Mais c'est inutile, ce ne fut qu'un rêve! Réveillons-nous donc!

§465

En se rencontrant. - A: Où regardes-tu donc? Je te vois immobile depuis longemps. - B: C'est toujours la même chose, toujours nouvelle pour moi! L'intérêt que suscite une chose me la fait poursuivre si loin que je finis par arriver

au fond et par m'apercevoir qu'elle ne valait pas toute la peine que je me donne. A la fin de toutes ces expériences, il y a une espèce de tristesse et de stupeur. Ceci m'arrive en petit jusqu'à trois fois par jour.

§466

Perte dans la célébrité. - Quel avantage de pouvoir parler aux hommes en inconnu! Les dieux nous prennent «la moitié de nos vertus» en nous enlevant l'incognito et en nous rendant célèbres.

§467

Double patience! - «Tu causes ainsi de la souffrance à beaucoup d'hommes.» - Je le sais et je sais aussi qu'il faudra que j'en pâtisse doublement, d'une part à cause de la compassion que leur souffrance m'inspire et, d'autre part, à cause de la vengeance qu'ils tireront de moi. Mais malgré cela, il est nécessaire que j'agisse ainsi.

§468

L'empire de la beauté est plus grand. - De même que nous nous promenons dans la nature, subtils et contents, pour surprendre dans toute chose sa beauté propre, comme en flagrant délit, de même que, tantôt au soleil, tantôt sous un ciel orageux, nous faisons un effort pour voir tel espace de la côte, avec ses rochers, ses haies, ses oliviers et ses pins, sous un aspect de perfection et de maîtrise: de même nous devrions aussi nous promener parmi les hommes, tels des explorateurs et des inquisiteurs, leur faisant du bien et du mal pour que se révèle la beauté qui leur est propre, ensoleillée chez celui-ci, orageuse chez celui-là, ne s'épanouissant chez un troisième que dans le demi-jour et sous un ciel de pluie. Est-il donc interdit de jouir de l'homme méchant comme d'un paysage sauvage, qui possède ses propres lignes audacieuses et ses effets de lumière, alors

que ce même homme, tant qu'il se donne pour bon et conforme à la loi, apparaît à notre regard comme une erreur de dessin et une caricature et nous fait souffrir comme une tache dans la nature? - Certainement, cela est interdit: jusqu'à présent il n'était permis de chercher la beauté que dans ce qui est moralement bon, - ce fut une raison suffisante pour trouver si peu de choses et pour être forcé de s'enquérir de beautés imaginaires sans chair ni os! - De même qu'il existe certainement cent espèces de bonheur parmi les méchants, dont les vertueux ne se doutent pas, de même il existe chez eux cent espèces de beautés: et beaucoup d'entre elles ne sont pas encore découvertes.

§469

L'inhumanité du sage. - A côté de l'allure lourde du sage qui brise tout et qui, comme dit l'hymne bouddhique, «marche solitaire comme le rhinocéros», - il faut, de temps en temps, la marque d'une humanité conciliante et adoucie; et non seulement de ces pas accélérés, de ces tours d'esprit familiers, non seulement de ces saillies et d'une certaine ironie de soi, mais encore d'une certaine contradiction, d'un retour occasionnel aux absurdités dominantes. Pour qu'il ne ressemble pas au rouleau compresseur qui s'avance comme le destin, il faut que le sage qui veut enseigner utilise ses défauts pour s'enjoliver lui-même, et, en disant «méprisez-moi!» il implore la grâce d'être le défenseur d'une vérité usurpée. Il veut vous conduire dans les montagnes, il mettra peut-être votre vie en danger: c'est pourquoi il vous autorise volontairement à vous venger, avant ou après, d'un pareil guide, - à ce prix il se réserve la jouissance de marcher devant les autres, en chef de file. - Vous souvenez-vous de ce qui vous est venu à l'esprit lorsqu'il vous conduisit un jour à travers une caverne obscure, sur un sentier glissant? Votre ceeur battait et se disait avec humeur: «Ce guide pourrait faire mieux que de ramper par ici! Il appartient à une espèce de paresseux pleins de curiosité: - ne lui faisons-nous pas trop d'honneur en faisant semblant de lui prêter de la valeur, lorsque nous le suivons?»

§470

Au banquet du grand nombre. - Combien l'on est heureux lorsque l'on est nourri, comme les oiseaux, de la main d'un seul homme qui leur jette son grain sans les examiner de près, sans savoir exactement s'ils en sont dignes! Vivre comme un oiseau qui vient et s'envole et qui ne porte pas de nom dans son bec! C'est ma joie de me rassasier ainsi au banquet du grand nombre.

§471

Un autre amour du prochain. - L'allure agitée, bruyante, inégale, nerveuse est en opposition avec la grande passion: celle-ci, demeurant au fond de l'homme comme un brasier silencieux et sombre, accumulant là toute chaleur et toute impétuosité, permet à l'homme de regarder au-dehors, avec froideur et indifférence, et imprime aux traits une certaine impassibilité. De tels hommes sont bien capables à l'occasion de manifester de l'amour du prochain, - mais cet amour est d'une autre espèce que celui des gens sociables et avides de plaire: il s'affirme dans une douce bienveillance, contemplative et calme. Ces hommes regardent en quelque sorte du haut de leur tour, qui est leur forteresse et par cela même leur prison: - le regard jeté au-dehors, vers ce qui est étranger et autre, leur fait tant de bien!

§472

Ne point se justifier. - A: Mais pourquoi ne veux-tu pas te justifier? - B: Je le pourrais en cela et en mille autres choses, mais je méprise le plaisir qu'il y a dans la justification: car tout cela importe peu pour moi, et je préfère porter sur moi des taches que de procurer à des gens mesquins le plaisir perfide de se dire: «Il accorde beaucoup d'importance à ces choses!» C'est là justement ce qui n'est pas vrai! Peut-être faudrait-il que j'accorde plus d'importance à moi-même pour avoir le devoir de rectifier les idées fausses que l'on se fait à mon sujet; -je suis

trop indifférent et trop indolent à l'égard de moimême et, par conséquent aussi à l'égard de ce qui est provoqué par moi.

§473

Où il faut construire sa maison. - Si tu te sens grand et fécond dans la solitude, la société des hommes t'amoindrira et te rendra stérile: et inversement. Une puissante douceur comme celle d'un père: - où ce sentiment s'emparera de toi, c'est là qu'il faudra édifier ta demeure - que ce soit dans la foule grouillante ou dans le silence. *Ubi pater sum, ibi patria*.

§474

Les seuls chemins. - «La dialectique est le seul chemin pour parvenir à l'être divin, pour parvenir derrière le voile de l'apparence» - c'est ce que Platon prétendait, avec autant de solennité et de passion que Schopenhauer le prétendait du contraire de la dialectique, - et tous deux ont eu tort. Car ce vers quoi ils veulent indiquer un chemin n'existe pas du tout. Et toutes les grandes passions de l'humanité ne furent-elles pas jusqu'à présent, comme celle-ci, des passions pour un néant? Et toutes ses solennités - des solennités pour un néant?

§475

Devenir lourd. - Vous ne le connaissez pas: il peut suspendre après lui bien des poids, il les emporte néanmoins tous dans les hauteurs. Et vous jugez, d'après votre petit essor, qu'il veut rester en bas, parce qu'il suspend ces poids après lui!

§476

La fête de la moisson de l'esprit. - Cela augmente et s'accumule de jour en jour, expériences, événements de la vie, reflexions à leur sujet, rêves que provoquent ces réflexions, - une richesse immense et exaltante! L'aspect de cette richesse donne le vertige; je ne comprends plus comment on peut appeler bienheureux les pauvres d'esprit! - Mais je les envie parfois, lorsque je suis fatigué: car la gestion d'une pareille richesse est une chose difficile et il n'est pas rare que sa difficulté écrase toutes espèce de bonheur. - Hélas! si l'on pouvait se contenter de contempler sa richesse! Si l'on était seulement l'avare de sa connaissance!

§477

Délivré du scepticisme. - A:«D'autres sortent d'un universel scepticisme moral ennuyés et faibles, rongés et vermoulus, et même corrodés plus qu'à moitié, - mais moi j'en sors plus courageux et mieux portant que jamais, avec des instincts reconquis. Lorsque la brise est aiguë, la mer haute, lorsqu'il n'y a point de petits dangers à surmonter, je commence à me sentir à mon aise. Je ne suis pas devenu ver bien qu'il m'ait souvent fallu travailler et ronger comme un ver.»- B:«C'est que tu as cessé d'être sceptique, car tu nies!» - A:«Et par cela même j'ai réappris à dire oui.»

§478

Passons! - Ménagez-le! Laissez-le à sa solitude! Voulez-vous le briser entièrement? Il s'est fêlé comme un verre où l'on verse un liquide trop chaud, - et il était d'une matière si précieuse!

§479

Amour et véracité. - Nous sommes devenus, par amour, de dangereux criminels à l'endroit de la vérité, des receleurs et des voleurs par habitude, qui

proclament plus de vérités qu'ils n'en admettent, - c'est pourquoi il faut que le penseur mette en fuite, de temps en temps, les personnes qu'il aime (ce ne seront précisément pas celles qui l'aiment), afin qu'elles montrent leur aiguillon et leur méchanceté et qu'elles cessent de le séduire. C'est pourquoi la bonté du penseur aura sa lune croissante et décroissante.

§480

Inévitable. - Qu'il vous arrive ce que vous voudrez: celui qui ne vous veut pas de bien verra dans ce qui vous arrive un prétexte à vous amoindrir! Subissez les plus profonds bouleversements de l'esprit et de la connaissance et parvenez enfin, comme un convalescent, avec un sourire douloureux, à la liberté et à la lumière silencieuse: - il y aura toujours quelqu'un pour dire: «Celui-ci prend sa maladie pour un argument, son impuissance pour la preuve de l'impuissance de tous; il est assez vaniteux pour tomber malade, afin de sentir la prééminence de celui qui souffre.» - Et, à supposer que quelqu'un brise ses liens en se blessant profondément, un autre y fera allusion par plaisanterie: «Combien grande est sa maladresse, dira-t-il, il en adviendra toujours ainsi d'un homme habitué à ses liens et assez fou pour les briser!»

§481

Deux Allemands. - Si l'on compare Kant et Schopenhauer avec Platon, Spinoza, Pascal, Rousseau, Goethe, sous le rapport de l'âme et non de l'esprit: on s'apercevra que les deux premiers penseurs sont en posture désavantageuse: leurs idées ne représentent pas l'histoire passionnée d'une âme, il n'y a là point de roman à deviner, point de crises, de catastrophes et d'heures d'angoisse, leur pensée n'est pas en même temps l'involontaire biographie d'une âme, mais, dans le cas de Kant, celle d'un cerveau, dans le cas de Schopenhauer, la description et le reflet d'un caractère (d'un caractère «immuable») et la joie prise au «miroir» lui-même, c'est-à-dire à un intellect de tout premier ordre. Kant se présente,

lorsqu'il transparaît à travers ses idées, brave et honorable au meilleur sens, mais insignifiant: il manque d'envergure et de puissance; il n'a pas tellement vécu et sa façon de travailler lui prend le temps qu'il lui faudrait pour vivre quelque chose, - je ne veux pas parler, bien entendu, de grossiers «événements» du dehors, mais de destins et d'oscillations à quoi la vie la plus solitaire et la plus silencieuse est sujette, lorsqu'elle a des loisirs et qu'elle se consume dans la passion de la méditation. Schopenhauer a une avance sur lui: il possède du moins une certaine laideur violente de la nature, dans la haine, les désirs, la vanité, la méfiance, il a des dispositions un peu plus féroces et, pour sa part, il avait le temps et les loisirs pour cette férocité. Mais il lui manquait l' «évolution», tout comme elle manquait à son horizon intellectuel; il n'avait pas d' «histoire».

§482

Choisir ses fréquentations. - Est-ce trop demander que de vouloir rechercher la fréquentation d'hommes qui sont devenus doux, agréables au goût et nourrissants, comme les châtaignes que l'on a mises au four à temps et retirées du feu au bon moment? D'hommes qui attendent peu de la vie et préfèrent accepter celle-ci en cadeau plutôt que de la mériter, comme si les oiseaux et les abeilles la leur avaient apportée? D'hommes trop fiers pour pouvoir se sentir jamais récompensés? Et trop sérieux dans leur passion de la connaissance et de la droiture pour avoir du temps et de la complaisance pour la gloire? - Nous appelons philosophes de pareils hommes, et toujours ils trouveront pour eux-mêmes un nom plus modeste.

§483

Être rassasié de l'homme. - A: Cherche la connaissance! Oui! Mais toujours comme homme! Comment? Ëtre toujours spectateur de la même comédie, jouer toujours un rôle dans la même comédie? Ne jamais pouvoir contempler les choses autrement qu'avec ces mêmes yeux? Et combien doit-il y

avoir d'êtres innombrables dont les organes sont plus aptes à la connaissance! Qu'est-ce que l'humanité aura fini par connaître au bout de toute sa connaissance? - ses organes! Et cela veut peut-être dire: impossibilité de la connaissance! Misère et dégoût! - B: Tu es pris d'un mauvais accès, - la raison t'assaille! Mais demain tu seras de nouveau en plein dans la connaissance, et, par cela même, en plein dans la déraison, je veux dire dans la joie que te cause tout ce qui est humain. Allons vers la mer! -

§484

Notre chemin. - Lorsque nous faisons le pas décisif et que nous nous engageons dans le chemin qui est «notre chemin», alors un secret se révèle soudain à nous: tous ceux qui étaient nos amis et nos familiers, - tous s'étaient jusqu'alors arrogé une supériorité sur nous, et se trouvent soudain offensés. Les meilleurs d'entre eux sont indulgents et attendent patiemment que nous retrouvions le «droit chemin» - celui qu'ils connaissent si bien! Les autres raillent et feignent de croire à un accès de folie passagère, ou ils désignent amèrement un séducteur. Les plus méchants nous déclarent de simples fous et cherchent à incriminer les motifs de notre conduite; le pire de tous voit en nous son pire ennemi, qu'une longue dépendance a assoiffé de vengeance, - et il a peur de nous. - Que faut-il donc faire? Voici: inaugurer notre règne en assurant d'avance pour un an amnistie plénière à nos amis pour toute espèce de péchés.

§485

Perspectives lointaines. - A: Mais pourquoi donc cette solitude? - B: Je ne suis fâché avec personne. Lorsque je suis seul cependant, il me semble que je vois mieux mes amis, que je les vois sous un jour plus favorable que lorsque je me trouve auprès d'eux et lorsque j'aimais le plus la musique, lorsque j'en avais le sentiment le plus exact, je vivais loin d'elle. Il semble qu'il me faille des perspectives lointaines pour penser du bien des choses.

§486

L'or et la faim. - De-ci de-là on rencontre un homme qui transmue en or tout ce qu'il touche. Un beau jour il finira par découvrir qu'à ce jeu il lui faudra mourir de faim. Tout ce qui l'entoure est brillant, superbe, idéal et inaccessible, et maintenant il aspire à trouver des choses qu'il lui serait absolument impossible de transmuer en or - et comme il y aspire! Comme un affamé à la nourriture! - De quoi s'emparera-t-il?

§487

Honte. - Voici le beau coursier qui piaffe et hennit, il est impatient de la course et aime celui qui le monte habituellement, - mais, ô honte! le cavalier ne parvient pas à monter en selle, il est fatigué. - Telle est la honte du penseur fatigué devant sa propre philosophie.

§488

Contre la prodigalité en amour. - Ne rougissons-nous pas lorsque nous nous surprenons en flagrant délit d'une aversion violente? Mais nous devrions rougir également de nos sympathies violentes, à cause de l'injustice qu'il y a aussi en elles. Plus encore: il y a des hommes dont le coeur se serre et qui se sentent comme à l'étroit lorsque quelqu'un ne leur prodigue sa sympathie qu'en en retirant une part aux autres. Lorsqu'ils entendent au ton de la voix que c'est eux que l'on choisit, préfère! Hélas! je ne suis pas reconnaissant pour ce genre de choix, je m'aperçois que j'en veux à celui qui veut me distinguer ainsi: il ne doit pas m'aimer aux dépens des autres! J'ai déjà de la peine à me contenir moi-même! Et souvent même j'ai le coeur qui déborde et des motifs d'exubérance - à qui possède cela il ne faut pas apporter ce dont les autres ont besoin, cruellement besoin!

§489

Amis dans la détresse. - Il nous arrive parfois de remarquer qu'un de nos amis s'accorde mieux avec un autre qu'avec nous-mêmes, que sa délicatesse se tourmente de ce choix et que son égoïsme n'est pas à la hauteur de cette décision: alors il nous faut lui faciliter la séparation et l'offenser pour l'éloigner de nous. - Cela est également nécessaire lorsque nous passons à une façon de penser qui lui serait néfaste: notre affection pour lui doit nous pousser, par une injustice que nous prenons sur nous, à lui donner bonne conscience pour se séparer de nous.

§490

Les petites vérités. - «Vous connaissez tout cela, mais vous ne l'avez jamais vécu, - je n'accepte pas votre témoignage. Ces " petites vérités "! - elles vous semblent petites parce que vous ne les avez pas payées de votre sang!» - «Mais seraient-elles donc grandes, pour la raison que l'on a trop payé pour elles? Et le sang est toujours de trop!» - «Croyez-vous?... Comme vous êtes avare de votre sang!»

§491

A cause de cela aussi, solitude! - A: Tu veux donc retourner dans ton désert? - B: Je ne suis pas leste, il faut que je m'attende moi-même, - il se fait chaque fois tard jusqu'à ce que l'eau du puits de mon moi monte jusqu'au jour, et souvent il faut que je souffre de la faim plus longtemps que je n'en ai la patience. C'est pourquoi je vais dans la solitude, - pour ne pas boire dans les citernes qui sont là pour tout le monde. Au milieu du grand nombre je vis comme le grand nombre et je ne pense pas comme je pense; au bout d'un certain temps J'éprouve toujours le sentiment que l'on veut m'exiler de moi-même et me dérober l'âme - et je me mets à en vouloir à tout le monde et à craindre tout le monde. J'ai alors besoin du désert pour redevenir bon.

§492

Sous les vents du sud. - A: Je ne m'entends plus! Hier encore, je sentais en moi la tempête, quelque chose de chaud et d'ensoleillé et d'extrêmement clair. Et aujourd'hui! Voici que tout est tranquille, vaste, mélancolique et sombre comme la lagune de Venise: - je ne désire rien et je pousse un soupir de soulagement, et pourtant je suis secrètement indigné de ce «ne rien vouloir»: - ainsi les vagues clapotent de-ci de-là dans le lac de ma mélancolie. - B: Tu décris là une petite maladie agréable. Le prochain vent du nord-est te l'enlèvera! - A: Pourquoi donc!

§493

Sur son propre arbre. - A: «Nulle idée d'un penseur ne me fait autant de plaisir que les miennes propres: il est vrai que cela ne prouve rien en leur faveur, mais ce serait une folie de ma part de vouloir écarter des fruits savoureux pour moi, rien que parce que ces fruits poussent par hasard sur mon arbre! - Et j'ai fait autrefois cette folie.» - B:«Chez d'autres, c'est l'inverse qui arrive: et cela aussi ne veut rien dire pour la valeur de leurs idées ni surtout contre leur valeur.»

§494

Dernier argument du brave. - «Dans ce buisson il y a des serpents. - Bien, je vais me rendre dans les buissons et les tuer. - Mais peut-être seras-tu leur victime et ne seront-ils pas même les tiennes! - Qu'importe de moi!»

§495

Nos maîtres. - Pendant sa jeunesse on prend ses maîtres et ses conducteurs dans le présent et dans les cercles où le hasard nous place: nous avons la conviction irraisonnée que le présent doit posséder les maîtres qui

peuvent nous servir plus qu'à tout autre, et qu'il nous faut les trouver sans les chercher. On pâtit durement plus tard de cet enfantillage: il faut expier ses maîtres sur soi-même. Alors on parcourra peut-être le monde entier, présent et passé, à chercher les véritables indicateurs, - mais il sera peut-être trop tard. Et, dans le pire des cas, nous découvrons qu'ils ont vécu lorsque nous étions jeunes - et qu'alors nous nous sommes trompés.

§496

Le principe mauvais. - Platon a merveilleusement montré comment le penseur philosophique, dans toute société établie, sera forcément considéré comme le type de toute scélératesse: car, en tant que critique des moeurs, il est l'opposé de l'homme moral, et s'il n'arrive pas jusqu'à devenir le législateur de maeurs nouvelles son souvenir demeure dans la mémoire des hommes sous le nom de «principe mauvais». Nous pouvons deviner par là quel parti la ville d'Athènes, assez libérale et novatrice, a fait, de son vivant, à la réputation de Platon: quoi d'étonnant si celui-ci - qui, comme il le disait lui-même, avait «l'instinct politique» dans le ventre - a fait trois fois une tentative de réforme en Sicile, où semblait s'organiser justement alors un État méditerranéen panhellénique? Dans cet État et par lui, Platon pensait faire pour les Grecs ce que Mahomet fit plus tard pour les Arabes: fixer les grands et les petits usages et surtout le mode de vie quotidien de chacun. La réalisation de ses idées était possible autant que le fut celle des idées de Mahomet: n'a-t-il pas été démontré que des idées bien plus incroyables encore, celles du christianisme, étaient réalisables? - Quelques hasards en moins, quelques autres hasards en plus - et le monde aurait assisté à la platonisation du midi européen: et, en admettant que cet état de choses durât encore, il serait probable que nous adorerions aujourd'hui en Platon, le «principe bon». Mais le succès lui fit défaut: et c'est ainsi qu'il garda la réputation d'un rêveur et d'un utopiste, - les épithètes plus dures ont disparu avec l'ancienne Athènes.

§497

Le regard purificateur. - Il faudrait de préférence parler de «génie» chez des hommes comme Platon, Spinoza, Goethe, où l'esprit paraît ne se rattacher que de façon assez lâche au caractère et au tempérament, tel un être ailé qui s'en sépare facilement et qui peut alors s'élever très haut au-dessus d'eux. Au contraire, ceux qui se parèrent avec le plus d'insistance de leur «génie» sont précisément ceux qui ne parvinrent jamais à s'arracher à leur tempérament et s'entendirent à lui prêter l'expression la plus spiritualisée, la plus vaste et la plus générale, une expression cosmique, même dans certaines circonstances (par exemple Schopenhauer). Ces génies ne surent pas voler au-delà d'eux-mêmes, mais ils crurent se trouver, se retrouver, quel que soit l'endroit où ils dirigeaient leur vol, - c'est là leur «grandeur», cela peut être de la grandeur! - Les autres à qui ce nom s'attribue plus exactement possèdent le regard pur, purifiant qui ne semble pas sortir de leur tempérament et de leur caractère, mais qui, libre de ceux-ci, et le plus souvent dans une douce contradiction avec eux, contemple le monde comme s'il était un dieu, et qui aime ce dieu. A eux aussi ce regard n'a pas été donné en une seule fois. Il y a une préparation et un apprentissage dans l'art de voir, et celui qui a une chance véritable trouve aussi à temps un maître du regard pur!

§498

Ne pas exiger! - Vous ne le connaissez pas! Il est vrai qu'il se soumet facilement et librement aux hommes et aux choses, et qu'il a des bontés pour tous deux - tout ce qu'il demande c'est qu'on le laisse tranquille - mais seulement tant que les hommes et les choses n'exigent pas de soumission. Toute exigence le rend fier, farouche et belliqueux.

§499

Le méchant. - «I1 n'y a que le solitaire qui soit méchant», s'écria Diderot: et de suite Rousseau se sentit visé et en fut blessé mortellement. Ce qui prouve qu'il s'avoua que Diderot avait raison. Il est vrai que tout mauvais instinct est forcé de s'imposer, dans la société et les relations sociales, une telle contrainte, est forcé de mettre tant de masques, de se coucher soi-même si souvent dans le lit de Procuste de la vertu, que l'on pourrait très bien parler d'un martyre de l'homme méchant. Dans la solitude tout cela disparaît. Celui qui est méchant l'est le plus dans la solitude: et aussi le mieux - par conséquent, pour celui dont l'oeil ne voit partout que spectacle, c'est là aussi qu'il l'est avec le plus de perfection.

§500

A rebrousse-poil. - Un penseur peut se contraindre pendant des années à penser à rebrousse-poil: je veux dire à ne pas suivre les pensées qui s'offrent à lui, venant de son intérieur, mais celles à quoi semblent l'obliger un emploi, un horaire prescrit, une façon arbitraire de s'appliquer. Mais il finit par tomber malade: car cette apparente contrainte morale détruit sa force nerveuse aussi radicalement que pourrait le faire une débauche dont il se serait fait une règle.

§501

Ames mortelles! - Sous le rapport de la connaissance, la plus utile conquête qui ait peut-être été faite, c'est d'avoir renoncé à la croyance en l'âme immortelle. Maintenant l'humanité peut attendre, maintenant elle n'a plus besoin de se précipiter et d'accepter des idées mal examinées, comme il lui fallait faire autrefois. Car alors le salut de la pauvre «âme immortelle» dépendait de ses connaissances durant une courte existence, il lui fallait se décider d'aujourd'hui à demain, - la «connaissance» avait une importance épouvantable! Nous avons reconquis le courage d'errer, d'essayer, de prendre provisoirement - tout cela a moins d'importance! - et c'est justement pour cela que des individus et des générations entières peuvent envisager des tâches si grandioses qu'elles seraient

apparues au temps jadis comme de la folie et un jeu impie avec le ciel et l'enfer. Nous avons le droit de faire des expériences avec nous-mêmes! L'humanité tout entière en a même le droit! Les plus grands sacrifices n'ont pas encore été offerts à la connaissance, - oui, le simple fait de soupçonner des pensées semblables à celles qui aujourd'hui précédent nos actes aurait déjà constitué jadis un sacrilège et un renoncement au salut éternel.

§502

Un seul mot pour trois états différents. - Chez celui-ci la passion fait éclater la bête sauvage, horrible et intolérable; celui-là s'élève par elle à une hauteur, une largeur et une splendeur d'attitude qui font paraître mesquine son existence coutumière. Un troisième, dont toute la personne est pénétrée de noblesse, reste noble dans son impétuosité et représente, dans cet état, la nature sauvage et belle, se trouvant seulement un degré plus bas que la grande nature tranquille et belle qu'il représente habituellement; mais les hommes le comprennent mieux dans la passion et ils le vénèrent davantage à cause de ces moments-là, - il se trouve alors plus près d'eux d'un pas et il leur ressemble davantage. Ils ressentent du ravissement et de l'épouvante à un pareil aspect et le nomment en cet instant précis: divin.

§503

Amitié. - Cette objection à la vie philosophique que par elle on devient inutile à ses amis ne serait jamais venue à l'esprit d'un homme moderne: elle est antique. L'antiquité a profondément et fortement vécu la notion de l'amitié, elle l'a presque emportée dans sa tombe. C'est son avantage sur nous: nous pouvons lui opposer l'amour sexuel idéalisé. Toutes les grandes choses accomplies par l'humanité antique trouvaient leur force dans le fait que l'homme épaulait l'homme et qu'aucune femme ne pouvait élever la prétention d'être pour l'homme l'objet de l'amour le plus proche et le plus haut, ou même l'objet unique, - comme

l'enseigne la passion. Peut-être nos arbres ne poussent-ils pas si haut à cause du lierre et de la vigne qui s'y attachent.

§504

Concilier! - Serait-ce donc la tâche de la philosophie de concilier ce que l'enfant a appris avec ce que l'homme a reconnu? La philosophie serait-elle la tâche des jeunes gens, puisque ceux-ci tiennent le milieu entre l'enfant et l'homme et ont des besoins moyens? Il semblerait presque qu'il en soit ainsi si l'on considère à quels âges de la vie les philosophes ont maintenant coutume de former leurs conceptions: alors qu'il est trop tard pour croire et trop tôt pour savoir.

§505

Les gens pratiques. - C'est à nous autres penseurs qu'appartient le droit de fixer le bon goût de toutes choses et de le décréter au besoin. Les gens pratiques nous l'empruntent et leur dépendance à notre sujet est infiniment grande; c'est là le spectacle le plus ridicule que l'on puisse voir, bien qu'ils veuillent ignorer cette dépendance et qu'ils aiment à nous traiter, avec fierté, de gens qui manquent de sens pratique: ils iraient même jusqu'à mépriser leur vie pratique si nous voulions la mépriser: ce à quoi une petite envie de vengeance pourrait de temps en temps nous inciter.

§506

Le nécessaire déssèchement de tout ce qui est bon. - Comment! il faudrait comprendre une aeuvre exactement comme le temps qui l'a produite? Mais on a plus de joie, plus d'étonnement, on s'instruit aussi davantage si justement on ne la considère point aussi! N'avez-vous pas remarqué que tant qu'une oeuvre bonne et nouvelle reste exposée à l'air humide de son temps elle

possède sa moindre valeur, justement parce qu'elle garde encore sur elle, à un tel point, l'odeur de la place publique, de la polémique, des opinions récentes et de tout l'éphémère qui périt entre aujourd'hui et demain? Plus tard elle dessèche son «actualité», se dissipe et alors elle prend son éclat profond et son parfum et, si elle y est destinée, son calme regard d'éternité.

§507

Contre la tyrannie du vrai. - Quand même nous serions assez insensés pour considérer comme vraies toutes nos opinions, nous ne désirerions cependant pas qu'elles existassent seules -: je ne sais pas pourquoi il faudrait désirer la toute-puissance et la tyrannie de la vérité: il me suffit de savoir que la vérité possède une grande puissance. Mais il faut qu'elle puisse lutter, et qu'elle ait une opposition, et que l'on puisse de temps en temps se reposer d'elle dans le non-vrai, - autrement elle deviendrait pour nous ennuyeuse, sans goût et sans force et elle nous rendrait également ainsi.

§508

Ne pas prendre un ton pathétique. - Ce que nous faisons dans notre intérêt ne doit pas nous rapporter de louanges morales, ni de la part des autres, ni de la nôtre; tout aussi peu que ce que nous faisons pour nous réjouir de nous-mêmes. Se garder, dans des cas pareils, de prendre les choses sur un ton pathétique et s'abstenir soi-même de tout pathétique, c'est le bon ton chez tous les hommes supérieurs: et celui qui s'y est habitué retrouve le don de naïveté.

§509

Le troisième cril. - Comment! Tu as encore besoin du théâtre! Es-tu encore si jeune? Deviens raisonnable et cherche la tragédie et la comédie là où on les joue mieux! A l'endroit où cela se passe d'une façon plus intéressante et plus

intéressée. Certes, il n'est pas facile d'y demeurer spectateur seulement -, mais apprends-le! Et dans presque toutes les situations qui te paraîtront difficiles et pénibles tu trouveras une issue vers la joie et un refuge, même lorsque tu seras assailli par tes propres passions. Ouvre ton oeil de théâtre, le grand troisième aeil qui regarde le monde à travers les deux autres.

§510

Échapper à ses vertus. - Qu'importe d'un penseur qui ne sait pas à l'occasion échapper à ses propres vertus! Car il ne doit pas être «seulement un être moral»!

§511

La tentatrice. - L'honnêteté est la grande tentatrice de tous les fanatiques. Ce qui semblait s'approcher de Luther sous les traits du diable ou d'une belle femme, et ce dont il se défendit d'une manière si grossière devait bien être l'honnêteté et peut-être même, dans des cas plus rares, la vérité.

§512

Courageux en face des choses. - Celui qui, conformément à sa nature, est plein d'égards et de crainte vis-à-vis des personnes, mais qui possède tout son courage en face des choses, craint les relations nouvelles et les nouvelles intimités et restreint les anciennes, pour que son incognito et son radicalisme dans la vérité se confondent.

§513

Entraves et beauté. - Cherches-tu des hommes avec une belle culture? Il

te faudra accepter alors, comme lorsque tu cherches de belles contrées, des points de vue et des perspectives limités. - Certes, il y a aussi des hommes panoramiques, ils sont instructifs et étonnants: mais dépourvus de beauté.

§514

Aux plus forts. - Esprits plus forts et orgueilleux, on ne vous demande qu'une chose: ne nous imposez pas de charge nouvelle à nous autres, mais prenez sur vous une partie de notre fardeau, vous qui êtes les plus forts! Mais vous aimez tant à faire l'inverse: car vous voulez prendre votre vol, et c'est pourquoi nous devons ajouter votre fardeau au nôtre: c'est-à-dire que nous devons ramper!

§515

Accroissement de la beauté. - Pourquoi la beauté s'accroît-elle avec la civilisation? Parce que chez les hommes civilisés, les trois motifs de laideur se présentent toujours plus rarement: en premier lieu les passions dans leurs explosions les plus sauvages, en deuxième lieu l'effort physique poussé à l'extrême, en troisième lieu la nécessité d'inspirer la crainte par son aspect, cette nécessité qui, aux échelons inférieurs et mal établis dans la culture, est si grande et si fréquente qu'elle fixe même les attitudes et les cérémonies et fait de la laideur un devoir.

§516

Ne pas faire entrer son démon dans le prochain. - Restons-en toujours pour ces temps-ci à l'opinion que la bienveillance et les bienfaits constituent l'homme bon; mais ne manquons pas d'ajouter: «à condition qu'il commence par se servir de sa bienveillance et de ses bienfaits à l'égard de lui-même!» Car autrement - s'il fuit devant lui-même, s'il se déteste et se fait du mal - il ne sera certainement pas un homme bon. Alors il ne fera que se sauver de lui-même dans

les autres: que les autres prennent garde à ce qu'il ne leur advienne rien de mal, malgré tout le bien qu'il semble leur vouloir! - Mais c'est justement cela: fuir et haïr son moi, vivre dans et pour les autres - que l'on a appelé jusqu'à présent, avec autant de déraison que d'assurance «altruiste», et, par conséquent, «bon»!

§517

Induire à l'amour. - Il faut craindre celui qui se hait lui-même, car nous serons les victimes de sa colère et de sa vengeance. Ayons donc soin de l'induire à l'amour de lui-même!

§518

Résignation. - Qu'est-ce que la résignation? C'est la situation la plus commode d'un malade qui s'est longtemps agité dans les souffrances pour la trouver, et qui s'étant ainsi fatigué - l'a alors trouvée!

§519

Etre dupe. - Dès que vous voulez agir, il vous faut fermer les portes du doute, - disait un homme d'action. - Et ne crains-tu pas, de cette façon, d'être dupe? - rétorqua un contemplatif.

§520

L'éternelle cérémonie funèbre. - A écouter l'histoire tout entière on pourrait croire que l'on entend une continuelle oraison funèbre: on a toujours enterré et l'on enterre encore ce que l'on a de plus cher, pensées et espoirs, on en reçoit et on en a reçu en retour de la fierté, gloria mundi, c'est-à-dire la pompe de l'oraison funèbre. Cela est censé tout réparer! Et celui qui prononce l'oraison

funèbre reste toujours le plus grand bienfaiteur public!

§521

Vanité d'exception. - Celui-ci possède une haute qualité, qui sert à sa propre consolation: son regard passe avec mépris sur le reste de son être - et presque tout fait partie de ce reste! Mais il se repose de lui-même lorsqu'il s'approche de cette façon de sanctuaire; le chemin qui y mène lui apparaît déjà comme une montée sur des marches larges et douces: - et, cruels que vous êtes! vous voudriez l'appeler vain à cause de cela.

§522

La sagesse sans oreilles. - Entendre quotidiennement ce que l'on dit de nous, ou même chercher à découvrir ce que l'on pense de nous, - cela finit par anéantir l'homme le plus fort. C'est pour cela que les autres nous laissent vivre, pour avoir chaque jour raison contre nous! Ils ne nous toléreraient pas si nous avions raison contre eux, et moins encore si nous voulions avoir raison! En un mot, faisons ce sacrifice à la bonne entente générale, n'écoutons pas lorsque l'on parle de nous, lorsque l'on nous loue ou nous blâme, lorsque l'on exprime des désirs et des espoirs à notre sujet, n'y songeons même pas!

§523

Questions insidieuses. - A propos de tout ce qu'un homme laisse devenir visible on peut demander: que veut-il cacher? De quoi veut-il détourner le regard? Quel préjugé veut-il évoquer? Et encore: jusqu'où va la subtilité de cette dissimulation? Et jusqu'à quel point commetil une méprise?

§524

Jalousie des solitaires. - Entre les natures sociables et les natures solitaires il y a cette différence (en admettant qu'elles aient toutes deux de l'esprit!): les premières sont satisfaites ou presque satisfaites d'une chose, quelle qu'elle soit, du moment qu'elles ont trouvé dans leur esprit une tournure heureuse et communicable à son sujet, - cela les réconcilie avec le diable lui-même! Les solitaires, par contre, prennent à une chose un plaisir silencieux ou bien elle leur cause une silencieuse douleur, ils détestent l'exposé spirituel et brillant de leurs problèmes intérieurs, tout comme ils détestent pour leur bienaimée, une toilette trop recherchée: ils la regardent alors mélancoliquement comme s'ils la soupçonnaient de vouloir plaire à d'autres. Telle est la jalousie que tous les penseurs solitaires, que tous les rêveurs passionnés gardent vis-à-vis de l'esprit.

§525

L'effet des louanges. - Une grande louange rend les uns honteux, les autres impertinents.

§526

Ne pas vouloir servir de symbole. - Je plains les princes: il ne leur est pas permis de s'annuler de temps en temps en société, et ainsi ils n'apprennent à connaître les hommes que dans une posture fâcheuse et une constante dissimulation; la contrainte continuelle de signifier quelque chose finit par en faire effectivement de solennelles nullités. - Et il en sera ainsi de tous ceux qui se font un devoir d'être des symboles.

§527

Les hommes cachés. - N'avez-vous encore jamais rencontré de ces hommes qui arrêtent et serrent l'enthousiasme de leur coeur et préfèrent devenir muets plutôt que de perdre la pudeur de la mesure? - Et ces hommes gênants et

souvent si débonnaires, ne les avez-vous pas plus encore rencontrés, ces hommes qui ne veulent pas être reconnus et qui effacent toujours leurs traces dans le sable, qui vont jusqu'à se tromper, eux et les autres, pour demeurer cachés!

§528

Abstinence plus rare. - C'est souvent un signe d'humanité qui n'est pas sans importance que de ne pas vouloir juger quelqu'un et de se refuser à faire des réflexions à son sujet.

§529

Comment les hommes et les peuples prennent de l'éclat. - Combien d'actions très individuelles dont on s'abstient seulement parce que, avant de les exécuter, on s'aperçoit qu'elles seraient mal interprétées ou bien que l'on craint qu'elles ne le soient! - ce sont donc, justement, les actions qui ont une valeur véritable, en bien et en mal. Donc plus une époque, un peuple, estiment les individus, plus on leur accorde de droit et de prépondérance, plus les actions de cette espèce se hasarderont au grand jour - et ainsi une sorte de lueur d'honnêteté, de franchise, dans le bien et dans le mal, finit par se répandre sur des époques, sur des peuples tout entiers, en sorte que, comme il en est par exemple des Grecs, ils continuent, pareils à certaines étoiles, à projeter leurs rayons encore, pendant des milliers d'années après leur disparition.

§530

Détours du penseur. - Chez certains hommes la marche de la pensée tout entière est sévère et inflexiblement audacieuse, elle va même, dans certains cas, jusqu'à être cruelle à l'égard de soi, pourtant dans le détail ces hommes sont doux et souples; ils tournent dix fois autour d'une chose, avec une hésitation bienveillante, mais ils finissent par suivre leur chemin sévère. Ce sont des fleuves

aux méandres nombreux et avec des ermitages isolés; il y a des endroits de leurs cours où les eaux jouent à cache-cache avec elles-mêmes et se permettent en passant de courtes idylles avec des îlots, des arbres, des grottes, des cascades: puis elles continuent à suivre leur cours, longeant des rochers et se frayant un passage à travers les roches les plus dures.

§531

Avoir un autre sentiment en face de l'art. - A partir du moment où l'on se met à vivre en ermite, dévorant et dévoré, avec la seule compagnie de pensées profondes et fécondes, on ne veut plus rien savoir du tout de l'art, ou bien on lui demande tout autre chose que jadis, - c'est-à-dire que l'on change son goût. Car autrefois, par le moyen de l'art, on voulait, pour un moment, pénétrer dans l'élément où l'on vit maintenant en permanence; alors on évoquait en rêve le ravissement d'une possession, et maintenant on possède. Au contraire, jeter loin de soi ce que l'on tient à présent, et rêver que l'on est pauvre, enfant, mendiant et fou - cela peut maintenant nous faire plaisir à l'occasion.

§532

«L'amour rend égaux». - L'amour veut épargner à celui auquel il se voue tout sentiment d'étrangeté, il est par conséquent plein de dissimulation et d'assimilation, il trompe sans cesse et il joue une égalité qui n'existe pas en réalité. Et cela se fait si instinctivement que des femmes aimantes nient cette dissimulation et cette duperie douce et continuelle et prétendent avec audace que l'amour rend égaux (ce qui veut dire qu'il fait un miracle!) - Ce phénomène est très simple lorsqu'une personne se laisse aimer, et ne juge pas nécessaire de feindre, laissant cela à l'autre personne aimante: mais il n'y a pas comédie plus embrouillée et plus inextricable que lorsque tous deux sont en pleine passion l'un pour l'autre, et que, par conséquent, chacun renonce à soi-même et se met sur le pied de l'autre, voulant partout faire comme lui: alors aucun des deux ne sait plus

ce qu'il doit imiter, ce qu'il doit feindre, pour quoi il doit se donner. La belle folie de ce spectacle est trop belle pour ce monde et trop subtile pour l'aeil humain.

§533

Nous autres débutants! - Combien y a-t-il de choses que devine et voit un comédien lorsqu'il en voit jouer un autre! Il sait quand dans un geste un muscle refuse son service, il isole ces petits détails artificiels qui ont été exercés séparément et de sang-froid devant la glace et qui ne veulent pas se fondre dans l'ensemble; il sent lorsque l'acteur est surpris sur la scène par sa propre invention et que, dans sa surprise, il en gâte l'effet. - Combien différemment un peintre regarde-t-il un homme qui se meut devant lui! Il voit surtout beaucoup plus de choses qu'il n'en existe en réalité, pour pouvoir compléter ce qui est en sa présence et lui faire donner son plein effet; il essaye en esprit plusieurs éclairages du même objet, il divise l'effet d'ensemble par un contraste ajouté. - Que n'avons-nous déjà l'oeil de ce comédien et de ce peintre pour le royaume de l'âme humaine!

§534

Les petites doses. - Si une transformation doit s'étendre autant que possible, dans les profondeurs, il faut administrer le remède à petite doses, mais sans interruption, sur un vaste espace de temps! Que peut-on créer de grand en une seule fois? Nous nous garderons donc bien d'échanger, précipitamment et avec des violences, les conditions morales auxquelles nous sommes habitués, contre une nouvelle évaluation des choses, - au contraire, nous voulons continuer à y vivre encore très longtemps, - jusqu'à ce que, probablement très tard, nous nous apercevions que l'évaluation nouvelle est devenue prépondérante en nous, et que les petites doses auxquelles, à partir de maintenant, il nous faut nous habituer, ont mis en nous une nature nouvelle. - On commence aussi à se rendre compte que la dernière tentative de grand changement dans les évaluations -

celles qui concernent les choses politiques -je veux dire la «grande Révolution», - ne fut rien de plus qu'un pathétique et sanglant charlatanisme qui, par des crises soudaines, sut inculquer à la crédule Europe l'espoir d'une guérison soudaine - rendant ainsi jusqu'à ce jour tous les malades politiques impatients et dangereux.

§535

La vérité a besoin de la puissance. - Par elle-même, la vérité n'est absolument pas une puissance, - quoi qu'en disent généralement les faiseurs rationalistes! - Il faut au contraire qu'elle tire la puissance de son côté, ou qu'elle se mette du côté de la puissance, autrement elle périra toujours à nouveau! Cela a été démontré à satiété!

§536

Les poucettes. - On finit par être révolté de voir avec quelle cruauté chacun sans cesse fait payer ses quelques vertus personnelles aux autres qui, par hasard, en sont dépourvus; comment il les tourmente et les torture avec ces vertus. Soyons donc humains, nous aussi, avec le «sens de l'honnêteté», quelle que soit notre certitude de posséder en lui des poucettes propres à torturer jusqu'au sang tous ces égoïstes grandioses qui maintenant encore veulent imposer leur croyance au monde entier:- nous avons essayé ces poucettes sur nous-mêmes!

§537

Maîtrise. - La maîtrise est atteinte lorsque, dans l'exécution, l'on ne se trompe ni n'hésite.

§538

Aliénation morale du génie. - On peut observer chez une certaine catégorie de grands esprits un spectacle pénible, parfois épouvantable: leurs moments les plus féconds, leurs vols en haut et dans le lointain ne semblent pas être conformes à l'ensemble de leur constitution, et en outrepasser la force d'une façon ou d'une autre, de sorte qu'il en reste toujours une déficience et qu'il en résulte à la longue une défectuosité de la machine, laquelle, à son tour, se traduit, chez des natures d'une aussi haute intellectualité, par toutes sortes de symptômes moraux et intellectuels, beaucoup plus régulièrement que par des états de détresse physique. Ces côtés incompréhensibles de leur nature, ce qu'ils ont de craintif, de vaniteux, de haineux, d'envieux, de rétréci et de rétrécissant, et qui se manifeste soudain chez eux, ce qu'il y a de trop personnel et de contraint dans des natures comme celles de Rousseau et de Schopenhauer, pourrait très bien être les conséquences d'une maladie de coeur périodique: celle-ci étant cependant la conséquence d'une maladie des nerfs, et celle-ci enfin la conséquence de... Tant que le génie nous habite, nous sommes pleins de hardiesse, nous sommes comme fous et nous nous soucions peu de la santé, de la vie et de l'honneur; nous traversons le jour de notre vol plus libres qu'un aigle, et dans l'obscurité, nous nous sentons plus en sécurité qu'un hibou. Mais soudain le génie nous abandonne et aussitôt une crainte profonde nous envahit: nous ne nous comprenons plus nous-mêmes, nous souffrons de tout ce que nous avons vécu et de tout ce que nous n'avons pas vécu, c'est comme si nous étions au milieu des rochers nus face à la tempête, et nous sommes en même temps comme de pitoyables âmes d'enfant qui s'effrayent d'un bruissement et d'une ombre. - Les trois quarts du mal commis sur la terre arrivent par lâcheté: et cela est avant tout un phénomène physiologique!

§539

Savez-vous seulement ce que vous voulez? - N'avezvous jamais été tourmentés par la crainte de ne pas être aptes du tout à reconnaître ce qui est vrai? La crainte que votre sens soit trop émoussé et votre subtilité visuelle encore

beaucoup trop grossière? Si vous pouviez remarquer une fois quelle volonté domine derrière votre vision! Par exemple comment hier vous vouliez voir plus qu'un autre, aujourd'hui autrement que cet autre, ou bien comment, dès l'abord, vous aspirez à voir quelque chose qui se trouve en conformité ou en opposition avec ce que l'on a cru remarquer jusqu'à présent! O honteux désirs! Comme vous êtes souvent à l'affût de l'effet violent, ou encore de ce qui tranquillise, - puis que vous voici fatigués! Toujours pleins de pressentiments secrets sur ce que doit être la vérité pour que vous, justement vous, puissiez l'accepter! Ou bien croyez-vous qu'aujourd'hui, parce que vous êtes gelés et secs comme un clair matin d'hiver et que rien ne vous tient à cceur, croyez-vous que vos yeux sont meilleurs? Ne faut-il pas de la chaleur et de l'enthousiasme pour rendre justice à une chose de la pensée? - et c'est précisément ce que l'on appelle voir! Comme si vous étiez en général capables d'avoir avec les choses de la pensée des rapports différents de ceux que vous avez avec les hommes! II y a dans ces rapports la même moralité, la même honorabilité, la même arrièrepensée, la même lâcheté, la même crainte, - tout votre moi aimable et haïssable! Vos affaiblissements physiques prêteront aux choses des couleurs ternes, vos fièvres en feront des monstres! Votre matin n'éclaire-t-il pas autrement les choses que votre soir? Ne craignez-vous pas de retrouver dans la caverne de toute connaissance votre propre fantôme, voile dont s'enveloppe la vérité pour se déguiser devant vous? N'est-ce pas une comédie épouvantable où vous voulez jouer si étourdiment votre rôle?

§540

Apprendre. - Michel-Ange voyait en Raphaël l'étude, en lui-même la nature: là l'art appris, ici le don naturel. Cela cependant est une pédanterie, soit dit sans vouloir manquer de respect au grand pédant. Le don qu'est-il d'autre, si ce n'est le nom que l'on donne à une étude antérieure, à une expérience, un exercice, une appropriation, une assimilation, étude qui remonte peut-être au temps de nos pères, ou plus loin encore! Et de plus: celui qui apprend se crée ses propres dons, - cependant il n'est pas facile d'apprendre et ce n'est pas seulement

affaire de bonne volonté; il faut pouvoir apprendre. Chez un artiste c'est souvent l'envie qui s'y oppose, ou bien cette fierté qui, dès que s'élève le sentiment de l'étrange, se met immédiatement en état de défense, au lieu de se mettre en état réceptif. Raphaël n'avait ni cette envie ni cette fierté, tout comme Goethe, et c'est pourquoi ils furent tous deux de grands apprentis, et non pas seulement les exploiteurs de ces filons qu'avaient formés les poussées telluriques et la généalogie de leurs ancêtres. A nos yeux Raphaël disparaît au moment où il apprend encore, occupé qu'il était à s'assimiler ce que son grand rival appelait sa «nature»: il en enlevait tous les jours un morceau, ce noble voleur; mais avant d'avoir transporté chez lui Michel-Ange tout entier, il mourut - et la dernière série de ses oeuvres, début d'un nouveau plan d'études, est moins parfaite et moins bonne dans l'absolu: justement parce que le grand apprenti fut troublé par la mort, dans l'accomplissement de sa tâche la plus difficile, et qu'il a emporté avec lui le dernier but justificateur vers quoi il visait.

§541

Comment il faut se pétrifier. - Devenir dur, lentement, lentement, comme une pierre précieuse - et finalement demeurer là tranquillement, pour la joie de l'éternité.

§542

Le philosophe et la vieillesse. - On a tort de permettre au soir de juger le jour, car trop souvent alors la fatigue se fait justicière de la force, du succès et de la bonne volonté. Et de même la plus extrême prudence devrait s'imposer face à la vieillesse et à son jugement sur la vie, vu que la vieillesse, tout comme le soir, aime à vêtir le déguisement d'une moralité nouvelle et séduisante et qu'elle sait humilier le jour par les rougeurs de son couchant, ses crépuscules, son calme paisible ou nostalgique. La piété que nous témoignons au vieillard, surtout lorsque ce vieillard est un vieux penseur et un vieux sage, nous rend facilement

aveugles à l'égard du vieillissement de son esprit, et il est toujours nécessaire de mettre au jour les symptômes d'un tel vieillissement et d'une telle lassitude, c'est-à-dire de montrer le phénomène physiologique qui se cache derrière le jugement et le préjugé moral, afin de ne pas être dupe de la piété et de ne pas porter préjudice à la connaissance. Car il n'est pas rare que l'illusion d'une grande rénovation morale et d'une régénération s'empare du vieillard et qu'à partir de ce sentiment celui-ci émette, sur l'aeuvre et le développement de sa vie, des jugements qui voudraient faire croire qu'il vient tout juste de parvenir à la clairvoyance: et pourtant l'inspiratrice de ce bien-être, et de ce jugement plein d'assurance, ce n'est pas là sagesse, mais la lassitude. Le signe le plus dangereux de cette fatigue est certainement la croyance au génie qui ne s'empare généralement des grands et des demi-grands hommes de pensée qu'à cet âge de la vie: la croyance à une situation exceptionnelle et à des droits exceptionnels. Le penseur ainsi visité par le génie se croit dès lors permis de prendre les choses à la légère et de décréter plus qu'il ne démontre; mais il est probable que c'est précisément le besoin d'allègement qu'éprouve la lassitude de l'esprit qui est la principale source de cette croyance, qu'il la précède dans le temps bien qu'il en paraisse autrement. On veut en outre jouir à ce moment des résultats de sa pensée, conformément au besoin de jouissance commun à tous les gens fatigués et à tous les vieillards; au lieu d'examiner à nouveau ces résultats et de recommencer à les semer on a besoin pour cela de les apprêter à un goût nouveau, pour les rendre comestibles et leur enlever leur sécheresse, leur froideur et leur manque de saveur: c'est ce qui fait que le vieux penseur s'élève en apparence au-dessus de l'oeuvre de sa vie, alors qu'en réalité il la gâte par l'exaltation, les douceurs, les épices, la brume poétique et les lumières mystiques qu'il y mêle. C'est ce qui finit par arriver à Platon, c'est ce qui finit aussi par arriver à ce grand et loyal Français, à qui ni les Allemands ni les Anglais de ce siècle ne peuvent opposer personne - personne qui comme lui ait saisi et dompté la science sévère, - Auguste Comte. Troisième symptôme de lassitude: cette ambition qui agitait la poitrine du grand penseur lorsqu'il était jeune et qui alors ne trouvait à se satisfaire nulle part, cette ambition a vieilli, elle aussi; comme

quelqu'un qui n'a plus rien à perdre elle s'empare des moyens de satisfaction les plus grossiers et les plus immédiats, c'est-à-dire de ceux des natures actives, dominatrices, violentes, conquérantes: dès lors il veut fonder des institutions qui portent son nom au lieu de fonder des édifices d'idées. Que lui importent maintenant les victoires et les honneurs éthérés dans le royaume des démonstrations et des réfutations! Que lui est une immortalité par les livres, une jubilation frissonnante dans l'âme d'un lecteur! L'institution par contre est un temple, - il le sait bien, et un temple de pierre, construit pour durer, fait vivre son dieu avec plus de certitude que les sacrifices d'âmes tendres et rares. Peut-être rencontre-t-il aussi, vers cette époque, pour la première fois cet amour qui s'adresse plutôt à un dieu qu'à un homme, alors tout son être s'adoucit et s'amollit sous les rayons d'un pareil soleil, tel un fruit à l'automne. Oui, il devient aussi plus divin et plus beau, le grand vieillard - et c'est, malgré tout, l'âge et la fatigue qui lui permettent de mûrir de la sorte, de devenir silencieux et de se reposer dans la lumineuse adulation d'une femme. C'en est fait maintenant de son ancien désir altier de disciples véritables, désir supérieur même à son propre moi, de disciples qui seraient le véritable prolongement de sa pensée, c'est-à-dire des adversaires: ce désir avait sa source dans une force intacte, dans la fierté consciente et la certitude de pouvoir devenir lui aussi, à tout moment, l'adversaire et l'ennemi irréconciliable de sa propre doctrine, - maintenant il lui faut des partisans déclarés, des camarades sans scrupules, des troupes auxiliaires, des hérauts, une suite pompeuse. Maintenant il n'est plus capable de supporter l'isolement terrible où vit tout esprit qui prend son vol en avant et avant les autres, il s'entoure dès lors d'objets de vénération, de communion, d'attendrissement et d'amour, il veut enfin jouir des mêmes privilèges que tous les hommes religieux et célébrer ce qu'il vénère dans la communauté; il ira même jusqu'à inventer une religion pour avoir cette communauté. C'est ainsi que vit le sage vieillard, et il finit par tomber imperceptiblement dans un voisinage si affligeant des excès cléricaux et poétiques que l'on ose à peine se souvenir de sa jeunesse sage et sévère, de sa rigide moralité cérébrale d'alors, de son horreur toute virile des illuminations soudaines et des divagations. Lorsqu'il se comparait autrefois à d'autres penseurs

plus anciens, c'était pour mesurer sérieusement sa faiblesse à leur force et pour devenir plus froid et plus libre à l'égard de lui-même: maintenant il ne se livre plus à cette comparaison que pour s'enivrer de sa propre illusion. Autrefois il songeait avec confiance aux penseurs à venir, il se voyait même disparaître avec une extrême joie dans leur lumière plus pleine: maintenant il est tourmenté par l'idée de ne pas pouvoir être le dernier, il songe au moyen d'imposer aux hommes, avec l'héritage qu'il leur laisse, une limitation de leur pensée souveraine, il craint et il calomnie la fierté et la soif de liberté des esprits individuels; - après lui, personne ne doit plus laisser gouverner librement son intellect; il veut lui-même demeurer à jamais la digue où déferlent sans cesse les flots de la pensée, - ce sont là ses désirs souvent secrets et parfois avoués! Le fait brutal qui apparaît derrière de pareils désirs, c'est qu'il s'est arrêté lui-même devant sa doctrine, c'est qu'avec elle il s'est dressé une borne, un K jusqu'ici et pas plus loin». En se canonisant lui-même il s'est dressé son propre certificat de décès: à partir de ce moment son esprit n'a plus le droit de se développer, le temps est passé pour lui, l'aiguille s'arrête. Lorsqu'un grand penseur veut faire de lui-même une institution, liant l'humanité de l'avenir, on peut admettre avec certitude qu'il est allé au-delà du sommet de sa force, qu'il est très las et tout près de son déclin.

§543

Ne pas faire de la passion un argument pour la vérité! - O fanatiques d'un bon naturel, fanatiques nobles même, je vous connais! Vous voulez avoir raison devant nous, mais aussi, et avant tout, devant vous-mêmes! - et une mauvaise conscience subtile et irritable vous pousse souvent justement contre votre fanatisme! Comme vous êtes alors pleins d'esprit pour duper et pour endormir cette conscience! Combien vous haïssez les gens honnêtes, simples et propres! comme vous évitez leurs yeux innocents. Cette certitude contraire dont ils sont les représentants et dont vous entendez, en vous-mêmes, la voix qui doute de votre croyance, - comme vous cherchez à la rendre suspecte, sous le nom de

mauvaise habitude, de maladie du temps, de négligence et de contamination de votre propre santé! Vous allez jusqu'à la haine de la critique, de la science, de la raison! Il vous faut falsifier l'histoire pour qu'elle témoigne en votre faveur, il vous faut nier des vertus pour qu'elles ne rejettent pas dans l'ombre les vertus de vos idoles et de votre idéal! Des images coloriées là où il faudrait les raisons de la raison! L'ardeur et la puissance de l'expression! Du brouillard argenté! Des nuits d'ambroisie! Vous vous entendez à illuminer et à obscurcir, à obscurcir avec de la lumière! Et, en vérité, lorsque votre passion se déchaîne, vient un moment où vous vous dites: maintenant je me suis conquis la bonne conscience, maintenant je suis magnanime, courageux, désintéressé, grandiose, maintenant je suis honnête! Combien vous êtes avides de ces moments où votre passion vous confère un droit plein et absolu devant vous-mêmes, vous donne en quelque sorte l'innocence, de ces moments où, dans la lutte, l'ivresse, le courage, l'espoir, vous êtes en dehors de vous-mêmes et au-dessus de tous les doutes, où vous décrétez: «Celui qui, comme nous, n'est pas en dehors de lui-même, ne peut pas savoir du tout ce qu'est la vérité, où est la vérité!» Combien vous êtes avides de trouver des hommes de votre croyance qui sont dans cet état - celui de la dépravation de l'intellect - et d'attiser votre feu à leur incendie! Malheur à votre martyre! Malheur à votre victoire du mensonge sanctifié! Faut-il que vous vous fassiez tant de mal à vous-mêmes? - Le faut-il?

§544

Comment on fait maintenant de la philosophie. - Je remarque que nos jeunes gens, nos artistes et nos femmes qui veulent philosopher demandent maintenant à la philosophie de leur donner précisément le contraire de ce qu'en recevaient les Grecs! Celui qui n'entend pas la jubilation continuelle qui traverse chaque propos et chaque réplique d'un dialogue de Platon, la jubilation que provoque l'invention nouvelle de la pensée rationnelle, que comprendra-t-il de Platon, de la philosophie antique? En ce temps-là les âmes s'emplissaient d'allégresse, lorsqu'on se livrait au jeu sévère et sobre des idées, des

généralisations, des réfutations - avec cette allégresse qu'ont peut-être connue aussi les grands maîtres anciens du sévère et sobre contrepoint. En ce temps-là en Grèce on avait encore sur la langue cet autre goût plus ancien et autrefois tout-puissant: et à côté de ce goût, le goût nouveau apparaissait avec tant de charme que l'on se mettait à chanter et à balbutier la dialectique, «l'art divin», comme si l'on était en ivresse d'amour. Le goût ancien, c'était la pensée esclave de la moralité pour laquelle n'existaient que des jugements fixes, des faits déterminés et point d'autres raisons que celles de l'autorité: en sorte que penser ce n'était que répéter, et que toute jouissance du discours et du dialogue ne pouvait reposer que dans la forme. (Partout où le fond est considéré comme éternel et vrai, dans sa généralité, il n'y a qu'une seule grande magie: celle de la forme qui change, c'est-à-dire de la mode. Chez les poètes eux aussi, depuis l'époque d'Homère et plus tard chez les sculpteurs, les Grecs ne goûtaient pas l'originalité, mais son contraire.) Ce fut Socrate qui découvrit le charme opposé, celui de la cause et de l'effet, de la raison et de la conséquence: et nous autres hommes modernes, nous sommes tellement habitués à la nécessité de la logique et élevés dans l'idée de cette nécessité, qu'elle se présente à nous comme le goût normal et que, comme telle elle répugne forcément aux jouisseurs et aux présomptueux. Ce qui se différencie du goût normal les ravit! Leur ambition plus subtile s'efforce de croire que leur âme est exceptionnelle, qu'ils ne sont point des êtres dialectiques et raisonnables, mais... par exemple des «êtres intuitifs» doués d'un «sens intérieur» ou d'une «intuition intellectuelle». Mais, avant tout, ils veulent être des «natures artistes», avec un génie dans la tête et un démon dans le corps, et possédant par conséquent aussi des droits exceptionnels pour ce monde et pour l'autre, et surtout le divin privilège d'être incompréhensibles. - Et tout ça fait maintenant de la philosophie! Je crains qu'ils ne s'aperçoivent un jour qu'ils se sont trompés, - ce qu'ils veulent, c'est une religion!

§545

Mais nous ne vous croyons pas! - Vous aimeriez bien vous donner pour

connaisseurs d'hommes, mais vous ne vous échapperez pas! Comment ne remarquerions-nous pas que vous vous représentez comme plus expérimentés, plus profonds, plus perspicaces que vous ne l'êtes? Tout comme nous sentons que, chez ce peintre, il y a de la présomption rien que dans la façon dont il manie le pinceau: tout comme nous entendons chez ce musicien, à la façon dont il introduit son thème, qu'il voudrait le donner pour supérieur à ce qu'il est. Avez-vous vécu de l'histoire au fond de vous-mêmes, des commotions et des secousses, de longues et de vastes tristesses, des coups de foudre de joie? Avez-vous été fous avec de grands et de petits fous? Avez-vous vraiment supporté l'illusion et la douleur des hommes bons? Et aussi la douleur et le genre de bonheur des hommes mauvais? Parlez-moi alors de morale, autrement, non!

§546

Esclave et idéaliste. - L'homme d'Épictète ne serait certes pas du goût de ceux qui aspirent maintenant à l'idéal. La tension continuelle de son être, le regard infatigable tourné à l'intérieur, ce que son oeil a de fermé, de prudent, de réservé lorsqu'il lui arrive de se tourner vers le monde extérieur; et encore ses silences et ses paroles courtes: tout cela ce sont des signes de la bravoure la plus sévère -, que serait-ce pour nos idéalistes qui sont avant tout avides d'expansion! Avec tout cela il n'est point fanatique, il déteste le cabotinage et la vantardise de nos idéalistes: son orgueil, quelque grand qu'il soit, ne veut cependant pas déranger les autres: il admet un certain rapprochement bienveillant et ne voudrait gâter la bonne humeur de personne, - il sait même sourire! Il y a beaucoup d'humanité antique dans cet idéal! Mais le plus beau c'est que la crainte de Dieu lui manque totalement, qu'il croit sévèrement à la raison, qu'il n'exhorte pas à la pénitence. Épictète était un esclave: son homme idéal est sans caste et il est possible dans toutes les situations sociales, mais on le cherchera avant tout dans les masses profondes et basses, où il sera l'homme silencieux qui se suffit à lui-même, au milieu d'un asservissement général, sans cesse en état de défense contre l'extérieur et se maintenant dans la plus haute bravoure. Il se distingue

surtout du chrétien en cela que celui-ci vit dans l'espoir d' «inexprimables félicités», qu'il accepte des présents, qu'il attend et reçoit ce qu'il a de meilleur de la grâce et de l'amour divins: tandis qu'Epictète n'espère point et ne se laisse pas offrir ce qu'il a de meilleur, - il le possède déjà, il le tient bravement entre les mains et le défendrait contre le monde entier si celui-ci voulait le lui prendre. Le christianisme était fait pour une autre espèce d'esclaves antiques, faibles de volonté et de raison, donc pour la grande masse des esclaves.

§547

Les tyrans de l'esprit. - Désormais la marche de la science n'est plus contrecarrée, comme ce fut trop longtemps le cas, par le fait fortuit que l'homme vit soixantedix ans environ. Autrefois on voulait arriver au bout de la connaissance pendant cet espace de temps, et l'on estimait les méthodes de la connaissance d'après ce désir universel. Les petites questions et expériences spéciales étaient considérées comme méprisables, on voulait le chemin le plus court, on croyait que, puisque tout dans ce bas monde paraissait être organisé en fonction de l'homme, la perceptibilité des choses, elle aussi, était préparée à une mesure humaine du temps. Tout résoudre d'un seul coup, en un seul mot, - c'était là le désir secret: on se représentait le problème sous l'aspect du noeud gordien ou de l'oeuf de Colomb; on était persuadé qu'il était possible, dans le domaine de la connaissance, d'arriver au but, à la façon d'Alexandre et de Colomb, et d'élucider toutes les questions avec une seule réponse. «Il y a une énigme à résoudre»: c'est ainsi que la vie se présentait aux yeux du philosophe; il fallait en premier lieu trouver l'énigme et condenser le problème du monde dans la formule la plus simple. L'ambition sans limites et la joie d'être le «déchiffreur du monde» remplissaient les rêves du penseur; rien ne lui semblait valoir la peine en ce monde si ce n'était de trouver le moyen de tout mener à bonne fin pour lui! Ainsi la philosophie était une espèce de lutte suprême pour la tyrannie de l'esprit, - personne ne doutait que celle-ci ne fût réservée à quelqu'un de très heureux, de subtil, d'ingénieux, de brave et de puissant - à un seul! - et plusieurs, en dernier

lieu encore Schopenhauer, ont cru qu'ils étaient ce seul et unique. - De cela il résulte que, somme toute, la science est jusqu'à présent demeurée en arrière par suite de l'étroitesse morale de ses disciples, et qu'il faut s'y livrer dorénavant avec une idée directrice plus haute et plus généreuse. «Qu'importe de moi!» - Voilà ce qui se trouve écrit au-dessus de la porte des penseurs futurs.

§548

La victoire sur la force. - Si l'on considère tout ce qui a été vénéré jusqu'à présent sous le nom d' «esprit surhumain», de «génie», on arrive à la triste conclusion que, dans son ensemble, l'intellectualité humaine a dû être quelque chose de très bas et de très pauvre: tant il fallait peu d'esprit pour se sentir considérablement supérieur à elle! Qu'est-ce que la gloire facile du «génie»? Son trône est si vite atteint! son adoration est devenue un usage! On adore toujours la force à genoux - selon la vieille habitude des esclaves - et pourtant, lorsqu'il faut déterminer le degré de vénérabilité, le degré de raison dans la force est seul déterminant: il faut évaluer en quelle mesure la force a été surmontée par quelque chose de supérieur, à quoi elle obéit dès lors comme instrument et comme moyen! Mais pour de pareilles évaluations il y a encore trop peu d'yeux, on va même jusqu'à considérer comme un sacrilège l'évaluation du génie. Ainsi, ce qu'il y a de plus beau se passe peut-être toujours dans l'obscurité et, à peine né, s'effondre dans la nuit éternelle -je veux dire le spectacle de cette force qu'un génie emploie, non à des cruvres, mais au développement de soi-même, en tant qu'ceuvre, c'est-à-dire à la domination de soi, à la purification de son imagination, à l'ordonnance et au choix dans les inspirations et dans les tâches qui surviennent. Le grand homme reste toujours invisible, comme une étoile lointaine, dans ce qu'il a de plus grand, qui exige l'admiration: sa victoire sur la force demeure sans témoins et par conséquent aussi sans être glorifiée et chantée. La hiérarchie dans la grandeur n'est pas encore déterminée pour toute l'humanité passée.

§549

La fuite devant soi-même. - Ces hommes sujets aux convulsions intellectuelles, impatients à l'égard d'euxmêmes et assombris, comme Byron ou Alfred de Musset qui, dans tout ce qu'ils font, ressemblent à des chevaux emballés, ces hommes qui dans leur propre aeuvre ne trouvent qu'une courte joie et une ardeur qui fait presque éclater les veines, et ensuite la froide stérilité et le désenchantement: - comment ces hommes supporteraient-ils de s'appronfondir eux-mêmes? Ils ont soif de s'anéantir dans un «en dehors de soi»; si, avec une pareille soif, on est chrétien, on visera à s'anéantir en Dieu, à s'identifier avec lui; si l'on est Shakespeare on se contentera de s'anéantir dans les images de la vie passionnée; si l'on est Byron on aura soif d'actions parce que celles-ci nous détournent de nous-mêmes plus encore que les pensées, les sentiments et les aeuvres. Le besoin d'action ne serait-il donc au fond qu'une fuite devant soi-même? - ainsi demanderait Pascal. Et, en effet, les représentants les plus nobles du besoin d'action prouveraient cette assertion: il suffirait de considérer, avec la science et l'expérience d'un aliéniste, bien entendu - que les quatre hommes qui, dans tous les temps, furent les plus assoiffés d'action ont été des épileptiques (j'ai nommé Alexandre, César, Mahomet et Napoléon): tout comme Byron lui aussi a été affligé de ce mal.

§550

Connaissance et beauté. - Si les hommes réservent toujours leur vénération et leur sentiment de bonheur aux oeuvres de l'imagination et de l'idée, il ne faut pas s'étonner si, devant l'opposé de l'imagination et de l'idée, ils éprouvent de la froideur et du déplaisir. Le ravissement qui se manifeste au moindre pas en avant, sûr et définitif, que l'on fait dans la connaissance, au point où en est actuellement la science, est fréquent et presque universel - mais suscite provisoirement l'incrédulité de tous ceux qui se sont habitués à n'être transportés qu'en quittant la réalité, en faisant un bond dans les profondeurs de l'apparence.

Ils croient que la réalité est laide: ils ne songent pas que la connaissance de la réalité même la plus laide est belle cependant, et que celui qui connaît souvent et beaucoup finit par être très éloigné de trouver laid l'ensemble de la réalité qui lui a procuré tant de bonheur. Y a-t-il donc quelque chose de «beau en soi»? Le bonheur de ceux qui connaissent augmente la beauté du monde et ensoleille tout ce qui est; la connaissance non seulement enveloppe les choses de sa beauté, elle l'introduit aussi, d'une façon durable, dans les choses; - puisse l'humanité de l'avenir rendre témoignage de cette affirmation! En attendant, souvenons-nous d'une vieille expérience: deux hommes aussi foncièrement différents que Platon et Aristote s'entendirent sur ce qui constitue le bonheur suprême, non seulement pour eux et pour les hommes, mais le bonheur en soi-même, pour les dieux des ultimes béatitudes: ils le trouvèrent dans la connaissance, dans l'activité d'une raison exercée à trouver et à inventer (et nullement dans l' «intuition», comme firent les théologiens et les demi-théologiens allemands, nullement dans la vision, comme firent les mystiques, et de même nullement dans le travail, comme firent tous les praticiens). Descartes et Spinoza portent le même jugement: combien ils ont dû tous jouir de la connaissance! Et quel danger il y avait pour leur honnêteté de devenir ainsi des laudateurs des choses!

§551

Des vertus de l'avenir. - D'où vient-il donc que plus le monde est devçnu intelligible, plus a diminué toute espèce de solennité? Etait-ce parce que la crainte fut si souvent l'élément fondamental de cette vénération qui s'emparait de nous devant tout ce qui nous paraissait inconnu, mystérieux, et qui nous faisait nous prosterner et demander grâce devant l'incompréhensible? Et le monde, par le fait que nous sommes devenus moins craintifs, n'aurait-il pas perdu pour nous de son charme? En même temps notre disposition à la crainte, notre propre dignité, notre solennité, notre propre aptitude à terrifier n'auraient-elles pas diminué? Peut-être estimons-nous moins le monde et nous-mêmes depuis que nous avons à son sujet et au nôtre des pensées plus courageuses? Peut-être

viendra-t-il un moment, dans l'avenir, où ce courage du penseur aura tellement grandi qu'il aura le suprême orgueil de se sentir supérieur aux hommes et aux choses, - où le sage, étant le plus courageux, sera celui qui se verra lui-même et l'existence tout entière au-dessous de lui? - Ce genre de courage qui n'est pas éloigné d'une excessive générosité, a manqué jusqu'à présent à l'humanité. Ah! les poètes, que ne veulent-ils redevenir ce qu'ils furent peut-être autrefois: des visionnaires qui nous disent quelque chose de ce qui est possible! Maintenant qu'on leur retire des mains et qu'il faut de plus en plus leur en retirer le réel et le passé, - car l'époque de l'innocent faux-monnayage est close! - ils devraient nous dire quelque chose de ce qui touche les vertus à venir! ou les vertus qui ne seront jamais sur la terre, bien qu'elles puissent exister quelque part dans le monde, - les constellations empourprées et les grandes voies lactées du beau! Où êtes-vous, astronomes de l'idéal?

§552

L'égoïsme idéaliste. - Y a-t-il un état plus sacré que celui de la grossesse? Faire tout ce que l'on fait avec la conviction intime que, d'une façon ou d'une autre, cela profitera à ce qui est en nous en état de devenir! que cela augmentera sa valeur secrète, à quoi nous pensons avec ravissement du mystère que nous portons en nous. C'est alors que l'on évite bien des choses sans être forcé de se contraindre durement! On étouffe une parole violente, on tend la main avec conciliation: l'enfant doit naître de ce qu'il y a de meilleur et de plus doux. Nous nous épouvantons de notre violence et de notre brusquerie, comme si elles versaient, au cher inconnu, une goutte de malheur dans le gobelet de sa vie! Tout est voilé, rempli de pressentiments, on ne sait pas comment cela se passe, on attend et on cherche à être prêt. En même temps, un sentiment pur et purifiant de profonde irresponsabilité domine en nous, un sentiment pareil à celui qu'éprouve le spectateur devant le rideau baissé, - cela grandit, cela vient au jour, nous n'avons rien entre les mains pour déterminer sa valeur ou l'heure de sa venue. Nous en sommes entièrement réduits aux influences indirectes bienfaisantes et

défensives. «Il y a là quelque chose qui grandit, quelque chose de plus grand que nous», - tel est notre plus secret espoir: nous préparons tout en vue de sa naissance et de sa prospérité: non seulement tout ce qui est utile, mais encore le superflu, les réconforts et les couronnes de notre âme. - C'est dans cette atmosphère sacrée qu'il faut vivre! Qu'on peut vivre! Et soit que nous soyons dans l'attente d'une pensée ou d'une action, - en face de tout accomplissement essentiel nous ne pouvons nous comporter autrement que devant une grossesse, et nous devrions chasser à tous les vents les prétentieux discours qui parlent de «vouloir» et de «créer»! C'est le véritable égoïsme idéaliste de toujours avoir soin, de veiller et de tenir l'âme en repos, pour que notre fécondité aboutisse avec succès. Ainsi nous veillons et nous prenons soin, d'une façon indirecte, pour le bien de tous; et l'état d'esprit où nous vivons, cet état d'esprit altier et doux est une huile qui se répand au loin autour de nous, même sur les âmes inquiètes. - Mais les femmes enceintes sont bizarres! Soyons donc comme elles bizarres et ne reprochons pas aux autres de devoir l'être aussi! Et même si cela tourne au pire et devient dangereux: dans notre vénération devant tout ce qui devient ne demeurons pas en reste sur la justice terrestre qui ne permet pas à un juge ou à un bourreau de porter la main sur une femme enceinte!

§553

Avec des détours. - Où veut aboutir toute cette philosophie avec tous ses détours? Fait-elle plus que de transposer en raison, en quelque sorte, un instinct constant et fort qui demande un soleil bienfaisant, une atmosphère lumineuse et agitée, des plantes méridionales, l'air de la mer, une nourriture légère de viande, d'oeufs et de fruits, de l'eau chaude pour boisson, des promenades silencieuses pendant des journées entières, une conversation peu fréquente, peu de lectures et faites avec précaution, une habitation solitaire, des habitudes de propreté, simples et presque militaires, en un mot toutes choses qui sont le plus à mon goût, qui me sont justement les plus salutaires? Une philosophie qui est au fond l'instinct d'un régime personnel? Un instinct qui recherche mon atmosphère, mon attitude, ma

température, la santé qu'il me faut, par le détour de mon esprit? Il y a beaucoup d'autres sublimités de la philosophie et aussi beaucoup de sublimités plus hautes - et pas toutes plus sombres et plus exigeantes que la mienne, - peut-être ne sont-elles aussi toutes que les détours intellectuels de pareils instincts personnels? - Tandis que je réfléchis à cela, je regarde d'un oeil nouveau le vol mystérieux et solitaire d'un papillon, là-haut, près de la falaise du lac, où croissent tant de bonnes plantes: il voltige de-ci, de-là, sans se soucier de ce que sa vie ne durera plus qu'un jour et que la nuit sera trop froide pour sa fragilité ailée. On pourrait aisément lui trouver, à lui aussi, une philosophie, bien qu'il me semble difficile que ce soit la mienne.

§554

Un pas en avant. - Lorsque l'on vante le progrès on ne fait que vanter le mouvement et ceux qui nous empêchent de demeurer à la même place, - et dans certains cas, c'est déjà beaucoup, en particulier lorsque l'on vit parmi les Égyptiens. Dans l'Europe mobile, cependant, où le mouvement (comme on dit) «va de soi» - hélas! si du moins nous y entendions quelque chose! -je loue le pas en avant et ceux qui marchent en avant, c'est-à-dire ceux qui se laissent sans cesse eux-mêmes en arrière, et qui ne songent pas du tout à regarder si quelqu'un d'autre peut les suivre. «Partout où ' je m'arrête, je me trouve seul: pour quoi m'arrêterai-je! Le désert est grand!» - tel est le sentiment de ces hommes qui vont ainsi de l'avant.

§555

Les plus médiocres suffisent. - Il faut éviter les événements lorsque l'on sait que les plus médiocres laissent sur nous une empreinte assez forte - et à ceux-là nous ne pouvons point échapper. - Le penseur doit avoir en lui un canon approximatif de toutes les choses qu'il veut encore vivre.

§556

Les quatre vertus. - Loyal envers nous-mêmes et ce qui est encore notre ami; brave en face de l'ennemi; généreux pour le vaincu; poli - toujours: c'est ainsi que nous veulent les quatre vertus cardinales.

§557

Au-devant de l'ennemi. - Comme la mauvaise musique et les mauvaises raisons sonnent bien lorsque l'on marche au-devant de l'ennemi!

§558

Il ne faut pas non plus cacher ses vertus! - J'aime les hommes qui sont comme l'eau transparente et qui, pour parler avec Pope, «laissent voir les impuretés qui gisent au fond de leur flot». Même pour eux il y a encore une vanité, il est vrai qu'elle est d'espèce rare et sublime: quelques-uns d'entre eux veulent que l'on ne voie que les impuretés et que l'on ne tienne point compte de la transparence de l'eau qui rend cette vue possible. Bouddha lui-même a imaginé la vanité de ce petit nombre dans la formule: «Laissez voir vos péchés devant le monde et cachez vos vertus!» Mais c'est donner au monde un vilain spectacle, - c'est une faute de goût.

§559

«Rien de trop!» - Combien souvent on conseille à l'individu de se fixer un but qu'il ne peut atteindre et qui est au-dessus de ses forces, pour qu'il atteigne du moins ce que peuvent rendre ses forces sous la plus haute pression! Mais cela est-il vraiment si désirable? Les meilleurs hommes qui vivent selon ce principe et les meilleurs actes ne prennent-ils pas quelque chose d'exagéré et de contourné, justement parce qu'il y a en eux trop de tension? Un sombre voile d'insuccès ne

s'étend-il pas sur le monde par le fait que l'on voit toujours des athlètes en lutte, des gestes monstrueux et nulle part un vainqueur couronné et joyeux de sa victoire?

§560

Ce qui nous est loisible.- On peut en user avec ses instincts comme un jardinier et, ce que peu de gens savent, cultiver les germes de la colère, de la pitié, de la subtilité, de la vanité, de façon à les rendre aussi féconds et productifs qu'un beau fruit d'espalier; on peut s'y prendre avec le bon ou le mauvais goût d'un jardinier, et en quelque sorte à la façon française, ou anglaise, ou hollandaise, ou chinoise; on peut aussi laisser faire la nature et veiller seulement çà et là à un peu de netteté et de propreté; on peut enfin, sans aucune science et sans raison directrice, laisser croître les plantes avec leurs avantages et leurs obstacles naturels et les abandonner à la lutte qu'elles se livrent entre elles, - on peut même vouloir prendre plaisir à un tel chaos, et rechercher justement ce plaisir malgré l'ennui qu'on en a. Tout cela nous est loisible: mais combien sommes-nous à le savoir? Presque tous les hommes ne croient-ils pas en eux-mêmes, comme à des faits accomplis, arrivés à leur maturité? De grands philosophes n'ont-ils pas mis leur sceau sur ce préjugé, avec leur doctrine de l'immuabilité du caractère?

§561

Eclairer son bonheur. - De même que les peintres qui ne peuvent atteindre par aucun moyen le ton profond et lumineux du ciel, tel qu'il existe dans la nature, sont forcés de prendre toutes les couleurs, dont ils ont besoin pour leur paysage, de quelques tons plus bas que ne les montre la nature: de même qu'ils réussissent à atteindre par cet artifice une ressemblance dans la luminosité et une harmonie de tons qui correspondent à la nature: de même il faut que les poètes et les philosophes auxquels l'éclat lumineux du bonheur est inaccessible, sachent se

tirer d'affaire en usant d'expédients. En donnant à toutes les choses un coloris quelques tons plus sombres qu'il ne l'est, la lumière qu'ils connaissent fait un effet presque ensoleillé et ressemble à la lumière du plein bonheur. - Le pessimiste, qui donne à toutes choses les couleurs les plus noires et les plus sombres, ne se sert que de flammes et d'éclairs, de gloires célestes et de tout ce qui possède une force lumineuse très vive et qui rend les yeux hésitants; chez lui la clarté n'est là que pour augmenter l'épouvante et pour faire soupçonner dans les choses plus de terreur qu'il n'y en a en réalité.

§562

Les sédentaires et les hommes libres. - C'est seule ment dans les enfers que l'on nous montre quelque chose du sombre arrière-fond de tout ce bonheur d'aventuriers qui enveloppe Ulysse et ses semblables, comme d'une éternelle luminosité, - de cet arrière-fond que l'on ne peut oublier alors: la mère d'Ulysse est morte de chagrin et du désir de revoir son enfant! L'un est poussé de lieu en lieu, et c'est là ce qui brise le coeur de l'autre, de l'être tendre et sédentaire! L'affliction brise le coeur de ceux qui voient celui qu'ils aiment le plus, abandonner les idées et la foi du passé, - tout cela appartient à la tragédie que créent les esprits libres - cette tragédie dont ceux-ci ont quelquefois connaissance! Alors il leur arrivera d'être forcés, comme Ulysse, de descendre parmi les morts pour leur enlever leur chagrin et tranquilliser leur tendresse.

§563

L'illusion de l'ordonnance morale du monde. - Il n'y a pas de nécessité éternelle qui exige que toute faute soit expiée et payée, - croire à cette nécessité, c'était là une terrible illusion, à peine utile: - de même que c'est une illusion de croire que tout ce qui est considéré comme une faute en est une en réalité. Ce ne sont pas les choses qui ont tellement troublé les hommes, mais les opinions que l'on se fait des choses qui n'existent pas.

§564

Aussitôt après l'expérience! - Les grands esprits euxmêmes n'ont qu'une expérience large de cinq doigts, - immédiatement après cesse la réflexion et leur vide indéfini, leur bêtise commence.

§565

La gravité alliée à!'ignorance. - Partout où nous comprenons nous devenons aimables, heureux, inventifs, et partout où nous avons appris suffisamment, où nous nous sommes fait des yeux et des oreilles, notre esprit montre plus de souplesse et de grâce. Mais nous comprenons peu de choses et sommes pauvrement informés, en sorte qu'il arrive rarement que nous embrassions une chose et qu'en même temps nous nous rendions dignes d'amour: raides et insensibles, plutôt, nous traversons la ville, la nature et l'histoire et nous nous enorgueillissons de cette attitude et de cette froideur, comme si elles étaient l'effet de la supériorité. Notre ignorance et notre médiocre soif de savoir s'entendent même très bien à prendre le masque de la dignité et du caractère.

§566

Vivre à bon marché. - La façon de vivre la meilleure marché et la plus insouciante est celle du penseur: car, pour dire tout de suite ce qui importe, il a surtout besoin des choses que les autres méprisent et abandonnent. - Il se réjouit du reste facilement et ne connaît pas les coûteux accès au plaisir; son travail n'est pas dur, mais, en quelque sorte, méridional; ses jours et ses nuits ne sont pas gâtés par le remords; il se meut, mange, boit et dort selon la mesure qui convient à son esprit, pour que celui-ci devienne de plus en plus tranquille, fort et clair: il se réjouit de son corps et n'a pas de raison de le craindre; il n'a pas besoin de société, si ce n'est de temps en temps, pour embrasser ensuite sa solitude avec d'autant plus de tendresse; les morts le dédommagent des vivants et il trouve

même à remplacer ses amis, en évoquant parmi les morts les meilleurs qui aient jamais vécu. - Que l'on se demande une fois si ce ne sont pas les désirs et les habitudes contraires qui rendent la vie des hommes coûteuse, et par conséquent pénible et souvent insupportable. - Dans un autre sens pourtant la vie du penseur est la plus coûteuse, - rien n'est trop bon pour lui; et être privé précisément du meilleur lui serait une privation insupportable.

§567

En campagne. - «Il nous faut prendre les choses plus joyeusement qu'elles ne le méritent; surtout parce que nous les avons prises au sérieux plus longtemps qu'elles ne le méritent.»- Ainsi parlent les braves soldats de la connaissance.

§568

Poète et oiseau. L'oiseau Phénix montra au poète un rouleau embrasé qui se carbonisait: a Ne t'effraye pas, dit-il, c'est ton oeuvre! Elle n'a pas l'esprit de l'époque et moins encore l'esprit de ceux qui vont contre l'époque: par conséquent, il faut qu'elle soit brûlée. Mais c'est là un bon signe: il y a maintes espèces d'aurores.»

§569

Aux solitaires. - Si nous ne ménageons pas l'honneur des autres autant dans nos soliloques qu'en public, nous sommes malhonnêtes.

§570

Pertes. - Certaines pertes communiquent à l'âme une sublimité qui la fait

s'abstenir de toute plainte et marcher en silence, comme de hauts cyprès noirs.

§571

Pharmacie militaire de l'âme. - Quel est le plus efficace? - La victoire.

§572

La vie doit nous tranquilliser. - Si, comme le penseur, on vit habituellement dans le grand courant des idées et des sentiments et que même nos rêves de la nuit suivent ce courant, on demande à la vie le calme et le silence, - tandis que d'autres veulent justement se reposer de la vie, quand ils s'abandonnent à la méditation.

§573

Changer de peau. - Le serpent périt lorsqu'il ne peut pas changer de peau. De même les esprits que l'on empêche de changer d'opinions cessent d'être des esprits.

§574

Ne pas oublier! - Plus nous nous élevons, plus nous paraissons petits aux regards de ceux qui ne savent pas voler.

§575

Nous autres aéronautes de l'esprit. - Tous ces hardis oiseaux qui s'envolent vers des espaces lointains, toujours plus lointains, - il viendra certainement un moment où ils ne pourront aller plus loin, où ils se percheront

sur un mât ou sur quelque aride récif - bien heureux encore de trouver ce misérable asile! Mais qui aurait le droit d'en conclure qu'il n'y a plus devant eux une voie libre et sans fin et qu'ils ont volé aussi loin qu'on peut voler? Pourtant, tous nos grands initiateurs et tous nos précurseurs ont fini par s'arrêter, et quand la fatigue s'arrête elle ne prend pas les attitudes les plus nobles et les plus gracieuses: il en sera ainsi de toi et de moi! Mais qu'importe de toi et de moi! D'autres oiseaux voleront plus loin! Cette pensée, cette foi qui nous anime, prend son essor, elle rivalise avec eux, elle vole toujours plus loin, plus haut, elle s'élance tout droit dans l'air, au-dessus de notre tête et de l'impuissance de notre tête, et du haut du ciel elle voit dans les lointains de l'espace, elle voit des troupes d'oiseaux bien plus puissants que nous qui s'élanceront dans la direction où nous nous élancions, où tout n'est encore que mer, mer, et encore mer! - Où voulons-nous donc aller? Voulons-nous franchir la mer? Où nous entraîne cette passion puissante, qui prime pour nous toute autre passion? Pourquoi ce vol éperdu dans cette direction, vers le point où jusqu'à présent tous les soleils déclinèrent et s'éteignirent? Dira-t-on peut-être un jour de nous que, nous aussi, gouvernant toujours vers l'ouest, nous espérions atteindre une Inde inconnue, - mais que c'était notre destinée d'échouer devant l'infini? Ou bien, mes frères, ou bien? –

Avant-propos 2
§1 2
2. 3
3. 3
4. 6
5. 8
Livre premier 9
§1 9
§2 9
§3 9
§4 10

§5 10
§6 10
§7 10
§8 11
§9 11
§10 14
§11 14
§12 15
§13 15
§14 16
§15 18
§16 18
§17 18
§18 19
§19 21
§20 21
§21 22
§22 22
§23 23
§24 23
§25 24
§26 25
§27 26
§28 27
§29 27
§30 28
§31 29
§32 29
§33 30
§34 31
§35 31
§36 32
§37 32
§38 33

§39 34
§40 34
§41 35
§42 36
§43 37
§44 38
§45 39
§46 40
§47 40
§48 40
§49 40
§50 41
§51 42
§52 42
§53 43
§54 43
§55 44
§56 44
§57 45
§58 45
§59 46
§60 46
§61 47
§62 48
§63 48
§64 49
§65 49
§66 49
§67 50
§68 50
§69 53
§70 53
§71 54
§72 55

§73 ... 56
§74 ... 57
§75 ... 57
§76 ... 57
§77 ... 58
§78 ... 60
§79 ... 61
§80 ... 62
§81 ... 62
§82 ... 62
§83 ... 63
§84 ... 63
§85 ... 64
§86 ... 64
§87 ... 65
§88 ... 66
§89 ... 66
§90 ... 67
§91 ... 67
§92 ... 68
§93 ... 69
§94 ... 69
§95 ... 70
§96 ... 70
Livre deuxième ... 71
§97 ... 71
§98 ... 71
§99 ... 72
§100 ... 72
§101 ... 72
§102 ... 72
§103 ... 73
§104 ... 74
§105 ... 74

§106 75
§107 76
§108 77
§109 78
§110 80
§111 80
§112 81
§113 82
§114 85
§115 87
§116 88
§117 89
§118 90
§119 91
§120 94
§121 94
§122 94
§123 95
§124 95
§125 95
§126 96
§127 96
§128 96
§129 97
§130 98
§131 101
§132 101
§133 103
§134 105
§135 106
§136 106
§137 107
§138 108
§139 108

§140 109
§141 109
§142 110
§143 112
§144 113
§145 113
§146 114
§147 115
§148 115
Livre troisième 116
§149 116
§150 117
§151 118
§152 118
§153 118
§154 119
§155 119
§156 119
§157 119
§158 120
§159 120
§160 120
§161 121
§162 121
§163 121
§164 122
§165 122
§166 122
§167 123
§168 125
§169 126
§170 126
§171 126
§172 127

§173 128
§174 128
§175 129
§176 130
§177 130
§178 131
§179 131
§180 132
§181 132
§182 132
§183 132
§184 133
§185 133
§186 133
§187 134
§188 134
§189 135
§190 136
§191 137
§192 138
§193 139
§194 140
§195 141
§196 143
§197 143
§198 145
§199 145
§200 146
§201 147
§202 148
§203 150
§204 151
§205 152
§206 154

§207 156
Livre quatrième 159
§208 159
§209 159
§210 159
§211 160
§212 160
§213 161
§214 161
§215 162
§216 162
§217 163
§218 163
§219 164
§220 164
§221 165
§222 165
§223 165
§224 166
§225 166
§226 166
§227 166
§228 167
§229 167
§230 167
§231 167
§232 168
§233 168
§234 168
§235 168
§236 169
§237 169
§238 169

§239 170
§240 170
§241 171
§242 172
§243 172
§244 172
§245 172
§246 173
§247 173
§248 174
§249 174
§250 174
§251 174
§252 175
§253 175
§254 175
§255 175
§256 177
§257 177
§258 178
§259 178
§260 178
§261 178
§262 179
§263 179
§264 179
§265 180
§266 180
§267 180
§268 180
§269 181
§270 181
§271 182
§272 182

§273 183
§274 183
§275 184
§276 184
§277 184
§278 184
§279 185
§280 185
§281 185
§282 186
§283 186
§284 186
§285 186
§286 186
§287 187
§288 187
§289 187
§290 187
§291 188
§292 188
§293 189
§294 189
§295 189
§296 189
§297 189
§298 190
§299 191
§300 191
§301 191
§302 192
§303 192
§304 192
§305 192
§306 193

§307 193
§308 193
§309 194
§310 194
§311 194
§312 195
§313 195
§314 195
§315 196
§316 196
§317 196
§318 196
§319 197
§320 197
§321 198
§322 198
§323 198
§324 199
§325 200
§326 200
§327 200
§328 201
§329 201
§330 202
§331 202
§332 202
§333 202
§334 203
§335 203
§336 203
§337 203
§338 204
§339 204
§340 204

§341 205
§342 205
§343 205
§344 205
§345 206
§346 206
§347 206
§348 206
§349 207
§350 207
§351 207
§352 208
§353 208
§354 208
§355 208
§356 209
§357 209
§358 209
§359 209
§360 210
§361 210
§362 210
§363 210
§364 211
§365 211
§366 211
§367 211
§368 212
§369 212
§370 212
§371 213
§372 213
§373 213
§374 214

§375 214
§376 214
§377 214
§378 215
§379 215
§380 215
§381 216
§382 216
§383 216
§384 216
§385 217
§386 217
§387 217
§388 218
§389 218
§390 218
§391 218
§392 219
§393 219
§394 219
§395 219
§396 220
§397 220
§398 220
§399 220
§400 220
§401 220
§402 221
§403 221
§404 221
§405 221
§406 222
§407 222
§408 222

§409 222
§410 222
§411 223
§412 223
§413 223
§414 223
§415 224
§416 224
§417 224
§418 224
§419 225
§420 225
§421 225
§422 225
Livre cinquième 226
§423 226
§424 227
§425 227
§426 228
§427 229
§428 230
§429 230
§430 231
§431 231
§432 231
§433 232
§434 232
§435 233
§436 233
§437 234
§438 234
§439 234
§440 234
§441 235

§442 235
§443 235
§444 236
§445 236
§446 236
§447 236
§448 237
§449 237
§450 238
§451 239
§452 239
§453 239
§454 240
§455 240
§456 240
§457 241
§458 241
§459 242
§460 242
§461 243
§462 243
§463 244
§464 244
§465 244
§466 245
§467 245
§468 245
§469 246
§470 247
§471 247
§472 247
§473 248
§474 248
§475 248

§476 248
§477 249
§478 249
§479 249
§480 250
§481 250
§482 251
§483 251
§484 252
§485 252
§486 253
§487 253
§488 253
§489 254
§490 254
§491 254
§492 255
§493 255
§494 255
§495 255
§496 256
§497 257
§498 257
§499 257
§500 258
§501 258
§502 259
§503 259
§504 260
§505 260
§506 260
§507 261
§508 261
§509 261

§510 262
§511 262
§512 262
§513 262
§514 263
§515 263
§516 263
§517 264
§518 264
§519 264
§520 264
§521 265
§522 265
§523 265
§524 265
§525 266
§526 266
§527 266
§528 267
§529 267
§530 267
§531 268
§532 268
§533 269
§534 269
§535 270
§536 270
§537 270
§538 270
§539 271
§540 272
§541 273
§542 273
§543 276

§544 277
§545 278
§546 279
§547 280
§548 281
§549 282
§550 282
§551 283
§552 284
§553 285
§554 286
§555 286
§556 287
§557 287
§558 287
§559 287
§560 288
§561 288
§562 289
§563 289
§564 290
§565 290
§566 290
§567 291
§568 291
§569 291
§570 291
§571 292
§572 292
§573 292
§574 292
§575 292